11e Année. — N° 3 Mars 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, **A. LAURENT DE FAGET**, FONDATEUR

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

La réunion annuelle pour célébrer l'anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec aura lieu autour du dolmen du Maître, au cimetière du Père-Lachaise, le dimanche 2 avril prochain, à 2 heures précises.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

Mme S. I., Compiègne. . . .	2 francs
M. Lévy, Paris.	5 —
M. A. G. Paris.	50 —

Nous sommes heureux d'être aidés si efficacement et en témoignons notre reconnaissance à ceux de nos frères et sœurs en croyance dont l'appui permet au *Progrès Spirite* de continuer sa marche en avant.

SPIRITE ET MÉDIUM

D'après ce qui a été établi dans notre précédent article, il est facile de comprendre que le bon spirite n'est pas toujours celui qui suit le plus régulièrement les séances de spiritisme ; de même que le bon chrétien n'est pas toujours celui qui ne manque aucun des exercices de son culte.

Le bon spirite — qu'il vive isolé ou qu'il se solidarise plus ou moins étroitement avec un groupe ou une société de spiritisme — est celui qui, dans sa vie privée, s'applique à agir suivant les principes de la doctrine.

Cette vérité, en apparence si simple, choquera, nous en sommes convaincu, un assez grand nombre de personnes qui font tenir beaucoup plus de place au culte extérieur qu'à la pensée. Pour elles, peut-on être spirite si l'on ne suit régulièrement les séances d'un groupe ? De même, un prêtre catholique, un pasteur protestant, un rabbin, ne donneraient pas volontiers le titre de bon catholique, de bon luthérien, de bon israélite, à des êtres qui, pénétrés des principes élevés de leur foi, se borneraient à prier Dieu dans leur for intérieur et à faire le bien parmi les hommes, sans prendre régulièrement part aux cérémonies de leur culte respectif.

L'apparence, en ce monde, est souvent mieux accueillie que la réalité.

Cela ne nous empêchera pas de dire que le mauvais spirite est celui qui, en dépit de son zèle apparent, de ses fonctions dans un groupe, du dévouement dont il se targue publiquement, reste sec dans son cœur et n'applique pas à sa conduite privée les règles morales du spiritisme.

Certes ! on peut être spirite militant, médium connu, orateur ou écrivain spirite, et donner l'exemple d'une vie honnête, sans aigreur contre personne, sans égoïsme et sans orgueil.

Mais, répétons-le, les gages apparents de dévouement à la doctrine spirite ne suffisent pas pour que ceux qui les donnent méritent véritablement le titre de spirites. Il faut qu'en toutes circonstances, ils y joignent la ferme résolution de conformer leurs actes aux principes de la doctrine.

Que dire de ceux qui n'étudient le Spiritisme dans ses phénomènes qu'au point de vue scientifique, sans en déduire aucun enseignement moral ? Que ce sont des chercheurs, des savants peut-être, mais non des philosophes, des moralistes, des spirites enfin comme les souhaitait Allan Kardec.

Que dire, à plus forte raison, de ceux qui viennent seulement se distraire aux séances de Spiritisme et n'en veulent retirer aucun profit spirituel ?

Ceux-là ne sont ni des philosophes, ni des savants, ni même de simples chercheurs : ce sont des imprudents qui jouent avec des forces dangereuses pour eux, forces qui s'extériorisent et peuvent agir pour le mal comme pour le bien. Il faut savoir les étudier avec soin, provoquer leur action avec prudence, dans un but philanthropique, en faisant appel aux Guides bienfaisants de l'au-delà.

De ce que nous venons d'exposer il résulte qu'il n'est pas aussi facile qu'on le croit d'être un bon spirite, pas plus qu'il n'est facile d'être un bon chrétien ou un bon musulman, puisqu'il faut pour cela cultiver en soi les qualités du cœur et celles de l'intelligence, se soumettre à la Destinée, même au sein des plus cruelles épreuves, tenir les yeux fixés sur le lendemain de la vie, vouloir progresser sans cesse et ne perdre jamais sa confiance en Dieu.

Il est beaucoup moins difficile d'être un médium à peu près convenable.

.˙.

Remarquez que la médiumnité est un don de nature. On naît médium comme on naît virtuose, poète, artiste. Cela prouve certainement un acquis antérieur, un travail accompli dans une ou plusieurs existences précédentes, surtout si nous considérons les médiumnités de l'intelligence. Celles-ci demandent en effet, pour être vraiment belles et complètes, l'élévation de l'âme du médium.

Mais, pour les médiums à effets physiques, c'est bien différent. Il n'y a, dans leur médiumnité, qu'une question de fluides, d'organisme spécial, pas autre chose. Les qualités morales ne sont pas ici en cause, et j'inclinerais même à croire que certains de ces médiums sont des êtres plus matériels qu'on ne le suppose. La raison en est simple : ils ne prêtent leurs fluides spéciaux qu'à des Esprits disposés aux manifestations matérielles, par conséquent matériels eux-mêmes. Dès lors, il ne peut qu'y avoir affinité entre ce genre d'Esprits et ce genre de médiums.

Beaucoup de médiums, d'ailleurs, jouissent de leurs facultés psychiques spéciales sans être le moins du monde spirites, sans connaître même le Spiritisme. Les uns voient des Esprits, d'autres entendent des bruits étranges, des voix humaines, inexplicables pour eux. Il en est qui s'effraient de leurs visions ou de leurs auditions et se persuadent qu'elles sont dues à leur état maladif ou supposé tel. Les médecins, en général, ne sont pas enclins à leur laisser croire le contraire. Admettre les facultés spéciales des médiums, la possibilité des rapports entre les Esprits et les hommes, c'est fort au-dessus de l'intelligence de certains docteurs. Malades, névrosés, lunatiques ou même fous, fous à lier, tels sont tous les médiums aux yeux peu clairvoyants de ces hommes de demi-science.

Que de médiums inconscients obtiennent, sans le vouloir, sans s'y préparer d'aucune sorte, des phénomènes remarquables ! C'est chez eux — répétons-le — une question de nerfs, de fluides, de tempérament : ce n'est pas une question d'âme, de conscience, d'avancement moral.

On commet donc une grave erreur en attribuant à la généralité des médiums une supériorité morale sur les spirites non doués de médiumnité. Parmi ceux-ci, on peut rencontrer et on rencontre certainement de belles âmes, des volontés réfléchies, des consciences claires et hautes : parmi ceux-là, nous avons connu, à côté de natures élevées, toute une variété d'âmes ténébreuses et fausses.

Mais ne saurait-on être à la fois bon spirite et bon médium ? Oui, certes ! et quand le hasard des choses, ou plutôt la clairvoyance de la destinée, nous met en présence d'une de ces âmes d'élite faites pour éclairer et consoler, ayons pour elle tout le respect et tout l'amour qu'on doit à ces belles natures, véritables missionnaires de Dieu parmi nous.

Nous pouvons aller plus loin et dire qu'on ne peut être médium de premier ordre, c'est-à-dire servir d'instrument, parmi nous, aux plus nobles entités de l'espace, qu'à la condition d'être en même temps un bon spirite, d'unir aux propriétés fluidiques du corps les qualités intellectuelles et morales. Paganini n'aurait pas joué avec brio sur un mauvais violon et Litz sur un mauvais piano. Les grands Esprits demandent pour intermédiaires des êtres

déjà évolués, qui puissent les comprendre et transmettre leurs enseignements.

Les médiums qui manquent de qualités intellectuelles et morales peuvent donner — par moments — des preuves convaincantes de la réalité du monde des Esprits, mais leur médiumnité, à effets physiques, sans contre-poids moral, sans but élevé à atteindre, les expose bien souvent à devenir les jouets et, parfois, les victimes des natures malfaisantes de l'Au-delà.

(à suivre).

A. LAURENT DE FAGET.

LE CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

La Société française d'étude des phénomènes psychiques donnait, hier après-midi, dans la salle de théâtre de l'Athénée Saint-Germain, la fête commémorative du centenaire d'Allan Kardec, le fondateur de la philosophie spirite.

Sur la scène avaient pris place :

MM. G. Delanne, président, le général Fix, Calmels, L. de Faget, docteur Chazarain, vice-présidents ; Boyer, secrétaire général; Perret, secrétaire-adjoint; Dubray, trésorier ; Mme Laffineur, trésorier-adjoint; Mmes Poulain, Borgers ; MM. G. Daveau, Lamour, Boveri, Gorin, membres du conseil d'administration ; Chartier, rédacteur à la *Tribune psychique*, organe de la société, etc., etc.

C'est devant une salle absolument comble que le président de la Société, M. G. Delanne, a pris la parole. En une conférence très claire, très bien ordonnée et fort chaleureuse, il parla de la reconnaissance que tous les spirites doivent avoir pour Allan Kardec, lequel, au prix de terribles luttes, créa la fameuse doctrine qui recrute chaque jour de si nombreux adeptes. Les origines furent pénibles. Raillé par les savants, anathématisé par l'Eglise, Allan Kardec appuyait pourtant ses théories sur des bases absolument scientifiques : l'observation et l'expérience. Il négligeait les dissertations métaphysiques et avait uniquement recours aux faits. C'était d'ailleurs un esprit positif qui dès l'âge de 22 ans était docteur en médecine et parlait couramment quatre langues.

Au triple point de vue expérimental, scientifique et philosophique, le retentissement de l'œuvre d'Allan Kardec a été énorme.

Les constatations officielles faites par la science moderne des phénomènes de télépathie et de la radio-activité des corps, la découverte des rayons X sont une reconnaissance implicite de la vérité de plusieurs affirmations d'Allan Kardec. Aujourd'hui le nombre des sociétés spirites, dans le monde entier, est incalculable. Il n'y a pas moins de 150 journaux consacrés à l'étude de l'au-delà, et des savants tels que Lombroso en Italie et Charles Richet en France, reconnaissent l'*authenticité* de certaines démonstrations — telles que le message des esprits par l'intermédiaire d'un médium ou l'apparition de fantômes.

La conférence de M. G. Delanne a été, on le devine, très applaudie.

Puis, M. Aubert, médium musicien, nous a permis d'assister à une très curieuse séance de spiritisme musical. M. Aubert — c'est un pseudonyme — n'a jamais appris la musique ; des témoins dignes de foi, qui ont vécu dans son intimité, l'affirment. Or, il est en mesure d'improviser au piano de délicieuses mélodies, de savantes sonates, de géniales symphonies.

Comment ? me direz-vous. C'est, affirme-t-on, parce que l'esprit des grands musiciens morts l'inspire à de certains moments. Suivant que ces grands musiciens s'appellent Mendelssohn, Chopin, Wagner, Beethoven, Mozart et même Métra, une force supérieure envahit M. Aubert et c'est dans un état de complète inconscience qu'il joue au piano des airs inédits dont quelques-uns sont très beaux et qui sont tout à fait dans la manière de ces compositeurs. CH. A.

(*Le Rappel* du 14 février).

LE CONGRÈS SPIRITE DE LIÈGE

A la suite d'une réunion des fédérations spirites de Liège et de Charleroi qui a eu lieu à Namur le 11 décembre dernier, il a été décidé qu'un Congrès Spirite National s'ouvrirait à Liège au mois de juin prochain, pendant l'exposition qui aura lieu dans cette ville. Les jours fixés sont le 11 et le 12 juin, jours fériés des fêtes de la Pentecôte qui permettront à beaucoup de spirites d'y assister.

Une commission organisatrice du Congrès a été nommée ; elle se compose de M. Le Clément de Saint-Mars, président ; de MM. Fraikin et Bridoux, vice-présidents ; de MM. Henrion et Vangerbergen secrétaires. MM. Quinet, Morès et Goes complètent le comité. Voici l'élaboration sommaire du programme :

« *Premier point :* Sans rien préjuger et sans vouloir comparer ce convent si court aux quinze jours d'assises solennelles du Congrès de 1900, nous devons faire en sorte d'y apporter avec nos études heureuses nos preuves les plus éclatantes. Une enquête permanente va s'établir dès janvier et sous le contrôle du comité, les faits les plus saillants vont être relevés et soumis à l'examen du Congrès. Nous demandons donc à tous et à chacun de réunir les faits obtenus çà et là et de les signaler au Comité avec pièces à l'appui.

« Ces faits, selon l'heureuse idée de M. Fraikin, seront condensés dans une forte brochure qui sera mise en vente au prix d'un franc. Tout congressiste pourra y souscrire dès maintenant.

« *Le second point*, c'est l'organisation de la propagande, et là-dessus le Congrès verra se développer les moyens plus excellents les uns que les autres préconisés par des orateurs en renom : Écoles spirites, cours, conférences, journaux, Revues, annonces, etc., toute la gamme enfin, si maigrement exploitée jusqu'ici. Le groupe d'Anvers ouvrira à l'exposition un petit musée très curieux, ceci permettra de donner dans l'enceinte de l'exposition de petites conférences explicatives. »

« *Le troisième point* : L'établissement d'une fédération Nationale a toute chance de réussite avec les jeunes éléments venus depuis peu au spiritisme. Cette fédération tiendra des assemblées annuelles, donnera des conférences dans les centres où le Spiritisme n'est pas ou peu connu : Gand, Bruges, Louvain. Tournai, Mons, auraient ainsi tour à tour la visite des fédérés. »

Ajoutons que des invitations seront faites à MM. Léon Denis, Gabriel Delanne, Laurent de Faget et à M[me] Lucie Grange. Nous souhaitons la pleine réussite de ce Congrès qui doit donner une vigoureuse impulsion à l'étude et à la propagande de notre doctrine en Belgique. Il est temps que nous nous organisions sérieusement afin de faire pénétrer dans le peuple les consolantes doctrines de l'immortalité qui, seules, sont capables d'agir efficacement sur le sort futur de l'humanité.

(*Revue scientifique et morale du Spiritisme*).

LES PHÉNOMÈNES PSYCHIQUES
et le Spiritualisme expérimental

M. Léon Denis qui, depuis plusieurs années, a entrepris en France et à l'étranger une série de conférences sur les nouveaux phénomènes psychiques, dont l'étude se répand de toutes parts, et sur les lumières que ces faits peuvent faire briller sur l'éternel problème de la destinée de l'âme humaine, s'est fait entendre samedi dernier, dans la salle de l'Université populaire d'Aix, devant un nombreux public qui a répondu avec empressement à son appel et qu'il a tenu sous le charme de sa parole chaude et convaincue.

L'orateur qui, l'année dernière, avait déjà exposé un grand nombre des faits sur lesquels s'appuie la science psychique nouvelle, s'est moins attaché, pour ne pas se répéter, à exposer les premiers de ces faits qui ont servi de point de départ à ces études si intéressantes.

Beaucoup de personnes, qui n'en ont entendu parler que superficiellement, les attribuent à la fraude ou à l'illusion ; mais, dans un historique rapide, l'éminent conférencier a rappelé que, depuis plus d'un demi-siècle, ces phénomènes ont fait l'objet de sérieuses et patientes études, dirigées non plus au hasard par des personnes isolées, étrangères souvent à la science, mais, aujourd'hui surtout, par les savants les plus illustres, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne et en France même, quoique notre pays ait été longtemps réfractaire, car chez nous la crainte du ridicule a joué trop souvent, dans les recherches d'ordre scientifique, un rôle important ; il n'en est plus ainsi à présent et les corps savants eux-mêmes scrutent profondément les phénomènes nouveaux. Quand on voit des hommes tels que d'Arsonval, Flammarion, les docteurs Liebault, Bernheim, Dariex, Maxwel, le colonel de Rochas, se consacrer à ces études après Crookes, après la Société des Recherches psychiques de Londres, on ne peut admettre de la part des uns ou des autres qu'ils aient pu à ce point être illusionnés et moins encore qu'ils aient pu être les dupes ou les complices de la fraude ; aussi n'est-il plus permis de nier ces faits de suggestion, d'extériorisation de la sensibilité, de la motricité, de télépathie, de matérialisation et d'apports qui se présentent journellement et autorisent à croire aux communications avec le monde invisible.

Les objections faites aux résultats de ces recherches partent, les unes, du matérialisme, les autres, de conceptions théologiques.

Le matérialiste, dont le scalpel n'a pas rencontré l'âme dans l'examen qu'il a fait

du corps humain, rapporte tous les phénomènes à l'organisation de notre cerveau : explication qui n'en est pas une, puisque nombre d'illustres médecins ont fourni des théories opposées les unes aux autres, théories qui sont loin de jeter du jour sur ses faits, qui ne peuvent expliquer ni la transmission de pensée ni la régression de la mémoire et laissent entier le mystère.

Quant aux objections de nature religieuse qui tendaient à attribuer ces faits à des interventions d'êtres malins et à interdire ces recherches comme contraires aux enseignements de l'Église, le spiritualisme expérimental moderne leur répond non seulement par la morale pure qu'il proclame, mais même par l'examen et l'interprétation de bien des passages des livres sur lesquels s'appuie le christianisme ; l'Évangile, les épîtres apostoliques sont pleins d'allusions transparentes à l'esprit qui est en nous, à la nécessité de renaître pour revivre, et le spiritualiste moderne trouve dans ces livres vénérables une base solide pour étayer sa conviction.

Le monde visible où nous vivons est entouré d'un monde invisible dont chaque étape de la science nous rapproche ; les découvertes qui se succèdent nous font sentir que l'invisible nous pénètre, que nous vibrons de toutes ses vibrations ; les mille formes de la radio-activité régissent notre être moral comme notre être physique, et nous vivons de la vie universelle dans le passé comme dans l'avenir, que le présent, simple point sans étendue, relie en se déplaçant sans cesse.

Il y a donc entre tous les êtres, entre tous les hommes qui ont vécu, vivent ou vivront une solidarité que, même dans ses écarts momentanés, l'humanité reconnaît chaque jour davantage et qui est la raison d'être de la vie et des vies successives, de plus en plus épurées, qui nous élèvent, de degré en degré, jusqu'à la lumière de la vérité, jusqu'à la cause première, jusqu'à Dieu, que tous nous recherchons et auquel nous serons réunis un jour.

En effet, les rapports que le spiritualisme démontre exister entre le monde des vivants et celui où vivent les morts que nous avons aimés et vénérés, ne se bornent pas à de simples communications qui, par elles-mêmes, nous offriraient déjà de grandes consolations après la disparition d'êtres chers ; mais ces rapports sont aussi pour nous une révélation, un enseignement élevé : lorsque les esprits qui nous entourent se manifestent à nous, qui ne les évoquons pas dans un but de frivole curiosité, ils nous révèlent la loi de progression indéfinie de l'âme humaine, passant par une succession d'existences où elle profite des progrès acquis, ou expie les défaillances des vies antérieures, s'épurant sans cesse et tendant à la suprême perfection.

La croyance raisonnée en cette doctrine nous affermit dans nos espérances, nous donne l'amour du bien, nous enseigne la bienveillance pour nos semblables et nous défend contre le matérialisme qui, hélas ! nous envahit chaque jour, répandant ses semences impures jusque dans le cœur de la jeunesse et faisant monter chaque jour le flot de l'égoïsme et de la criminalité, la haine entre les classes et entre les nations ; par l'étude du spiritualisme nous nous dégagerons peu à peu de tous les ferments malsains, et les sentiments altruistes se répandant de plus en plus, l'humanité, lentement améliorée, envisagera avec confiance le problème de la destinée et comprendra que chaque pas vers la bonté et vers la science est un pas vers l'amour et la vérité suprême, vers Dieu, notre Père qui est au Cieux.

L'auditoire, vivement intéressé par la parole de l'éminent conférencier, s'est séparé en exprimant le vœu qu'à un prochain voyage il veuille de nouveau se faire entendre dans notre ville.

E. L.

L'Union Républicaine d'Aix-en-Provence

LE MÉDIUM PETERS

Monsieur le Directeur,

L'excellent médium A. V. Peters vient de donner plusieurs séances à Paris. Quelques-unes ont été très intéressantes et mériteraient d'être rapportées. Nous nous bornerons à raconter deux seules manifestations de la dernière séance, — séance qui a eu lieu le 6 décembre 1904, chez Mme Rufina Noeggerath, 22 rue Milton.

Une dame présente, Mme Hart, avait remis au médium un portefeuille, et le médium dit : « Au premier abord cela semble difficile à lire, mais cependant il y a beaucoup de magnétisme, une très grande force... Le portefeuille était porté dans la poche droite du vêtement... Il appartenait à un homme d'affaires... et il me semble que cet homme avait affaire

avec des meubles ou avec une manufacture... Il était très méthodique, très vif, très affairé. Cherchait-il quelque chose dans son portefeuille, il feuilletait rapidement les papiers. »

Le médium exécuta le mouvement.

La dame reconnut que c'était vrai, que tout était exact.

Le médium nous dit ensuite que le possesseur du portefeuille était présent. Il ne le voyait pas, mais sentait si bien son influence que, tout en restant conscient, il était en quelque sorte « contrôlé » par lui, et il se sentait obligé de faire les mouvements que lui communiquait l'esprit.

Le médium poursuit : Le possesseur du portefeuille avait-il à réfléchir sur une chose quelconque, étant debout, il mettait les deux mains sur son front, puis après s'être rapidement décidé, il donnait des ordres : « Qu'on fasse ceci... Qu'on fasse cela... »

Et voilà que le médium va aux rideaux tirés en ce moment sur la fenêtre, en soulève un pan, fait un arrangement comme on dispose des étoffes, soulève encore un pan et continue le même jeu, le tout accompagné de mouvements qui disent : « Non, ce n'est pas cela. » Il recommence, arrange les pans des rideaux autrement, et finit par conclure : « Oui, c'est cela. »

Le médium continue à parler du possesseur du portefeuille : « Il était très artiste. Il voulait bien faire, faisait bien tout ce qu'il entreprenait. De ses mains il était très habile. Et il avait de belles mains, dont il était un peu fier, aussi les soignait-il : y avait-il la moindre tache sur un des doigts, vite il l'enlevait. »

Ici Mme Hart s'exclama :

— Oh oui, il se lavait les mains tant de fois par jour !

Et le médium ajouta :

— Il ne se mettait jamais à son travail sans se nettoyer soigneusement les ongles, et il avait sur sa table de toilette un petit morceau de pierre ponce.

Continuation d'autres détails :

« Il avait une bague qu'il aimait beaucoup, mais il ne la portait que lorsqu'il était habillé et pas en affaires, autrement il la mettait dans une petite poche à droite de son vêtement. Il avait quatre épingles de cravate, mais il en avait une qu'il préférait, et cependant Il ne la portait pas toujours non plus. il était très méticuleux avec ses cravates. Il en avait beaucoup, et il les rangeait soigneusement.

« Une fois il se coupa un doigt, l'index gauche, — sa femme devait se le rappeler. — Une autre fois, rentrant par un soir d'hiver, il tomba et se blessa au tibia de la jambe gauche.

« Il avait aussi une cicatrice à la tête.

« Chez lui, il aimait à retrousser son pantalon, et, assis, il étendait les jambes, et mettait volontiers ses pieds sur une chaise. »

Le médium avait accompagné ses paroles de tous les mouvements. Mme Hart dit que c'était tout à fait ceux de son mari.

L'esprit prononça alors le nom de Georges.

— C'est son fils favori, dit Mme Hart.

Ensuite le nom de Jean.

— C'est un de ses propres noms, certifia encore cette dame.

Et un de ses ouvriers fut dépeint, — un homme vivant encore : grand, brun, un peu courbé, parlant lentement.

— Ce doit être Victor, dit Mme Hart.

Le médium chercha alors dans le portefeuille, faisant : « Je ne le trouve pas », puis il expliqua : « Ce monsieur avait l'habitude d'avoir toujours dans son portefeuille un billet de cinquante francs, pour le cas où il en aurait eu besoin. »

— Oui, oui ! s'écria Mme Hart. Et ce billet y était resté depuis trois ans. Je viens seulement de l'enlever avant de venir à la séance.

Le médium continuait :

— L'esprit vous dit de donner de sa part ce billet à certain homme pauvre... vous savez qui... il est dans un grand besoin, et il faut le rechercher.

— Je sais de qui il veut parler, répondit la dame. C'est un ancien ami de mon mari. Mais il y a très longtemps que je n'ai pas vu cet homme, et je le croyais mort. S'il vit toujours il doit être en effet très pauvre. Je le ferai rechercher.

L'esprit aussi approuva cette dame à propos de certaines affaires : elle avait très bien fait ce qu'elle avait fait. Elle comprit, parut contente.

D'autres preuves furent encore données. Avant de mourir, il avait souffert de la tête et de la poitrine, avait une soif ardente ; ses pieds étaient froids, et ses mains étaient devenues si maigres, que les bagues n'y tenaient plus.

Sa femme dit qu'il était mort de congestion pulmonaire.

Après sa mort, on lui avait croisé les mains sur la poitrine, et le soir qui pré-

céda le jour de l'enterrement, sa femme, seule dans la chambre mortuaire, avait mis des fleurs sur sa poitrine, entre ses deux mains. Elle seule savait ce petit fait.

Il n'avait pas cru à la survie, et il avait été très surpris, après son décès, de se trouver toujours vivant.

Mme Hart dit que son mari avait été fabricant d'étoffes pour ameublement. Elle affirma que tous les détails donnés par le médium étaient rigoureusement exacts, absolument tous. Durant toute la manifestation, elle fut profondément émue, ne cessant pas de répéter : « Oui, oui, c'est exact !... C'est tout à fait lui !... » Etc. Et ensuite elle confia à Mme Noeggerath que non seulement tout ce qui fut dit avait été correct, mais qu'elle avait été très frappée des mouvements du médium pendant la manifestation, même des moindres, ceux qui ne furent pas expliqués, et dont probablement il était inconscient lui même : pour elle, ils avaient tous un sens.

Dans cette excellente séance, beaucoup d'autres preuves furent données aux autres personnes présentes, et surtout à un jeune homme, M. Hapet, également inconnu au médium.

Le père décédé de ce jeune homme fut physiquement et moralement dépeint avec une exactitude qui, selon l'expression même de M. Hapet, fut « stupéfiante de vérité ».

Entre autres détails intéressants, l'esprit faisait faire au médium, de la façon qui lui avait été habituelle, des caresses sur la main du jeune homme, et il lui dit qu'il devait, malgré des insuccès, persévérer dans la voie où il était entré : il finirait par réussir.

Le jeune homme, très ému, nous dit que ce geste caressant était si particulier à son père, qu'il croyait sentir la main de celui-ci.

Le médium continua et dit que cet homme, quand il était près de son fils ou d'autres personnes qu'il aimait, ne pouvait s'empêcher de les toucher continuellement, et ce besoin de toujours caresser lui était devenu une telle habitude, qu'il semblait même caresser des objets.

— Oui, oui, s'écria M. Hapet, c'était une vraie manie !

Cet esprit était accompagné de deux autres, un homme appelé Charles...

— C'est son frère, fit M. Hapet.

... et d'une vieille dame morte à 80 ans environ.

— C'est sa mère, morte à 78 ans.

Et maintenant il nous faut ajouter qu'à l'exception de nous deux, M. Peters ne savait pas qui serait à la séance. Il n'avait jamais vu ni entendu parler de Mme Hart et de M. Hapet.

CHARLES LETORT ELLEN S. LETORT
23, rue du Bac, Paris,

(*Revue scientifique et morale du Spiritisme.*)

L'Occultisme chez les Indiens

Le rôle que l'occultisme est destiné à jouer dans le domaine des sciences psychiques est aussi légitime que celui que jouent les propriétés occultes du radium, par exemple, dans le domaine de la physique et dans les transformations que celle-ci subit de ce fait. La conception de l'unité de la matière, en nous conduisant à tout rapporter à un élément primordial universel, nous ramène à l'antique doctrine hindoue du *Prâhnâ* auquel correspond, sous son aspect psychique, l'*Atmâ*, d'où émane, selon les Védas, tout ce qui concerne l'esprit.

La thaumaturgie existe à la base de toutes les religions, et il n'est pas plus logique d'admettre que les phénomènes occultes ont cessé de se produire après la rédaction des écritures saintes que de nier l'existence même des phénomènes qui y sont consignés. De tout temps il y a eu des médiums et les procès de sorcellerie ne les ont pas empêchés de se perpétuer. Les faux médiums, de même que les faux prophètes et les charlatans, témoignent inconsciemment de l'existence de médiums authentiques.

C'est l'avidité des prêtres, et non les sibylles et les pythies, qui a occasionné la ruine des oracles de Cumes, de Delphes et de Dodone. Dès que la supercherie s'introduit dans une civilisation reposant sur des phénomènes psycho-physiques, le peuple s'en détourne et adore le veau d'or.

Pour en revenir aux Indiens, il n'est pas admissible que ces hommes si perspicaces se soient soumis pendant des siècles à de durs sacrifices pour voir éclore parmi eux quelques *Midê* isolés ou pour se laisser tromper par eux. Lorsqu'un Indien, de la tribu des Ojibwas par exemple, émet, en raison de ses dispositions médiumiques, le désir de devenir un Midê, il doit tout d'abord apporter un tribut à la « Faculté », et il y est instruit dans les traditions léguées par les ancêtres sur la

création, le déluge et la résurrection symbolisée par le serpent. On lui apprend ensuite à connaître les plantes médicinales et les vertus des simples ainsi que le chant de médecine et l'évocation des Manidos ou esprits tutélaires soit pour un bien à accomplir, soit pour nuire aux ennemis.

Lorsqu'un néophite a atteint le quatrième degré d'enseignement, il possède la faculté de lire les pensées, de pratiquer la magie et la nécromantie et en général, d'avoir à sa disposition, pour lui rendre service, les ombres des décédés. Parmi les « medicine-men » Ojibwas, on distingue en particulier :

Les Powwow : herbalistes et conjureurs des démons ;

Les Midé : prêtres et exorcistes ;

Les Jessakkik : voyants, magiciens et prophètes ;

Les Wobens : interprètes de songe, thaumaturges et faiseurs de miracles.

La réception aux divers degrés et les cérémonies qui l'accompagnent, telles que processions, vœux prononcés, « paraphernalies », etc., rappellent la franc-maçonnerie. Au lieu du tablier, le candidat Midè reçoit une bourse pleine de coquillages, les Migis, symbole de la force transcendantale communiquée à lui par le Grand-Esprit, le Kitshi-Manido. Pour convaincre le candidat et les assistants de la présence des esprits, le prêtre suprême aligne quatre boules sur une corde tendue sur le sol nu du Midê-Wigwam, et ces boules paraissent prendre vie sous l'influence de ses conjurations. Il en est de même d'une effigie humaine en bois, haute d'environ cinq pouces, qu'on enfonce jusqu'à moitié dans la terre remuée, et qui se met à monter et à descendre spontanément.

La hutte construite pour la réception du candidat est rectangulaire et orientée de l'est à l'ouest, a 80 pieds de long, 20 pieds de large ; aux côtés les plus courts sont pratiquées des portes de quatre pieds. Cette sorte de loge, le Midè-Wigwam, est construite avec des perches enfoncées dans le sol et servant de soutien aux rameaux et branchages avec lesquels ils sont entrelacés et qui forment les parois et le toit. A l'intérieur de la hutte, à une distance d'environ dix pieds de l'entrée orientale ou principale, est placée une pierre sacrée, fétiche supposé posséder le pouvoir d'expulser les démons du corps de celui qui s'appuie contre elle. Dix pieds plus loin, suivant l'axe de la hutte, est étendu un tapis sur lequel sont déposés du tabac, des peaux d'animaux et des articles divers acquis par l'échange avec les blancs. Suivant la même direction sont fixés, à égale distance les uns des autres, des poteaux peints, dont le nombre correspond au degré du candidat.

Le premier poteau, correspondant au premier degré, est rouge avec une large bande verte à l'extrémité supérieure. Le deuxième est rouge également, avec des taches blanches (symbole des Migis sacrés) Le troisième est noir et le quatrième, le plus rapproché de l'entrée occidentale, est blanc avec des taches rouges et porte une traverse formant croix. Les formes de la Midê sont peintes des mêmes couleurs, bandes et taches que les pieux correspondants. Dans la symbolique des couleurs, le blanc indique l'orientation vers l'est, d'où vient la lumière ; le rouge indique l'occident, la région du soleil couchant ; le vert, le sud, source de la pluie vivifiante ; le noir, le nord qui amène le froid, les maladies et la mort.

D'ailleurs les prêtres sont les représentants symboliques des démons animaux inhérents au serpent, au hibou, à la panthère et à l'ours, ce qui est bien en rapport avec la mythologie des Peaux-Rouges et la descendance supposée de ces démons des dieux Midê, lesquels doivent leur existence au Grand-Esprit ; les animaux eux-mêmes doivent être considérés comme les intermédiaires entre ces dieux et l'homme.

Je ne donnerai en détail que les cérémonies en usage pour la réception au troisième grade Midè, le plus important ; il ne diffère du reste que fort peu du précédent et du quatrième.

A environ 300 pieds à l'est du Midè-Wigwam est érigée la hutte destinée à la purification du candidat ; de l'eau y est répandue sur des pierres chaudes, dégageant assez de vapeur pour en faire un sudatorium. Le candidat s'y soumet pendant quatre jours de suite à la sudation, puis dès le matin du jour fixé pour la réception, il reçoit la visite de son précepteur qui l'initie aux mystères et à la symbolique du troisième degré ; plus tard interviennent les grands prêtres, et c'est dans leur société qu'il se dirige vers le Midè-Wigwam. Comme, pour obtenir les grades précédents, il s'est déjà trouvé initié dans la symbolique du tambour, de la médecine et de la magie de Midè, la cérémonie de réception se borne à l'évocation des esprits de la famille, avec

l'aide desquels ils promet d'exercer la magie blanche et noire ; cette magie consiste en partie à dégager d'une manière invisible leur corps astral, à le métamorphoser en ours, loups, hiboux, chauves-souris et serpents, puis à échapper pour un instant aux coups des chasseurs qui poursuivent la proie supposée, en se présentant à lui, à sa place, sous la forme d'un Jessakkik récoltant des herbes. De plus, pour démontrer que le nouveau promu a acquis l'immunité contre le démon du feu, on dresse deux tentes. Lorsque le Jessakkik est entré dans l'une d'elles, les matériaux combustibles accumulés tout autour sont allumés, et au moment où la fournaise est la plus ardente, il sort indemne de l'autre tente, dressée à une notable distance de la première.

Divers agents du gouvernement américain parlent de ces Midê qui se sont laissé lier par eux à leur volonté avec des cordes. Malgré les gardes placés autour des wigwams dans le but d'empêcher toute supercherie de la part du sorcier, il arrivait que l'individu ainsi enfermé, non seulement parvenait à se dégager de ses liens, mais encore qu'on le retrouvait dans une autre tente très éloignée de la précédente avec les mêmes cordes qu'avaient employées ces agents et avec d'autres objets témoins.

D'autres agents parlent de Midê (d'après le dix-septième rapport du « Bureau of American Ethnology ») qu'ils ont vu faire germer des pieds d'agavé d'un pied de haut ou de petits espaces de gazon dans des parties arides du terrain de la prairie où quelques minutes auparavant n'existait pas un brin d'herbe.

Les Midê eux-mêmes attribuent leurs facultés à leurs esprits tutélaires qui, pour leur transférer leurs forces occultes, se servent des coquilles sacrées (Migis), qui leur sont données ou, comme le dit le chant suivant, « lancées », au moment de leur réception. Voici la traduction de ce chant :

« Ami, je lance la force dans ton intérieur. — Clairs comme le ciel sont les Migis, servons-nous-en .

« Reçois la force, telle que le Grand-Esprit (Kitshi-Manido) m'ordonne de te la donner, lui dont les pieds touchent la terre et dont le domaine s'étend à la voûte céleste. De l'Esprit, mon Midê, sois un ami. »

La procession, à laquelle se sont adjoints les guerriers et le « medicine-man », s'arrête devant la principale porte du Midê-Wigwam. Les grands-prêtres entrent dans la hutte où ils s'installent, les regards dirigés vers l'ouest. Les tambourineurs, réunis dans le coin sud-ouest, tapent sur leurs instruments pendant que le candidat, suivant lentement le cours du soleil, tourne autour du Midê-Wigwam. Après le quatrième tour, il se rencontre, devant la porte principale, avec deux Midê debout de part et d'autre de celle-ci, qui disputent l'entrée au candidat, jouant ainsi le rôle d'esprits mal intentionnés.

« Vois-tu comment est fait celui qui demande l'entrée ? » crie l'un des gardiens à l'autre, et celui-ci répond : « Veille bien sur le passage. » Le candidat achète la permission d'entrer en offrant une certaine quantité de tabac, puis une scène analogue se déroule à l'intérieur, près de la porte, et le tout se termine par ces paroles : « Entre et suis le sentier. »

Arrivé au voisinage de la pierre sacrée, qui peut être comparée à l'autel de la loge maçonnique, quatre des prêtres stationnés là viennent au-devant du candidat. L'un d'eux remplace le guide qui a fonctionné jusqu'alors, tandis qu'un autre se rend avec ce dernier jusqu'à la porte occidentale et, arrivés là, ils tournent leurs regards vers l'orient. Les deux autres se placent à l'extrémité orientale leur faisant face. Pendant la procession, qui recommence alors avec du chant, le candidat doit veiller, ainsi que ses guides, à ce que personne ne tourne le dos aux insignes, parce qu'il est admis qu'outre le Grand-Esprit il y en a encore quatre plus petits, dont l'un est placé entre la pierre et les dons exposés sur le tapis et les autres entre les poteaux symbolisant les trois degrés.

Lorsque la procession est arrivée derechef à l'extrémité est, le candidat est reçu par les deux prêtres qui y stationnent, tandis que le guide se rend jusqu'à l'ouverture et dit à haute voix à l'Assemblée : « Voici qu'il est temps que je le (le candidat) fasse s'asseoir. » Ces mots dits, le candidat est conduit à la place qui lui est assignée entre le tapis et le premier poteau ; il s'y assied et reçoit communication de la prière de la loge qui a cette teneur : « Le moment est arrivé où tu dois implorer le Grand-Esprit pour recevoir de lui la consécration au grade que tu sollicites. Je serai en cela ton intermédiaire, encore que tu puisses ne pas croire ma force suffisante à cet effet. Je l'implore afin qu'il t'accorde les forces saintes. Il a le pouvoir d'en laisser périr beaucoup,

mais je serai, moi, le témoin de tes succès et constaterai par là qu'il a exaucé ta prière et reconnu tes aptitudes magiques. »

Là-dessus, le grand-prêtre prend place, avec trois coadjuteurs, devant le candidat. Accompagnés du roulement sourd du tambour de Midê, ils entonnent un chant qui, de même que la prière, a pour objet le Kisthi-Manido et l'accroissement du pouvoir magique de l'initié.

L'acte principal consiste, comme dans les cérémonies des deux grades précédents, dans la transmission de la force : à cet effet, le grand-prêtre place la bourse contenant les Migis dans la position d'une flèche sur un arc tendu et la lance sur le candidat entouré des autres prêtres ; pour l'obtention du premier grade, la bourse est lancée sur le sein gauche ; pour celle du deuxième grade, sur les articulations ; dans la cérémonie concernant le troisième grade, sur le front. A ce moment le candidat tombe sur le sol, peut-être sous l'influence d'une force hypnotique. Lorsqu'il a repris ses sens, il écoute debout l'allocution du prêtre qui l'engage à bien faire et à éviter le mal. Le deuxième dans le rang, l'aide à distribuer aux prêtres officiants les dons étendus sur le tapis ; puis tous, munis de tabac, en font l'offrande au Grand-Esprit en le brûlant dans leurs pipes.

Après quoi le nouvel initié se rend auprès de ses collègues Midê, passe ses mains sur les joues de chacun et les remercie de la force qui lui a été transmise. Il fait ensuite quelques pas en arrière, tape des mains et leur crie : « Ni-Ka-ni, Ni-Ka-ni, Ka-na », et ceux-ci répondent « Hau-er » (merci).

Pendant qu'il prend la place qui lui est assignée au sud, les Midê d'ordre inférieur, offrent, en frères servants, des aliments et des boissons aux assistants. La collation faite, on se remet à fumer, à chanter et à faire des allocutions. Dès que le grand-prêtre annonce la fin de la cérémonie, tous quittent le Midê-Wigwam par la porte occidentale et passent le reste de la journée à faire des visites, à danser et à festoyer, après quoi ils retournent à leurs logis.

Il existe une hutte différente du Midê-Wigwam, c'est le Dzhibai-Wigwam ou hutte des esprits, qui est orientée du nord au sud. Pour y être reçu, la procédure est la suivante : Peu après la naissance d'un garçon de la tribu des Ojibwas, on invite les proches et les amis ainsi qu'un prêtre Midê, qui remplit le rôle de parrain, du moment que les parents ont pris la décision de vouer le nouveau-né à la caste des Midê. Si l'enfant meurt avant d'arriver à l'âge adulte, il faut que son père se fasse recevoir dans la société des ombres ou des esprits pour obtenir le premier degré de Midê-Wiwin. Dans ce but, il érige sa tente dans le voisinage de la hutte Dzhibai, et la veille de la réception on y dresse des aliments en l'honneur et pour l'usage des décédés, et on y pratique une cérémonie mortuaire rituelle. Le père est obligé de représenter son fils, parti dans le monde des esprits, et toutes les cérémonies réglementaires du premier degré de Midê sont accomplies par lui.

H. Handrich.

Trad. de l'allem. par le Dr Lux.

PHÉNOMÈNES INTÉRESSANTS

LE PALAZZO HANTÉ

Extrait des Mémoires Spirites du baron ODON VAY de VAJA.

C'était au mois de mai 1853, je retournais auprès de mon régiment en manœuvres à Vicenza.

La commune, se chargeant de nous trouver des logis, je n'espérais point en avoir un bon, vu que j'arrivais si tard.

Grand fut donc mon étonnement quand l'employé municipal me conduisit dans un magnifique vieux palazzo où il m'avait, comme il disait, réservé au premier étage un appartement de « capitano », qui selon les usages aurait dû être désigné comme logement à un officier plus élevé en grade que moi, mais aucun de ces messieurs n'avait voulu habiter le palazzo.

L'appartement n'avait qu'une seule entrée, consistant en quatre grandes pièces ornées de magnifiques planchers en mosaïque, conduisant l'une dans l'autre et finissant dans une chambre sans issue.

En prenant possession de ce bel appartement, je laissais l'entrée vide ; dans la seconde chambre coucha mon ordonnance ; la troisième était ma chambre et dans la pièce sans issue on installa mes malles et caisses ainsi que l'équipement de mes chevaux ; sur une lourde table en chêne, appuyée contre le mur, se trouvaient la vaisselle (des tasses, verres, assiettes) et différents autres objets de table.

Après avoir déballé et arrangé mes affaires, je me rendis au Café des Officiers, afin d'y rencontrer mes camarades, et j'y

trouvai mon chef d'escadron qui me demanda où je logeais.

« Au palais Bonin, vis-à-vis de l'hôpital de garnison. »

« Je vous en félicite, vous n'y resterez pas trois jours », me répondit mon chef, et comme j'insistais pour en savoir plus, il haussa les épaules et se tut.

Ce jour-là, très fatigué, je m'endormis profondément et le jour après je me couchai, selon mon habitude, à dix heures du soir.

Les grands volets ainsi que les deux portes étaient fermés, tout était calme et silencieux ; je m'endormis donc, quand soudain je fus réveillé par les détonations d'une arme à feu. Je n'y prêtai guère attention et m'endormis de nouveau. La nuit, la détonation se répéta à la même heure, suivante, exactement onze heures du soir.

Alors je pris la résolution de ne plus me laisser déranger et de lire au lit jusqu'à ce que la détonation singulière serait passée.

Mais le bruit de ce coup de feu mystérieux augmenta de nuit en nuit, à la fin c'était comme si une bombe éclatait contre les volets.

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi, j'attendais comme toujours le coup de feu et soufflais alors la bougie pour m'endormir.

Une nuit, après que le coup de feu eut retenti, je m'endormais, quand subitement j'entendis un sifflement au-dessus de ma tête et je sentis un courant d'air fort et glacial. Je m'emparai des allumettes, aucune ne s'alluma, le phosphore sauta le long de la couverture du lit et sur le plancher. Je me levai donc pour appeler mon ordonnance, quand les deux portes de ma chambre s'ouvrirent d'une telle force que les poignées et les clefs s'enfoncèrent profondément dans la muraille. En même temps s'éleva le plus affreux vacarme dans la chambre sans issue, qui finit avec la chute et le cliquetis de la vaisselle sur la table.

Les mains phosphorescentes, je tâtais dans l'obscurité, quand accourut mon ordonnance, bougie à la main et criant de toutes ses forces au secours.

Nous nous rendîmes à la chambre sans issue et y trouvâmes toute la porcelaine et les verres sur le plancher à mosaïque, mais après examen minutieux il se trouva qu'aucun des objets n'était cassé ni même abîmé.

Il nous fut bien difficile de trouver le repos cette nuit-là.

Etrange à dire, mais cette scène de sauvagerie avait mis fin à tout phénomène. J'habitai le palais Bonin de mai jusqu'en août et rien ne s'y produisit à nouveau. En partant de Vicenza pour Pordenone, mon chef me demanda comment j'avais pu rester si longtemps au palazzo, et il me raconta des événements semblables qui après trois jours l'avaient chassé du palais.

(*Traduit de l'allemand par* HÉLÈNE, M. BASTIAN).

LA FILEUSE MYSTÉRIEUSE

Je me rappelle de ma plus tendre jeunesse un phénomène étrange.

Dans les hautes montagnes qui séparent le Rhin et la Moselle, pays magnifique et sauvage où je passais toujours mes vacances, se trouvait un moulin à moitié détruit par les flammes. C'était un des plus pittoresques et plus attrayants tableaux de cette belle contrée.

Le vieux meunier, n'ayant pas les moyens de reconstruire sa demeure, habitait au souterrain une grande cuisine très claire avec, à côté, une sorte d'alcove où il couchait. Un vieux chat et un chien, fort méchants, étaient ses seuls compagnons. Il avait en outre la réputation de détraquer, moyen puissant d'éloigner de lui les curieux des villages avoisinants.

On prétendit qu'il avait la capacité de se montrer à deux endroits à la fois (dédoublement), que l'application de sa main guérissait les animaux malades et qu'en outre il voyait des choses que les autres ne voyaient pas.

Tout enfant que j'étais, ayant l'attraction du mystérieux dans l'âme, le père Blum m'intéressa fort, et souvent je me glissais à travers les sentiers pleins de fougères et de fleurs, vers le vieux moulin où j'étais très bien accueillie, car le vieillard sentait que je lui portais affection et, en plus, je ressemblais, comme il disait, à « la fileuse. »

« Qui est-ce la fileuse, père Blum ? « demandai-je un jour.

« Ah ! vois tu, petite, la fileuse, c'est la jeune femme à qui appartient ce rouet-là », me répondit-il, montrant avec le doigt l'objet près du grand poêle en faïence verte. « Le rouet est venu au moulin du temps de ma mère ; personne n'a jamais pu s'en servir, mais le soir, quand le crépuscule tombe, le rouet commence à marcher tout seul. Ils n'y ont jamais rien compris, mais moi, vois-tu, je la vois, nous nous parlons, elle protège les ruines et elle me dit qu'avec ma mort sa tâche sera finie. »

Ce jour-là je me sauvai de peur.

Quelques années plus tard, le père Blum était mourant.

Un infirmier et un garçon du village le soignèrent.

On avait transporté son lit dans la cuisine. Le rouet était toujours près du poêle, loin du lit.

Une nuit, le vieux se redressa subitement:

« Là..., là..., dit-il, les mains tendues vers le rouet, la voilà la fileuse, elle vient me chercher. »

Les deux hommes se précipitèrent vers le lit, mais le père Blum était déjà retombé sur les oreillers. Peu de minutes après il était mort et au moment où son cœur cessa de battre, un coup formidable retentit dans la pièce, le rouet chancela de droite et de gauche et se brisa en mille morceaux sur les dalles de la cuisine.

J'étais loin de l'endroit à ce moment, mais quand la nouvelle des événements, au moment de la mort du père Blum, m'arriva, je me rappelai ce que le vieillard m'avait raconté de la fileuse; mais ce n'est que des années et des années plus tard que je l'ai compris.

Hélène M. Bastian.

(*La Vie Nouvelle* du 12 Février).

De l'enseignement moral dans les écoles primaires laïques

Comment enseigne-t-on la morale dans les écoles laïques ?

Nul homme, nul pédagogue même, ne saurait répondre judicieusement à cette question. Lorsqu'on aura compilé tous les conseils, toutes les sentences qui figurent dans les nombreux ouvrages d'instruction civique et morale, adoptés par l'Administration scolaire, on ne possèdera pas davantage la moindre notion exacte sur les résultats de l'enseignement moral dans les écoles primaires.

Pourquoi ? Parce que ces résultats sont pour chaque classe relatifs à la valeur psychique de l'instituteur. Or cette valeur ne peut être justement appréciée, le plus profond observateur n'arrivant pas à se connaître lui-même.

Dans l'enseignement moral plus que dans tout autre, le livre est écrit pour le maître, lui sert de programme ou de memento ; mis entre les mains des enfants il devient un objet de gêne ou de dissipation.

D'ailleurs la méthode ordinairement suivie dans ces ouvrages n'est pas souvent proportionnée à l'intelligence et à la volonté d'attention des enfants, lesquels, esclaves de leur développement physique, suivent mollement et avec répugnance les théories abstraites même les plus simplement émises. L'élève se dérobe à la définition ou à l'analyse de la Puissance universelle, Dieu, comme de l'entité personnelle, l'Ame. Il est absorbé par les multiples impressions de ses sens, dont le développement rapide le surprend, le captive ; tout ce qui ne frappe pas directement ses sens reste pour lui d'une importance secondaire.

Il est donc indispensable, dans toute leçon de morale, de satisfaire ou de capter l'énergie animale par des créations, des images matérielles, d'où l'on dégage progressivement l'essence spirituelle qui s'assimile très bien, par petites doses, à l'intelligence latente, à l'âme sensible et quelquefois exaltée des jeunes corps en formation.

Je n'affirmerai pas à mes élèves que Dieu existe ; mais dans l'étude de la nature je ferai apparaître les forces incommensurables, essentielles et coordonnées qui étonneront le bambin naïf et sans orgueil, lui inculqueront l'idée d'une Puissance universelle dont la cause est cachée, mais dont les effets nous apparaissent et nous servent, en raison de notre amour envers eux.

L'instituteur pourrait pratiquer un enseignement sublime découlant de la doctrine spirite et l'embrassant dans son ensemble de conceptions, sur l'état présent et futur de la vie animique. Il le pourrait sans avoir recours à aucun guide, sans créer un cours spécial, sans risque de déplaire à ses Chefs administratifs ou de froisser les croyances religieuses des familles.

Il n'est pas une journée d'études qui ne fournisse plusieurs occasions de moraliser, et d'une leçon même physique il est possible de dégager la Volonté et l'Amour de l'Eternel.

Pour ne pas abuser de la bienveillante attention des lecteurs, je ne citerai que quelques exemples à l'appui de mon affirmation.

Dans une « leçon de choses » traitant élémentairement de l'électricité, vous parlerez à l'enfant du fil de fer qui transmet des messages, meut des tramways ou pro-

duit une lumière intense; l'élève comprendra sans beaucoup d'efforts que le fil ne possède pas cette force mais la conduit simplement; il constatera les effets de cette force invisible, impondérable et ne songera nullement à la nier. N'est-ce pas alors le moment de dire à cet enfant : De même que le fil de fer, ton corps n'a pas de force qui lui soit propre, il reçoit son impulsion de l'âme qui, à l'instar de l'électricité, échappe à nos sens; mais elle est prouvée par ses effets : tels que la gaîté s'épanouissant dans un corps atrophié, la douleur se fixant dans une robuste constitution, l'espoir naissant du malheur, l'appréhension au milieu des plaisirs, la satisfaction secrète, le remords, etc., etc.

De la contagion, de la fréquentation, de l'exemple, je ferai découler l'empire de la volonté sur soi-même et sur autrui, le développement de cette force psychique par l'étude, l'observation, l'application; à l'aide d'exemples matériels nombreux dans l'histoire et dans la vie présente, j'examinerai l'application de la volonté sur les maladies, le caractère, le progrès de l'individu et de la Nation.

En causant de la chaleur j'aborderai l'étude du fluide vivifiant émanant du soleil, se matérialisant lentement pour former la contexture des végétaux et les riantes couleurs de nos bosquets. Je familiariserai mes élèves avec les termes : fluide, âme, esprit, volonté, amour — ou corps, matière, inertie, désignant les uns des états en évolution éternelle et ascendante, et les autres des états passagers, comme la vie corporelle.

En astronomie, Jupiter, avec son climat uniforme et ses nombreux satellites me fournira l'occasion de dire que ses heureux habitants sont mieux partagés que nous, et de là à la pluralité des mondes et des existences, à l'avenir resplendissant des âmes justes, il n'y a qu'un sentier fleuri à suivre. Sans fixer de règles, sans établir de lois, sans émettre des affirmations compromettantes, on insinue délicatement dans le cerveau de l'enfant un idéal qui plus tard se développera en idées d'Amour et de Justice.

L'étude de l'égoïsme me permettra surtout d'établir distinctement les deux personnalités corporelle et psychique. Je démontrerai que les ressources de notre vie animale sont limitées, que bien réparties, elles peuvent suffire aux besoins de tous les êtres ; mais dès qu'un individu cesse de produire par paresse, ou qu'il accapare la production de ses semblables, l'équilibre des jouissances est rompu et les lois naturelles sont enfreintes.

L'esprit au contraire qui puise sa nourriture dans les arts, les sciences et la philosophie a le droit et le devoir de thésauriser, dans la plus grande mesure, les richesses spirituelles, parce qu'elles sont inépuisables, parce qu'on les multiplie en les cueillant et qu'on les sème et les disperse en se les appropriant.

L'esprit qui s'enrichit devient le directeur, le soutien, l'appui de ses frères plus pauvres: tel celui du père, du professeur, du général, etc. ; tandis que l'être corporel qui multiplie ses besoins et élargit ses propriétés, diminue dans la même proportion les moyens de subsistance de ses semblables.

Ne voulant pas développer ici un cours professionnel, je ne m'étendrai pas sur la nécessité de professer une morale pratique basée sur les actions et les relations communes de la vie présente, dans la famille, à l'école, dans la société ; d'éviter les contes moraux invraisemblables qui piquent la curiosité sans émouvoir l'âme. Je conseillerai de s'en tenir à des récits vécus pathétiques, où l'indulgence, la compassion, la charité jouent le rôle principal et font couler les larmes des jeunes auditeurs.

En résumé et à mon avis, il est utile de procéder du physique au sentimental, de l'élément au tout, de la matière au fluide, de la douleur à la félicité pour imposer à notre jeune génération l'idée grandiose du spiritisme, en lui laissant, par prudence, ignorer le mot.

A. Monier.

Madame Anna Rothe

Du *Zeitschrift für Spiritismus,* sous la signature de M. Valthère Roszberg, membre du comité de l'*Association des Spirites allemands :*

MADAME ANNA ROTHE

Elle s'en est allée vers un monde meilleur ! La mort libératrice est venue délivrer cette âme qui a tant souffert pour la grande et noble cause du Spiritisme. Un épisode, qui brillera lumineusement dans les annales de l'histoire des temps modernes, a trouvé sa conclusion. Il y a deux ans, lorsque la médiumnité de Mme Rothe fut l'objet d'une polémique vive et acerbe, nul ne se doutait qu'il existe à Wilmers-

dorf une colline presque déserte, qui renferme aujourd'hui la dépouille mortelle de cette infortunée et courageuse femme.

Ce fut un combat acharné qui eut lieu entre deux camps opposés, au mois de mars 1903, dans le Palais de Justice de Berlin. D'un côté nous vîmes les adeptes enthousiastes de la doctrine de l'immortalité, qui, malgré les avanies dont ils furent couverts, soutinrent avec une profonde et inébranlable conviction, la réalité des phénomènes dont ils avaient été témoins. De l'autre côté nous aperçûmes les représentants de la science « officielle » qui, victimes de leurs préjugés, avaient pris le parti d'accueillir systématiquement, par un sourire ironique ou un haussement d'épaules dédaigneux, les dépositions les plus formelles et les mieux établies, même celles faites par des hommes universellement respectés. Tous ces témoignages devaient être récusés ; on ne pouvait leur accorder la moindre créance, sous peine de renverser de fond en comble tout l'échafaudage matérialiste. Mme Rothe, sans jamais se contredire, répondit avec dignité aux nombreuses questions insidieuses qui lui furent posées. Saint Paul lui-même n'aurait pu affirmer avec plus de conviction la résurrection du Maître que cette faible femme défendant la réalité des apparitions médianimiques. Maintenant, c'est fini !... La mort, en brisant le lien qui la retenait à la terre, nous a privés d'un puissant médium, malheureusement méconnu par ses contemporains, mais auquel les générations futures ne manqueront pas de rendre justice.

Nous nous abstiendrons d'approfondir les phases douloureuses de cette vie pleine de tourments, de sacrifices et de déceptions. Qu'il nous soit permis, toutefois, de dire que cette pauvre femme a été très éprouvée, surtout dans les dernières années de son existence terrestre. Non seulement elle subit un long emprisonnement loin de ceux qu'elle aimait, mais encore, pendant son injuste détention, il ne lui fut même pas accordé d'assister dans leur agonie sa fille et son époux, ni même de contempler une dernière fois leurs traits immobilisés par la mort.

Poignante dans son intimité fut la cérémonie qui eut lieu, le 19 décembre, au cimetière de Wilmersdorf, lorsque le corps de Mme Rothe fut confié à la terre. Une trentaine de fidèles amis s'y trouvaient assemblés pour rendre à la défunte un suprême hommage d'estime et de reconnaissance. Les loges spirites « Cos », « Justinus Kerner » et « Psyche » avaient envoyé de magnifiques couronnes auxquelles adhéraient des rubans portant d'émouvantes inscriptions.

Mme Rothe n'est plus de ce monde, mais d'autres médiums lui succéderont et continueront la tâche à laquelle elle a succombé, jusqu'à ce que, dans le monde entier, le grand problème de l'immortalité se trouve définitivement résolu et que tout être raisonnable soit convaincu de cette vérité : *La mort considérée comme anéantissement de la conscience et de l'individualité n'existe pas !*

Le Messager (Traduit de l'allemand par J. L. Vanbilsen).

ÉCHOS & NOUVELLES

Cas de prémonition véridique.

Un matin de juillet 1900, M. Guido Ceccherelli, qui venait de se réveiller, restait là pensant à diverses choses, plutôt tristes, car il avait été frappé récemment d'une catastrophe familiale. Il se dit : « S'il m'arrivait de trouver sur ma route le major B... mort, je serais obligé d'aller à son domicile aviser sa famille et d'accompagner sa veuve à l'hôpital. » Trois semaines après, il causait dans la rue avec un ami, lorsque leur attention fut attirée par un groupe de gens rassemblés autour d'un homme tombé par terre. M. Ceccherelli s'approcha et reconnut le major B..., déjà mort. Il en fut péniblement émotionné, mais non étonné, car, depuis trois semaines, il s'attendait à cet événement. Il ne put s'empêcher de s'écrier : « Je le savais ! » Pendant qu'il se tenait avec son ami près du cadavre du major, il vit s'approcher un fils de celui-ci. Il se rendit avec son ami à sa rencontre, et, lui cachant le fait, ils l'engagèrent à rentrer à la maison avec eux. C'est ainsi que M. Ceccherelli fut amené à se rendre au domicile de la famille B..., à laquelle il fit part de la nouvelle. Mme B... pria l'ami de M. Ceccherelli de prévenir sa fille qui se trouvait dans une maison voisine et demanda à M. Ceccherelli lui-même de l'accompagner à l'hôpital, ce qui fut fait. M. Ceccherelli ne connaissait le major que depuis un an et cette connaissance s'était faite à l'occasion de l'enterrement d'un fils de M. B..., son camarade de lycée. Depuis, il ne l'avait pas revu et ne savait pas qu'il était malade, et personne dans sa famille ne se doutait qu'il eût une maladie de cœur

pouvant causer la mort subite ; on le savait seulement un peu asthmatique.

(*Archivio di psichiatria de Lombroso.*)

Tué par son imagination

(*Psych. Studien*, déc. 1904).

Michael Staritzky, laveur de voitures sur le Transsibérien, nettoyait à la station de Krasnojarsk un wagon réfrigérant. Il s'endormit pendant son travail et, quand il se réveilla, le train était en marche et il était enfermé dans le wagon. La frayeur le paralysa. Ne connaissant pas le mécanisme de l'appareil réfrigérant, il fut persuadé qu'il allait mourir gelé. On peut se rendre compte des tortures qu'il a endurées par quelques phrases qu'il a tracées sur le plancher du wagon avec de la craie : « Il fait de plus en plus froid, comme je le craignais. — Personne ne me sauvera-t-il ? — Lentement le froid mortel m'envahit. — Mes pieds sont glacés. » Après cela une pause paraît s'être produite ; la dernière inscription se trouvait à l'extrémité du wagon jusqu'où avait rampé le malheureux dans son angoisse mortelle : « Je dors déjà à moitié. — Ce seront peut-être là mes derniers mots. » Lorsque le train se gara à 30 kilomètres de Krasnojarsk, on ouvrit le wagon et l'on trouva Staritzky mort. La surprise des employés du chemin de fer fut d'autant plus grande qu'il régnait dans le wagon une température de 11 degrés : l'appareil réfrigérant ne fonctionnait pas. Cet homme n'avait de fait pas été gelé, mais avait été tué par son imagination.

Le Spiritisme au théâtre.

Electra. — Tel est le titre d'une pièce en cinq actes qui a obtenu, pendant 15 jours, dans le mois de janvier, un succés énorme au Théâtre du Gymnase de Liège.

L'auteur, M. Perez Galdos, sans attaquer directement les partis qu'il met aux prises, confronte habilement les tendances de chacun d'eux, opposant leurs contrastes qui donnent lieu parfois à des situations hautement pathétiques, lesquelles ne laissent pas d'intéresser grandement.

Mais nous avons surtout à considérer ici la pièce sous un point de vue spécial. M. Perez Galdos est un espagnol ; s'il n'est pas spirite comme beaucoup de ses concitoyens, il a certainement une connaissance approfondie de notre philosophie dont il a su mettre habilement en scène les principaux points de doctrine et cela sans heurter trop brusquement les préjugés du public : sans prononcer les mots de spiritisme, médiumnité, matérialisation, etc.

L'héroïne de la pièce, Electra, est une jeune fille charmante et très pétulante, ayant de très bonnes qualités et toutes les dispositions voulues pour devenir un jour une excellente mère de famille. Elle aime sincèrement un jeune ingénieur électricien digne de son amour et auquel elle promet sa main. Intervient alors le père d'Electra, un ancien viveur tourné en dévotion, imbu d'idées mystiques et jésuitiques, qui, pour expier ses péchés de jeunesse, voudrait consacrer sa fille à Dieu et la mettre dans un couvent.

Cependant, au cours du deuxième acte, Electra raconte qu'étant enfant, alors qu'elle jouait au jardin avec sa poupée, elle vit souvent près d'elle sa mère morte. C'était d'abord comme un petit nuage qui s'éclairait peu à peu et donnait naissance à l'être chéri disparu avec lequel elle s'entretenait familièrement et qui promettait de la protéger dans toutes les circonstances graves de la vie. Cette protection posthume ne lui fera pas défaut et amène le dénouement au cinquième acte.

Electra est alors entrée au couvent et elle a revêtu l'habit de religieuse à la suite d'intrigues coupables ourdies par son père pour qui la Fin justifie les moyens ; elle est sur le point de prendre une résolution définitive pour son avenir, lorsque, à la suite d'une ardente invocation à sa mère, celle-ci lui apparaît de nouveau pour lui indiquer la voie à suivre, qui est celle de rentrer dans le monde et d'épouser celui qu'elle aime et dont elle est aimée.

La Main mystérieuse.

Un de mes amis m'a conté cette histoire :

C'était du temps où je voyageais pour mon patron. Forcé de m'absenter souvent pour mes affaires et pour mes clients de la campagne, je ne prévenais jamais mes parents de mon départ, et ils n'étaient nullement inquiets lorsque je restais plusieurs jours sans rentrer.

J'habitais avec eux, mon père, ma mère et ma petite sœur de quinze ans, que j'aimais par-dessus tout. Pauvre petite! frêle, pâle, maladive, elle m'aimait tant, elle aussi.

Un jour que j'étais parti dans les Ardennes, j'avais trotté toute la journée dans la boue et dans la neige, et finalement

je m'étais égaré. Il était huit heures du soir; la campagne toute blanche sous les rayons d'une lune blafarde était calme et déserte. Pas un bruit, pas un souffle. Je marchais bravement le long d'un petit bois de sapins, mais ce silence de toute la contrée endormie ne m'effrayait pas trop, et je pensais avec volupté au bon repas du soir et à la bonne flambée de l'auberge où j'avais coutume de m'arrêter lorsque je faisais ce voyage.

Peu à peu, je ne pensais plus à rien, était-ce l'effet du froid, de la faim, du silence, que sais-je ? Je marchais, c'était tout.

Tout à coup, je levai brusquement la tête, il m'avait semblé entendre un pas léger derrière moi; je regardai vivement en arrière, mais, ne voyant rien que la trace de mes pas dans la neige, je me mis à marcher plus vite, croyant à une hallucination; mais toujours, ma tranquillité s'envola soudain et une pointe de frayeur m'étreignit subitement.

Je marchais donc plus vite, quand, trois ou quatre minutes plus tard, j'entendis distinctement marcher derrière moi et, jugez de ma surprise et de ma frayeur, lorsque je sentis une « main » froide serrer la mienne dans ses doigts glacés. Je fis un bond et l'atroce peur de l'inconnu s'emparant de tout mon être et ne voyant rien que l'ombre mystérieuse des grands arbres, je me mis à courir comme un fou, jusqu'à en perdre haleine.

Je m'arrêtai enfin, exténué, tout en sueur malgré le froid, et, concevez mon épouvante, lorsque je « sentis quelqu'un » derrière moi, et la « même » main serrer la mienne de nouveau.

Cette fois, ce ne fut plus un cri que je poussai, mais cela dut être terrible, car accoururent aussitôt les personnes de l'auberge, le père, la mère et leur fils, qui me firent entrer chez eux, car, dans ma course folle, j'étais arrivé.

Ils me firent boire un verre de liqueur pour me réchauffer et me calmer; je leur racontai mon histoire; le fils, un garde-chasse, en rit aux éclats, mais les vieux se signèrent furtivement.

Brisé par toutes ces émotions je me mis au lit; je ne dormis presque pas. Cette aventure m'avait tellement ému que j'eus mon sommeil agité et rempli de cauchemars.

Le lendemain matin, je pris le premier train et j'arrivai chez mon patron à midi. Rentrez vite chez vous, me dit-il, vous êtes tout pâle et je crains qu'il n'y ait quelqu'un de malade chez vos parents, car on est venu plusieurs fois pour vous rappeler, dans le cas où vous auriez été revenu.

Je vis bien à sa figure qu'il me cachait quelque chose; je courus à la maison pris d'un sinistre pressentiment et je trouvai ma famille plongée dans un profond désespoir, tout en larmes. Ma sœur, ma pauvre petite sœur, prise d'un refroidissement subit, était morte la veille, à huit heures du soir, et, avant que sa petite âme s'envolât là-haut, ses dernières paroles avaient été celles-ci : « Où est mon frère? Je veux voir mon frère! »

Novembre 1904.

AMÉDÉE LEMAITRE.

(*La Meuse* du 4 déc. 1904.)

Un impie accompagné de Satan

Quel est l'homme charitable qui voudra bien m'expliquer ce passage de l'Ecriture Sainte que je cueille dans la deuxième épître de saint Paul aux Thessaloniciens :

« ...Un impie doit venir accompagné de « la puissance de Satan, avec toutes sortes « de miracles, de signes et de prodiges « trompeurs. »

(2ᵉ épître de St-Paul aux Thessaloniciens, II, 9, 10).

∴

De quel diable d'impie voulait donc parler saint Paul? C'est peut-être d'Allan Kardec ?!...

Continuons :

« Et avec toutes les illusions qui peu- « vent porter à l'iniquité ceux qui péris- « sent, parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé « la vérité pour être sauvés. C'est pour- « quoi *Dieu leur enverra des illusions si* « *efficaces qu'ils croiront aux menson-* « *ges.* »

∴

Eh bien, vrai, j'y perds la tête !... Si Dieu m'envoie des illusions qui me font croire aux mensonges, quels reproches pourra-t-il bien m'adresser, puisque ma croyance ne sera que le résultat *des illusions qu'il m'aura envoyées ?*

Oh! de grâce, hommes charitables de l'Eglise romaine en qui Dieu a placé sa confiance, et auxquels il n'a rien à refuser, éclairez ma lanterne.

J. CHAPELOT.

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

11ᵉ Année. — N° 5 Mai 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

Caisse de secours du « Progrès Spirite »

M. Théophile Lenormand, le Havre . . . . 2 francs.
Mme J. Fabre, Paris . . . . 5 —
M. Paul Lecerf, Rouen . . . 5 —

Caisse de Propagande

Mme E. S., Paris, 10 abonnements de propagande. . . 50 francs
Mme J. Fabre, Paris . . . . 10 —
M. Paul Lecerf, Rouen . . . 5 —
Mme R..., Beaulieu . . . . 1 —
Mme Prax, Sauvian . . . . 2 —

Nous sommes touchés de voir que, sans y être sollicités par le moindre appel de notre part, nos abonnés soutiennent ainsi notre œuvre de propagande. C'est donc qu'ils la jugent efficace et que nos efforts en vue de la diffusion du spiritisme sont appréciés. Nous en rendons grâces à Dieu et aux bons Esprits.

La « Caisse de secours » aussi ne doit pas être négligée, et nous remercions ceux de nos frères et sœurs en croyance qui ont pensé à venir en aide aux spirites malheureux.

Une soirée chez Mme Noeggerath.

Notre bonne sœur en croyance, Mme Rufina Noeggerath, réunissait chez elle, le 11 avril dernier, un certain nombre d'adeptes du spiritisme, parmi lesquels j'ai eu le plaisir de me trouver, en compagnie de ma fille aînée.

C'étaient :

Mmes Hart et Matisse ; Mme et Mlle N... ; MM. Ouiste, de la *Revue Spirite* ; le prince Wiszniewski, Matisse, X***, pharmacien de 1re classe ; Dr Fink, Taylor, Maury et Bourdon.

Si nous ajoutons à ces douze noms celui de Mme Noeggerath, le mien et celui de ma fille, nous atteignons le nombre de quinze personnes présentes à la séance.

Il s'agissait d'étudier les expériences faites au moyen d'un nouveau genre de médiumnité, par Mme Bellet, surnommée : *Le médium rouge*.

Le médium rouge, femme de trente-cinq ans peut-être, au visage émacié, n'indique pas une bonne santé ; mais ses yeux vifs expriment une certaine intelligence et pas mal de volonté.

Pourquoi Mme Bellet se fait-elle appeler le médium rouge ? Parce qu'elle obtient de l'écriture rouge au moyen d'un crayon noir, d'un simple morceau de bois, d'un brin de paille si vous voulez, ou même du bout d'un de ses doigts démuni de tout instrument. De plus, son guide, *Mielka*, est — paraît-il — un ancien peau-*rouge*...

*
* *

Mme Noeggerath installe ses invités, de la meilleure grâce du monde, dans le coquet petit salon où vont avoir lieu les expériences. On n'attend bientôt plus que le médium, que deux dames, dans une pièce à côté, visitent de la tête aux pieds, changeant tout son costume et jusqu'à ses bas. Elle apparaît vêtue d'un long peignoir dans lequel ses pieds s'embarrassent. Ses mains sont barbouillées de savon jusqu'au bout des ongles, de façon à bien établir qu'il lui serait impossible — le voulût-elle

— de dissimuler la moindre parcelle de crayon rouge. Mais une abondante chevelure suffirait amplement à ce recel, et comme le médium rouge est pourvu d'épais cheveux, nous ne voyons pas bien l'utilité, la nécessité de son travestissement.

Mme Noeggerath, que les spirites de Paris désignent sous le nom de Bonne-Maman, et qui a droit à ce titre par l'affabilité de ses manières, son amour du spiritisme et ses cheveux blancs, ne trouvera pas mauvais que j'exprime ici toute ma pensée.

Je n'ai pas jugé nécessaire non plus la précaution de faire sceller par des cachets de cire rouge, appliqués sur une bande de toile blanche, les portes d'une armoire, le médium, une fois assis devant une table, au milieu de nous, n'ayant plus à quitter sa chaise. Eh ! grands dieux ! si elle eût voulu nous tromper, Mme Bellet n'avait nul besoin de se déranger : Il lui eût suffi de cacher un brin de crayon rouge... dans une de ses oreilles !...

*
* *

La séance commence. Nous sommes dans une demi-obscurité. Une lampe à verre rouge, posée presque à terre, dans un coin du salon, laisse flotter sur les objets une vague lueur, à peine visible, mais suffisante pour qu'on puisse se rendre compte des mouvements du médium pendant les expériences.

Malheureusement, cette lampe devient fumeuse, et — au grand ennui de Mme Noeggerath, qui tient à bien établir l'authenticité des phénomènes obtenus chez elle — nous sommes obligés de nous priver même de cette faible lumière rouge.

Nous voilà donc plongés dans une complète obscurité, coupée de temps à autre par un flot de clarté franche, après chaque expérience, lorsque quatre coups frappés dans la table nous indiquent que *Mielka* a terminé ce qu'il voulait faire et qu'il demande de la lumière.

Munie d'un crayon noir apporté par l'un de nous (le docteur, je crois), Mme Bellet obtient, dans l'obscurité, d'abord une superbe croix rouge qui paraît la transporter de joie. Cela équivaut à la signature de son guide, et le médium sent autour d'elle les fluides bienveillants de l'assistance. Elle augure que la séance sera bonne.

Puis, c'est une phrase écrite en caractères rouges et signée d'une magnifique croix noire. « *Que Dieu vous bénisse tous !* » écrit Mielka, qui ne fera pas de grands frais d'éloquence. Que lui demande-t-on, d'ailleurs ? Non des fleurs de rhétorique, mais une preuve bien positive que les Esprits interviennent dans les phénomènes qui se produisent. Il s'emploie de son mieux à nous fournir cette preuve, et après diverses autres phrases telles que celle-ci (qui est restée en ma possession) : « Soyez unis par le lien de la fraternité », il entreprend de nous donner de l'écriture directe.

Le médium retire ses mains de dessus la table, et l'on aperçoit sur le papier — quand la lumière est de nouveau faite — un grand cœur rouge traversé d'une croix de même couleur.

Ceci n'est qu'à-demi concluant, car enfin, à la faveur de l'obscurité, un médium fraudeur n'aurait pas grand'peine à tracer lui-même ces caractères.

Aussi l'expérience suivante s'imposait-elle :

L'un de nous appuie la main sur la main droite du médium posée à plat sur le papier blanc. Si la main du médium garde l'immobilité absolue pendant l'expérience et que des caractères soient tracés sous cette main quand reviendra la lumière, évidemment l'expérience ne sera pas douteuse. Elle a été tentée plusieurs fois avec un seul et même opérateur, pour ne pas mélanger les fluides, déranger les combinaisons fluidiques et nuire au phénomène : c'est, du moins, la pensée du médium, qui nous est transmise par Mme Noeggerath.

Cependant, j'obtiens la faveur d'appliquer à mon tour la main sur la main du médium posée sur le papier. L'obscurité est ramenée. Une ou deux minutes s'écoulent. Quatre coups résonnent dans la table. On refait de la lumière. Nous enlevons les mains : une superbe croix rouge apparaît.

L'assistance se déclare, à l'unanimité, satisfaite. Je le serais aussi, complètement, si j'avais eu le soin d'examiner à l'avance le papier sur lequel nos mains se sont posées.

Je renouvelle l'expérience, cette fois après avoir fait l'examen nécessaire du papier : la main du médium s'agite alors, se tord dans tous les sens, soulevant la mienne, qu'elle paraît supporter avec peine. Enfin, au milieu même de l'expérience, un doigt de la main gauche du médium vient frapper la mienne. Pourquoi cette main gauche n'est-elle pas, comme la droite, retenue par quelque assistant ? Pourquoi aussi des bagues surchargent-elles les doigts du médium ? Je

crois qu'il serait bon de les ôter à l'avenir.

Conclusion : ma seconde expérience n'aboutit pas aussi bien que la première : au lieu d'une croix rouge nettement tracée, je n'obtiens qu'un signe rouge assez insignifiant.

Je n'en conclus rien contre le phénomène, bien entendu, mais cela me laisse, néanmoins, rêveur...

M. Ouiste, de la *Revue Spirite*, qui demande à renouveler l'expérience pour son propre compte, obtient un résultat à peu près analogue.

∴

En résumé, nous avons vu un médium qui nous a produit, dans l'obscurité, de l'écriture rouge avec un crayon noir, un bâton, son doigt même... ou même rien du tout, dans le cas de l'écriture directe. Ce spectacle est très intéressant et il prouverait absolument l'action des invisibles si certaines conditions étaient mieux remplies que nous ne l'avons pu faire dans une première séance.

D'abord, autant que possible, il serait bon que l'obscurité ne fût pas complète. Ensuite, dans les cas d'écriture directe — les seuls entièrement probants dans les conditions où nous nous trouvions placés, — il faudrait que les deux mains du médium fussent tenues par un assistant, et non une seule de ces mains permettant à l'autre de vagabonder.

Enfin, il serait préférable, à mon avis, que plusieurs feuilles de papier ne fussent pas sur la table à la disposition du médium. Il suffirait d'une seule de ces feuilles, qu'on passerait sous les yeux des assistants avant chaque expérience, et qui serait enlevée et remplacée par une autre au moment de l'expérience suivante.

Quoi qu'il en soit, et malgré quelques hésitations bien compréhensibles dans une première série d'expériences, la soirée chez Mme Noeggerath a été, je le répète, fort intéressante. Nous préférons certainement, quant à nous, les expériences qui parlent à l'esprit ou au cœur, qui touchent l'âme et l'élèvent ; mais ici les preuves devaient être purement matérielles, et elles ont été suffisantes pour amener chez la plupart d'entre nous le désir d'expérimenter à nouveau les facultés du médium rouge.

Merci à Mme Noeggerath de nous avoir fait, avec sa bonne grâce habituelle rehaussée d'esprit, les honneurs de sa maison, et de nous avoir mis en présence d'un nouveau phénomène, très curieux, mais qui demande à être étudié plusieurs fois, dans l'intérêt du médium et de la cause spirite, avant d'être affirmé positivement comme une preuve irréfutable de l'action des Esprits de l'espace sur la matière terrestre.

A. Laurent de Faget.

Mme Noeggerath nous écrit pour nous rappeler que, pendant une expérience de Mme Bellet et au moment précis où le médium demandait de la lumière, le Dr Fink et M. de Faget, qui se tenaient prêts sans s'être consultés d'ailleurs, firent si brusquement flamber une allumette que le médium n'avait pas encore achevé d'écrire. A l'éclat de la lumière, les dernières lettres apparurent d'un rose pâle tandis que les premières étaient d'un rouge vif, ajoute Mme Noeggerath. Cette particularité nous avait échappé, mais elle est, dit Bonne-Maman, affirmée par Mme Hart et par le Dr Fink.

CE QUE VALENT LES TEXTES SACRÉS

A PROPOS

“ d'Un Impie accompagné de Satan ”

(*Ep. II de saint Paul aux Thessaloniciens*).

Mon cher Monsieur de Faget,

Dans le *Progrès Spirite* de mars, un de vos lecteurs (peut-être aussi une lectrice) demande quel homme charitable lui expliquera certain passage de saint Paul annonçant aux Thessaloniciens la venue d'un faux prophète. Il en coûte si peu d'être charitable en cette circonstance que je m'empresse d'ouvrir ma Bible pour examiner d'abord le texte et répondre en connaissance de cause. Ma Bible est un bon petit livre sans prétention, une traduction *revue sur les originaux*, dit naïvement l'auteur, « David Martin, ministre du Saint-Evangile à Utrecht » (1831). David Martin, que je n'ai aucun motif de suspecter comme traducteur et que je crois de très bonne foi ainsi que tous les traducteurs modernes de la Bible, ne nous parle pas cependant de la version qu'il a choisie ; il n'indique pas ses originaux. Je le lui reproche ; la chose n'était pas indifférente et il manqua ici de précision, ayant sans doute, comme presque tous ses collègues, plus de zèle que de méthode. Mais ses originaux sont la *Vulgate* très probablement et la *Patristique* des Ecoles de Théologie. Nous allons voir

tout à l'heure ce que valent ces sources... et bien d'autres.

Constatons simplement, avant de remonter dans les siècles, que le texte cité sous la signature J. Chapelot ne concorde pas en tous points avec celui du Révérend David Martin. Il me paraît intéressant de les confronter et de démontrer par là que beaucoup de traducteurs qui passent pour des orientalistes érudits varient notablement, au grand scandale de ceux qui s'en aperçoivent.

IIe Épitre de Saint Paul aux Thessaloniciens

CHAPITRE II

Texte de M. J. Chapelot, emprunté à la Bible catholique.	Texte de la Bible de David Martin.	Texte de la Bible protestante d'Ostervald.
9. Un impie doit venir accompagné de la puissance de Satan, avec toutes sortes de miracles, de signes et de prodiges trompeurs.	9. Et quant à l'avènement *du méchant* il est, selon l'efficace de Satan, en toute puissance, en prodiges et en miracles de mensonge ;	9. Ce méchant viendra avec la force de Satan, avec toute sorte de puissance, avec des signes et de faux miracles.
10. Et avec toutes les illusions qui peuvent porter à l'iniquité ceux qui périssent parce qu'ils n'ont pas reçu et aimé la vérité pour être sauvés.	10. Et en toute séduction d'iniquité, dans ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont pas reçu l'amour de la vérité pour être sauvés.	10. Et avec toutes les séductions *qui portent* à l'iniquité ceux qui périssent, parce qu'ils n'ont point reçu l'amour de la vérité pour être sauvés.
11. C'est pourquoi Dieu leur enverra des illusions si efficaces qu'ils croiront aux mensonges.	11. C'est pourquoi Dieu leur enverra une erreur efficace, de sorte qu'ils croiront au mensonge.	11. C'est pourquoi Dieu leur enverra un *esprit* qui donnera efficace à l'erreur, en sorte qu'ils croiront au mensonge.
	12. Afin que tous ceux-là soient jugés qui n'ont point cru à la vérité, mais qui ont pris plaisir à l'iniquité.	1823 J.-F. Osterwald De la Société Biblique protestante de Paris.

Il me semble que David Martin a dû se rapprocher plus littéralement des originaux.

Mais quels étaient-ils? Peu m'importe en somme puisque tous les textes ne sont que des copies ou des traductions défectueuses.

Maintenant relisons le commencement du 2e chapitre pour éclaircir ce mystère de l'impie prédit, car les versets cités nous laissent dans le vague. Je finis par comprendre qu'il s'agit ici d'une recommandation tout à fait banale : les premiers apôtres et confesseurs, qui ne s'accordaient pas toujours entre eux, — témoin la lutte de saint Pierre et de saint Paul à propos de la circoncision — les premiers évangélistes, dis-je, eurent l'obsession perpétuelle d'étouffer dès le début les autres Eglises dissidentes qui naissaient comme par enchantement autour d'eux.

Dans tout cet Orient, Grèce, Asie-Mineure, Palestine, Egypte, Cyrénaïque, travaillé depuis des siècles par les mystiques et les philosophes, l'apparition de ces prédicants, quelque peu révolutionnaires et socialistes, allumait l'imagination de nombreux imitateurs. Il s'y manifestait tout de suite des *concurrences*, qu'on me passe cette expression, mais elle explique l'inquiétude et l'intolérance de tous ces pauvres gens qui se vouaient réciproquement au diable et s'anathématisaient avec autant d'ardeur qu'en mettent aujourd'hui à se maudire les sectaires politiques de ces régions.

Sans aucun doute, saint Paul visait quelque apôtre schismatique qu'il voyait poindre à l'horizon, quelque thaumaturge qui n'était pas de son Eglise, car le catholicisme fut intolérant dès le premier jour dans ses premiers prêtres, dans les disciples, dans les successeurs immédiats du Christ. Qu'on relise l'histoire d'Ananias (1) et de sa femme, coupables de n'avoir pas apporté *tout leur bien* à la communauté et d'avoir gardé pour eux une petite réserve. Deux personnes condamnées à mort par saint Pierre pour une fraude presque légitime! C'était là plus que nos bons jurés d'aujourd'hui n'oseraient en faire aux pires scélérats. Mais saint Paul non plus

(1) Actes des Apôtres.

n'était guère un ange de douceur. Avant que de rencontrer le spectre de Jésus sur le chemin de Damas, il fut un persécuteur redoutable des premiers chrétiens; personne n'ignore cette série rouge de massacres qu'il vécut, qu'il dirigea et que l'on peut comparer aux atrocités des Turcs en Arménie. Mais saint Paul passa finalement dans le camp des persécutés, et il apporta à les défendre la même ardeur qu'il déployait pour les combattre. S'il eût osé, il eût tiré de nouveau le glaive et, le retournant contre les païens et les juifs, il fût devenu un Mahomet guerrier partant à la conquête du monde. Mais l'enseignement du Christ et aussi la ferme conviction de voir le fils de Dieu revenir prochainement sur des nuées pour gouverner les hommes, maintinrent le fougueux apôtre, en contemplatif sûr d'assister de son vivant au triomphe de la foi nouvelle.

Cette croyance vulgaire fut celle de presque tous les premiers chrétiens et surtout des disciples; pour eux ce grand événement devait se réaliser, non pas dans un avenir plus ou moins éloigné, mais dans un avenir très proche. Le Christ le leur avait promis; du moins ils l'affirmaient, peut-être à tort, ayant, comme il leur arriva souvent, mal compris ses paroles.

L'évangile de saint Marc abonde fort imprudemment dans ce sens, car cette affirmation téméraire a reçu des faits un démenti formel. Voici le texte :

Le Christ parle à ses disciples de son retour après sa mort.

26. Et ils verront alors le Fils de l'homme venant sur les nuées avec une grande puissance et une grande gloire. (Suit une description de ce miracle).

30. En vérité je vous dis (c'est le Christ qui continue à parler) que cette génération ne passera point que toutes ces choses ne soient arrivées.

Cette génération passa et beaucoup d'autres et ces choses n'arrivèrent point. Mais ce qu'il faut retenir en somme de ces paroles, probablement apocryphes, c'est que les premiers chrétiens attendaient cette apothéose triomphale DE LEUR VIVANT. Une légende s'était formée : le triomphe du Christ devait être précédé d'un dernier effort du paganisme pour écraser la nouvelle doctrine. Un *impie,* poussé par Satan, devait organiser cette résistance et renouveler les persécutions de Paul et de ses mercenaires contre les chrétiens. Paul, tout saint qu'il fût devenu, ne voyait pas cependant sans colère et sans haine certaines sectes gnostiques déjà florissantes, discutant, philosophant, comparant la nouvelle doctrine aux anciennes, mélangeant les dogmes divers, pratiquant la magie et les rites du Parsisme en proclamant le Messie fils de Dieu, ou égal de Dieu, ou *vainqueur de Dieu* ; car cette dernière opinion fit également école (1) et l'histoire de tous ces remous divers agitant le cours du christianisme dès sa source est bien curieuse. Il se produisit alors ce qui se produira éternellement en religion comme en politique, l'exalté trouve toujours un plus exalté que lui, et de même que le démocrate finit par se voir avec terreur entouré de démagogues, le mystique ne tarde pas à voir avec horreur les excès et les folies des mystagogues.

Or saint Paul les voyait et les entendait de tous les côtés. Simon de Samarie, dit le Magicien, qui se prétendait le Messie, n'était pas le seul, de son temps, à jeter le trouble parmi les néophytes. Il y avait des philosophes tout aussi profonds que saint Paul, il y avait des ambitieux plus puissants et plus riches que lui, et puis, dans les bas fonds, les originaux, les intrigants, les fantaisistes formant des sectes de chrétiens débauchés et criminels, les fous vaguant en liberté — une liberté que nous connaissons moins — et se donnant pour le Christ ou pour Elie, phénomène de suggestion ou de possession dont nous avons encore parfois des exemples sous les yeux. On ne se fait pas généralement une idée assez nette de ce qu'était à cette époque la société en Orient. D'abord la préoccupation politique qui nous agite était à peu près nulle dans le peuple ; mais elle paraît avoir été amplement remplacée par la préoccupation religieuse, et l'on doit se figurer avec quelle avidité la masse, ignorante des nouvelles de ce monde, accueillait des révélations sur l'autre. Elle trouvait là un aliment à sa curiosité instinctive.

Saint Paul avait donc autour de lui des imitateurs et des simulateurs qui le contrecarraient, l'exaspéraient et parmi lesquels, d'un œil défiant, il croyait toujours apercevoir le grand mécréant annoncé qui devait précéder le retour du Christ. L'apôtre dans cette épître II dit d'abord aux Thessaloniciens :

3. Que personne donc ne vous séduise en quelque manière que ce soit; car ce jour-là ne viendra point que la révolte ne soit arrivée

(1) *Les ophites.*

auparavant, et que l'homme de péché, le fils de perdition, ne soit révélé. (Ch. II, Epître II).

Après ce que je viens d'expliquer, c'est assez concluant. Le fils de perdition, c'est le grand mécréant, l'envoyé de Satan, le chef de la dernière lutte. Saint Paul s'attendait à le voir surgir de son vivant et s'apprêtait à le combattre. Malheureusement pour lui, en Thessalonique, le pauvre Paul ne se trouvait guère sur son terrain, (pas plus qu'à Ephèse) ; il parlait un fort mauvais grec, celui de la plèbe, qu'on employait dans la marine, espèce de sabir international créé par les nécessités commerciales de la Méditerranée. Voilà le fameux don des langues. Son prestige était nul, car il vivait assez misérablement, n'ayant d'autre ressource que le métier qu'il avait appris de coudre les tentes et les voiles ; il recourait aussi à l'hospitalité des frères affiliés.

A Rome où un soldat, faisant fonctions d'agent de Police, le suivait partout, autant pour le protéger (ce qui peut nous sembler incroyable) que pour le surveiller, l'apôtre Juif — mais toujours citoyen romain — vendait des paillassons ou des petits tapis d'Orient. Son succès était là aussi fort médiocre, toujours à cause de son langage bigarré de grec, de latin et d'araméen. Car il paraît que ce dialecte, une forme du syriaque, très répandue en Mésopotamie, s'employait en Judée, même avant la venue du Christ et de préférence au grec ou à l'hébreu. Cela explique pourquoi, dans le texte grec des évangiles, on trouve du syriaque. Mrs Agnès Smith Lewis a traité, vers 1897, dans la revue anglaise *Ceutury*, cette question peu connue. Je cite : « Les rabbins employaient l'araméen dans leurs discours au peuple... Jésus parla cet idiome. Voilà pourquoi le texte grec met dans la bouche de Jésus des phrases araméennes comme : *Ephphata* (ouvre-toi), *talitha cumi* (fille, lève-toi) et le cri de désespoir, *Eloï, Eloï, lama, sabachtani*, qui est du pur syriaque. Les noms des personnages du Nouveau-Testament méritent d'être examinés : « fils » se dit en syriaque *bar*, et nous avons : *Bar*tholomée, *Bar*abbas, *Bar*-Jésus, *Bar*-Iona, *Bar*nabas, *Bar*-Timeus.

Si on avait parlé hébreu, nous aurions Ben-tholomée, Ben-Jésus, etc. Nous avons également *Cepha* (pierre), *Boanerges* ou *Benirogaz* (fils du Tonnerre), *Thoma* (le Jumeau), *Martha* (la maîtresse), *Tabitha* la gazelle), *Bethsaïda* (la maison de éché), *Gethsemana* (le pressoir d'huile), *Golgotha* (la place du crâne), *Aceldama* (le champ du sang). La finale *a* est caractéristique de la langue syriaque. »

Ainsi parle Agnès Smith Lewis.

Alors une réflexion vient tout naturellement à l'esprit. Comment peut-on attacher la moindre importance à un texte qui, d'abord parlé en syriaque, a été traduit et écrit en hébreu, puis retraduit en grec, puis retraduit en latin par saint Jérôme ou d'autres, puis retraduit encore en français par les David Martin, les Osterwald, les Le Maistre de Sacy, etc. ? Vous figurez-vous une interview moderne parlée en syriaque et traduite successivement en hébreu, en grec, en latin et en français ? Le lecteur français aurait vraiment de la chance s'il arrivait à se faire une idée exacte de la conversation primitive. C'est cependant ce que l'on prétend quand on nous cite tel ou tel verset biblique. Et notez bien que le cas est encore plus compliqué ; car il y a bien d'autres chances d'erreurs et de dégénérescence que les traductions superposées, c'est la narration orale, hésitante dans ses souvenirs, oublieuse chez l'un, déformante chez l'autre. Tel retranche, tel ajoute, tel ment, tel force et exagère. Voyez-vous l'histoire de Napoléon Ier racontée par des vieillards, des femmes et des enfants pendant des siècles, voyez-vous dans quel état elle arriverait à la fin ? Ce n'est pas tout ; aux gens qui ont mal raconté, vont succéder les copistes et les enlumineurs de manuscrits ; les transformations successives s'accumulent ; les omissions, les surcharges, les mots tronqués, dénaturés continuent l'œuvre de destruction ; et quand tout est devenu à peu près informe, qu'il ne reste plus que des traces, les grandes lignes, un Père ou un Frère, un Révérend ou un Sérénissime traducteur vient nous dire : « Voici la loi et les Prophètes, voici la parole de Dieu, voici la phrase céleste, le mot sacré ; cela est dans l'Ancien Testament, ceci est dans le Nouveau. Non, Messieurs, ni dans l'ancien, ni dans le nouveau, vous n'avez la parole de Dieu, la phrase céleste, le mot sacré, vous n'avez qu'une tradition très lointaine et une traduction très confuse. La Bible, et je crois l'avoir démontré après bien d'autres plus compétents encore, la Bible n'a pour l'histoire qu'un intérêt de curiosité ; mais elle a une valeur morale incontestable bien que certaines pages ne soient guère édifiantes, surtout pour la jeunesse ; et les protestants qui les lisent entre eux devant leurs enfants ou qui leur fournis-

sent les moyens de les lire m'ont toujours ébahi. C'est de l'inconscience capitale comme celle des parents qui donnent à leurs nourrissons de l'absinthe à boire. Quant aux gens qui voient dans ces vieux textes des allégories et des sens cachés, superposés, je crois qu'ils sont dupes de leur imagination.

Il y a surtout des stratifications de contre-sens.

Il peut se faire que certains copistes du Moyen Age aient interpolé dans un verset un mémorable d'alchimie ou de magie sous une forme symbolique ; il se peut encore que certaines prophéties, comme celle d'Ezéchiel, contiennent des allusions et des instructions relatives à l'avenir et à la survie ; oui, je l'admets, j'y crois formellement ; mais il me paraît ici bien difficile de rester dans une juste mesure. Quand on s'embarque sur l'océan des interprétations bibliques, à la recherche des symboles et des images, il n'y a plus de limites, il n'y a plus d'horizon. On arrive à trouver tout dans la Bible avec une pareille méthode. Le pauvre président Krüger ne s'était-il pas mis dans l'esprit qu'il est question du Transvaal dans l'Evangile ?

« Nous vaincrons, disait-il, nous avons les textes sacrés pour nous ! » De là son obstination. Plût à Dieu alors qu'il n'eût jamais lu la Bible !

J. A. L.

FAITS SPIRITES

Observés par nos Correspondants

III

En novembre 1902, — Novembre est pour moi l'époque des avertissements, des tourmentes et des révélations suprêmes, — j'étais allée au cimetière porter des fleurs à mon ami, et je lui avais dit :

« Vous connaissez la tâche qui m'in-
« combe, je ne puis m'y soustraire, aidez-
« moi jusqu'à la fin, et puis... obtenez que
« je vous rejoigne, mais pas avant ! c'est
« mon ardent désir. »

Je revenais pensivement, conduisant moi-même mon cheval, mon domestique à mon côté, et ma sœur sur la banquette de derrière. A un embranchement, ma sœur manifeste le désir d'aller visiter des amies. J'eus quelque répugnance à céder, et ma bête la partageait.

« Le petit cheval, dis-je, ne veut pas se tourner..

Il obéit cependant, et se comporta vaillamment dans une route de traverse, toute trouée par de récents transports de bois. Mon domestique me prévint qu'en évitant les trous, nous rasions de trop près le fossé. Je touchai du doigt la rêne qu'il ne fallait pas, et je vis en un éclair ma petite bête fléchir ; je n'eus que le temps de songer : « il va se couronner ! », nous étions tous à terre.

Le fossé très profond *en cet endroit* — 1 mètre au moins — était bordé du côté des champs d'une haie vive : le domestique y fut lancé, et ma sœur déposée sur le bord de la route, sans aucun mal. Quant à moi, *sans rien voir*, perdant connaissance aussitôt, jetée par-dessus mon domestique, la roue et la lanterne, embarrassée d'une ample mante, de ma longue robe et d'un voile de deuil, je fus couchée dans le fossé, *sous la voiture*, telle une morte en son cercueil, sans un pli à mes vêtements qui m'enveloppaient, sans un accroc, mon grand voile tendu sous moi.

Notez que je pèse plus de 80 kilos et que je ne suis plus toute jeune.

Après un temps d'arrêt inappréciable, le cheval effrayé repartit vers l'habitation de nos amis. La roue de la voiture passa sur ma poitrine, sans m'atteindre, vu la profondeur du fossé ; le jeune domestique retombé sur mes pieds, eut sa veste sciée par la roue qui le prit en travers, et ma sœur qui, s'étant relevée, voyait ce spectacle, commença à se désoler me croyant écrasée. Comme je restais immobile, me jugeant morte, elle poussa des cris qui m'éveillèrent.

Je n'avais rien vu, rien entendu.

Je défendis qu'on me touchât, étourdie, mais si merveilleusement étendue sur mon lit de mousse, qu'avant de me lever ma pensée s'envola vers l'ami auquel je venais de dire :

« Laissez-moi accomplir ma tâche, et
« prenez-moi après... »

Je ne sais faire ressortir la miraculeuse protection de ce qu'avec ignorance, nous appelons parfois Hasard ! J'en demeurai dans une joie secrète et frémissante, comme sous le coup d'une éclatante révélation.

IV

Mon mari avait un jeune frère, profondément aimé par lui. N'ayant pas d'enfant, la tendresse des jeunes années survécut au temps : l'influence de ce cadet restait absolue. Il demeura l'oracle qui triomphait des résistances, l'autorité qui

décidait, et la volonté du plus jeune déterminait souvent l'aîné.

Il était maladif, ce qui peut suffire à expliquer la déférence du plus fort. Pendant sa dernière maladie, ayant obtenu de son frère qu'il fît un long voyage pour servir ses intérêts, le mal empira tant et tant qu'il mourut, pendant l'absence de mon mari.

Il expira à deux heures du matin. *A cette même heure,* mon mari couché dans sa chambre d'hôtel, fut réveillé par une atroce douleur, — un coup de couteau en plein cœur, me dit-il plus tard. Il crut mourir, et, par fatalité, la sonnette étant dérangée, il dut attendre jusqu'au matin qu'on vînt à son secours.

Au jour, on lui porta le télégramme qui le rappelait, annonçant la mort de son frère.

Ce coup au cœur fut le point de départ de la maladie qui l'emporta treize mois plus tard, jour pour jour, après son frère, du même mal, qu'aucun soin ne put enrayer.

V

Une dame *de ma connaissance* soignait son mari atteint d'un mal qui ne pardonne pas, luttant avec vaillance, espérant le vaincre parfois. Les nuits agitées du malade nécessitant des gardes nombreux, on se relayait près de lui, et chaque soir, à une heure, elle se retirait dans sa chambre, pour y prendre quelque repos.

Une nuit qu'à genoux auprès de son lit, elle s'abandonnait au chagrin et à la fatigue, s'oubliant dans une prière, il lui sembla tout à coup qu'elle n'était plus seule. Quelle apparence cependant qu'il fût entré un étranger? La maison était pleine de gens éveillés, soit auprès du malade, soit dans la cuisine, où l'on préparait toujours quelque médication... Un frisson dressait ses cheveux... elle n'osait se retourner.

Enfin, faisant appel à son courage, elle se détourna et vit, tout auprès d'elle, mais en arrière, une femme qu'elle avait tout sujet de croire son ennemie. Chassée par le malade, cette femme, encore vivante et fort âgée, leur portait une haine féroce, après avoir joué dans leur vie un rôle funeste.

Tout d'abord, Mme X... atterrée de surprise, se demanda par quel prodige cette mauvaise femme avait pu s'introduire, et, ce n'est qu'en la considérant, qu'une horreur nouvelle lui vint.

Cette femme immobile, les yeux figés sur elle, portait un voile noir, et un cierge à la main. Elle *traversa,* sans mot dire, la porte fermée sur le palier qui séparait la chambre du malade, et, détail singulier, malgré cette porte fermée, Mme X... immobile, la voyait descendre l'escalier, s'enfonçant peu à peu, tenant toujours son cierge...

Glacée d'horreur, elle ne se leva que longtemps après et se coucha, grelottant, sous ses couvertures.

Au jour, elle se rendit dans la chambre de son mari — et celui-ci lui dit aussitôt :

— « Quelqu'un me fait du mal... Je t'assure qu'on me fait du mal!

— « Mais non...! protesta-t-elle. Tu te trompes. Qui donc te ferait du mal?

— « Je ne sais... mais je le sens. A la tuilerie... à la tuilerie... répétait le malade...

Et Mme X... avec terreur, se rappela que l'horrible femme était la veuve d'un tuilier, et avait, avec lui, exploité une tuilerie...

Peu de jours après son mari mourut.

Ce jour-là, la sinistre vieille dit, en se frottant les mains :

— « A l'autre maintenant. Il faut qu'ils sèchent tous! »

L'autre, c'était le frère. Il mourut, en effet, un an après, suivi de près, au reste, par la femme néfaste..

Nota. — Sous peine de manquer de logique dans notre foi spirite qui, par essence, découle du raisonnement, il faut admettre que si quelque créature terrestre a des pouvoirs pour le mal — comme d'autres sont douées pour le bien — elle n'aura d'action sur vous qu'autant que vous l'avez mérité. Et tout ce qui arrive en ce sens découle logiquement de nos actes qui ont donné prise sur nous. Aux méchants ensuite de payer leur dette, après avoir servi de sanction.

Malheur à celui par qui le mal arrive, mais il ne nous arrive que celui que nous avons mérité. Nous devrions être assez sages dans le malheur pour nous en réjouir, car nous n'aurons plus à subir ce qui est passé, si nous savons nous garder purs de toute faute. X....

UNE CONCLUSION

Dans une brochure (1) que vient de publier sur la Séparation des Eglises et

(1) En vente chez l'auteur J. CHAPELOT, 91, rue Malbec, Bordeaux (Gironde), au prix de 0 fr. 25.

de l'Etat un humaniste de Bordeaux, M. J. Chapelot, nous avons trouvé entre autres documents précieux, une étude de belle allure et de pensée généreuse de notre excellent maître et ami Emmanuel Vauchez.

Qui ne connaît ici, et qui ne connaît en France, au moins de réputation, M. Vauchez dont l'œuvre populaire a valu à son auteur la grande apothéose du 19 juin 1904?

Ecrivain de talent, notre ami a publié d'importants ouvrages qui le placent dans un des meilleurs rangs parmi les chercheurs des problèmes que la science pose sans cesse dans l'espace et dans le temps.

Rationaliste convaincu, Vauchez a demandé à l'étude patiente des phénomènes constatés ou des ouvrages publiés dans le domaine psychique plus que des connaissances superficielles. Il a cherché la notion du juste et du vrai par l'acuité perspicace de l'analyse. Et si, dans ce qu'il a écrit sur la création du monde, par exemple, la solution du problème reste encore à l'état d'hypothèse, cette hypothèse n'est point une simple fantaisie de son imagination de philosophe, c'est une déduction tirée de l'expérience et de l'observation.

Les documents empruntés par M. Chapelot à M. Vauchez, pour démontrer avec plus de raison et de vigueur la nécessité de rompre les liens enchaînant l'Etat à l'Eglise, se réfèrent à Jeanne d'Arc, dont la vie, l'œuvre et la mort sont racontées par notre honorable ami avec une superbe profondeur de vue. M. Vauchez a parlé de l'héroïne de Domrémy en historien, ce qui est bien, sans doute, mais ce qui était facile pour un homme de son érudition. Il en a parlé aussi en philosophe, ce qui est mieux; et, enfin, ce qui est parfait, il en a parlé en bon Français, jaloux de la mémoire et fier de l'œuvre de Jeanne d'Arc.

C'est dire que M. Vauchez s'élève énergiquement contre la prétention du cléricalisme d'accaparer la libératrice du territoire et qu'il fait en termes vengeurs le procès de ceux qui portent aujourd'hui au pinacle la pauvre femme qu'ils ont portée eux-mêmes au bûcher.

Voici la péroraison de son récit :

« Eh bien, oui, Jeanne appartient aux catholiques et aux royalistes ; elle est à eux comme la victime est à ses bourreaux ; elle est à eux comme des millions de créatures détruites par la rage fanatique de l'Eglise : Vaudois, Albigeois, cadavres charriés par la Seine à la Saint-Barthélemy et tant d'autres dont on retrouverait les cendres en grattant les places publiques d'Espagne et d'ailleurs; elle leur appartient comme la colombe à l'épervier qui la retient sanglante sous sa griffe cruelle. Elle leur appartient en ce sens que la honte et l'horreur de son supplice rejaillissent entièrement sur eux.

« L'honneur d'avoir vu naître sur son sol une aussi grande figure et la gloire de ses armes appartiennent sans conteste à la France et à tous ses enfants ; au cléricalisme revient seulement l'opprobre de sa condamnation et l'infamie de son douloureux martyre ».

Est-ce à dire que M. Vauchez est un ennemi de la religion ? Non certes. Notre maître n'a jamais lutté que contre le fanatisme et la superstition et il ne réprouve, dans toute croyance philosophique ou religieuse, que les excès mêmes de cette croyance. Les fanatiques du protestantisme qui ont allumé le bûcher de Servet ne lui sont pas moins odieux que les fanatiques du catholicisme qui ont pendu et brûlé Etienne Dolet.

Comme tout homme dégagé des préjugés et du dogme, il est essentiellement tolérant et c'est sa tolérance, la meilleure arme des forts, qui le rend sympathique même à ceux qui ne partagent pas ses doctrines.

Mais M. Vauchez ne se borne pas à signaler les abus du cléricalisme. Comme conclusion à la brochure de M. Chapelot, il dit ce qu'il faut entendre, à son avis, par les joies du paradis promises aux uns et les épreuves du purgatoire ou les châtiments de l'enfer réservés aux autres. Cette conclusion est l'aboutissement logique des systèmes qu'il a défendus et des théories scientifiques et morales exposées dans tous ses ouvrages.

Et ainsi son rationalisme se trouve, non point établi comme un axiome, mais expliqué par des arguments de bon sens et de saine raison.

Voici, *in-extenso*, cette conclusion :

Le Surnaturel n'existe pas. C'est un non sens. L'inconnu est, sera toujours, en raison du progrès, force indomptable en un perpétuel devenir.

Sur terre et dans l'espace, tout est naturel; les êtres habitant la surface du globe travaillent et luttent pour l'amélioration de leur nature personnelle, en même temps que pour celle de leur planète.

Il n'y a que de la matière partout, visible ou invisible; l'homme, l'animal le plus élevé, est matériel. Lorsqu'il est mort,

cesse-t-il de l'être? Non, car il conserve une forme qui résume pour lui les progrès acquis. Cette forme, quoiqu'invisible pour le moment encore, est matérielle à des degrés divers; elle lui suffit dans l'espace pour agir d'une autre façon.

L'Eglise catholique enseigne qu'il y a un paradis, un purgatoire et un enfer; elle se charge même de la répartition des êtres suivant la fortune des aspirants. Cette conception des peines et des récompenses est une invention matérialiste, la plus grossière. En réalité, *le seul paradis existant véritablement* consiste, pour l'être, dans la satisfaction d'avoir fait du bien.

Le purgatoire, est le regret d'avoir pu en faire et de n'en avoir pas fait (vie inutile).

L'enfer est le remords du mal commis et de la nécessité inévitable d'expier dans l'espace, par le retour sur la terre dans des conditions parfois terribles.

Telles sont, dans leur ensemble, les lois qui régissent le monde terrestre (visible ou invisible). Ces deux termes constituent une entité indivisible cimentée par des chaînons solidaires et inséparables.

Avant qu'il soit longtemps la Science, aidée du Magnétisme, démontrera ces vérités.

∴

On pourra discuter la thèse de notre ami, mais il faut lui savoir gré d'avoir donné une explication consolante aux mots barbares de purgatoire et d'enfer dont le cléricalisme s'est si longtemps servi pour effrayer l'enfant, au sortir de son berceau, ou pour attrister le vieillard, rendu au bord de sa tombe. M. Vauchez est sûr d'avoir trouvé la vérité. Ceux qui ne partageraient pas sa conviction, ne sauraient du moins lui contester le mérite de l'avoir cherchée, au cours d'une longue vie de travail passionné et d'efforts intellectuels toujours plus grands vers plus de science et plus de lumière.

Et puisqu'il faut ici bas une croyance qui élève l'homme, puisqu'il faut une religion qui le console, pourquoi donc ne pas accepter la croyance de Vauchez, qui a la science pour base, et pourquoi ne pas accepter sa religion, qui est celle de la conscience?

(*L'Echo de la Vendée*).

ALCIDE TASTE.

Nous sommes heureux de constater qu'un groupe important de journaux locaux ont reproduit avec des variantes, mais avec les mêmes éloges à l'adresse d'Emmanuel Vauchez, l'article qu'on vient de lire. Cet hommage était bien dû au savant psychologue dont le Spiritisme et l'Enseignement s'honorent à la fois.

N. D. L. R.

PAX !

Le XIXe siècle a vu l'éclosion des idées de paix; le XXe paraît vouloir les caresser et s'appliquer à favoriser leur entier développement. Ainsi, il est heureux d'avoir à constater que, malgré des vacillements bien humains, la sagesse des nations tend à devenir de plus en plus grande.

Dès l'antiquité la paix a eu ses apôtres, comme la guerre ses partisans. Parmi les pacifiques, il faut noter Isaïe, Aristophane, Platon, Ciceron, les Pères, Montaigne, Sully, La Fontaine, Pascal, La Bruyère, Rousseau, Mirabeau, Kant, Bentham, Bastiat, Lamartine, Victor Hugo, John Bright, et bien d'autres dont les noms méritent de passer à la postérité; parmi les partisans de la guerre, il convient de citer Héraclite, Aristote, Machiavel, Joseph de Maistre, Hegel, Victor Cousin, Proudhon, de Moltke, etc., etc...

Tandis que les premiers ont stigmatisé la lutte anti-fraternelle, les seconds l'ont exaltée; tandis que les premiers ont déclaré la guerre impie, les seconds ont été jusqu'à la déclarer divine; tandis que les premiers enfin l'ont dénoncée comme le résultat de la méchanceté des hommes, les seconds l'ont reconnue providentielle. Et depuis, les arguments se sont dressés les uns contre les autres dans leur irréductibilité voulue.

Certes, des raisons ont été données par les esprits belliqueux, dont on ne saurait méconnaître la valeur; c'est ainsi qu'on ne pourrait contester raisonnablement que la guerre a fondé jadis l'union commerciale des peuples et qu'à l'époque actuelle même, elle a été la cause du développement remarquable des industries mécaniques. Toutefois, de là à dire comme Joseph de Maistre que la guerre est divine en elle-même ou à penser que la guerre est nécessaire pour la marche de l'humanité, il y a un abîme. N'est-ce pas déjà un blasphème de croire que c'est Dieu lui-même qui a poussé les hommes à s'entre-tuer, et n'est-il pas puéril de soutenir que la Providence n'aurait pas trouvé d'autres moyens que la guerre pour arri-

ver aux mêmes fins ? En cela comme en bien d'autres choses, n'est-il pas visible que, toujours clémente et sage, la Providence a fait sortir des actes dus à l'imperfection humaine le plus de bien possible?

Pour substituer à l'adage bien connu et tristement célèbre : « La force prime le droit », son antithèse de justice : « Le droit prime la force », il n'était pas de trop de tout le bon sens et de toutes les excellentes raisons émises par les pacifiques ; dix-neuf siècles de chrétienté ont été nécessaires pour en arriver à pouvoir escompter seulement l'ère de la paix.

L'atavisme du règne de la force a pesé jusqu'à ce jour sur l'humanité au point de lui faire considérer la guerre comme un mal inévitable, une sorte de *Dies iræ*, selon le mot d'Hegel. Il appartient à notre époque consciente de dépouiller la guerre du manteau de fatalité providentielle dont l'ont affublé ses partisans et de proclamer bien haut qu'elle n'est qu'un fléau humain et purement humain.

Dans l'origine des sociétés, on conçoit que la force ait pu primer le droit. Ce dernier n'était reconnu qu'autant qu'il était accompagné de la puissance. Le glaive intervenait dans tous les différends et il donnait immanquablement gain de cause à ceux qui le maniaient du poing le plus robuste. Lors des formations primitives, on n'aurait pas compris qu'un faible osât résister à un fort et à plus forte raison qu'il persistât après sa défaite à maintenir ses prétentions, celles-ci fussent-elles basées sur l'équité la plus stricte ou la justice la plus évidente. Bien plus, il s'est trouvé des chantres poétiques pour glorifier la force, pour vanter les prouesses et acclamer le vainqueur que la puissance de ses biceps, son adresse ou son agilité avait fait triompher d'un adversaire moins bien doué ; pour honnir et piétiner enfin l'ennemi vaincu. Tous les peuples ou à peu près ont eu leur Illiade et c'est des flots de leur sang que s'est élevé le chant de leurs épopées.

Cette adoration du règne de la force, quoique allant toujours s'amoindrissant, a persisté jusqu'aux temps actuels ; aujourd'hui même, qui pourrait affirmer que le vieux levain guerrier ne bout pas encore dans les veines de beaucoup ; qui pourrait assurer qu'il ne faudrait encore pas grand chose pour réveiller les instincts brutaux de la bête humaine à peine endormie ? On n'a qu'à considérer l'admiration de la foule devant un défilé de soldats armés, son amour insatiable de revues militaires, pour se rendre compte que l'étalage de la force produit encore sur elle un effet irrésistible. C'est cette constatation même qui a pu faire dire à quelqu'un que la foule était éprise de l'armée comme d'une maîtresse. Ne voit-on pas également les instincts brutaux se manifester encore trop souvent chez les enfants, soit lorsqu'ils violentent un camarade plus faible, ou lorsqu'ils s'organisent en camps ennemis et que, ville contre ville, faubourg contre faubourg, ils se livrent au terrible jeu des bataillons ?

Ces indices révélateurs pourraient être un sujet de désespérance, si on ne se rendait bien compte que ces sentiments irraisonnés et ces jeux cruels sont le fait d'intelligences peu évoluées et susceptibles d'être redressées par le raisonnement et l'éducation. On ne saurait cependant se dissimuler que ces intelligences forment encore la masse. Dès lors, c'est à l'élite des intelligences humaines, c'est aux éducateurs du peuple surtout qu'il appartient de réfréner des instincts condamnables et de montrer l'idéal à atteindre.

Si les constatations précédentes sont un sujet de tristesse pour les penseurs, ils peuvent néanmoins se livrer aux transports d'une joie intime et saluer de loin l'heure bénie qui amènera l'ère de la paix définitive parmi les hommes. Déjà, des signes certains ont paru qui annoncent le déclin évident et la disparition totale des luttes meurtrières ; déjà une aube nouvelle a commencé à poindre, où l'on peut voir que les hommes ne se traiteront plus en ennemis et où l'on pressent que, conscients de leurs droits et de leurs devoirs, ils mettront en pratique la loi de solidarité qui les lie indissolublement ; enfin, pour prêcher l'évangile de paix, il a surgi de tous les points du monde civilisé une pléïade d'esprits éminents. Ces apôtres d'un nouveau genre sont venus, pendant qu'il en est temps encore, supplier l'humanité de ne pas se laisser aller à l'abîme et, comme les prophètes des temps bibliques, ils sont venus lui crier : « Arrête tes armements pour ne pas être acculée à la guerre impie ; diminue tes armements pour ne pas être réduite à la faillite désastreuse ! » Seront-ils écoutés? Il faut l'espérer.

Ces hommes qui appartiennent à toutes les nations, (car les qualités de cœur et le bon sens ne sont l'apanage exclusif d'aucun peuple), forment à l'heure actuelle un nombre imposant. Les premiers, ils ont eu la gloire (la bonne gloire, celle-là),

de se tendre la main par-dessus les frontières. La France en a fourni un contingent respectable ; parmi eux, faut-il citer le vénérable Frédéric Passy, Charles Richet, d'Estournelles de Constant, dont les personnalités ont été mises en vedette dans ces derniers temps? Ces hommes courageux ont entrepris la tâche difficile de faire prévaloir la force du droit aux lieu et place du droit de la force. Tâche énorme, si l'on songe qu'il leur faut l'accomplir au milieu d'un monde armé jusqu'aux dents, parmi des sociétés accoutumées de longue date à l'idéal guerrier, et qu'ils doivent, non seulement lutter contre l'inertie et l'indifférence des populations qu'ils veulent sauver, mais encore, se cuirasser contre le mépris, ou vaincre l'hostilité des gouvernements.

Malgré tout, à l'heure présente, ces hommes ont réussi à faire prendre en considération leur doctrine de paix et de justice par ces mêmes dirigeants, que de séculaires coutumes ont habitués à ne compter que sur la puissance des armées pour solutionner toutes les difficultés ; les traités d'arbitrage entre nations qu'ils ont préconisés et fait aboutir en sont la preuve.

Désormais, qu'on le veuille ou non, l'arbitrage devra faire partie de la politique des peuples. Le principe une fois admis, l'obligation de soumettre les différends internationaux à des juges acceptés d'un commun accord, suivra certainement. Un doigt pris dans l'engrenage y entraîne tout le corps. Quoi de plus juste et de plus rationnel d'ailleurs, que d'accepter l'obligation d'appliquer à une collectivité d'individus, si grande soit-elle, les règles de justice généralement admises qui régissent les rapports entre simples particuliers ?

Lorsque l'obligation de l'arbitrage sera inscrite dans la loi des nations, la guerre deviendra sans objet et sa préparation n'aura logiquement plus de raison d'être. A ce moment, le désarmement pourra s'opérer successivement et par gradations, et les milices succédant aux armées permanentes, il s'ensuivra la disparition presque totale des soldats de carrière et par suite celle de l'idée guerrière elle-même.

Qui ne voit les avantages d'un tel état de choses, si l'on excepte les émules de Tamerlan et les fournisseurs d'armées ?

Alors, plus de crainte de conflagrations mondiales, plus de souci du lendemain, plus de sommes folles à fournir à l'ogre de la guerre ; alors, la certitude de pouvoir se consacrer entièrement à l'œuvre de progrès et d'améliorations sociales qui sollicite l'humanité ; alors la possibilité d'employer dans des buts louables des ressources disponibles qui échappaient auparavant aux bonnes volontés ; alors enfin la perspective d'une existence moins mauvaise et la possibilité de l'épanouissement de la vertu.

Car il faut convenir que l'épanouissement de la vertu est bien difficile par le temps qui court, dans cette atmosphère d'énervement intensif dont la cause gît dans l'insécurité du lendemain ; de même, que les bonnes initiatives sont rendues rares ou stériles par l'incertitude où l'on se trouve de rien entreprendre qui ne soit à la merci d'une catastrophe militaire. Aussi, tout ce qui se fait à présent semble-t-il présenter un caractère d'instabilité déplorable ; tout ce qui s'édifie, trahit comme l'insouciance découragée de gens pressés de vivre de leur mieux les jours que leur accorde le destin et qu'une société profondément ébranlée dans ses fondements leur fait plus ou moins joyeux ou plus ou moins tristes.

Seule, une paix profonde pourra assurer la certitude du lendemain ; seule, elle pourra permettre de remédier au désarroi actuel ; seule aussi, elle permettra la possibilité de s'opposer aux méfaits croissants de l'incroyance et d'asseoir sur des bases solides la foi nouvelle, celle qui doit remplacer la foi ancienne qui se meurt de décrépitude. Ce n'est pas en effet quand toutes les ressources, ou à peu près, sont absorbées par l'œuvre de préparation à la guerre, qu'il faut sérieusement songer à demander à l'Etat des crédits pour la création d'écoles ou de chaires de philosophie ; ce n'est pas non plus quand le canon tonne qu'il faut songer à l'enseignement de quoi que ce soit. A ce moment-là, les temples, les écoles et autres lieux publics sont transformés en hôpitaux, et les gémissements des blessés, les râles des agonisants remplacent le silence où s'élevait seule la parole de l'orateur.

Les penseurs et les hommes de bonne volonté doivent se pénétrer de l'idée qu'on ne pourra rien faire de stable tant que les nations seront courbées sous la menace de la guerre et que, sous l'empire d'un fâcheux état d'esprit, elles seront obligées de s'occuper avant tout du soin de la préparer. Leur devoir est donc de faire tous leurs efforts pour amener les

humains à un idéal de paix, de justice et l'amour ; ils devront les persuader que l'inauguration de l'ère paisible amènera sûrement pour eux les améliorations sociales si ardemment désirées.

Maintenant que l'idée de paix est en marche, c'est à tous les hommes de cœur, à quelque nationalité qu'ils appartiennent, de hâter sa venue et de lui aplanir les difficultés du chemin ; c'est à eux qu'est dévolu le soin de l'annoncer, comme un nouvel évangile, aux populations étonnées. De nombreuses sociétés de paix se sont formées dans ces derniers temps, tant en France qu'à l'étranger (1). Tant mieux ! Mais ce n'est pas encore assez. Il faut multiplier ces sociétés sur tous les points du globe terrestre, les créer où elles n'existent pas encore, faire adhésion à celles qui existent (2), leur donner un appui moral et financier si possible, et former ainsi un réseau si serré que la guerre n'en puisse plus sortir.

A vous à présent, puissants de la terre, que votre destinée a placés à la tête des nations, à vous de réfléchir sur la responsabilité qui vous incombe en cas de conflit international ; à vous, dirigeants de toute catégorie, de vous opposer à l'emploi de la force pour la solution des litiges ; à vous, mandataires du peuple, de pousser les gouvernants dans la voie pacifique ; à vous également et surtout, éducateurs du peuple, de préparer des générations de paix ; à vous de réfréner les instincts brutaux qui se révèlent encore malheureusement chez les enfants et de proscrire rigoureusement les jeux de bataillons ; à vous de mettre en évidence la moralité que comporte l'histoire et de faire comprendre aux jeunes intelligences qui vous écoutent, que cette longue liste de batailles ne saurait se continuer dans l'avenir ; à vous encore, instituteurs, le devoir d'abattre l'idole guerrière et d'en montrer la hideur sous les chamarrures et les galons ; à vous de montrer « sous l'armée splendide, la meute bestiale ; sous la bravoure du soldat, l'ivresse féroce ; sous le coup hardiment porté, le deuil d'une mère ou d'un enfant ; sous l'uniforme, la plaie saignante ; sous l'acier clair, l'atroce souffrance ; sous la gloire, l'hôpital (1) ».

(1) En 1903, on comptait dans le monde entier 110 sociétés comprenant 469 groupements. Sur ces groupements, 10 existaient avant 1870. De 1870 à 1881, il s'en forme 1 seul ; de 1881 à 1891, 40 environ et de 1891 à 1893, **430**.

H. Follin (*La marche vers la paix*).

(2) Outre les individualités ont adhéré aux Sociétés de paix, des Universités populaires, des Bourses du travail, des Sociétés coopératives, des Sociétés d'éducation populaire, des Amicales d'instituteurs, etc. etc...

H. Follin (*La marche vers la paix*).

A vous enfin, pères et mères, d'élever vos fils dans l'amour de la paix et l'horreur des combats. Ne souffrez jamais qu'ils fassent abus de leur force physique ou qu'ils se livrent à un acte de cruauté quelconque ; réprimez sévèrement chez eux tout instinct belliqueux qui se ferait jour. Sur vos indications et au besoin sur votre prescription, ils ne joueront plus au soldat, et les fusils, sabres et pistolets cesseront à l'avenir de figurer parmi leurs jouets. Vous ferez cela, pères et mères, si vous ne voulez pas qu'au cours d'une nouvelle guerre, périsse, le corps déchiré par la mitraille ou le crâne vidé par une balle, l'enfant aux formes graciles que vous chérissez tant, la chair de votre chair, la vie de votre vie.

Les nations ont un droit imprescriptible qu'elles ne devront pas cesser de réclamer impérieusement et sans cesse à leurs gouvernants : le droit à la paix. Ce droit, qui leur donnera celui de faire des métaux et des hommes autre chose que des canons et des cadavres, leur fournira en même temps les moyens de rendre leur vie plus heureuse ; toutefois, pour le posséder pleinement, elles devront, auparavant, comme le roi salien, brûler ce qu'elles ont adoré et adorer ce qu'elles ont brûlé.

T..., mars 1905,
Kerwenc.

(1) Michel Revon (*Philosophie de la guerre*).

LE RÊVE

Avant de connaître la doctrine spirite, j'avais peu réfléchi sur les phénomènes du rêve, me trouvant d'ailleurs à l'âge où l'on jouit de la vie sans lui demander ses raisons. Il faut les meurtrissures du cœur, et les désillusions à cet enchantement pour nous forcer à considérer le fond des choses. L'âme alors se révèle et se passionne pour les grandes vérités entrevues.

J'ai donc souvent rêvé d'une grande maison dont les appartements habités se doublaient d'un corps de logis abandonné, m'attirant d'une suprême attirance, où j'allais m'absorber dans de vieux souvenirs, errer par les vastes salles aux murs recou-

verts de tapisseries délabrées, aux meubles branlants sous d'antiques poussières, où de vieux coffres mangés des vers recélaient d'anciennes parures. J'y trouvais les robes de damas superbes et fanées, aux dentelles jaunies, les justaucorps de velours et vertugadins, les colifichets des grand'mères ; je les reconnaissais...j'avais du plaisir à les voir... et à mesure qu'ils sortaient, c'étaient des cris de surprise heureuse.

Il existait dans ces greniers des richesses précieuses pour moi seule, sans doute; de vieux tableaux rongés des rats, souillés par les décombres, que j'essuyais avec amour. J'allais et je venais, rencontrant, çà et là, dans l'escalier de la Tour, ou dans les recoins sombres, ceux que j'ai aimés dans mon existence, transformés, comme moi.

Et puis, sortant de ce dédale, je voyais des jardins où je savais trouver de merveilleux abris. Dans ces jardins s'élevait une sorte de Temple, petit et gracieux, que je ne sais décrire, mais que je vois les yeux fermés. On y pénétrait difficilement, car il n'y avait point de porte, mais une ouverture mystérieuse, et ce que l'on voyait là-dedans me faisait tressaillir par avance d'un bonheur que je ne sais comparer à rien de connu.

J'ai revu très souvent ces lieux dans les rêves de ma jeunesse. A mesure que j'avance dans la vie, cette vision se fait plus rare. Les soucis et les peines voileraient-ils ces visions radieuses d'un état heureux et insouciant ?

Rapprochement curieux : mon frère voit aussi en songe une vieille maison, où il se retrouve chez lui. Serait-ce la même ? Mystère.

Depuis que je connais la Loi des existences successives, je ne m'étonne plus de ce songe. Ce rêve, c'est le Passé ! c'est le souvenir d'une vie antérieure, et, ce qui m'encourage, ce sont bien les mêmes amis que je côtoyais en ces jours lointains.

Est-ce donc que, tout en revivant dans des conditions différentes, suivant les Lois du Progrès, nous devons être aidés des mêmes amis, entourés des mêmes affections, poursuivis peut-être des mêmes haines, qu'il nous faut vaincre par la bonté ? Evoluant dans le même cycle, nous serions les parties d'un Tout, qui se complète, s'éprouve, se torture et se combat, jusqu'à ce que l'amour aplanisse les angles des caractères, élève les âmes dans les générosités et les noblesses de l'abnégation ?... L'Egoïsme vaincu, chaque groupe peut-être forme un Tout merveilleux, comme une Société parfaite, où l'on ne sent que l'on est plusieurs que pour mieux jouir de s'aimer ?...

JEAN DE VIDOUZE.

Conférences de M. J. Gaillard

à la Société d'études psychiques de Nancy.

M. J. Gaillard a fait, dernièrement, dans la galerie Nord de la salle Poirel, sa première conférence. Un public nombreux était venu entendre et applaudir l'éloquence si chaudement persuasive de l'orateur, en même temps que son érudition si précise. Avec une impressionnante ampleur de vues, d'idées, de documents, M. Gaillard a traité du spiritualisme moderne, tel qu'il est fondé sur les grands travaux de Crookes, de Russel-Wallace, d'Olivier Lodge, de Lombroso, de Gibier, de Camille Flammarion, du professeur Charles Richet. Il a précisé surtout les conflits du spiritisme avec les préjugés, le bon sens, la philosophie, les religions, la science officielle. C'est dire qu'il a passé en revue toutes les causes qui ont prétendu jusqu'ici vouloir empêcher l'établissement et le développement d'un ensemble de faits qui, chaque jour, néanmoins, revêtent dans l'expérimentation une autorité nouvelle. L'histoire en main, celle d'hier et celle d'aujourd'hui, l'éminent conférencier a démontré que les plus nobles conquêtes de l'esprit humain, les progrès dont il s'enorgueillit le plus, les vérités devenues à cette heure d'une évidence presque banale, ont connu ces résistances de l'hypocrisie, de la peur, de l'intérêt, de la mauvaise foi, du faux savoir. Ce qui se passe à l'égard des phénomènes psychiques, malgré les études, les recherches, les témoignages, les preuves indéniables, on l'a vu de tout temps, depuis Galilée, Galvani, Fulton, Stevenson, jusqu'à Edison et son phonographe. Il n'y a donc point à s'inquiéter de ces résistances dont quelques-unes sont désespérées. Les exemples nombreux de matérialistes militants, et même illustres, venus à cette science des forces de l'âme, qu'ils étudient maintenant comme dans un laboratoire, avec les mêmes garanties ; l'irrésistible poussée de toutes ces sociétés où l'on travaille sincèrement et sérieusement, les innombrables revues qui se publient,

les congrès qui se tiennent en tous pays, les adhésions significatives qui, partout, de tous les milieux, des Facultés et de l'Eglise même, affluent : tout cet intense mouvement vers des vérités scientifiques, qui changeront aussi la face morale du monde, permet d'espérer, envers et contre toutes les divagations, un triomphe définitif. Ce qui est dès maintenant certain, c'est que nous sommes sur le seuil de quelque chose d'immense, qui modifiera les conditions actuelles de nos chétives et obscures existences ; et, quand, dans une péroraison de la plus grande envolée, l'orateur s'est écrié qu'il est temps de considérer en face les vérités éternelles, d'élever son savoir, son esprit, son cœur vers ces problèmes supérieurs, dont l'inquiétude et la recherche seules sont déjà la santé morale d'un pays, il a soulevé, comme il était juste, le plus généreux enthousiasme.

La deuxième conférence de M. J. Gaillard a été donnée dimanche, salle de l'Agriculture, devant une salle comble. L'orateur a énuméré rapidement les divers phénomènes spirites ; il a insisté plus particulièrement sur le fait que M. Ch. Richet, professeur de physiologie et membre de l'Académie de médecine, s'est vu contraint, non sans résistance, après de patientes et minutieuses expériences, d'affirmer la réalité des phénomènes. Comme conclusion, il a fait voir, dans une péroraison émouvante qui a soulevé, à deux reprises, d'énergiques applaudissements, que la démonstration de l'existence et de la survivance de l'âme humaine, sortant du domaine de la métaphysique pure, est entrée définitivement dans la science positive.

M. J. Gaillard a obtenu un beau et légitime succès, dû aussi bien à sa grande éloquence qu'à la logique serrée qu'il met dans son argumentation et à l'ardente conviction qu'il fait passer dans l'âme de ses auditeurs.

(L'Impartial de l'Est).

ÉCHOS & NOUVELLES

Nous avons reçu l'aimable lettre suivante :

Montréal, 26 mars 1905.

Le Progrès Spirite.

Paris, France,

Permettez-moi de vous adresser *La Patrie*, journal canadien-français, qui s'imprime ici, livrant à votre appréciation l'article qu'il contient : *Un Fantôme.* Quoique le fait soit très matériel, peut-être pourra-t-il vous intéresser.

Nos journaux canadiens sont opposés aux manifestations des Esprits, mais, quelquefois, ils reproduisent des faits analogues.

Le spiritisme est naissant ici, mais il progresse rapidement, et Montréal compte un nombre satisfaisant de vrais spirites, si l'on considère le fort élément catholique qui domine tout.

Combien il est consolant de s'unir parfois en pensée avec vous, spirites de France, en suivant aussi vos combats, en se réjouissant de vos victoires.

Je vous salue tous, frères et sœurs en croyance d'outre-mer.

F. P. Vincent.

Un fantôme.

Sur le pont de Sandy Hook. — Plusieurs jeunes filles perdent connaissance. — L'une d'elles en danger de mort.

On ne parle que de revenants, depuis quelques jours, à Sandy Hook et à Arnprior (Ontario). Dès que le soleil a disparu à l'horizon, on met sous clef les enfants, les femmes n'osent plus sortir, et les hommes ne sont pas eux-mêmes très rassurés.

Il y a bien de quoi, allez !

Imaginez-vous que l'autre jour, quelques jeunes filles et quelques messieurs qui avaient été en soirée s'en retournaient chacun chez soi quand, sur un petit pont, près de la scierie de la Cie Ottawa, à Sandy Hook, ils virent un spectacle qui les glaça d'épouvante :

Devant eux, raide comme la fameuse statue du commandeur, se tenait un fantôme aux formes herculéennes. De sa bouche s'échappaient des murmures confus. On eût dit qu'il suppliait quelque être invisible.

A cette vue plusieurs des représentantes du sexe faible perdirent matériellement connaissance et leurs compagnons se hâtèrent de rebrousser chemin avec elles, ainsi que celles qui avaient conservé l'usage de leurs jambes.

On coucha chez un monsieur M. Cormack et, le lendemain, on crut devoir avertir la police qui s'est émue comme les simples citoyens de l'endroit, mais n'a pu rien trouver. Il arrive rarement, d'ailleurs que la police réussisse à mettre le grappin sur les fantômes.

Il paraît que l'on a déjà vu plusieurs revenants dans les environs du port et, même, qu'on les a entendu pousser des gémissements

Et les gens qui ont bonne mémoire racontent que, il y a longtemps — Arnprior était alors une simple forêt — plusieurs explorateurs s'égarèrent et se noyèrent dans la rivière juste à l'endroit où le pont a été construit.

L'une des demoiselles qui ont été le plus affectées par l'apparition, Mlle Lapointe, a été transportée à l'hôpital d'Ottawa. Son état est très grave, paraît-il, et les médecins ne sont pas sûrs de la remettre sur pieds.

Une autre demoiselle du nom de Savior, est aussi bien malade.

Heureusement, depuis l'aventure ci-dessus rapportée, le fantôme aux formes herculéennes n'a point reparu sur le pont.

(*La Patrie* de Montréal).

Un phénomène psychologique.

Nous publions la lettre suivante, qui nous a été adressée par une personne méritant toute confiance:

Je devais parler en public dans une réunion de charité, et j'attendais, sur l'estrade, devant l'auditoire. C'est un devoir, qui m'arrive de temps en temps, et qui est loin de m'être agréable; mais je ne me crois par permis de m'y refuser. Ce jour-là, il faisait terriblement froid; ce qui produit toujours un effet néfaste sur mes nerfs. Tout en attendant mon tour, en écoutant les autres orateurs, ma nervosité allait augmentant, à ce point que je ne savais plus comment je ferais pour trouver le courage de parler. Cependant, je parvins à me lever, et je balbutiai une ou deux phrases, lorsque tout d'un coup, j'aperçus une *Créature*, une *Chose*, mon *double* — exactement mon double — debout à côté de moi; et cette forme resta ainsi jusqu'à la fin de mon discours.

Deux phénomènes curieux accompagnèrent cette apparition:

(1°)L'absence d'étonnement: en effet, je ne m'étonnai pas plus qu'on ne s'étonne en rêve devant des faits extraordinaires.

(2°) La cessation de ma nervosité, car je ne m'inquiétai plus de mon discours. Cette forme était si nette, si précise, que j'étais surprise que l'auditoire n'aperçût pas deux femmes au lieu d'une debout devant lui.

Je n'avais jamais entendu parler d'un cas pareil; et c'est la première fois qu'un tel phénomène m'arrive.

(*Annales des sciences psychiques*. — Mars 1905).

Un phénomène unique, par M. R.-B. Span (*Light*, 17 déc. 1904).

Il s'agit d'un phénomène qui se présente à la pension Annonciata, de Menton. Les pensionnaires se trouvant réunis au Salon pour se distraire, l'électricité s'éteignit soudain et continua à brûler dans la salle à manger à côté du salon. Rien de matériel ne pouvait expliquer cette extinction. A un moment donné un timbre électrique, matériellement non existant, se fit entendre devenant de plus en plus intense; ce phénomène dura une heure. On alla à la salle de billard, et en revenant, on retrouva le salon éclairé. Le lendemain soir, les lampes électriques s'éteignirent et se rallumèrent séparément. On songea alors à se servir de ce phénomène pour établir une communication avec l'agent invisible. L'identité d'un esprit qu'avait connu Mlle B... fut ainsi établie. L'esprit, qui ne savait pas l'anglais de son vivant, répondit aussi bien aux questions posées en cette langue qu'à celles posées en français. Les mêmes phénomènes se reproduisirent les jours suivants, et il arriva une fois que l'électricité s'éteignit spontanément dans la salle à manger, au grand ébahissement du personnel de l'hôtel. Il y eut en outre des coups frappés, des bruits divers et des déplacements d'objets. M. Span jouait un soir aux échecs avec Mlle B... A l'instant où il allait déplacer un pion à un moment critique, l'électricité s'éteignit, et cela trois fois de suite, chaque fois qu'il s'apprêtait à mouvoir ce pion. Il demanda alors à l'esprit de le laisser faire le mouvement, et il perdit la partie. L'esprit prédit alors qu'il gagnerait la seconde partie, et il la gagna en effet, bien qu'à un moment donné, elle parût désespérée. Puis il y eut d'autres phénomènes, un fauteuil courut après un des assistants; le fauteuil où une personne voulait s'asseoir, se retira vivement, et elle tomba sur le parquet.

PENSÉE

Le vrai courage ne consiste pas à appeler la mort mais à lutter contre l'infortune.

SÉNÈQUE.

Le Gérant : A. BOYER,

Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

11e Année. — N° 6 Juin 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

Caisse de Propagande

Mme Poullain-Bouhon, Seignelay. 11 fr. 50
Mme C. Desbois, Montargis. . 10 —

Caisse de secours du « Progrès Spirite »

Mme C. V. Compiègne. . . . 5 francs.
M. Paul Lecerf, Rouen. . . 5 —

Sincères remerciements à nos souscripteurs.

RESPECT DE LA FOI D'AUTRUI

Notre excellente et bien dévouée sœur en croyance, Mme P. B., nous soumet les réflexions suivantes, qui lui ont été suggérées par un passage de notre article de février : *La Chapelle Spirite* :

« Cher Monsieur,

« Dans un de vos derniers articles, vous blâmez les personnes qui, quoique spirites, assistent aux cérémonies de mariage et enterrement. Etant parisienne, je vous comprends ; mais, en province, on ne peut, — sans froisser les familles amies ou simplement connaissances, — s'abstenir d'assister à ces réunions, très peu religieuses, je vous assure : on y chante comme à l'Opéra. C'est même très peu édifiant, et je préfère le culte protestant, bien qu'il ne me satisfasse pas complètement.

« Spirite, je trouve Dieu partout et jamais je ne vais à la messe, même les jours de grande fête.

« Certaines personnes, ne pratiquant pas plus que moi, croient bien faire en assistant régulièrement à la grand'messe : c'est donner un bon exemple, disent-elles !

« Je ne crois pas nuire moralement à mes semblables en ne les suivant pas là où rien ne parle à l'âme.

« On fait par habitude, par routine, mille choses ridicules, sans même savoir pourquoi on les fait. »

***

Nous sommes reconnaissant à notre sœur en croyance de nous avoir mis à même, en nous livrant ces réflexions, de revenir sur ce sujet délicat, très important, que nous n'avions sans doute pas suffisamment élucidé dans l'article auquel notre correspondante fait allusion.

Nous n'avons jamais eu la pensée de blâmer la foi sincère, quelles que soient les singularités de ses manifestations.

Qu'un prêtre abuse de génuflexions et d'oremus ; qu'un musulman s'agenouille jusque dans la rue (ce que j'ai vu faire, d'ailleurs, à bon nombre de catholiques sur le passage du Saint-Sacrement, ou même devant un simple évêque), nous pourrons sourire intérieurement, mais nous ne nous croirons pas le droit de *blâmer* ces actes d'une piété sincère, pour si puérils qu'ils nous paraissent.

Nous n'avons d'ailleurs pas l'outrecuidance de prétendre imposer notre croyance aux autres, ou même de supposer que notre doctrine, seule, renferme cette part de vérité qu'il est possible de connaître ici bas.

Ce que nous nous sommes permis de critiquer, c'est l'exemple donné par de soi-disant spirites libres penseurs qui, en toute

occasion et même publiquement, affirment leur dédain raisonné des dogmes religieux, leur indignation contre les agissements et les abus du Clergé, et qui, à certaines heures et rien ne les y obligeant, courbent la tête devant l'Eglise, acceptant les secours du prêtre pour eux-mêmes ou pour leur famille directe.

Mieux vaudrait plus de sincérité, n'est-il pas vrai ? Mieux vaudrait moins d'intransigeance apparente et plus de solidité dans les convictions.

A l'heure où nous sommes parvenus, il semble qu'on peut et doit choisir entre un culte erroné, vieilli et menaçant encore, un dogme absurde qui fait de l'homme un esclave et de l'enfant une victime en lui pétrissant l'esprit à contre-sens ; entre une foi barbare qui représente Dieu comme un père dénaturé, repousse les conseils de la raison, les conquêtes de la science... et une doctrine de paix et d'amour qui s'allie au progrès moderne et continue l'œuvre du Christ et des plus grands philosophes en l'appuyant sur le fait positif, sur les données certaines de la science psychologique actuelle.

Nous ne mêlons pas, quant à nous, deux doctrines qui nous paraissent d'esprit diamétralement opposé.

Ou Spiritisme, ou Catholicisme ! Telle est notre devise personnelle.

* * *

Mais cela veut-il dire que nous devons traîner aux gémonies ceux qui ne pensent pas comme nous ? En aucune façon. Nous pouvons tout attendre du temps qui, peu à peu, ouvrira à plus de lumière les intelligences rétardataires ; et, en attendant, multiplier les moyens d'instruire, d'abord ceux qu'attirent les problèmes actuellement posés de la vie future, la psychologie moderne, pour arriver, de proche en proche, à convaincre un jour l'humanité de la logique de nos principes, de la réalité d'un au-delà qui, par ses joies et ses douleurs, correspond à nos actes bons ou mauvais dans la vie présente.

Mais pourquoi jetterions-nous la pierre à ceux qui — par d'autres voies que les nôtres — cherchent à communier avec la Divine Puissance ? Nous avons le droit de les éclairer, nous n'avons pas celui de les flétrir. Fidèles à leurs cultes respectifs, à des croyances séculaires dont ils n'ont pas sondé le néant, ils sont et demeurent respectables dans leurs erreurs.

La conscience individuelle est un asile inviolable, ne l'oublions pas ; c'est là que doit être le vrai sanctuaire de la Divinité : s'il est encore imparfait, s'il a plus d'ombres que de lumières, c'est affaire à Dieu et non à nous.

Ayons donc le respect des croyances d'autrui.

Mais, si nous n'avons pas le droit de blâmer ceux dont la foi aveugle se rattache aux cultes erronés, en retard sur la science, n'avons-nous pas le devoir de leur dire :

Voyez comme les grandes intelligences abandonnent vos croyances d'un autre âge, que la science a depuis longtemps condamnées, que la raison proscrit, que le simple bon sens lui-même juge sévèrement ! Ces croyances ne vivent, ne se soutiennent en vous que parce qu'on a, de bonne heure, faussé votre esprit et — il faut bien vous le dire — déformé votre jugement !

Victor Hugo, le plus grand poète de son siècle, le profond penseur, l'écrivain génial que tous les peuples admirent, repousse, en mourant, « les oraisons de toutes les Églises » et demande « une prière à toutes les âmes. » Dernière et sublime antithèse, qui peint bien son indépendance en matière de religion, son spiritualisme éclairé, supérieur, affranchi des croyances absurdes, des règles mesquines d'un culte matériel, aux pompeuses cérémonies, mais vide dans sa foi, borné dans son horizon, muré dans ses dogmes comme dans un tombeau !

Notez que l'admirable poète-philosophe termine son testament religieux par ces mots : « Je crois en Dieu » !... Et il repousse les oraisons des Églises !!... N'est-ce pas parce que les Églises, à ses yeux comme aux nôtres, ont perdu le véritable esprit religieux, rapetissé le Créateur dont l'infini raconte la gloire et qu'on n'enferme pas dans un dogme combattu par d'autres dogmes, dans un tabernacle opposé à d'autres tabernacles, parce qu'il est lui-même infini dans sa grandeur comme dans sa justice et sa bonté ?

Gambetta, lui aussi, voulut montrer l'indépendance de sa pensée, et les obsèques du grand orateur eurent lieu sans le concours d'aucun culte salarié. Pensez-vous que de tels actes, prévus et déterminés au moment de mourir, soient un simple défi jeté à ceux qui croient ou, plutôt, à ceux qui font profession de croire ? Non : ils sont l'aboutissement logique, fatal, d'une vie passée à voir clairement le vrai sous toutes ses faces, le vrai, c'est-à-dire le contre-pied de la reli-

gion catholique actuelle, qui n'a rien du christianisme primitif. Les prêtres prétendent, au contraire, que leur religion dogmatique et intolérante est la seule vraie. Laissez-moi leur répondre : qu'enseigne-t-elle ?

Entre autres monstruosités, elle enseigne les peines éternelles, les flammes d'un enfer terrible et sans terme. Et qui envoie-t-elle brûler éternellement, corps et âme, dans ces lieux de ténèbres et de gémissements ? Les hommes, même vertueux et bons, qui, ayant une seule fois manqué la Messe le dimanche, meurent sans confession. Si ce n'était ridicule, ne serait-ce pas infâme ?

Aussi, sont-elles nombreuses, les belles âmes qui, sur le point de s'évader dans l'infini, à l'heure de cette mort corporelle généralement pleine de trouble et d'alarmes, ont néanmoins refusé le secours des cultes. Pourquoi ? Parce que l'idéal de ces âmes était plus élevé que celui de ces cultes.

Si, la dernière heure terrestre prête à sonner, quelques-uns ont faibli, de ces esprits d'élite qu'on aurait crus plus fermes ; s'ils ont accepté la présence d'un prêtre à leur chevet et les bénédictions de l'Église sur leur cercueil, c'était pour ne pas désobliger leurs parents ou leurs amis. Comment ne pas admettre que ceux qui ont lutté toute leur vie contre l'influence cléricale, ne peuvent transiger avec leurs convictions, à l'heure de la mort ? S'ils le font en apparence, c'est pour être agréables aux êtres aimés qui les entourent et qui, moins avancés qu'eux ou tenus par de mesquines considérations sociales, les supplient inconsidérément de paraître se déjuger, de paraître se démentir !

*
* *

Un assez grand nombre de personnes, en province surtout — et ce sont celles auxquelles fait allusion notre honorable correspondante — vont à l'église, non par conviction, mais, disent-elles, pour donner le bon exemple ; lisez : afin de ne pas passer pour des matérialistes.

Et c'est là un des côtés singuliers du temps où nous vivons, que des obsèques purement civiles puissent être généralement considérées comme le convoi d'un matérialiste ou d'un athée. La masse ne sait pas encore reconnaître ces esprits émancipés, croyants en dehors et au-dessus des Églises, qui, admettant Dieu et la vie future, refusent de s'incliner devant des dogmes mensongers et devant le prêtre qui les représente.

C'est pourquoi nous engageons vivement les spirites à prononcer toujours quelques paroles aux obsèques de ceux qui partagèrent leurs convictions, afin de rappeler quelles furent les saines croyances spiritualistes des défunts qu'ils honorent.

*
* *

Mais, encore une fois, la fermeté de nos principes personnels ne saurait nous dispenser d'une certaine tolérance vis-à-vis de ceux qui ne pensent pas comme nous.

Si l'un de mes parents ou de mes amis meurt, fidèle à un culte quelconque, pourquoi n'accompagnerais-je pas sa dépouille mortelle au champ du repos corporel, en passant par l'église, le temple ou la synagogue, selon le cas ? Je ne ferai pas l'injure à l'ami mort de ne pas suivre ses restes corporels partout où sa conscience l'a désiré. Cela ne veut nullement dire que je passerai moi-même par ce chemin de traverse quand la mort m'aura frappé.

Cette disposition d'esprit n'est que de la tolérance ; ce n'est pas, c'est bien loin d'être de l'adhésion à un culte seulement visité, par convenance, et que, pour rien au monde, on ne voudrait embrasser.

Je me dispenserai, par exemple, d'assister à un baptême, parce que je ne crois pas à l'efficacité du baptême et que je ne vois aucune considération familiale ou amicale capable de me faire une obligation d'y assister.

Et surtout — si je me targue d'être un libre penseur spiritualiste — je ne me marierai pas moi-même à l'église, je ne ferai pas baptiser mes propres enfants, mais je supporterai que d'autres parents le fassent pour les leurs si leurs convictions les y convient.

Je me dirai que nous ne pouvons être tous aussi avancés les uns que les autres ; qu'une éducation différente, des différences de milieux ont influencé chacun de nous différemment... et que le temps viendra — temps lointain encore — où l'intelligence humaine, aujourd'hui si diverse, s'unifiera dans une conception logique des vérités éternelles... et alors, dogmes et préjugés auront vécu.

*
* *

Voilà, je crois, ma pensée mieux expliquée sur le genre de respect que nous devons aux croyances d'autrui, même

quand elles sont contraires aux nôtres.

Rigide sur nos principes personnels, nous pouvons, nous devons même tolérer les manifestations de toutes les croyances, sans perdre aucune occasion de répandre ce que nous croyons être la lumière de la vérité, jusqu'à ce que l'harmonie entre la science et la religion, devenue une complète et indissoluble union, tous les hommes tendent à la même perfection par les mêmes moyens; c'est-à-dire jusqu'à ce que la connaissance de plus en plus approfondie des lois et des secrets de la nature donne au fait spirite une autorité indiscutable et à la doctrine spirite son éternelle consécration.

A. LAURENT DE FAGET.

LA FOI ET LE CULTE EXTÉRIEUR

Je réponds à l'article si clair et si rationnel de votre n° de mars 1905 : *Spirite et Médium*.

Oui, il est aussi difficile d'être bon Spirite que bon Chrétien, car l'un et l'autre peuvent se croire religieux par l'observance extérieure du culte, et négliger ou méconnaître ce qui en constitue l'essence.

Pour aussi séduisantes que soient les manifestations de l'au-delà, je n'ai jamais pensé qu'elles fussent indispensables — ni même nécessaires — à la conviction, qui doit reposer sur le raisonnement, et non sur des phénomènes, parfois discutables.

La Foi basée sur la Raison est la seule solide — ne fuyons jamais la logique — cherchons-la rigoureusement — De même elle apparaît comme la loi fondamentale de la Nature, de même elle préside, pour l'âme spirite, aux consolantes déductions. Elle frappe l'Esprit, lorsque l'heure a sonné; dès lors, tout s'explique pour lui dans l'enchaînement des effets et des causes. Les anneaux de la chaîne qui constitue la Vie, ses ramifications, ses accidents, son commencement et sa fin, l'Univers, sous toutes ses faces, tout s'éclaire et proclame la vérité.

L'âme sort de la nuit et s'élance vers la lumière que — souvent! — la douleur porte en ses mains tremblantes : douleur physique, désagrégeant notre enveloppe; douleur profonde, douleur morale, ouvrant la perspective d'un « Moi » insoupçonné.

Certains, qui — par intuition spéciale — ont vite franchi les étapes, trouvent, dans les manifestations du monde Invisible, de nouvelles raisons pour étayer leur Foi. — Les preuves qu'ils recueillent, en forçant les secrets que Dieu nous dérobe — non sans raison — peuvent leur apporter des satisfactions et des forces, mais leur Foi vient de sources plus hautes et plus sûres, et vivrait de sa propre substance, si ces faveurs lui étaient refusées. — Que si leurs recherches — dénuées de vaine curiosité — constituent une œuvre d'apostolat, l'intention généreuse en absout la violence. Si la soif de la science les provoque, laissons passer ces pionniers chargés de déblayer la route aux frères moins doués, qui marchent lentement. — Ces tentatives méritoires, légitimées par leur valeur; ces travaux utiles, que sanctionnent d'heureuses découvertes, sont bienfaits pour l'humanité.

Mais que le vrai Spirite ne s'obstine pas à des pratiques que son instruction n'a point préparées; qu'il ne se croie pas inférieur pour ne se point livrer à des expériences que ses facultés lui rendent étrangères, et se console enfin d'être placé trop loin des centres où l'expérimentation collective du Spiritisme en double la séduction. Le Temple du Spirite est dans la Nature, dont la Foi lui ouvre les secrets; il est dans le Passé, dont il doit extraire l'enseignement, et surtout dans son cœur, dont les élans, bien loin d'égarer sa raison, la fortifient et corroborent les Lois inscrites dans la conscience.

L'élite des penseurs n'obtient-elle pas chaque jour ainsi la primeur de vérités que, plus tard, la science proclame? Et leurs intuitions — qui ne sont que des souvenirs — ne plaident elles pas éloquemment la sûreté de nos croyances, quand la science, — une élite aussi, — mais une élite soupçonneuse, réfractaire, et dix fois convaincue avant de se rendre, consacre ces divinations prématurées ?

Contentons-nous de ces satisfactions — bien puissantes pourtant ! — et ne cherchons pas à forcer, pour satisfaire à la curiosité, ces portes de « l'Inconnu », closes pour notre bien. Recevons avec respect et reconnaissance les promesses que Dieu nous envoie par l'intermédiaire de ces apôtres, dont notre philosophie, comme les religions, est pourvue, qui ont pour privilège d'instruire et de relier l'invisible qui veille avec l'Humanité qui chemine... Mais regardons surtout en nous; sachons ouvrir les yeux, et recueillons l'écho des voix qui, pour nous, sortent du silence.

Que de faits viennent, à propos, stimuler notre courage ! que d'inspirations

secourables, que de pensées empreintes de leur noble origine, relèvent notre âme affaissée, la guident vers le bien, et lui inspirent le dédain des choses qui passent !

C'est là que le vrai Spirite exercera ses intuitions, ses facultés de pénétration dans le monde fermé. C'est là qu'est la porte ouverte. La Foi nous la montre, et l'amour nous la fait franchir.

Loin de moi la pensée de proscrire les réunions, où des Médiums inspirés et autorisés nous transmettent l'enseignement ! Chaque fois qu'il me fut donné d'y prendre part, ce fut l'âme pleine de gratitude, et mon élan, avec ardeur, me porta vers ceux dont je crus reconnaître la sollicitude et les tendres conseils.

Je parle pour la consolation de ceux qui n'obtinrent pas ces faveurs, dont le regret va jusqu'à les conduire en des cercles où la banalité curieuse fait tous les frais de ces manifestations désirées. Il y a là des écueils dont leur bonne foi ne les préserve pas toujours, et il ne faudrait pas, pour ces « Observances extérieures du Culte » — superstitions rivées au flanc de la croyance — méconnaître ou négliger l'essence de notre philosophie.

Nos pères, les Gaulois, priaient au milieu des forêts, invoquaient leur divinité sous la voûte obscure des chênes, au sein de l'imposante et féconde Nature. Comme eux, nous n'avons que faire des Temples. Nos autels sont partout. Les dieux — c'est-à-dire les voix des Grands Esprits, et de ceux, plus humbles, qui nous sont chers — parlent à nos âmes ferventes, avides d'entendre et d'obéir.

C'est pourquoi je dis : ne cherchez pas — attendez — sachez voir — et, dans le silence de vos maisons, vous percevrez les merveilles qui vous entourent.

Nos absents sont autour de nous, et notre pensée les appelle. Dans le recueillement, vous entendrez leurs voix, que vous nommez des souvenirs. Elles vous apprendront que ce qui fut doit toujours être — et, de même que ce qui fut, vit dans votre pensée, qui est le monde de l'Esprit, les Entités subsistent dans l'Inconnu qui nous attire.

La Foi est belle et noble d'origine qui n'a point besoin des formes extérieures pour naître — qui éclot, comme une belle fleur au baiser du soleil, du vif élan de l'âme vers sa patrie, et se nourrit des espoirs purs qu'elle puise en sa propre essence. Ceux qui, trop occupés de chercher loin ce qu'ils ont sous la main, s'absorbent dans l'observation de phénomènes attirants, négligent peut-être d'écouter et de voir, et perdent ainsi quelqu'un de ces entretiens précieux dont les amis invisibles nous favorisent aux heures solitaires.

On ne sait pas assez tout ce dont on se prive, en négligeant, pour l'extérieur, ces facultés d'entendement qui se développent dans l'attente humble et résignée. Je n'ai, pour ma part, jamais senti mes bien-aimés si près de moi, que dans la profondeur du silence, et leurs doux reproches alors, me causaient d'amers regrets de ne point écouter chaque fois que je l'aurais pu...

Jean de Vidouze.

Nous remercions notre excellent collaborateur, Jean de Vidouze, de nous avoir dit franchement ce qu'il pense de certaines manifestations, dites spirites, où l'erreur se mêle à la vérité dans une proportion beaucoup trop grande.

Mais si l'âme poétique, par conséquent intuitive, de notre frère en croyance trouve en elle tout l'aliment de sa foi, il ne saurait en être de même pour tous.

Beaucoup, parmi nous, ont besoin d'étayer leur foi sur le fait positif : à ceux-là les groupes spirites sont ouverts, et ils ne perdront pas leur temps en les fréquentant, à la condition toutefois de ne jamais abandonner leur libre arbitre et de soumettre au contrôle de la raison toutes les communications qui leur seront données, ainsi qu'Allan Kardec le recommanda si instamment.

Note de la Rédaction.

L'Enseignement de la morale dans l'École

Mme Sophie Rosen Dufaure, notre sœur en croyance bien connue pour ses remarquables travaux sur le Spiritisme et le Magnétisme, aujourd'hui présidente de la *Société d'études psychiques* de Genève, nous adresse l'article suivant, sur un sujet que nous avions proposé aux méditations de nos lecteurs :

C'est avec grand plaisir que j'ai vu apparaître, aux derniers numéros du *Progrès Spirite*, la question de l'enseignement moral dans l'École. La philosophie spirite embrassant l'âme humaine, c'est-à-dire le monde, dans sa totalité, ne peut rester étrangère à rien. Toute question morale, surtout, relève d'elle. Ce point admis, il n'est pas déplacé d'émettre, en

des journaux spirites, des notions pédagogiques et de les élucider pour le plus grand profit de l'être dont un prochain avenir doit faire un homme, un citoyen, un père de famille, et, à ce dernier titre, un éducateur. Ceci, naturellement, s'adresse aussi bien à la femme qui, en continuel contact avec les enfants, exerce sur eux une influence bien plus suivie que ne peut le faire son mari, si souvent retenu au dehors et surtout absorbé par le souci du pain quotidien. Donc, au foyer domestique, le développement de l'enfant dépend d'abord des parents que, pour bien faire, il faudrait initier aux grands devoirs de la paternité dont, pour la plupart, ils n'ont pas le moindre souci, car ils n'en ont pas, non plus, la moindre connaissance. Il en résulte, forcément, une éducation déplorable ou, plutôt, une complète absence d'éducation. Les amis de la jeunesse assistent, navrés, à cet état de choses. Quant aux parents, lorsqu'ils s'aperçoivent de leur insuffisance en ce domaine, ils se consolent en comptant sur l'École pour avoir raison de ces volontés récalcitrantes qu'ils n'ont pas su diriger.

Or, il y a déjà des années, tous ceux qui, se sentant charge d'âmes dans notre pays, se préoccupaient de la moralité publique, organisèrent un congrès scolaire en vue duquel fut mise à l'étude la question suivante :

« L'École (1) remplit-elle son mandat éducatif, auprès des enfants ? » Les cinq sections chargées de cette enquête répondirent à cette demande par une absolue et unanime négation. En pleine Suisse (2), chez le peuple du monde, peut-être, qui s'intéresse le plus à l'instruction publique et consacre, proportions gardées, les plus grosses sommes à ce budget spécial ! Cela donnait à réfléchir ! Mais, symptôme grave, malgré la netteté de cette déclaration, nul ne voulut prendre la parole pour indiquer la cause d'une si dangereuse lacune, car c'était là un point délicat, une question brûlante... Certes, on *étudiait* bien *la morale* dans l'École, seulement, tout enseignement religieux y étant interdit, cette morale manquait de sanction et d'assises. A ne considérer que ce monde et la vie présente, ceux qui y pratiquent les principes les plus élevés, l'abnégation la plus complète, deviennent généralement les dupes et même les martyrs de ceux pour lesquels ils se sont dévoués ; ce fait, si fréquent, hélas ! qu'il semble constituer une loi, n'est pas de nature à faire chérir l'humanité.

Du reste, si nous ne sommes reliés à elle ni par nos origines premières ni par nos destinées finales, à quel titre l'aimerions-nous jusqu'à lui sacrifier nos intérêts ?

Alléguera-t-on la solidarité ? Mais, au cours ordinaire des choses, cette solidarité s'exerce au détriment des meilleurs. Les autres en bénéficient et se gardent bien d'user de réciprocité, *au contraire* !

L'intérêt, la lutte pour la vie, la concurrence, etc., font apparaître la société comme une vaste agglomération de frères ennemis. Or, ce ne seront pas les données matérialistes qui changeront ce point de vue puisque c'est d'elles-mêmes qu'il surgit. Malheureusement, la pente est glissante. L'absence complète d'élément religieux crée chez l'enfant un vide voisin du néant, surtout quand la famille, — et c'est le grand nombre des cas — est incapable de comprendre et de combler cette lacune que de simples leçons de morale ne sauraient détruire.

S'ensuit-il qu'on doive rétablir dans l'École l'enseignement religieux qu'on y professait jadis ? A Dieu ne plaise ! La Patrie ouvre, toutes grandes, à tous, les portes de ses institutions scolaires ; catholiques, protestants, juifs, etc. doivent également participer aux bienfaits de l'instruction. Mais la conscience y réserve ses droits ; la pensée y demeure dans la plénitude de son inaliénable liberté. Aucun dogme ne vient, de par l'école, se dresser entre deux âmes amies.

Et pourtant, les choses en étaient déjà là quand se produisit, au congrès dont j'ai parlé, la constatation, sans réplique, de l'insuffisance éducative de l'École.

Invitée à prendre la parole, je déclarai que si la morale était en souffrance dans nos classes, c'est que faute d'un élément religieux cette morale manquait de base ; elle ne s'appuyait sur rien, ce qui, au moral comme au physique, implique l'écroulement.

Mais le dogme ne devant plus jamais rentrer dans l'École et l'esprit humain ne pouvant, sous peine de s'atrophier, se passer d'idéal, il importe de donner, à ces jeunes gens, un aliment solide et sain qui, reposant sur la Vérité, élève leur esprit et leur cœur, les éclaire, les fortifie et les prépare, pour l'avenir, à l'accomplissement du devoir.

Cet aliment, comme toutes les choses

(1) Il s'agit ici de l'école primaire.
(2) Dans le Jura Bernois.

indispensables à l'homme, est mis, ici-bas, à la portée de tous. La grande Nature est là, dans sa splendeur et sa richesse inépuisables ; elle ne demande qu'à nous livrer ses lumineux secrets et l'homme est si bien fait pour les connaître que les enfants, très jeunes encore, dévorent avec joie ses enseignements si on sait les leur présenter.

J'ai eu des élèves de sept à dix ans, même moins, qui se réjouissaient comme d'une grande récréation des récits que je leur faisais sur l'échelonnement des choses et des êtres, le développement *graduel* de l'intelligence et du sens moral à travers la filiation des espèces, depuis la méduse jusqu'à l'homme évolué, en passant par le sauvage. Ils s'extasiaient devant les magnificences du règne végétal où, maintenant, ils voyaient des *vivants* s'acheminant vers l'animalité, et constataient avec admiration le soin prévoyant qui entoure d'un chaud et délicat duvet certains bourgeons frileux nés en des jours encore froids. Ils s'initiaient ainsi à l'ascension progressive de la Création. Les simples éléments de la Cosmographie les ravissaient, et, par une logique naturelle, ces jeunes pensées remontant des effets à la Cause, cherchaient l'Auteur de toutes ces merveilles et trouvaient Dieu, Dieu, le Père, leur Père à eux, aussi, qu'ils étaient dès lors tout disposés à aimer, et la fraternité humaine, la bienveillance envers les règnes inférieurs ressortaient d'elles-mêmes de cette révélation. Alors les Leçons de morale faisaient place à la Morale vécue pratiquée à tous les instants de la vie. L'École est, pour les petits, ce qu'est le monde pour les grands. Dans ce domaine, proportionnel à eux-mêmes, sous une autorité douce, ferme, éclairée, amie, *juste* surtout, ils apprennent à s'aimer entre eux, à s'entr'aider, à se pardonner, s'il y a lieu. On arrive à tout cela, dans l'école, à condition d'être né éducateur, et l'accomplissement de ce sacerdoce — car c'en est un, — est rempli d'intérêt, de charme, de joies inattendues, de réjouissantes découvertes.

Pris collectivement, les enfants sont enthousiastes, entraînables, généreux. Le Maître a pour devoir d'exercer, de diriger en eux ces précieuses facultés qui sont les prémices de l'Idéal.

S'il est à la hauteur de sa mission, il lui sera facile d'éveiller, en ces jeunes êtres, le sentiment, *l'esprit religieux*, et cela sans enfreindre la loi, sans faire intervenir le moindre dogme dans ses instructions ; en s'en tenant strictement aux données de la science.

J'ai parlé plus haut de morale vécue.

C'est que c'est la seule qui m'ait réussi dans l'École. Quelque ingéniosité qu'on déploie dans *l'enseignement* de la morale, cette dernière, introduite sous forme de *leçons*, n'obtient guère de succès auprès des élèves.

Ils la savent théoriquement, mais ne l'appliquent point à leurs actes. En revanche, on peut facilement leur faire goûter la joie issue d'une bonne action. La vie solidaire de l'école s'y prête merveilleusement.

Il dépend du maître d'y introduire la bienveillance, l'obligeance aimable, l'aide amicale et facile et, surtout, l'horreur de la délation, cette plaie des établissements scolaires mal dirigés où, souvent, l'autorité supérieure a le tort de tolérer les *rapports* hostiles et même de les encourager...

En faisant appel, chez les enfants, à cette fraternité dont nous parlions tout à l'heure, on provoque aisément dans leur cœur des élans touchants de pitié, de tendresse, le désir de soulager, selon leur pouvoir, les douleurs qu'on leur signale ; j'en ai eu, dans mes classes, de nombreux et très émouvants exemples. Et ces bons et sains mouvements se généralisaient ; les natures égoïstes elles-mêmes y étaient entraînées par l'exemple, d'abord, puis par le plaisir que leur avaient donné leurs bons sentiments.

En somme, sous une direction bien qualifiée, l'esprit religieux peut et doit être éveillé chez les jeunes élèves en dehors de toute influence dogmatique et sur le terrain commun à toutes les croyances. Plus tard, chacun d'eux choisira celle qui lui paraîtra correspondre le mieux à ses tendances, à ses besoins spirituels ; mais il y a beaucoup de chances pour que les impressions produites par l'observation de la Nature subsistent et préservent du matérialisme ceux qui les auront subies. De plus, ayant appris à *pratiquer* la morale, à ne rien faire qui soit indigne de créatures sur le chemin du perfectionnement, ils seront tout préparés à se conduire, en honnêtes gens, dans n'importe quelle carrière. Peut-être m'objectera-t-on qu'une telle éducation dans l'École, suppose chez les Directeurs des aptitudes supérieures assez rares, même parmi les mieux intentionnés. D'accord. Mais l'État a le devoir de rechercher, pour cette haute mission, les individualités animées du feu sacré dont s'inspirent le sen-

timent du devoir et l'amour de la jeunesse. Elles sont assez nombreuses, Dieu merci! Il ne s'agit que de les discerner. Trop de jeunes gens sont poussés dans l'enseignement avec la seule ambition d'obtenir les diplômes qui doivent leur valoir une place dans le domaine scolaire. Quant aux facultés morales par lesquelles on acquiert sur les enfants un ascendant légitime, nécessaire, sans recourir aux répressions brutales, il n'en est pas question.

Que de choses il y aurait à dire sur ce point capital, cependant, puisqu'il régit la culture de l'être humain! Hélas! qui s'en soucie?

Je termine donc: Pour suivre dignement la carrière enseignante, il faut être ÉDUCATEUR-NÉ. Si nous estimons ne pas l'être, faisons de l'agriculture, du pain, des souliers, n'importe quoi, mais renonçons à diriger une école.

SOPHIE ROSEN DUFAURE.

LA CRÊCHE SPIRITE DE LYON

Procès-verbal de l'Assemblée générale du 7 mai 1905.

Le 7 mai, Place Croix-Rousse, 8, à Lyon, a eu lieu l'Assemblée générale de la *Société Spirite pour l'Œuvre de la Crèche*.

Mlle V. Meiffre, secrétaire, a exposé l'ensemble des efforts accomplis depuis juillet 1903 jusqu'à ce jour.

M. H. Deladure, trésorier, a donné le compte rendu financier du 19 juillet 1903 à fin mars 1905.

Ce qui ressort de ces comptes rendus, c'est que la bienveillance a accueilli et favorisé tous les efforts faits en faveur de la Crèche qui, aujourd'hui, a un dépôt de 10.400 francs à la Caisse d'Epargne, et fonctionne depuis six mois avec un solde en Caisse fin mars de 62 francs.

La vente des *Pensées et Réflexions d'une Mère* a produit 15 fr. 75; les premières pages ont été données à l'époque des premiers efforts en faveur de la Crèche avec laquelle ce livre va de pair. La vente du: *Pourquoi la vie*, de M. Léon Denis, a produit 3 fr. 90.

Lecture a été donnée de la poésie composée sur la Crèche spirite de Lyon par M. Laurent de Faget.... cette poésie a été fort goûtée.

Une idée a été émise: celle du *Tronc* dans chaque famille pour les petits enfants de la Crèche... c'est une idée qui doit grandir et produire de bons résultats.

La Directrice parle du bon vouloir de M. Léon Denis en faveur de la Crèche! de celui de M. Gabriel Delanne auquel la Crèche tient tant à cœur! de celui de M. de Faget dont le langage poétique est toujours au service du vrai!.. de celui de M. Bouvier dont l'aide est bien précieuse à la Crèche! et de celui de MM. Sausse et Brun. Si les trois derniers sont absents, ils sont présents par leur pensée ou par des membres de leur famille.

La Directrice termine la séance en adressant ses remerciments aux sociétaires présents et aux absents pour leur bienveillant soutien! La Crèche leur doit de fonctionner et d'affirmer le Spiritisme par une œuvre pratique!

V. MEIFFRE.

LA CHARITÉ PAR LA PENSÉE

Le bien peut se prodiguer surtout et plus efficacement par la pensée pure, rayonnante, ardente de volonté, que par tout acte matériel.

Si, dans une réunion de personnes, vous prenez part à une conversation ayant pour objet la médisance ou la calomnie, vous pouvez agir par la pensée avec trois états d'esprit différents: l'état actif similaire, l'état passif ou neutre, et l'état actif contraire.

Dans le premier cas, vous contribuez à grossir et à activer le courant du mal qui, tourbillonnant, fait corps: corps de fluides grossiers créés par une volonté sans amour, et que vous serez tenus de faire disparaître de la surface du globe par de longs et pénibles efforts.

Examinons l'influence de nos mauvaises pensées:

Le frère calomnié recevra le choc du courant établi, il en souffrira, le plus souvent inconsciemment; s'il se révolte, il y aura combat, perturbation dans les fluides, avec impression, sur chaque âme en conflit de sentiments, d'animosité et de vengeance.

Si, au contraire, la victime se résigne, il se produit en son substratum: dégagement de matière, épuration odique, et cette force en mouvement, allant se répercuter sur les ennemis, les excite au remords, au regret, au repentir même: suivant la puissance du mouvement et la valeur de l'esprit récepteur.

Les médisants, qui ont créé cette masse active de fluides pernicieux, restent enveloppés par le vêtement malpropre qu'ils se sont confectionné. Leur périsprit se matérialise, absorbe un amas d'impuretés qui leur créera toutes sortes de douleurs morales, dont ils accuseront la nature.

Et notre périsprit, que nous avons corrompu ou épuré, fait notre souffrance ou notre félicité, attire le mal, ou communie avec le bien, suivant l'état que nous lui avons acquis par notre degré de volonté et d'amour.

Combien de temps faudra-t-il à la volonté du mal pour devenir la volonté du bien? Combien de luttes? combien d'hésitations? combien d'efforts? Combien de découragements?

En ce moment, quand nous souffrons nous détruisons la matière pour la purifier. Courage! nous touchons au but!

Si vous restez dans un état neutre, indifférent du bien ou du mal, vous faites preuve de nullité ou de faiblesse et vous êtes sujet à vous assimiler les mauvaises pensées que d'autres ont créées.

Maintenant, comment agirez-vous? Dans un digne élan de générosité et d'amour, pour arrêter la calomnie, pour en faire disparaître toute trace, pour en arracher même le germe chez vos frères coupables. Procéderez-vous par objurgations, blâme, menaces, etc.? Non, vous atteindriez ainsi un but contraire à celui que vous poursuivez; vous établiriez un courant répulsif et il y aurait conflit.

A la maladie aiguë il faut un lénitif. Près de l'âme acrimonieuse il faut l'âme onctueuse.

Contentez-vous, dans une pensée de résignation, d'opposer à la calomnie, un pardon divin, une indulgence sans bornes; d'envoyer à la victime et aux coupables un rayon concentré de générosité et d'amour. Il sortira de votre être une force surhumaine, qui fixera dans l'espace, dans chaque conscience correspondante, l'image du beau, du vrai et du bien.

Les calomniateurs se sentiront remués; ils éprouveront de la honte, des regrets; vous ne vous en apercevrez pas, mais chacun d'eux saura mieux lire dans sa conscience.

Et vous! en distribuant ainsi charitablement vos bons fluides, vous vous attirerez à longs flots l'Essence universelle, qui, croyez-le bien! ne laissera subsister en vous aucune trace impure.

Marseille, février 1905.

A. MONIER.

Les régions infinies des mondes éthérés

Toutes les belles personnifications et les plus belles inspirations de la pensée sont un bien faible reflet des beautés des régions infinies des mondes éthérés. Toutes les harmonies qui adorent, chantent et prient forment à peine une lueur et un écho perceptible des régions translucides de l'univers. Ce sont ces faibles reflets, ces sublimes harmonies qui font oublier la terre aux êtres parvenus à ce degré de perfection et de bonheur.

Les beautés universelles que l'homme entrevoit dans l'idéal qu'il désire voir réaliser, charment son imagination et captivent ses plus belles aspirations et ses plus suaves sentiments, à mesure de son avancement dans la hiérarchie des mondes supérieurs. Ces riantes perspectives et ces visions célestes sont destinées à réveiller l'humanité souffrante, courbée sous le poids des vicissitudes, des peines et des tribulations de la vie terrestre.

Que l'homme, réellement éclairé des lumières de la raison et guidé par sa conscience, ne s'attarde pas aux désirs des faveurs de la terre, qui est pour lui un lieu d'exil et un bagne de souffrances. Nous ne devons pas perdre de vue que la planète inférieure que nous habitons constitue pour nous une étape et une station sur la route du monde infini.

Les perspectives du progrès permanent, dans les mondes éthérés, forment le but de nos efforts et doivent stimuler notre ardeur à marcher courageusement au milieu des déboires de la vie, bravant les peines et les ennuis qui peuvent nous assaillir.

Ah! la victoire appartiendra à ceux qui auront marché vaillamment dans la voie de la vie et de la vérité, et qui auront rempli fidèlement leur mission.

Mais l'univers nous apparaissant dans son immensité et dans sa réalité, nous montre la voie que nous devons suivre pour arriver dans le monde des splendeurs éternelles. Le spectacle s'agrandissant, les harmonies de la nature augmenteront et deviendront de plus en plus suaves d'espérance et d'immortalité. Alors, les multiples rayonnements des beautés infinies se montreront d'une manière plus brillante et plus radieuse.

La nature universelle n'est pas seulement le trône extérieur de la magnificence divine, elle est encore le foyer et le reflet des grandeurs éternelles.

Sur notre terre de souffrances, toutes les joies sont inconstantes; le bonheur réel y est éphémère; il semble un fruit défendu qui ne s'y montre qu'en apparence. Aussi, toutes les âmes qui connaissent leur destinée tendent-elles à monter vers les régions élevées et à accélérer leur marche sur le chemin de l'infini. Toutes les beautés et les splendeurs sont un rayon divin, échappé des célestes sphères. Ces régions enchantées sont tellement imprégnées de suave poésie et de charmes incompréhensibles, qu'elles ne peuvent être comparées au plus idéal bonheur de la terre, qui n'en forme pas même l'ombre.

Dans ces lieux de délices, l'être n'éprouve aucun besoin matériel, car il est entraîné par ses tendances à la bienfaisance et à se vouer avec ardeur au bonheur de ses frères, qui sont retardataires dans la voie du bonheur.

Ces perspectives nous montrent les beautés des mondes éthérés et le bonheur des âmes vertueuses qui savent remplir leur mission dans ce monde, où les tribulations sont si nombreuses et souvent si pénibles.

Cet idéal charmant constitue une vision de l'humanité immortelle se contemplant dans l'infini; car il n'y a pas d'espérance sans tendance perpétuelle; mais comme toute réalité représente une idéalité devenue une possibilité, toutes les aspirations de l'âme s'enchaînent et se complètent mutuellement.

Ces pensées de bonheur entrevu dans l'idéal devenu une réalité constituent des vérités éternelles qui lient les opérations du monde visible à celles du monde invisible, formant une communion d'amour dans la solidarité fraternelle.

Que les âmes détachées des superfluités de la terre laissent au temps le soin de couvrir le passé ténébreux de ses voiles et s'élancent vers l'avenir, sur les ailes de l'espérance, nous montrant l'idéal comme le précurseur de l'auguste vérité.

Les âmes sages et vertueuses aiment à entendre les sublimes pensées qui soulèvent un coin des beautés des régions infinies. Et ce bonheur se décuple, lorsque ces principes divins sont propagés parmi les âmes souffrantes qui ont besoin de consolations.

Soyons donc les apôtres de la propagation de ces vérités divines, destinées à conduire l'humanité dans sa véritable patrie, dans les régions translucides des mondes éthérés où règne le véritable bonheur.

Ah! quand parviendrons-nous dans ces sphères sereines où la vie s'écoule au milieu des plus suaves délices? Dans ces régions du monde universel, tout est beau et gracieux, contenant tous les charmes qui unissent les humanités dans un amour harmonique que rien ne peut troubler ni amoindrir.

Dans ces belles perspectives, les âmes épurées s'élèvent vers la source du sentiment esthétique où elles puisent une vie plus pure et exempte des faiblesses humaines.

Ces pensées élevées, ces sublimes considérations nous montrent notre véritable destinée

DÉCHAUD,
publiciste à Oran.

NÉCROLOGIE

Notre ami et F. E. C., M. Ch. Fuhro, de Rio-Grande (Brésil) nous annonce, en termes émus, la désincarnation de M. Novaes, président du *Centro Spirita Rio-Grandeuse*. Il nous dit combien les spirites doivent de reconnaissance à ce noble et vaillant esprit qui, par sa valeur personnelle seule, sut imposer le spiritisme à l'opinion, alors que, il y a une dizaine d'années, on n'avait presque pas le droit de se dire spirite à Rio-Grande.

M. Fuhro nous envoie communication d'un article consacré à la mémoire de M. Novaes par le *Diario de Rio-Grande* « journal qui n'a aucun lien avec le spiritisme » et qui, cependant, comme on va le voir, rend un éclatant hommage au champion de notre cause qui vient de mourir.

Voici l'article du *Diario*:

Miguel Vieira de Novaes.

« Il est mort », dit le vulgaire. *Il est désincarné* disent les adeptes de la doctrine dont fut tacitement le chef, parmi nous, celui dont le nom est en tête de ces lignes.

Ne discutons pas ici s'ils ont ou non raison de s'exprimer ainsi.

Ce qui est certain, c'est qu'un combattant, un croyant, et surtout un sincère, a cessé de manifester son activité en ce monde. S'est-il éteint de fait? Même ainsi, il n'aura pas laissé un exemple moins fécond de ce que peut faire, guidé par un idéal supérieur, le sentiment du

devoir ; il n'aura pas moins accompli sa mission d'*homme,* d'accord avec les préceptes reconnus par tous les moralistes.

Mais non ! Dans le cœur de ses disciples, dans la conscience de tous ceux qui eurent le bonheur de subir l'ascendant salutaire de cette grande âme, survit la conviction qu'elle n'est pas anéantie !...

On pourrait peut-être lui découvrir des erreurs, mais ne les lui reprocheront que ceux qui ignorent totalement le sentiment qui le guidait dans ses actes, inspirés toujours par le plus rigoureux idéal de justice, d'amour de la Vérité et du Bien ! Sur ce terrain on pourrait le prendre en défaut, *par excès de zèle,* mais jamais par indifférence ou inaction.

« Tolérer l'erreur, le vice, l'abus est un « manque de charité ; l'indifférence pour « les combattre est un crime ; pactiser avec « ou les fomenter est encore pis ! »

Tel était le critérium de ses actions.

Soldat par la force des circonstances, il devint soldat par devoir, et, ôtant l'uniforme, il fut encore soldat..... soldat de la liberté de conscience.

« Le devoir au-dessus de tout et de tous ! »

Tel était le ressort qui le lançait irrésistiblement lorsqu'il fallait avancer, et telle était encore la barrière qui l'arrêtait quand il fallait rester inactif.

Champion du Devoir, il ne pouvait manquer d'innombrables ennemis ; aucun pourtant ne pourra nier l'intégrité de son caractère, et personne, de bonne foi, ne l'accusera d'un seul fait qui vienne ternir sa réputation.

« C'était un fou », disent quelques-uns. Oui, mais un fou sublime, — *un fanatique de la justice* !

Lutteur infatigable, c'est ainsi qu'il définissait la traversée terrestre :

« Vivre — c'est, croyant et résigné, souffrir et lutter jusqu'à mourir ! »

Fervent admirateur de Maréca, cela lui valut à l'armée ce surnom.

Pendant seize ans il y servit, presque tout ce temps avec le grade de sous-lieutenant. Ayant fait la dernière période de la campagne du Paraguay, il y gagna, pour actes de bravoure, l'ordre du Christ, possédant aussi les décorations Brésil, Uruguay et Argentine, commémoratives de la dite campagne.

Retraité sur sa demande le 16 juillet 1886, au même grade de sous-lieutenant, il habita depuis lors Rio-Grande, où il fut professeur du Club d'escrime, composé de la fine fleur de notre société. Sous le régime impérial, il exerça les fonctions de juge municipal et, après la proclamation de la République, il fut nommé chef de la poste. Démissionnaire de ces fonctions à l'occasion du mouvement révolutionnaire appelé *Barros-Caual,* sa réintégration lui fut offerte au retour du gouvernement du Dr Julio de Castillios, mais il ne l'accepta pas afin de pouvoir, corps et âme, se vouer à la propagation du Spiritisme.

Il fut le rédacteur en chef des périodiques *A Evoluçao* et *A Religião Spirita,* du dernier desquels il fut le fondateur, ayant combattu aussi pour la même cause dans la presse profane, où ses luttes sont encore trop récentes pour être déjà oubliées. Véhément dans l'attaque des croyances vermoulues, il n'était pas moins redoutable dans la défense des idées nouvelles.

Identifié, autant que possible, avec les principes qu'il prêchait, il refusa le commandement de la Brigade Militaire, qui lui fut offert à l'occasion de la fondation de cette milice.

Foncièrement contraire aux glorioles de ce monde, c'est à cela seul que nous devons de ne pouvoir recueillir de plus amples données sur son activité terrestre.

Marié en secondes noces, avec Mme Laudicena Leivas de Novaes, (Sœur du Colonel Auguste César de Leivas) il laisse de sa première union une fille de quatorze ans, Mlle Marie Moreira de Novaes. Il lui survit aussi un orphelin, son fils adoptif, Miguel de Novaes J., âgé de vingt et un ans.

Depuis longtemps il avait déterminé ses propres funérailles et recommandé l'abstention la plus complète de manifestations bruyantes. Selon ses désirs, son corps fut mis en terre, sa veuve ayant décliné les honneurs militaires d'usage.

Et ainsi la terre reçut ce qui lui appartenait, tandis que retournait à son point de départ la particule immortelle, le véritable *ego* de celui qui s'appelait, parmi nous, Miguel Vieira de Novaes.

Que Dieu l'éclaire et le bénisse !

Traduction de Ch. Fuhro.

LES REVUES ÉTRANGÈRES

Constancia. — La Société Spirite *Constancia* de Buenos-Aires a fêté son vingt-huitième anniversaire. Le directeur de cette Société, M. Cosme Mariño, a prononcé à cette occasion un important discours

publié dans *Constancia*, revue hebdomadaire de spiritualisme, psychologie et sociologie, dont il est en même temps le Rédacteur. L'orateur expose sommairement l'œuvre accomplie par la Société depuis sa fondation, son état actuel, les progrès réalisés et les espérances de l'avenir.

La propagande augmente. Sous l'impulsion et sous la direction de *Constancia*, se fondent de nouvelles sociétés dans toute la République; des œuvres de bienfaisance se créent: écoles du dimanche, ateliers de couture, caisses de secours, etc. Tout cela malgré les obstacles et les calomnies dont spiritisme et spirites sont l'objet. Donc confiance en l'avenir et *constance* dans le travail, comme le dit très bien M. Cosme Mariño.

Nous trouvons dans *Constancia* plusieurs articles remarquables du Directeur, sur les attributs de Dieu, la Providence et la vue de Dieu selon le spiritisme. L'auteur y montre que les anomalies et les contradictions apparentes des lois divines, qui font accuser Dieu de méchanceté et de partialité par les esprits superficiels, s'expliquent très clairement par le spiritisme, qui démontre, par la raison et les faits, que Dieu n'est pas l'auteur du mal, qu'il a créé tous les êtres égaux en essence, et que le mal provient de l'homme.

Ovidio Rebaudi présente aussi quelques bonnes observations sur les phénomènes médianimiques; il met en garde les médiums contre l'auto-suggestion; il leur recommande de se défier des esprits qui empruntent de grands noms pour se communiquer; il indique aux assistants les dispositions morales dans lesquelles ils doivent se présenter aux séances.

Amalia Domingo Soler y publie aussi plusieurs articles intéressants, notamment sur l'*usure* et sur la *jalousie*.

« L'étude raisonnée du spiritisme, dit-elle à propos des désordres que produit ce dernier vice dans les sociétés humaines, nous enseigne que... pour éteindre l'incendie de la jalousie, il n'y a pas de meilleur mate-feu que l'eau du spiritisme... »

Comme on le voit, par ce court aperçu, *Constancia* s'efforce, avec raison, de tirer du spiritisme des applications morales et sociales.

Cette *Revue* tient aussi à mettre ses lecteurs au courant de ce qui se passe en spiritisme dans les autres pays. C'est ainsi que nous y trouvons traduits ou résumés: *Les phénomènes psychiques*, de Ch. Richet, *La philanthropie contre la criminalité*, de C. Lombroso, *Les conditions de l'expérimentation*, de L. Denis. *Spiritisme et Théosophie*, de G. Delanne, etc.

*
* *

El Crepusculo. — Quoique Elche ne soit pas une ville très grande de l'Espagne, elle n'en possède pas moins un centre spirite important: *El Nuovo Crepusculo*, et une revue bi-mensuelle, *El Crepusculo*, organe officiel du groupe. Cette revue paraît aussi manifester une tendance à s'occuper activement des questions morales et sociales; les titres seuls de quelques-uns de ses articles en sont la preuve: *La volonté*, par V. M. Piquer, *Les besoins de l'être humain*, par Antonio Vicens, *Quelle est la cause de la douleur universelle*, par Eulalio Expilli, etc.

M. Cosme Mariño nous disait tout à l'heure que le mal ne vient pas de Dieu, mais de l'homme. De quels hommes vient-il principalement? M. Eulalio Expilli va-t-il nous l'apprendre?

Un proverbe dit: c'est par la tête que pourrit le poisson. Quelques penseurs ont appliqué cet aphorisme aux sociétés humaines et ont dit: Ce sont les classes dirigeantes qui prennent l'initiative de la corruption et c'est d'elles, que de proche en proche, elle pénètre dans les masses.

M. Expilli semble abonder en ce sens. Les pouvoirs publics, dit-il, devraient être la source de tout bien et la solide garantie des libertés humaines; malheureusement on observe tout le contraire. En politique, viser à s'enrichir et à dominer aux dépens du peuple; en morale, défigurer le sens de son action virtuelle; en religion, fausser son intelligence.

En présence de ce désordre, que devons-nous faire, se demande M. Expilli. Chercher une science qui enseigne la morale la plus sacrée, qui éclaire et développe les intelligences, qui élève l'esprit au-dessus de l'égoïsme. Cette science ne peut être autre que le spiritisme, qui reconnaît les divers degrés de perfection existant depuis la molécule matérielle, revêtant différentes formes, germant comme végétal, respirant comme animal, se rénovant à chaque étape de son existence, jusqu'à se manifester comme homme physique, moral, esthétique et psychologique.

« Le Spiritisme raisonne, éclaire, modifie, élève, développe les forces physiques et intellectuelles. Il reconnaît les causes qui produisent le malaise social... » M. Expilli se propose de développer ces idées dans des articles subséquents.

*
* *

A Nova Revelaçao, organe mensuel du centre spirite de S. Paulo (Brésil). Le principal article de la *Nouvelle Révélation* traite de la conception de la doctrine. Nous devons, dit l'auteur, A. P. Caldas Junior, considérer le spiritisme comme divisé en trois parties : science, religion et philosophie.

Le caractère essentiel de la science est la certitude; celui de la Religion est la foi fondée sur la raison. L'homme religieux *croit* que Dieu existe et croit parce que sa raison l'affirme, quoiqu'elle ne puisse le démontrer scientifiquement. La Religion s'adresse principalement aux sentiments de l'homme, — au cœur ; la Science, principalement à l'entendement, — au cerveau. Beaucoup de gens affirment que le domaine de la religion se restreint et tend à disparaître à mesure que les connaissances scientifiques augmentent. M. Caldas ne partage pas cet avis, il croit que le champ de la religion s'étend en même temps que celui de la science.

Quant à la philosophie, son but est d'étudier les premiers principes et les dernières conséquences de la science et de la religion.

Ces principes posés, l'auteur les applique au Spiritisme et montre ce qu'on doit entendre par Science du Spiritisme, Religion du Spiritisme et Philosophie du Spiritisme. La Philosophie du Spiritisme, qui doit synthétiser la Science et la Religion du Spiritisme, étudie les relations qui existent entre le spiritisme, considéré comme religion et comme science, et les diverses sciences, telles que la morale, la sociologie, le droit, l'astronomie, etc.

Nous ne discuterons pas ici *le concept de la doctrine* de M. Caldas; nous voulons seulement montrer dans quel ordre d'idées travaillent les spirites étrangers, afin que les spirites français en fassent leur profit, s'il y a lieu.

*
* *

On se rappelle la persécution qu'eut à subir le célèbre médium à fleurs, Mme Anna Rothe (1), accusée de fraude par une conspiration de la police de Berlin. Le *Harbinger of Light* de Melbourne nous apprend que, d'après une lettre publiée dans le *Deutsche Warte* par le Dr Egbërt, cette dame si odieusement calomniée a donné à Dresde des séances privées qui ont fait apprécier grandement ses facultés. Au cours de deux séances récentes, dit le Dr Egbërt, des apports de fruits et de fleurs contrôlés avec le plus grand soin ont produit une telle impression sur les plus sceptiques de l'assemblée que ceux-ci se sont déclarés convaincus par les faits.

(1) Morte depuis peu.

*
* *

Les journaux spirites de langue anglaise ont beaucoup parlé, ces derniers temps, d'un célèbre médium américain, Mme Pepper, qui a fondé à Brooklyn la première des églises spiritualistes. Des centaines d'adeptes s'y réunissent tous les dimanches pour entendre d'abord un sermon de la Pastoresse, car tel est le titre que l'on a décerné à Mme Pepper, ensuite pour assister aux manifestations que permettent ses merveilleuses facultés. Les hommes de science les plus positifs et les sceptiques les plus endurcis, après avoir suivi ces séances avec une attention soutenue, avouent qu'ils sont là en présence de phénomènes inexplicables.

A propos de la clairvoyance de Mme Pepper, le *Evening telegram* de New-York, nous conte une assez bonne histoire.

Un certain Goldberger avait déclaré à un des adeptes de la célèbre pastoresse : « Je parierais volontiers 250 dollars que je peux faire tout ce que fait Mme Pepper à ses séances de spiritisme ». Le propos fut rapporté à cette dernière qui en fut très offensée, mais elle devait bientôt avoir sa revanche.

Tout dernièrement, à une de ses séances du dimanche soir où 300 personnes étaient réunies, Mme Pepper avait lu, comme d'habitude, quantité de lettres cachetées et avait donné à leurs signataires les réponses des esprits.

Au moment où tout le monde allait se disperser, un des assistants s'écrie, parlant au médium : « Plusieurs personnes demandent que vous contrôliez les dires des esprits. Le contrôle, on demande le contrôle ! » et il s'avance d'un air agressif sur l'estrade. L'un des assistants le reconnut alors et dit à Mme Pepper : « C'est le monsieur aux 250 dollars. » Ah ! c'est vous qui avez parié les 250 dollars ! Eh bien, donnez votre argent, donnez votre argent, et le saisissant par le bras, à l'instant sa clairvoyance l'avertit : « Vous êtes un voleur, cet argent n'est pas à vous ! Qu'on l'arrête, crie-t-elle, aux adeptes qui se dispersaient, qu'on appelle des agents ? »

Trois agents réussissent à saisir Gold-

berger, ou plutôt l'escroc qui portait ce faux nom. On le fouille, il est trouvé porteur, non seulement d'un portefeuille contenant 250 dollars, mais d'un chèque de 1.000 dollars appartenant à l'un des membres de la société de Mme Pepper, et de plusieurs porte-monnaie bien garnis volés également à des adeptes, aux séances précédentes.

Goldberger, ou plutôt John Jones, est actuellement sous les verrous et va avoir tout le loisir de méditer sur l'imprudence d'émettre des doutes quant à l'honnêteté d'un médium lorsqu'on est soi-même chargé des portefeuilles d'autrui.

On voit si la clairvoyance de Mme Pepper a reçu une éclatante confirmation !

HORTENSE BOUET.

ÉCHOS & NOUVELLES

Annonce télépathique de mort.

(*Uebersinnl. Welt*, déc. 1904).

Le Dr C. Lederer raconte un rêve qu'il eut il y a deux ans. Il vit dans ce rève s'approcher de son lit deux femmes en blanc avec des ceintures bleues, l'une blonde et petite, la plus âgée, l'autre grande et noire. Il reconnut deux sœurs dont l'aînée était veuve, et la noire habitait avec elle depuis la mort de sa mère. Il y a plus de trente ans, le Dr L... avait soigné cette mère et remarqué la jeune qui était remarquablement belle et qu'il avait même courtisée. Il ne la revit que trente ans après, lorsqu'elle vint habiter Graz avec sa sœur et son beau-frère. Il y a trois ans, ce dernier mourut et le Dr L... perdit de nouveau de vue les deux sœurs. Lorsque les deux formes furent près de lui, il se réveilla en criant : « Qu'y a-t-il ? » et alluma la lumière. Quelque temps après, il la souffla de nouveau et s'endormit couché de l'autre côté, la tête tournée vers la fenêtre où il n'y avait ni rideaux ni volets. Les deux formes s'approchèrent de nouveau de son lit ; il se réveilla en criant et continua à les voir ; elles se dirigèrent vers la fenêtre et disparurent. Le matin, la poste lui apporta une lettre mortuaire lui apprenant la désincarnation de celle qu'il avait jadis aimée.

Une curieuse histoire judiciaire à Athènes.

(Service spécial du *Petit Bleu* de Bruxelles, 23 avril 1905).

La justice grecque s'occupe en ce moment d'une bizarre affaire de meurtre, qui remonte à deux ans.

En 1903, une barque de pêche, ayant pour patron un nommé Antonios, quittait le Pirée pour Syra, ayant à son bord, outre le patron, deux matelots, dont un Crétois du nom de Spijro Balazakis, et un Samiaque.

Quelque temps après, au lendemain d'une tempête, les matelots arrivaient seuls, à Syra ; ils racontèrent que, la nuit précédente, la barque avait péri et qu'eux-mêmes avaient eu toutes les peines du monde à se sauver ; on les crut sur parole.

Cependant, la nuit même de la disparition d'Antonios, la sœur de celui-ci avait eu un songe affreux : elle avait vu son frère étranglé et jeté à la mer par les deux matelots. Elle ne s'en affecta pas autrement, pourtant, car elle savait que le Crétois Balazakis avait toujours montré beaucoup de dévouement à son frère, au service duquel il était depuis dix ans.

Mais, il y a quelques jours, elle eut un nouveau songe : elle revit son frère, qui lui reprocha son indifférence : « Tu es donc complice de mes assassins, disait la voix d'outre-tombe, puisque tu ne veux pas me venger ! Regarde la barque et la maison de Balazakis : il les a achetées avec l'argent qu'il m'a volé et dont il t'a dépouillée ! »

La pauvre femme s'éveilla, épouvantée ; elle se mit à la recherche et découvrit, en effet, dans un endroit qu'elle n'avait jamais vu, la barque et la maison indiquées par son frère. Elle prévint alors la justice et quand, deux jours après, Balazakis entra dans le port, on l'arrêta ; il avoua avoir étranglé son patron pendant son sommeil et l'avoir ensuite jeté à l'eau ; il indiqua l'endroit où son complice s'était retiré ; celui-ci fut arrêté à son tour et avoua également...

Séances de matérialisation à Londres.

Le *Daily Express* du 20 mars consacre près de deux colonnes à l'insertion d'un important rapport de M. B. Fletcher Robinson sur une séance de matérialisation tenue à Londres dans ce qu'il appelle le *Inner Circle*.

M. Robinson raconte qu'il se trouvait

en compagnie de plusieurs personnes, dans une pièce assez étroite, éclairée seulement par une lanterne à verres rouges, dans laquelle brûlait un bec de gaz très faible. Les assistants s'assirent en cercle, le médium fut introduit et les portes soigneusement fermées. Or, quoique personne autre que ce médium n'ait pu pénétrer dans la pièce « à moins de passer à travers la muraille et de bondir par-dessus nos chaises », on entendit tout à coup *trois* voix retentir du centre même du cercle et « l'on finit par entendre des cris assourdissants comme s'ils venaient d'une cage pleine de perroquets ».

A un moment, M. Robinson et un soldat assis près de lui « éprouvèrent une étrange sensation, comme si leur *force de vitalité* était entraînée hors d'eux... »

Une assiette recouverte d'une peinture lumineuse avait été retournée sur le parquet. Tout à coup, cette assiette fut soulevée jusqu'à hauteur des yeux des assistants.

« Alors, raconte M. Robinson, de la clarté vague qui s'en échappait, surgit une tête humaine, aux yeux grands ouverts, qui me regardait tranquillement.

« Mais ! dit le soldat, mon voisin, c'est D.., je le reconnais ; il s'est noyé dans l'Inde. »

« Que ce fût D.., ou non, c'était la figure d'un homme bruni par le soleil, avec une petite moustache blonde ombrageant une bouche triste. Il ne ressemblait en rien au médium. Et pourtant, il était certainement vivant, car je pouvais voir la coloration des lèvres et l'éclat des yeux.

« L'assiette retomba sur le tapis et la tête s'évanouit. Alors, dans l'obscurité nous entendîmes comme le chuchotement d'une femme, très doux et mystérieux. Le disque lumineux se releva de nouveau et je pus voir la figure et les bras de cette femme, de beaux bras arrondis qu'elle balançait de ci de là. Plusieurs des assistants la connaissaient et la saluèrent en l'appelant Sœur Marie. Les femmes qui se trouvaient parmi nous lui demandèrent avec anxiété des nouvelles de leurs maris et de leurs pères décédés. Elle répondit avec la même voix douce que j'avais déjà entendue.

« Nous chantâmes alors un hymne et bientôt ce fut un Japonais qui surgit de l'ombre. Il avait une petite figure, féroce et revêche, avec des yeux étrangement enfoncés, comme ceux d'un homme mort depuis longtemps. Je murmurai un vague « Banzaï », et il me répondit en son langage, quelques mots précipités, dont je pris note et qu'un de mes amis me traduisit plus tard en me disant que c'était du japonais. Puis il nous remercia et nous dit adieu.

« Au moment où il disparut, je remarquai à l'un des coins du plafond comme un nuage qui se formait ; c'était certainement une vapeur, car elle roulait et se développait en flocons épais. Le soldat qui était près de moi la vit aussi. Puis elle disparut brusquement.

« Ensuite je ressentis un coup léger sur mon genou. C'était comme le contact d'une petite main très douce, telle une main d'enfant. Je ressentis, deux autres fois pendant la soirée, cette même impression.

« La dernière manifestation fut la plus extraordinaire. Ce fut l'apparition d'un Afghan — vision de cauchemar, face marquée de sensualité et de sombre cruauté. Quand il parut, l'un de mes voisins me dit de me rejeter en arrière et de ne pas répondre s'il parlait ; car le médium n'en était pas absolument maître. Assez longtemps je l'aperçus — il avait bien deux mètres de haut — tandis qu'il rôdait autour du cercle comme s'il cherchait à passer au travers.

« Quand il disparut, l'un des assistants, apeuré, demanda si l'on pouvait ouvrir les rideaux. Les personnes placées à droite et gauche les tirèrent alors.

« Le médium était allongé sur son fauteuil, la tête retombant sur son épaule, les yeux ouverts et fixes. Près de lui se dressait l'Afghan de notre vision, paraissant plus gigantesque encore dans la lumière blafarde qui emplissait la petite pièce. Lentement il s'estompa et s'évanouit.

« Le médium était dans un état comateux, et nous ne pûmes lui faire reprendre ses sens qu'après vingt minutes, au moins, de soins persistants. »

(*Traduit du* LIGT, par H. R.).

SUSCEPTIBILITÉ EXAGÉRÉE

Nous avons reçu de Mme L. Bellet (le médium rouge) la singulière lettre suivante, en réponse à notre article du 15 mai : *Une soirée chez Mme Noeggerath* :

« Paris, le 28 mai 1905.

Monsieur,

« Après avoir lu votre article (il fallait vraiment que vous manquiez de copie pour le faire aussi long) j'ai pris conseil de Myelka le peau *rouge* qui me donne

non seulement l'écriture rouge mais aussi l'écriture bleue et n'a point été pour cela un peau-*bleu.* Voici ce que j'ai décidé : Je suis prête à vous donner une séance qui aurait lieu entre quatre murs nus, table et chaises seulement, après m'avoir fait subir par des dames désignées par vous, le contrôle le plus détaillé que vous puissiez désirer : en un mot je me soumettrai à toutes vos exigences, mais pas d'observations *après.* A MON TOUR DE DICTER MES CONDITIONS : Si, dépouillée de mes vêtements et revêtue d'effets ne m'appartenant pas, visitée des pieds à la tête, y compris les cheveux, si, dis-je, j'obtiens ainsi de l'écriture rouge ou bleue *vous vous engagerez à verser à la Caisse de l'Assistance publique une somme de* CINQ CENTS FRANCS.

« A ces conditions seulement, M. le Directeur du *Progrès Spirite,* vous *reverrez* le médium rouge dont la bonne foi n'avait pas attendu pour être établie que vous lui fassiez l'honneur de la juger dans vos colonnes.

« Je serais très heureuse si vous vouliez bien publier ma lettre dans votre prochain numéro et plus heureuse encore pour les pauvres, si vous vouliez bien relever *le défi que je vous lance au nom de Myelka.*

« Recevez, monsieur, mes salutations

L. BELLET.

Nos lecteurs apprécieront si notre étude calme, impartiale, des phénomènes obtenus chez Mme Noeggerath, méritait cette réponse peu mesurée et peu courtoise. Quant à nous, nous voulons passer sur les étrangetés du langage de Mme Bellet, pour n'en voir que le fond.

Le « médium rouge » agit comme si nous nous étions déclaré son adversaire. Or, telle n'a pas été une minute notre intention. Nous avons dit simplement que notre conviction sur l'authenticité des phénomènes obtenus par ce médium n'était pas encore entièrement formée, comme c'étaient notre droit et notre devoir de le dire. Un écrivain spirite a charge d'âmes : quand il s'agit pour lui d'affirmer, de consacrer, en quelque sorte, les facultés d'un nouveau médium qui compte faire quelque bruit dans le monde, le journaliste spirite doit avoir la plus grande circonspection, pour ne pas compromettre par des affirmations hâtives, parfois imprudentes, la cause sacrée qu'il défend.

Il est fâcheux que Mme Bellet n'ait pas compris cela, ou que Myelka, son guide, ne le lui ait pas dit.

Elle a dû voir, cependant, que nous demandions, que nous souhaitions sincèrement une deuxième séance, dans laquelle certaines conditions très simples seraient remplies, pour nous permettre d'affirmer nettement, péremptoirement, la puissance des facultés du « médium rouge ».

Il n'y avait pas autre chose dans notre article et il ne pouvait y avoir rien autre.

Or, que nous propose-t-on aujourd'hui ?

Une séance entre quatre murs nus, avec une table et des chaises seulement, le médium ayant changé de vêtements et s'étant fait visiter — jusque dans les cheveux — par des dames que nous désignerions nous-même. En cas de réussite, la somme de *Cinq cents francs* serait versée par nous à l'Assistance Publique, au profit des malheureux.

Nous ne demandions pas tant de garanties... illusoires. Nous ne désirions même pas voir portes et fenêtres scellées par des bandes de toile à cachets rouges. Non : il nous eût suffi que le médium consentît à s'asseoir près de nous, à table, dans un salon garni de ses meubles et de ses tableaux, comme à l'ordinaire, et que là — bonnement, franchement — dans les cas d'écriture directe obtenus en pleine obscurité, le médium acceptât de se laisser tenir les mains par deux assistants, ainsi que cela a lieu dans toutes les séances d'expérimentation sérieuse.

Ces conditions sont-elles rigoureuses ? Bien loin de là ! Elles sont, au contraire, des plus simples, et je les crois indispensables — non point pour prouver la bonne foi de Mme L. Bellet, qui n'est ici nullement en cause — mais pour que les sceptiques et les adversaires intéressés du spiritisme soient obligés de s'incliner devant des phénomènes bien et dûment constatés.

Mme Bellet préfère nous renvoyer aux calendes grecques avec son défi, coté 500 francs, que notre position modeste ne nous permettrait pas d'accepter, si nous en avions le désir, ce que son guide aurait bien dû prévoir.

Mais, ce désir, nous ne l'avons pas, car le Spiritisme ne saurait être assimilé à une marchandise qu'on met à prix ou à un cheval de course sur lequel des paris s'engagent.

Si la médiumnité de Mme Bellet doit s'affirmer hautement, dans l'intérêt du Spiritisme et pour le bien de l'humanité — ce que nous souhaitons — ce ne sera pas par les appels tapageurs d'une susceptibilité exagérée, mais par l'obtention réitérée de phénomènes nettement probants.

A. LAURENT DE FAGET.

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

11e Année. — N° 11 Novembre 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

LE SPIRITISME DEVANT LA CONSCIENCE

(*Suite*)

Les Dangers de la Médiumnité

Médiumnité, je te salue ! Tu es belle et grande quand tu unis véritablement les hommes aux Esprits. Trait d'union entre les deux mondes, tu fais sentir aux âmes de la Terre l'influence mystérieuse, la poussée fraternelle et régénératrice de l'Au-delà.

Mais il est nécessaire que le médium soit, par son caractère et par ses actes, à la hauteur de la mission qu'il doit accomplir ; il est nécessaire que, nous transmettant les avis, les conseils, les exhortations de nos frères de l'espace, il sache accepter pour lui-même la part qui lui en revient. Il doit s'efforcer de tendre à cet avancement spirituel, à cette perfection morale que les Esprits recommandent aux hommes par son intermédiaire.

Les médiums les plus sérieux, les plus aptes à transmettre les enseignements des Esprits, sont ceux dont l'instruction, l'éducation ont été le plus développées, comme aussi les qualités morales le plus cultivées.

Quand un médium intuitif, par exemple, est aussi modeste qu'intelligent et instruit, il est sûr d'obtenir du monde invisible d'excellentes communications. S'il n'est que modeste et s'il lui manque l'ampleur de l'intelligence, l'Esprit qui emploie sa médiumnité ne pourra s'en servir comme d'un instrument complet. Et d'ailleurs, ce même Esprit ne sera pas lui-même très avancé, car, supérieur en intelligence, il n'eût pas choisi un médium médiocre pour exprimer ses sentiments et ses pensées.

Ici, se pose un problème : Un Esprit avancé ne peut-il suppléer à l'insuffisance de son médium ?

— Oui, dans certains cas peut-être, mais non continuellement et quand il s'agit de matières élevées et graves. La médiumnité ne donne pas la science infuse à celui qui en est pourvu. Elle est une porte ouverte sur l'invisible, sur l'inconnu, mais il n'y passe, venant de l'Au-delà, que les vérités en quelque sorte appelées par l'état d'âme du médium. Aussi peut-on dire, d'une façon générale, que plus le médium est élevé et instruit, plus son inspiration sera soutenue et remarquable.

Si le médium intuitif est, au contraire, intelligent mais orgueilleux, l'orgueil ouvrira la porte de sa médiumnité aux Esprits faux-savants et autoritaires, qui pourront lui dicter des communications d'une forme irréprochable, mais d'une valeur morale souvent contestable.

Il ne faut pas oublier que le médium intuitif reçoit dans son cerveau, transmet par sa propre intelligence, non seulement un fait, une date, une chose sans grande valeur intellectuelle ou morale, mais l'enseignement même des Esprits dans toutes les branches des connaissances, dans toutes les séries des qualités humaines. Pour qu'il puisse l'exposer, il faut donc qu'il puisse le concevoir. Et s'il veut offrir à ses inspirateurs, à ses guides spirituels, un instrument digne d'eux, il devra veiller sur lui avec soin, ne laisser se développer dans son esprit aucun germe d'égoïsme ou d'orgueil.

On sait que, pour les médiums à effets physiques, ces recommandations sont à

peu de chose près superflues, leur médiumnité étant uniquement, ou presque, affaire de fluides appropriés aux divers phénomènes physiques à obtenir. Cependant, les qualités morales ne leur seront jamais inutiles. Outre qu'elles leur donneront une place meilleure dans la hiérarchie des âmes, elles leur serviront à distinguer les Esprits qui agissent sur eux et à échapper à l'influence des êtres occultes grossiers et même pervers qu'attirent souvent les séances de spiritisme où l'on s'occupe plus particulièrement des effets matériels.

Dans l'étude critique qui va suivre, nous serons loin de prétendre englober la généralité des médiums. Nous voudrions même qu'elle ne s'adressât qu'à un petit nombre. Nous en avons connu d'excellents, qui n'avaient en vue, dans la pratique du Spiritisme, que le bien de l'humanité. Ces médiums honorables et respectés ne sauraient nous désapprouver de dénoncer et de flétrir les agissements antispirites, les pratiques coupables de certains médiums inférieurs, que la lumière morale du spiritisme n'éclaire pas suffisamment, et — à plus forte raison — des soi-disant médiums qui trompent le public par une fausse médiumnité.

A. Laurent de Faget.

(*à suivre*).

SYMPATHIES ET ANTIPATHIES

Qui n'est demeuré sans réponse au mystère irritant des répulsions et des attirances ? — et — tout en s'avouant vaincu — qui n'a repris et rejeté cent fois l'énigme qu'il pressent et ne peut définir ?

Les impulsions de l'âme échappent aux mensurations mathématiques de la Science. Elles jaillissent du choc de deux natures, similaires ou opposées, et souvent fluctuantes, ondoient, sans cause appréciable, en déroutant l'observateur.

Pour les comprendre, et pour les suivre, il faudra tout d'abord admettre l'existence d'un principe spirituel en nous ; et si l'on veut disséquer l'âme, il importe d'en reconnaître l'existence. En dehors de ce point, tout est obscurité, déductions hasardées, suppositions sans bases. L'adopter, au contraire, c'est se rendre facile l'étude de nos sentiments. La vie apparaît alors rationnelle ; ses compensations s'établissent, et ses anomalies deviennent à nos yeux la nécessité de l'effort constant où s'exercent et se trempent nos facultés.

Que les esprits raisonneurs et pratiques qui, depuis les bancs de l'école, ont jeté le Phédon dans les oubliettes, veuillent bien m'expliquer l'attrait qui me rend attentif devant un visage inconnu, dispose de ma bienveillance, et lui conquiert mon affection.

— Serait-ce sa beauté ? — Elle ne suffit pas.

— La situation influente du personnage ? Fi donc !

— Supposerai-je en lui des qualités morales dont son seul aspect m'avertit ? — C'est une présomption... — ... Et ces perfections, correspondant à mon état psychique — vu la Loi des affinités — me causeraient-elles des vibrations sympathiques ? — Peut-être.

— L'instinct, ce guide sûr que la Nature nous octroie, s'exerce-t-il également dans le domaine de l'Esprit ? — Sans doute !

Pourquoi nous guide-t-il ici plutôt que là ?

Si la sympathie naît de l'instinct qui la guide, il est donc en défaut lorsqu'il nous pousse vers un être chétif malheureux, impuissant, et souvent nuisible, chez lequel nous ne trouverons ni avantage, ni plaisir, mais des ennuis et des déboires ?..

Quant à la Loi des affinités qui suscite également l'esprit et la matière vers les éléments favorables ou sympathiques, elle ne doit, semble-t-il, s'exercer qu'au prix de réciprocités, de similitudes, de rapports secrets ou visibles ?

Or, en sympathie et antipathie, il n'est parfois ni réciprocité, ni similitude — les rapports secrets se dérobant à l'analyse. On va vers le danger, vers le mal comme vers le bien, conduit par la Force inconnue qu'on appela Fatalité — mot qui dispense d'explications trop difficiles à donner.

On voit des sympathies aveugles s'attacher à des êtres ingrats ; l'antipathie, tout aussi impulsive, enveloppera de mauvais vouloir, quelquefois de haine féroce, un individu qui n'a rien fait pour vous déplaire... Enfin, dans un combat curieux, on observera la haine et l'amour se disputant une âme, et, pour le même objet, provoquant, tour à tour, des transports étranges où la loi des affinités est mise en déroute.

Si la psychologie qui s'honore d'une pénétration subtile, et la physiologie s'en tiennent aux définitions réservées, aux analyses alambiquées qui tournent dans le même cercle, et, après des pages expertes, n'ont encore rien trouvé de satisfaisant, il n'est pas défendu à l'Esprit, avide

de savoir, de revenir vers nos Maîtres en occultisme, profonds et éclairés, fondateurs de doctrines, qui surent diriger les peuples, tout en réservant leurs secrets et la clef des mystères, l'humanité étant encore en enfance.

Ainsi le fruit tombe de l'arbre quand l'heure a sonné de sa plénitude, ainsi la vérité vient à point à l'homme dont l'esprit est prêt pour la cueillir et la goûter.

J'ai parlé, par ailleurs, des existences successives.

L'esprit exempt de préjugés, délivré des langes de l'erreur, admet aujourd'hui cette théorie de vie perpétuelle évoluant à tour de rôle sur la terre et dans l'Au-delà, où l'homme chemine et progresse par l'effort et par la douleur. Elle seule répond au sentiment de Justice innée qui s'émeut en nous devant l'apparent illogisme du Créateur. Elle explique les privilèges, les tendances et le génie. Si la survie ressort de mille preuves, le retour à des vies terrestres ne nous paraît pas moins certain.

Les sympathies et les antipathies seraient alors des souvenirs de précédentes existences, dont la Sagesse dirigeante nous épargne les certitudes.

Quelle force, en effet, pourrait vaincre le ressentiment de la victime pour son bourreau, si le souvenir sortait, net et précis, des limbes de la mémoire? Que l'exercice de la vertu serait pénible, et le pardon difficile! Si l'on songe aux difficultés que l'on éprouve à maîtriser des mouvements, en apparence irraisonnés, combien seraient-ils alors impérieux!

Les sympathies, elles-mêmes, seraient nuisibles, s'il s'ajoutait à leur irrésistible attrait l'assurance d'un amour autrefois ardent, d'un dévouement sublime? Elles entraveraient notre marche, tant il est doux de s'attarder près de qui vous aime. L'incertitude du Passé, comme de l'Avenir, est un adorable bienfait de la Prudence qui nous guide : respectons ses lois prévoyantes, mais connaissons sa main; pressentons nos destinées pour en savourer le bonheur, et sachons qu'il faut, avant tout, le mériter pour en jouir.

Que ceux que nos prétentions font sourire, et dont je respecte les divergences, curieux des raisons qu'ils m'opposent, me disent pourquoi j'aime le chien et me gare du chat., justifient mon horreur pour l'eau et les lames tranchantes, alors que l'incendie et les armes à feu m'émeuvent fort modérément. — Pourquoi ces impressions de « déjà vu » à l'aspect d'un nouveau visage, d'un paysage, d'une maison s'offrant à vous pour la première fois ? — d'où naissent ces espoirs, ces craintes, ces divinations obsédantes, suscités par des inconnus ?

Pourquoi l'Inde, ses temples, ses forêts et ses dieux m'attirent-ils puissamment, lorsque l'Europe m'indiffère? Pourquoi ai-je frémi à l'aspect des débris exhumés de la vieille Egypte, et longuement rêvé devant les sarcophages de Memphis, quand je reste fermé à tout ce qui émane du continent chinois à la jeune Amérique... Pourquoi mon cœur ému d'intérêt passionné à l'ombre du Forum, sur les gradins du Colisée, les ruines des Palais, les colonnes brisées du Temple de Vesta, est-il sensible enfin à la gloire de Rome antique, lorsque Rome chrétienne dresse en vain sans l'intéresser le poème des Basiliques au-dessus des Cryptes sacrées ?... Pourquoi le divin Parthénon ne dit-il rien à mes préférences, quand je m'efforce de goûter le ciel bleu de l'Attique, son art, ses sages, ses héros?

M'abuserais-je aussi, cherchant avec tant d'autres dans nos vies antérieures, le secret des intuitions qui jaillissent de toutes parts? — Et l'aversion et l'attirance, qu'aucune réciprocité ne consacrent, sont-elles l'œuvre du hasard? — Et l'envol des âmes humaines vers l'idéal qui les appelle serait-il un leurre dont le Maître délecterait sa cruauté?

Non! — on ne rêve pas l'impossible — Cet élan et ces souvenirs, ces aperçus de la vie magnifique et bonne, c'est — ce doit être — la promesse, écrite sur nos fronts, de l'Immortalité.

27 septembre 1905.

JEAN DE VIDOUZE.

DEUX LETTRES SUR LES GAMAHÉS

Photographies du Périsprit dans les pierres volcaniques.

1re LETTRE

Photographies antédiluviennes. — Ce qu'en pensaient les alchimistes. — Le merveilleux modernisé. — Le périsprit rayonne et se dessine dans les laves. — Les gamahés dans les 3 règnes. — Un mot sur la paléontologie. — Vieilles sculptures et amulettes.

Mon cher Rédacteur,

Puisque vous voulez bien me permettre d'aborder dans votre excellente Revue une question qui se rattache de près aux études spirites — car elle touche à la fois

aux religions primitives et aux phénomènes psychiques, — j'userai largement de votre hospitalité. J'espère obtenir l'attention de vos lecteurs moins par l'attrait du merveilleux, qui ne manque pas cependant en ces matières, que par l'intérêt des preuves que j'apporte. Ces preuves sont tangibles, visibles, à la portée de tout le monde et telles enfin qu'aujourd'hui les exigent nos ironiques sceptiques ou nos prétentieux néantistes, toujours disposés à nier la prééminence de l'esprit sur la matière. C'est la matière même qui se chargera de les réfuter. Les preuves... nous n'avons qu'à nous baisser pour en prendre, elles roulent sous nos pas : ce sont des pierres, généralement des silex agatiques, où l'on distingue des portraits d'hommes, des figures d'animaux, non pas des fantaisies sculptées ou gravées par des sauvages primitifs, mais des dessins très nets, formés par les veines mêmes du minéral lorsqu'il était en fusion. Ces objets s'appellent des *Gamahés* (1). Personne ne s'en occupe plus aujourd'hui; je proteste: ils offrent le plus grand intérêt.

On raconte, dans les encyclopédies, que les alchimistes maures les ont remarqués les premiers; *kamaa* en arabe signifie *relief*, d'où les mots *gamahé, camée* etc. Il est vrai que d'autres étymologistes s'évertuent, sans grand succès, à y retrouver le latin, le grec, même l'hébreu. Peu nous importe; le mot n'est qu'une convention; c'est l'objet lui-même qui mérite notre attention, car les gamahés ont une utilité plus grande qu'on ne saurait croire.

Paracelse et d'autres chercheurs y ont vu des créations mystérieuses de certains démons ou génies de la terre. Gaffarel (2) en parle aussi dans ses livres fort oubliés; mais il se garde généralement d'émettre une opinion personnelle, il craint le fagot; en revanche, il s'étend sur l'opinion des autres avec une inépuisable prodigalité de citations, comme il était de mode alors pour un homme érudit. Je ne conseillerai certes à personne ces lectures fastidieuses; mais il est bon néanmoins de ne pas les ignorer; elles nous mettent en garde contre les errements de nos pères.

Les anciens (3) ont en effet connu les gamahés ; mais ils leur attribuaient des origines qui ne peuvent plus nous paraître admissibles: car il y a pour un esprit observateur merveilles et merveilles, par exemple le merveilleux improbable et le merveilleux rationnel. Le premier n'est jamais qu'un rêve ou un cauchemar de l'ignorance: c'est le dragon vorace qui engloutit le soleil pendant une éclipse... et le rend; c'est un génie rapide qui passe dans le sillage d'une étoile filante, c'est l'armée des Tritons rugissants, à l'assaut des falaises.

Ce sont là des explications de troglodytes devenues pour nous de poétiques enfantillages. Le merveilleux rationnel au contraire, c'est le fait réel, connu, avéré, mais dont les causes premières demeurent cependant obscures : c'est l'éclipse de notre soleil dont nous ignorons toujours la structure et qui ménage encore aux astronomes tant de surprises ; c'est le bolide qui vient on ne sait d'où, c'est le flux et le reflux dont les causes magnétiques ou électro-magnétiques restent discutables.

Le merveilleux improbable des gamahés a fait son temps, les gnomes ou les titans ne les façonnent plus dans les cavernes sombres pour les répandre ensuite par monts et par vaux ; aujourd'hui, nous examinons ces cailloux sans parti pris, sans préjugés et nous cherchons de quelle source ou de quel filon ils nous viennent sans trop nous attarder aux légendes.



FIG. 1. — SÉRIE DE PORTRAITS SUR LA MÊME PIERRE. — La tête qui a une patte d'animal sur la bouche n'a que la largeur d'un grain d'orge. Ce groupe représente probablement les victimes d'une catastrophe. A part, se trouve une espèce d'anthropomorphe avec un collier de barbe (Silex jaune poli. Tous les dessins en gris verdâtre dans la pâte.)
Dimensions de la plus grosse tête : 4 m/m sur 4 m/m

1. Les clichés que nous publions et que nous devons à l'obligeance de l'auteur, sont empruntés à un de ses ouvrages : *Les Gamahés et leurs Origines*. J. A. Lecompte. En vente à la Librairie Initiatique, 23 rue Saint-Merri.

2. Gaffarel (Jacques) passe à tort pour avoir traité sérieusement la question des gamahés. Il était tenu à une certaine réserve, et avait intérêt à ménager le Saint Office, car il était bibliothécaire du cardinal de Richelieu et aumônier de Louis XIII. Ses ouvrages sont rares.

3. Les anciens sont ici nos *anciens* classiques presque des modernes, les Latins, les Grecs, les Egyptiens, les Assyriens. Qu'est-ce que 3000 ou 4000 ans ? Les portraits des gamahés peuvent provenir parfois d'une humanité qui vivait il y a 90.000 ans, les Chelléens.

C'est pourquoi je reviens tout de suite à mon sujet : j'ai à démontrer que le gamahé est un argument de grande valeur entre les mains du spiritualiste. Non pas un argument contondant, comme un ironiste m'en fit un jour la remarque, mais un témoin irréfutable, car le *gamahé est une impression psychique dans la pierre en fusion*. Que de fois il m'est arrivé d'ébranler les convictions d'irréductibles athées en leur montrant le portrait bien accusé d'un homme ou d'un animal dans la cassure d'un silex. « Eh quoi, pensaient-ils, le hasard pourrait atteindre à cette perfection ? Et ce hasard se renouvellerait des milliards de fois ? Non, cela ne saurait être. Comment donc ces dessins ont-ils pu se former dans la substance intime de ces pierres, où n'a pu intervenir la main de l'homme ? Comment de pareilles choses sont-elles possibles ? » Et ils finissaient par dire, comme Gaffarel : *Inauditæ curiositates*, curiosités inouïes ! Puis comme ils cherchaient une explication, je leur glissais la mienne : je leur parlais de la radiation de la chaleur, de l'électricité, des fluides humains, de la pensée. Oh ! la radiation de la pensée ; mes bons matérialistes trouvaient d'abord cette conception un peu osée ; puis ils y venaient peu à peu.

Après tout, la pensée vole bien sur les ailes de la télégraphie sans fil, pourquoi ne volerait-elle pas sans l'appareil télégraphique ? Que disons-nous ? Cet appareil, c'est nous-même ou bien c'est notre cerveau si vous l'exigez. Nos idées ne se communiquent pas toujours, je le reconnais, mais les dépêches non plus, selon que l'appareil est ou n'est pas en contact. Trouverez-vous meilleure comparaison pour expliquer la télépathie ?

Allons plus loin : parlons de la photographie des pensées. Ici des protestations ne manquent jamais de s'élever : ce n'est pas là un fait acquis pour tout le monde. Pour moi, je n'en doute pas, encore faut-il que l'expérience soit bien conduite. Mais allez convertir à cette croyance des gens qui ne veulent même pas tenter l'expérience, endurcis qu'ils sont dans le terre-à-terre des connaissances officiellement admises. Néanmoins j'y parviens quelquefois. Je prends des silex portant l'empreinte d'une figure humaine bien au point. Et j'explique ma théorie. Nul doute possible, cette photographie naturelle n'est point l'œuvre d'un artiste préhistorique ; celui qui posa involontairement devant ce caillou est mort depuis longtemps, depuis des milliers d'années, dans quelque cataclysme volcanique ; mais son image nous reste : elle a rayonné à distance, puis s'est imprimée dans la lave incandescente ; c'est le résultat d'un phénomène encore incompréhensible pour nous, mais sur lequel nous possédons déjà quelques données. Des figures siliciques, j'en ai sous la main, par centaines. Donc le fait n'est pas exceptionnel ; il n'a été que mal observé.



Avers



Revers

FIG. 2. — UNCORNIFÈRE NOIR. — D'un côté, on voit un personnage à tête bovine, artificielle sans doute. Le dessin est dans la pâte. En réalité il n'y a qu'une corne ; celle de gauche, la plus longue, a été faite avec un outil, probablement par le primitif qui a gravé au revers une tête de mort pour compléter ce qu'il croyait être une amulette. Près de la tête du cornifère, un symbole dans la pâte, qui a été observé sur d'autres pierres. C'est une fleur sur un rocher. Le personnage s'incline devant cet objet. (Silex résinoïde, Dessin noir.) *Dimensions* : 2° 1/4. larg. 2°

Je possède des pièces fort curieuses, dont l'origine psychique paraît indiscutable pour tout observateur consciencieux. J'en donne ici quelques exemples, en regrettant sincèrement de n'être pas en mesure d'offrir aux lecteurs du *Progrès spirite* de plus nombreux clichés. Mais qu'on s'en console : un dessin ne démontre rien, en somme ; ce sont les pierres mêmes qu'il faut examiner.

Tout le monde peut en chercher et en ramasser. Les gamahés ne sont pas si

rares qu'on se l'imagine (1) ; les belles pièces seules le sont évidemment, comme les vieilles médailles bien conservées ; cependant sur un gamahé brisé, avarié mais « au point », on peut encore se rendre compte des irradiations de la personnalité agissante.

Ici une observation importante trouve sa place : beaucoup de gamahés représentent des animaux ; les effigies de chiens, de loups, de chats, de renards, de taureaux, d'oiseaux se rencontrent fréquemment autour de Paris et en Touraine, seules contrées que j'aie explorées avec assiduité ; les têtes de chien surtout se comptent en majorité. Il faut donc en conclure que les animaux dits supérieurs ont une personnalité qui rayonne comme celle de l'homme et se fixe dans le silex en fusion, quand toutes les conditions du phénomène sont remplies. Faut-il croire pour cela que les animaux ont une « âme » analogue à l'esprit humain, survivant au corps, ayant conscience d'elle même? Je laisse à d'autres le soin de trancher cette question, elle m'entraînerait trop loin de mon sujet, et je me borne ici à dire que les gamahés d'animaux me paraissent être plus nombreux que les gamahés humains. Ce fait s'explique, à mon avis, fort naturellement, puisqu'à l'époque de leur formation, l'humanité n'était pas aussi nombreuse que l'animalité ; et même actuellement il en est encore ainsi.

Certaines personnes, croyant avoir trouvé des gamahés, m'ont apporté quelquefois des pierres où l'on reconnaissait la forme d'un coquillage, d'une plume, etc. Je crois utile de répéter pour ceux qui l'ignoreraient, qu'un vrai gamahé n'est pas le résultat d'une empreinte matérielle mais d'une empreinte périspritale. Les marbres et autres minéraux qui portent des traces d'insectes, de crustacés, de reptiles, de plantes, de fruits, ne sont point pour cela des gamahés. Ces objets relèvent seulement de la paléontologie, c'est à-dire de l'étude des corps organiques pris dans la pâte des minéraux ou y ayant laissé leur moulage. Les gamahés, au contraire, gardent non pas la reproduction des corps organiques, mais l'empreinte psychique d'une personnalité, ce qui est tout différent.



Fig. 3. — En détresse. — Deux personnages, qui semblent être dans une embarcation, lèvent les bras et appellent au secours. La tête de l'un n'est visible que lorsqu'on mouille la pierre ; encore n'obtient-on que des traces ; mais l'autre est très nette et porte une coiffure caractéristique. Est-ce un casque ou un bonnet ? On ne saurait le dire. Le fini des détails et la figure très bien venue rendent ce gamahé précieux. (Tout le dessin est dans la pâte. Le plus petit personnage est habillé d'un vêtement marron ; l'autre, d'un violet bleuâtre. Argile blanche et grise.)

Dimensions : haut. 3 c. larg. 2 c.

Il faut rejeter au rang des curiosités douteuses les gamahés qui ne sont point exclusivement dans la pâte de la pierre. Autrement on s'exposerait à prendre pour des effets du rayonnement psychique les amulettes ou de simples débris de sculpture ; encore ces débris ont-ils un grand intérêt au point de vue archéologique. Il ne faut pas faire fi non plus des amulettes ; nombreuses et variées, on peut les grouper par catégories intéressantes pour l'histoire des religions. Ainsi, par exemple, j'ai constaté qu'aux environs de Paris et dans le bassin de la Loire nos ancêtres ont adoré la Lune sous ses trois formes, pleine, en quartier et en croissant. J'en ai recueilli beaucoup d'échantillons. Vous trouverez également partout, même à la surface du sol, des profils humains analogues à celui qu'on voit à la figure 4. Ces profils sont bizarres et d'époques diverses ; souvent, ils apparaissent coiffés d'une calotte ou d'une espèce de bonnet de fourrure ; car la plupart de ces amulettes remontent à une époque où la température était polaire dans nos régions. Mais on ne saurait en déterminer exactement l'époque, car il y a eu plusieurs périodes glaciaires.

Parmi ces pierres, on en trouve qui représentent des crabes taillés grossière-

1. Il n'y a guère que les silex qui portent d'innombrables gamahés ; pourtant on en trouve dans les trois règnes de la nature : d'abord dans d'autres minéraux, laves, marbres, etc. Puis dans les veines du bois, notamment du noyer ; enfin sur le corps des animaux et des hommes. Dans ce dernier cas, ils sont plus connus sous le nom d'envies. Il est notoire que la pensée de la mère prend une forme et s'imprime quelquefois, sur le corps de l'enfant.

On cite fréquemment de semblables phénomènes constatés sur des animaux domestiques.

ment ou gravés, des poissons, des phoques très reconnaissables, des têtes de

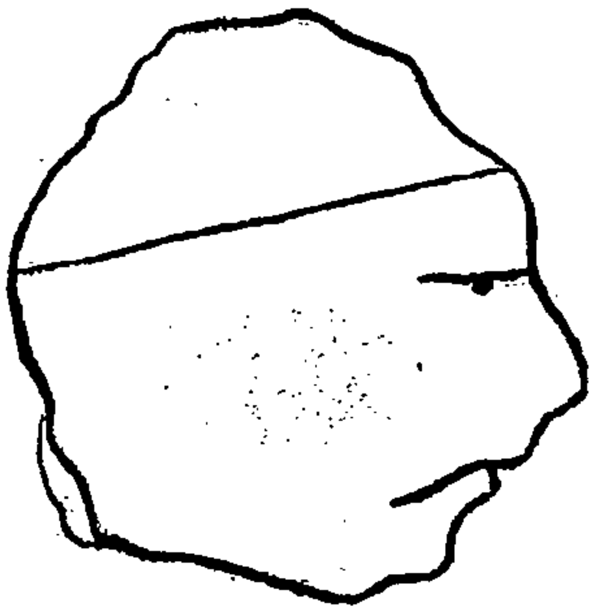


Fig. 4. — Exemple d'amulette d'un primitif. — Le sauvage qui trouva ce caillou avait remarqué le parti qu'il pouvait tirer de certaines taches pour parfaire une figure humaine et, ainsi, se procurer sans grand travail une amulette. Il a procédé par rayures et sillons, après avoir taillé le profil, problablement à coups de silex. A l'envers, existe une cavité en forme de tête de mort. C'est peut-être l'ébauche d'un sigillum (Argile blanche et grise, porcelaine naturelle.)
Dimensions : haut. 27 m/m, larg. 25 m/m.

chiens de toutes dimensions, quelques têtes de lions ou de léopards, des oies ou oiseaux de rivages analogues, etc.

Toutes ces effigies sont d'un art primitif, (1) et cependant les silex sont taillés avec une telle sûreté de frappe qu'on se demande si ces artistes barbares n'avaient pas quelque procédé, maintenant perdu, de couper le silex aussi facilement que le bois.

Quoi qu'il en soit, un examen approfondi de ces idoles vous convaincra que les hommes primitifs avaient, eux aussi, remarqué les gamahés bien avant les alchimistes du Moyen Age et même les philosophes d'Alexandrie. Les Magdaléniens, les Solutréens, les Moustériens (2) encore peut-être, devaient avoir des yeux de lynx ; on reste confondu de leur perspicacité ; car c'est presque toujours sur un gamahé naturel, sur une agate ornée d'un buste, d'une tête d'homme ou d'un profil d'animal, qu'on trouve trace de leurs travaux ; ici, ils ont gravé par-dessus le gamahé une de leurs compositions grossières, tête de mort, ébauche de poisson, de phoque, etc. ; ailleurs on voit un certain signe qui se rapporte au culte de la Lune : c'est une encoche qui servait probablement de sceau pour les transactions.

En appuyant ce sigillum sur de la terre grasse, on obtenait un relief, figurant en petit une tranche de fruit, une côte de melon. Or parmi les amulettes lunaires, il en est ayant cette forme ; on les façonnait en coupant des « rognons » de silex sphériques en quatre quartiers ; chaque quartier se distribuait aux adeptes de ce culte et ils emportaient pieusement sur eux la représentation de l'astre des nuits. Que faisaient-ils de ces amulettes ? Ce que font les catholiques de leurs médailles de saints et de saintes. Ils les vénéraient pour se rendre favorables leurs divinités. Il est supposable encore que certaines amulettes servaient de monnaie. L'impossibilité où étaient ces primitifs d'imiter le gamahé naturel formé de veines colorées donnait à ces objets une valeur réelle et les rendait aisément reconnaissables. Ces talismans servaient donc, je crois, à deux fins : les transactions se payaient en pierres fétiches et, quand vint avec l'âge de bronze l'usage des monnaies en métal, on jeta la plupart de ces cailloux sur le sol où nous les retrouvons aujourd'hui à foison, cassés, ébréchés, presque méconnaissables. Mais on en trouve quelques-uns qui ont traversé les siècles sans accident. Ce sont les amulettes qui avaient de la chance.

J. A. Lecompte.

(A suivre).

1. J'ai trouvé deux échantillons taillés qu'il faut voir par transparence. L'invention des tableaux transparents remonte loin.

2. Voici d'après M. Roisel (*Essai chronologique des temps préhistoriques*) quelques dates approximatives. Les Chelléens auraient vécu entre 88.000 et 75.000 ans avant Jésus-Christ. Ensuite viennent les Moustériens jusque vers 46.000 ans. Les Solutréens succèdent jusqu'en 35.500 ans. Les Magdaléniens vivent de cette époque à 25.000 ans. Les Robenhauziens paraissent et vont jusqu'à l'âge de bronze, qui commence vers 14.500 ans avant Jésus-Christ et dure environ 10.500 ans.

Les périodes glaciaires reviennent à jour fixe calculé astronomiquement sur le pôle boréal tous les 21.000 ans tandis que sur le pôle opposé se produit une période contraire de chaleur. Ces périodes alternant d'un pôle à l'autre, voici les dates positives du maximum pour l'hémisphère Nord : Périodes glaciaires 72.250 av. J. C. Période caniculaire 61.750. P. G. 51.250. P. C. 40.750. P. G. 30.250. P.C. 19.750. P.G. 9.250. Av. J.C. + P.C. 1.250 après Jésus-Christ, au temps de Saint Louis. P.G. 11.750 ap. J.-C.

POURQUOI SOUFFRIR ?

Dans le calme du jour, près d'un bouton de rose,
Je songeais au passé... C'est lorsque tout repose
Qu'on aime voyager au champ du souvenir :
On revoit son aurore, et, quand tout va finir,
De mille questions s'emplit l'âme inquiète ;
Le Mont des préjugés en débris s'émiette...

Formidable apparaît le Pourquoi des douleurs !
Et, dans l'enchaînement des jours voilés de pleurs,
L'homme cherche ses joies avarement comptées.
Comme sur un sommet que les âpres montées
Rendent délicieux au voyageur surpris,
Je regardais, d'en haut, l'aire où mes pieds meur-
[tris,]
Des lambeaux de ma chair, de mon sang, de ma
[flamme],
Avaient jonché le sol. Et ma lèvre eut un blâme :
« Pourquoi, jusqu'au dernier de nos infimes jours,
« Le Créateur cruel et dur mit-il toujours
« Une souffrance, un mal dans les plus douces
[choses ?]
« La flétrissure au cœur? le ver au sein des ro-
[ses ?.. »]

Le soleil, au Zénith, ardait sur les buissons;
Les abeilles volaient, poursuivant leurs moissons;
Les oiseaux, fatigués, se taisaient dans les arbres,
Et les rayons glissaient aux nudités des marbres.
Un enivrant parfum monta, comme un encens :
Je m'éveillai, surpris sous l'extase des sens.
Les roses éclataient, vives, impatientes;
Au baiser du soleil, leurs corolles riantes
S'offraient avec amour, dans un suprême orgueil.

« Quel éclat, quel parfum, dis-je, suivant de
[l'œil]
Un bouton que la sève émouvait, frissonnante.
Le calice écarté, la pulpe rayonnante,
Bijou très précieux, dans l'écrin de velours,
Colorait tendrement ses délicats contours.
Les pétales cachaient la fleur inviolée,
Tel un chaste bandeau sur la beauté voilée;
Et, sentant l'heure grave au mystère d'amour,
Je voulais voir s'ouvrir la Rose au Dieu du Jour.

Sous les appels ardents — peut-être une prière —
La fleur s'émut, vibra, naquit à la lumière;
Et, dans l'effort vainqueur, un pétale sanglant
Se déchira, meurtri. Je crus en voir le sang,
Comme en suavités montait l'âme des Roses.
Cette chair de satin prête aux métamorphoses
Résolvait, simplement, ma vaine question :
Souffrant, ainsi que nous, dans son ascension,
Elle s'épanouit aux aurores nouvelles,
Et déchire ses flancs, en déployant ses ailes....

7 février 1905.

JEAN DE VIDOUZE.

L'ACTUALITÉ

La vague terrestre.

Vous êtes-vous jamais demandé, en présence de la foi profonde, excessive et naïve qui caractérise la généralité de ceux qui vivent sur la mer ou de la mer, quelle est la principale source de ce sentiment, chez eux si puissant et si développé ?

Ne croyez-vous pas, sans crainte d'aboutir au paradoxe, qu'il provienne en partie de l'influence des relations perpétuelles établies entre la mer et ces créatures qui, de par leur métier, ont à l'affronter journellement ; influence née d'un danger permanent, et à laquelle ces mêmes hommes, tout habitués qu'ils y soient, opposent un juste et nécessaire contrepoids, fait, non d'un fatalisme débonnaire, mais d'une extrême confiance en la Providence.

En lisant la relation des récentes et successives catastrophes de tremblement de terre qui dévastèrent la Calabre au cours du mois de septembre dernier, je me suis laissé aller à établir un certain parallèle entre cet état d'âme du marin ballotté au gré des flots en fureur, du naufragé désespérément cramponné à une frêle épave et déjà à moitié enseveli, et celui de l'homme reposant en toute confiance sur cette terre instable, sur ce « plancher des vaches », réputé inébranlable, alors que, tout à coup, sans prévenir, il se met à frissonner en s'entr'ouvrant.

Chez l'un comme chez l'autre, se devinent les mêmes affres, se font entendre les mêmes plaintes, les mêmes lamentations et implorations désespérées ; et, si, dans ce rapprochement, quelque inattendu qu'il soit et quelque osé qu'il semble, les éléments de comparaison peuvent paraître quelque peu disproportionnés, cela tiendra peut-être uniquement à ce que l'horreur des derniers surpasse encore celle des premiers.

C'est que le tremblement de terre est un de ces bouleversements d'autant plus terrible qu'on ne peut le prévoir, et qu'à la soudaineté de ses manifestations, dont on ne saurait déterminer la durée, non plus que l'importance, s'ajoute la quasi-certitude de l'impossibilité de tout secours humain.

C'est qu'au milieu du chaos des maisons en ruines ou croulantes, parmi les cadavres épars, sur ce sol dévasté, sillonné d'énormes crevasses, se fermant pour se rouvrir plus loin sous les formidables et incessantes poussées oscillatoires d'une force grondante, cachée et indomptable, les habitants, à demi fous, fuyant éperdus, ont vite fait de se rendre compte de leur faiblesse et de leur impuissance.

Et à qui s'adresser, grands dieux ! lorsque ce roc qui les soutient, qu'ils s'étaient accoutumés à considérer comme le symbole de la solidité, se met, lui aussi, à chanceler, quand tout semble prêt à manquer sous leurs pas et qu'il ne reste plus que la suprême perspective de la fuite ! Ah, fuir ! mais où !

Le marin l'envisage également cette

impossible solution, lorsque, en présence de l'agitation traîtresse de la mer, il se trouve obligé de compter avec elle, la gueuse, à la merci du gouffre prêt à s'entr'ouvrir pour l'engloutir, linceul mouvant toujours prêt à l'envelopper. Lui aussi demande à fuir !....

Et, si, à certains moments de répit, en tête-à-tête avec lui-même, l'homme, seul entre le ciel et l'eau, ou seul au milieu des fleurs, par un calme soir de printemps, sent son âme s'élever insensiblement, que ne doit-il pas ressentir au moment critique où son bateau sombre ou que la terre tremble..... lorsqu'à la crainte du « plus jamais », de la destruction peut-être tout proche, vient s'ajouter l'horreur du présent, vide de tout espoir ; lorsque le salut immédiat réside dans la fuite et qu'il sait la fuite impossible !

C'est dans ces instants inoubliables, en face de la révolte des éléments déchaînés, qu'il se reconnaît impuissant à conjurer, que l'homme, forcé d'avouer sa faiblesse et sa nullité, et ayant perdu tout autre espoir, s'en remet toujours finalement à Dieu, et sent renaître ou s'affermir sa foi en la Providence.

Seulement, il lui arrive de s'égarer dans le dédale des complications confessionnelles dont on s'est toujours plu à farcir la conception de cette dernière, et c'est alors que, ne sachant plus « à quel saint se vouer », il nous fait assister à ces scènes naïves et contradictoires, faites de résignation suprême, de confiance et de doute alternatifs, dans le genre de celles qui suivirent les récents désastres de la Calabre et que nous rapportent les témoins oculaires :

Ici, au bas d'un village détruit, dans un campement improvisé, une trentaine de femmes, les yeux secs d'avoir trop pleuré, entourent une Madone sans tête et sans bras, en clamant vers le ciel de sourdes lamentations.

Là, c'est un saint de pierre qui, la tête autrefois penchée dans une attitude de méditation, l'a maintenant, par suite d'une secousse sismique, relevée vers le ciel. Et le peuple, tout autour, criant « miracle », l'implore avec ferveur, confiant.

A Zannaro, l'église s'étant écroulée, les sinistrés ont recueilli des vases sacrés et des statues de saints et ont édifié une église en plein air, avec le ciel pour voûte et la terre incertaine pour plancher. Puis les femmes du lieu supplient la Madone et l'Enfant Jésus d'intervenir.

Par contre, à Parghelia, dont pas une maison n'est restée debout, on a vu des femmes entourer la Madone et la battre parce qu'elle ne les avait pas protégées, puis tendre leur poing menaçant vers la mer, du côté du Stromboli grondant, qu'on devinait dans la brume.

Mais ce qui, surtout, stupéfie et terrorise les gens du peuple, c'est que les églises, tout comme les maisons ordinaires, s'écroulent. Quoi ! les statues de la Madone, les Christs sur leur croix et autres effigies sont broyés comme de simples cheminées ? C'est donc que Dieu abandonne la Calabre !

Les prêtres essayent de remonter cet impie courant d'incrédulité et organisent des processions. A Paola, ville de la Calabre citérieure, on voit de longues théories de prêtres, de femmes et d'enfants, promenant à travers les rues désolées les statues des saints, en suppliant le Ciel de faire cesser les tragiques secousses. Tout à coup, comme la foule était inclinée dévotement, le sol tremble, tout le monde s'enfuit, laissant ainsi la Madone et les saints, tombés à terre, un peu plus détériorés que tout à l'heure, et prouvant assez comiquement que ce sont quelquefois les bonnes jambes, à l'instar de la foi, qui sauvent.

L'imagination surexcitée se donne libre cours, et à Messine, on a constaté un curieux cas de suggestion collective : un jeune homme, malade, ayant déclaré qu'il voyait la Vierge, toute la foule cria qu'elle la voyait aussi. Il était une heure du matin, et une procession tumultueuse se forma sur-le-champ...

Voilà, en somme, à quels « à-côté », j'allais dire : extravagances, aboutissent souvent les pratiques traditionnelles des doctrines générales les plus répandues.

Le spiritisme, par contre, tout en suffisant à donner à ses adeptes une assurance et une confiance pour le moins égales à celles de ces dernières, a, de plus, le grand avantage, dans son simple rationalisme, étayé de faits probants, de relier, dans une noble et directe envolée, sans le concours douteux de tout un peuple de formes inertes, l'âme de l'humble mortel au puissant et intuitif réconfort de l'Esprit Supérieur.

C'est ce qui lui permettra, d'ailleurs, de maintenir hautement sa rivalité, et pendant un certain temps : jusqu'à ce qu'il triomphe.

LUCIEN BOISSENET.

REVUES ÉTRANGÈRES

I

CONSTANCIA. — Les conférences spirites se suivent à la Société « Constancia » de Buenos-Ayres, et elles sont suivies avec intérêt par le public. *La Revue* publie ce mois-ci celle M. Luis E. Odio sur *la vie future* et celle de M. Cosme Mariño, directeur de « Constancia ».

Après avoir présenté les raisons et les faits qui démontrent la réalité de la vie future, M. Odio répond aux objections des adversaires du spiritisme contre les évocations et montre leur utilité tant pour les vivants que pour les désincarnés.

Aux vivants elles prouvent qu'ils sont très loin de connaître toutes les lois de la nature, surtout celles qui les touchent de plus près, et qu'après ce que nous appelons la mort, il y a quelque chose, bon ou mauvais, pour nous, suivant que nous l'avons préparé nous-mêmes. Notre sort dans la vie future est entre nos mains.

Pour les désincarnés, les évocations ne sont pas moins utiles, à condition qu'elles soient faites convenablement. Elles renseignent les esprits égarés sur leur situation actuelle et les aident à l'améliorer. C'est la communion universelle.

M. Cosme Mariño répond aussi aux objections des antispirites, — car c'est surtout les objections qu'il importe de résoudre, maintenant que la réalité des faits est presque universellement reconnue et que l'on n'est plus divisé que sur leur interprétation.

Les spirites soutiennent que l'âme est antérieure au corps terrestre, qu'elle a animé d'autres corps et, qu'après cette vie, elle en animera de nouveaux.

Si l'âme est antérieure au corps, disent leurs adversaires, pourquoi, à la naissance, est-elle dépourvue de tout savoir et obligée sans cesse de recommencer ? Pourquoi, si elle a développé son être moral et intellectuel, perd-elle une série d'années à rapprendre ce qu'elle a appris ? Quel est le but de l'enfance, si elle n'apporte à l'esprit aucun avantage positif et si elle sert seulement à donner du travail aux parents et tant de soucis et d'inquiétudes ?

Il nous faudrait un long article pour résumer les réponses que M. Mariño donne à ces questions. Nous dirons seulement que le conférencier explique très bien pourquoi — et dans quelle mesure — l'enfant a oublié ses vies antérieures et est obligé, jusqu'à un certain point, de recommencer une évolution déjà faite — en partie — ; mais il ne paraît pas avoir suffisamment répondu à la dernière question. L'enfant n'est pas seulement une cause de soucis et de peines pour ses parents : ce n'est là qu'une des faces de la vie et la moindre. Il est aussi la source des joies les plus nobles et les plus pures. C'est surtout par l'enfant que s'exerce et se développe la faculté aimante de l'homme. Un monde sans enfant est à peine concevable. S'imagine-t-on les esprits arrivant sur terre dans des corps adultes ? Il nous semble qu'ils flotteraient comme sans racines, sans aucun lien entre eux ni avec le milieu qui les aurait vus surgir.

Non, ce n'est pas là non plus qu'il faut chercher chicane à la bonne mère Nature.

LUZ Y UNION. — Le spiritisme n'est pas une religion ni un culte, dit Théophile dans cette *Revue*; mais il est la synthèse morale la plus parfaite qui soit connue jusqu'à ce jour.

Non seulement le spiritisme n'est pas une religion, mais il tend à détruire toutes les religions considérées comme un ensemble de dogmes révélés, d'une acceptation forcée, intangibles et indiscutables.

Le spiritisme détruit les religions en ce sens qu'il démontre que la révélation est un fait naturel et fréquent qui ne peut jamais dépasser les limites du contingent et du relatif, puisqu'elle est l'œuvre d'êtres relatifs et imparfaits, plus ou moins savants, plus ou moins bons, mais limités en tous sens.

La révélation de la vérité et du bien absolus, telle que l'entendent les religions, serait d'ailleurs inutile puisque cette vérité serait incompréhensible pour l'être humain qui n'est que relatif.

Le spiritisme détruit aussi tous les cultes en ce sens qu'il affirme que l'accomplissement du devoir ne consiste pas dans la pratique de telle ou telle formule, de tel ou tel rite, imposés par les religions. Le bien consiste dans la pratique des actes qui contribuent au bien-être moral et matériel de l'individu et de la collectivité.

Le spiritisme pourra seul résoudre la question sociale dans la mesure du possible. Si le socialisme matérialiste arrivait à triompher, au lieu d'être un élément du bien-être général, il causerait des calamités sans nombre, des luttes cruelles et inhumaines ; car la philosophie matérialiste, limitant l'existence humaine à la vie présente, cette vie acquiert une importance capitale, suprême, et tous les moyens deviennent bons pour que cette courte

existence soit le plus agréable possible : *Vivre beaucoup et vivre bien,* telle est la formule morale du matérialisme. Le spiritisme, au contraire, sans tomber dans l'ascétisme religieux, admet l'usage modéré de toutes les choses utiles au corps et à l'âme et n'en condamne que l'abus. Tels sont les principes d'éthique développés par Théophile.

*
* *

El Crepusculo.— Toutes les vérités ne sont pas agréables à entendre. En voici quelques-unes qui sont dans ce cas.

En grande majorité les spirites sont ignorants et, par cette raison, ils vivent de la lettre morte de l'idéal qu'ils disent professer.

Les plus ignorants étant ordinairement les plus présomptueux, il arrive souvent qu'ils assument des charges bien au-dessus de leurs aptitudes.

« Quels ont été les résultats qu'ont donnés les centres spirites dirigés par de tels éléments ? Désastreux à tous égards. »

M. X.., qui nous dit ces vérités et plusieurs autres dans *le Crépuscule,* n'a pas complètement tort. Mais ce n'est pas seulement en spiritisme que nous voyons — par le temps qui court — les ignorants au pinacle, la division dans les partis et la stérilité dans les actes. Les autres domaines, religieux, politiques, scientifiques, littéraires, artistiques, etc., sont dans le même cas. C'est une maladie générale, qu'il serait fort intéressant d'étudier dans ses causes, afin d'en découvrir le remède. On ne saurait donc trop attirer l'attention des penseurs sur ce sujet, et M. X.., qui décrit si bien le mal, devrait pousser ses recherches dans cette direction.

*
* *

Harbinger of Light.— Cette revue rapporte dans son dernier numéro un fait très digne d'être noté et qu'elle emprunte à l'excellente *Review of Review.* En voici le résumé :

Les premiers *Quakers* qui arrivèrent à Boston en 1655 furent mis en prison puis renvoyés en Angleterre deux ans plus tard. Or, ces hommes intrépides retournèrent en Amérique sur un vaisseau conduit par deux hommes qui ignoraient totalement, ainsi qu'eux-mêmes, l'art de la navigation. Cela n'empêcha pas le voyage de s'effectuer sans encombre dans les conditions que voici :

Chaque jour les *Quakers* tenaient un meeting silencieux pendant lequel l'un ou plusieurs d'entre eux recevaient mentalement une instruction sur la route à suivre jusqu'au lendemain. Le pilote improvisé venait alors prendre des ordres et conduisait le bateau en conséquence. Il arriva un jour que les passagers aperçurent une flotte étrangère qui aurait vraisemblablement capturé leur embarcation, si un brouillard qui s'éleva et s'épaissit rapidement n'était venu la cacher aux regards de la flotte.

Ce fut le seul incident du voyage.

Nos *Quakers* et leurs guides, qui n'avaient nulle connaissance ni les uns ni les autres de la longitude et de la latitude, arrivèrent tout droit à New-Amsterdam, près de New-York, le but de leur voyage !

Ce fait est relaté comme absolument authentique.

*
* *

La même Revue (1er août) consacre un petit article à la Société d'Etudes psychiques récemment fondée à Milan et croit que la jeune Société a tout ce qu'il faut pour faire de bonne besogne ayant l'heur, dès sa naissance, de compter en son sein nombre d'esprits distingués, très aptes à poursuivre dans de bonnes conditions ces recherches d'un si haut intérêt.

La Société compte déjà quatorze professeurs d'université, y compris Lombroso, cinq docteurs en médecine, trois avocats, etc.

Elle a comme Président d'honneur le sénateur Fogazzaro, romancier distingué, comme Vice-Président Oderico, membre du Parlement italien et pour secrétaire le Dr Ferrari. Le Conseil est également formé de personnalités de valeur.

Souhaitons donc que de ce brillant foyer émane dans l'avenir un peu de lumière. Souhaitons aussi que Paris secoue quelque peu sa torpeur en voyant l'activité que l'on déploie de tous côtés à l'étranger pour l'étude des phénomènes psychiques et, pris d'une louable émulation, donne enfin à cette étude la place qu'elle mérite.

II

Constancia. — La question traitée par Don Fernando Paquet dans sa conférence à la Société « Constancia » est celle ci : « Dans les guérisons par le moyen du magnétisme, l'intervention des esprits est-elle possible? Comment peut-on connaître si le magnétiseur guérit par ses propres fluides ou s'il est aidé par les esprits ? »

Cette conférence est bien documentée.

M. Paquet a étudié, non pas seulement quelques professeurs modernes, mais les anciens, ceux qui, observant sans idées préconçues, ont le mieux vu les phénomènes et les ont peut-être le mieux interprétés.

L'orateur estime, contrairement aux magnétiseurs à tendances matérialistes, que l'agent magnétique, le fluide, ne joue pas le principal rôle dans les cures magnétiques. Ce ne sont pas toujours les personnes douées d'une constitution herculéenne et d'une puissance nerveuse extraordinaire qui obtiennent les meilleurs résultats. On ne conçoit pas d'ailleurs comment un fluide matériel agirait s'il n'était mu et dirigé par une force intelligente. Cette force, c'est précisément la volonté. Si l'esprit incarné peut agir sur les malades, l'esprit désincarné doit le pouvoir mieux encore.

La conclusion de Don Paquet est que l'intervention des esprits est possible dans la guérison des maladies par le moyen du magnétisme, mais il est difficile de déterminer d'une manière précise quand et comment ils interviennent, car ces interventions sont d'un caractère intime et perceptible seulement par le magnétiseur.

L'opérateur reconnaît le concours que lui donnent les esprits par un sentiment de bien-être, il se fatigue moins et répare ses forces bien plus vite que celui qui est abandonné à ses seules ressources.

Luz y Union. — Une femme est restée en catalepsie pendant trente-deux ans. Mme Amalia Domingo Soler, voulant rechercher les causes de ce phénomène, a interrogé son guide spirituel et en publie la réponse dans *Lumière et Union*.

Cette femme aurait été reine dans une existence précédente et aurait tenu injustement un de ses sujets en prison pendant trente-deux ans. C'est pour réparer cette faute que, dans une nouvelle incarnation, la ci-devant reine s'est soumise à vivre dans une humble famille et à subir l'état cataleptique pendant le même temps qu'avait duré la captivité de sa victime.

Cette explication peut être diversement interprétée. Pourquoi, par exemple, la reine coupable s'est-elle réincarnée dans une famille pauvre, à la charge de laquelle elle est restée pendant trente-deux ans sans lui rendre aucun service? Pourquoi n'aurait-elle pas aussi bien expié sa faute en se rendant utile à ses semblables?

Ce qu'il y a d'important à noter, c'est que la peine a été choisie par la coupable elle-même et non imposée par un Dieu jaloux et vengeur.

Mais, dira-t-on, si chacun est libre de réparer ou non, dans une autre vie, les fautes qu'il a commises, la plupart s'en abstiendront et la justice ne sera jamais satisfaite!

L'objection aurait quelque valeur s'il était indifférent à l'esprit de progresser ou de reculer. Sa faute l'a fait descendre dans l'échelle de la perfection. S'il ne la répare pas il restera là sans pouvoir monter plus haut. S'il en commet d'autres, il descendra encore plus bas, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il marche à rebours de sa destinée et qu'il veuille tourner bride.

Revisto de estudios psiquicos (Valparaiso). — L'empereur Maximilien du Mexique, fusillé à Queretaro, il y a trente-huit ans, est apparu dernièrement dans son château de Miramar. La *Revue d'Etudes psychiques* raconte cette apparition. Un ancien serviteur de Maximilien est gardien du château et chargé de le faire visiter aux étrangers. Un jour, un étranger demande à visiter le château. Quoi qu'il fût un peu tard, le gardien y consentit. Le visiteur allait comme un homme qui en connaissait tous les détours, au grand étonnement du gardien, obligé de rengainer ses explications accoutumées.

Arrivé dans une pièce, le visiteur dit : Cette table n'était pas là autrefois... Le vieux serviteur surpris regarde attentivement l'étranger et reconnaît son maître. Il veut lui baiser la main, mais l'étranger disparaît brusquement par une porte que l'on n'ouvre jamais aux visiteurs.

Il est regrettable que cette apparition n'ait pas eu d'autres témoins, elle n'aurait pas été si facile à classer parmi les hallucinations. Mais pourquoi le gardien a-t-il été exempt de pareilles hallucinations pendant trente-huit ans ? Savants, répondez, vous qui savez tout, et le reste.

La nueva era publie un article sur le mystère des rêves, d'après les observations d'un savant allemand, le Dr Yooss de Berlin. Ces observations nous paraissent très sujettes à caution et il est douteux que le mystère des rêves soit expliqué par elles. Heureusement chacun a plus ou moins ses observations propres pour contrôler celles du docteur allemand.

Contrairement à ce que l'on croit en général, dit-il, les enfants rêvent beaucoup moins que les adultes, et ceux-ci rêvent plus entre vingt et trente ans que pendant le reste de leur vie. Il est très rare, ajoute le Dr Yooss, que l'on rêve de choses agréables, réjouissantes, mais bien le contraire.

Cela dépend du régime physique et surtout moral du rêveur. Chacun peut en juger par sa propre expérience et celle de ses proches.

Une chose de tout point surprenante et que le Dr Yooss a constatée chez beaucoup de sujets, est que les criminels ne rêvent pas. Plus est grand le délit commis par eux, moins ils rêvent.

La chose serait en effet bien surprenante si elle était vraie. Mais il faut distinguer les criminels tout à fait endurcis — il n'y en a pas un sur mille — des autres. On pourrait en citer un grand nombre qui, tourmentés par leurs rêves, sont allés eux-mêmes se mettre entre les mains de la justice qui ne les soupçonnait nullement.

Estudos psychicos (de Lisbonne). — Le Dr Sousa Canto, directeur de cette revue, publie une série d'articles en « réponse à un incrédule ». Pour avoir le droit de porter un jugement sur une question, dit l'auteur, il faut l'avoir étudiée. Au chimiste, on demande les lois des réactions, au mathématicien, les lois des nombres, au juriste les lois positives. Et dans le domaine psychique, tout le monde prétend juger sans connaître. Combien d'années avez-vous travaillé ? Quelles expériences avez-vous faites ? Quels phénomènes avez-vous obtenus ? Quelle interprétation leur avez-vous donnée ? Quelles théories connaissez-vous ? Quelles raisons avez-vous d'adopter l'une ou l'autre ?

Rien ! Vous ne connaissez ni les faits, ni les théories psychiques et vous les condamnez. Aucun tribunal ne procède de cette façon sommaire.

Hortense Bouet,

AUTOMNE ET PRINTEMPS

Un de nos bons amis, spirite dévoué, depuis longtemps sur la brèche, et que les lecteurs du *Progrès Spirite* connaissent bien : Démophile, a publié dans le *Petit Charitois* du 21 octobre, les pensées suivantes, aussi poétiques que philosophiques :

Le Vieillard à l'Hirondelle

Oiseau du printemps, hôte fidèle qui chaque année revenais trouver le vieux nid que tu avais suspendu au-dessus de ma porte, voilà que l'automne te fait partir pour la rive étrangère, et que tu laisses mon seuil béni par ta présence.

Ainsi que toi, mon âme bientôt doit s'envoler ailleurs ; ainsi que toi, elle déploie son aile pour aller chercher un ciel plus doux, et si tu reviens babiller sur ma fenêtre, au soleil d'un avril nouveau, peut-être, ne me voyant plus, tu diras : Où donc est allé le vieillard ?

Il aura touché le rivage où resplendit l'immortalité, où l'attendent dans la lumière les êtres chers débarqués avant lui, où, délivré de la lourde chaîne qui le retient captif, son esprit aura pris un libre essor et pourra se désaltérer à la source de la vérité.

Oui, si tu reviens et que tu voies ma demeure déserte, c'est que j'aurai quitté l'exil, pour retourner dans la patrie où fleurit sous un soleil radieux un éternel printemps.

Issus de la même source, tous deux dans nos migrations nous obéissons aux lois de la destinée. Adieu donc, Messagère des beaux jours ! Va où la mystérieuse nature t'appelle, et que celle-ci te soit clémente !

Démophile.

Un autre de nos frères en croyance, également fort connu pour ses productions littéraires et médianimiques, François Durosier, a traduit en gracieux vers la prose touchante de Démophile. Nos lecteurs nous sauront gré de leur faire connaître cette double inspiration :

A MON AMI DÉMOPHILE

Le Vieillard et l'Hirondelle

Il est vide, le nid que le dernier printemps
Trouva plein d'oiselets au doux gazouillement.
Vide !... suspendu, morne au-dessus de ma porte !
Et le souffle piquant que l'automne m'apporte
M'endeuille comme lui — vieillard rivé au sol,
Quels espoirs, hirondelle, accompagnent ton [vol ?...

L'espoir qu'à ton retour de la terre étrangère
Tu parcourras mon ciel de ton aile légère,
Caressant ma fenêtre, appelant de l'Avril
Les boutons sur la branche et le joyeux babil...
Mais l'hiver de mes ans couvre mon front de [givre...
Peut-être qu'au printemps j'aurai cessé de vivre...

J'aurai touché la rive où l'immortalité
Resplendit pour l'Esprit, en gloire, en vérité ;
Où règnent la Justice et la Bonté féconde,
La Beauté, le Savoir, l'Amour, la paix profonde.

Là je reverrai ceux dont les terrestres yeux,
Eteints pour les vivants, se sont rouverts aux [cieux.

Petit oiseau léger, aux purs instincts, alerte,
Si tu vois au printemps ma fenêtre déserte
Dis-toi : « l'Homme est parti pour un destin [meilleur.
« S'il a reçu tel sort de l'Amour créateur,
« Je puis, étant sa sœur, et comme lui mortelle,
« Trouver le Paradis où renaît l'hirondelle. »

François Durosier.

Belfort, 28 octobre 1905.

BIBLIOGRAPHIE

Le Ternaire magique de Shatan

Envoûtement, Incubat, Vampirisme, par Charles Lancelin, Paris, H. Daragon, 1905.

Les principaux faits qui ont donné droit de cité à la croyance en Satan, d'après l'auteur, et qui forment ce qu'il appelle « le ternaire magique » sont l'envoûtement, l'incubat et le vampirisme. Avant d'entrer dans son sujet, M. Lancelin donne en guise de préface, des notes ésotériques sur le « shatanisme » où il nous renseigne sur le rôle de la femme dans le lucifërisme, sur le sabbat, les messes noires, etc. Nous ne conseillons pas trop aux personnes trop impressionnables de lire ces notes, cela pourrait leur donner le cauchemar. Passons au Ternaire.

L'envoûtement existe, nous assure M. Lancelin, et il en cite des exemples nombreux ; mais il ne faut pas l'attribuer à Shatan, puisque cet illustre personnage n'est qu'un mythe. L'auteur essaye d'en donner une explication scientifique qu'il tire de l'hypnotisme. Après quoi il parle d'envoûtements par le « sacrifice du sang ». Ici encore, nous avons des exemples, mais malheureusement peu d'explications. Comment donc s'opère ce sacrifice du sang et à qui est-il offert ? Mystère. M. Lancelin le sait bien mais il ne veut pas le dire :

« Je sais. Comment ai-je appris ? Peu importe ! Je sais — et cela suffit... Je raconte ce que je sais. Que le penseur médite et croie, ou que l'esprit léger passe avec un haussement d'épaules — cela m'indiffère profondément ; je dis ce que je pense être la vérité. »

Nous voilà donc à la discrétion de M. Lancelin qui *sait* et pourra nous envoûter, quand il lui plaira sans que nous puissions lui rendre la pareille. Heureusement que c'est un honnête homme ! Toutefois, il aurait peut-être aussi bien fait de ne rien dire, de ne pas nous mettre l'eau à la bouche... ou la crainte au cœur.

L'incubat n'est pas moins réel que l'envoûtement, paraît-il, et Shatan n'y est pas moins étranger, toujours pour la même raison. A qui ou à quoi faut-il donc l'attribuer ? Le principal, sinon le seul coupable, c'est le spiritisme. Il suffit de se livrer aux évocations spirites sans études préalables pour devenir incube ou succube. « Le premier venu, lorsqu'il est au courant des conditions où il doit se placer et des pratiques qu'il convient de mettre en œuvre, toutes plus simples et plus faciles les unes que les autres, peut se livrer à volonté à l'incubat. »

Quant au vampirisme, il peut relever d'autres causes que des évocations spirites, mais il se rattache souvent à cette cause. On ne saurait donc trop étudier les sciences occultes et autres avant de se hasarder à faire des expériences spirites, et, pour cela, il est bon de se mettre bien docilement sous la haute direction des savants en *us*.

Nous sommes d'accord avec M. Lancelin sur ce point qu'il est fort désirable qu'on ne se livre aux évocations d'esprits qu'après une préparation suffisante ; mais nous ne croyons pas cependant que les évocations soient aussi dangereuses qu'il le prétend. Nous dirons plus : les exemples de dangers courus que cite l'auteur sont précisément le fait de savants qui croyaient mieux faire que le commun des mortels et ont voulu expérimenter sans rien connaître ni de la théorie ni de la pratique du spiritisme.

Qu'on ne vienne donc pas, sous prétexte de nous délivrer de l'empire de Shatan, nous soumettre au despotisme de la science, occulte ou officielle.

Les spirites sont modestes ; ils ne disent pas : nous *savons*, mais nous *cherchons*, et leurs recherches se portent de préférence au-dessus plutôt qu'au-dessous de leur niveau moral et intellectuel. Ils s'efforcent de se mettre en rapport avec de bons sinon de grands esprits, au lieu de se complaire parmi les coques et les larves, dans les bas-fonds de l'astral.

Et c'est pourquoi ils prétendent que les évocations ne les effrayent pas et leur sont au contraire profitables.

Et d'ailleurs, en ce domaine comme

dans tous les autres, l'expérience personnelle, à ses risques et périls, est encore la meilleure des initiations.

HORTENSE BOUËT

ÉCHOS ET NOUVELLES

SPIRITISME

Question et réponse. — L'Anglais Hogdson. — Jeanne d'Arc, le matérialiste et le prêtre.

Quelques-uns des lecteurs de la *Liberté* m'écrivent pour me poser la question suivante :

« Quel est l'homme dont les expériences prouvent le plus et le mieux la réalité de la survie et la possibilité de communication entre les vivants et les morts ?

Je n'hésite pas à répondre : cet homme est l'Anglais Hogdson et ses expériences sont celles qu'il a faites, en Amérique, avec Mme Piper.

Journellement, pendant des années, devant des *centaines* de témoins, des douzaines de morts ont prouvé leur identité sans qu'on puisse faire intervenir :

La fraude ;

L'hallucination ;

La télépathie ;

Les phénomènes du subconscient.

Les preuves étaient de telle nature qu'il fallait faire parfois de patientes enquêtes pour arriver à contrôler les affirmations des disparus.

La plus rigoureuse méthode scientifique a été, non seulement employée, mais dépassée, si je puis dire.

Ce n'est pas le *médium* seul qui était l'objet d'une surveillance de tous les instants, c'étaient encore tous les membres de sa famille, même ceux qui ne l'approchaient pas !...

Les consultants, inconnus du médium, arrivaient parfois masqués et toujours, toujours, on se trouvait devant cette constatation que la présence du mort était évidente.

Parfois, Mme Piper écrivait de la main droite, sous la dictée d'un mort, de la main gauche, sous la dictée d'un autre mort, les deux mains écrivant simultanément des choses différentes et, pendant que les deux mains écrivaient sur deux feuilles, la bouche exprimait les pensées d'un troisième mort.

Voilà ce qu'on ne sait pas en France. Voilà ce qu'il faut dire et redire pour lutter contre le matérialisme grandissant.

Si, au temps de Jeanne d'Arc, on avait eu les idées d'aujourd'hui, le matérialisme aurait dit à l'héroïne :

« Vous êtes une névrosée et vous avez des hallucinations de la vue et de l'ouïe. »

Le prêtre lui aurait dit :

« N'écoutez pas vos voix, Jeanne, car elles viennent de Satan, qui peut se déguiser en ange de lumière. »

La plus belle page de l'Histoire de France n'existerait pas, et M. Thalamas ne serait pas célèbre aujourd'hui.

Si les Christ, les Jeanne et les saint Paul sont des malades, puissions-nous avoir, bientôt, un ou deux malades de cette envergure.

La France s'en portera mieux !

ALBIN VALABRÈGUE.

(Extrait de la *Liberté*, 21 août.)

FAIT SPIRITE CONSOLANT

Lagny, 24 septembre 1905.

Cher Directeur,

Je vous écris sous l'impression fortement émue que vient de me faire éprouver un nouveau fait indéniable, constaté par moi il y a une demi-heure dans ma chambre même.

Je cherchais en vain depuis cinq jours une épingle de cravate à laquelle mon mari tenait. Cette épingle avait disparu subitement de ma chambre, où moi et ceux qui m'entourent l'avions vainement cherchée avec persistance.

Ce matin, je déployai une couverture posée sur le pied d'un lit, et après l'avoir remise avec soin, je posai dessus un veston de flanelle blanche. Quelques instants après, le désir me vint de changer ce veston de place : en le soulevant je vis, posée sur la couverture, l'épingle tant cherchée et je sentis une fois encore, avec une profonde reconnaissance, palpiter l'Au-delà tout près de moi et participer à ma vie l'Enfant adorée que je pleure avec désespoir depuis quatre ans sept mois. La certitude de sa chère tendresse veillant sur moi, la constatation de ses facultés célestes m'ont une fois de plus soulevée au-dessus de ma douleur réconfortée.

Cela ne durera pas, je le sais : la blessure est trop profonde, trop saignante ; mais c'est un instant d'accalmie sur le calvaire, et j'en bénis, en ce moment, Dieu de toute mon âme reconnaissante.

Agréez, cher Directeur, l'assurance de ma profonde sympathie.

NOÉMIE GRASSE.

RÊVE COLLECTIF VERIDIQUE

POUR DES OSSEMENTS PROFANÉS DANS UN CIMETIÈRE

Castel di Sangro (*Italie*), *mai* 1905.

Dans la jolie petite ville de Castel di Sangro, perdue au milieu des hautes montagnes de l'Abruzze Aquilen, et jusqu'à hier presque ensevelie sous la neige, s'est passé un fait qui a ému et occupé, ces jours derniers, les autorités locales et toute la population.

M. Pascal Cocozza, un excellent homme, garde champêtre de M. le baron Raphaël Corrado, la nuit du 3 mars dernier, vit en rêve son père, mort depuis dix ans, qui lui reprocha et à ses frères de l'avoir oublié et, chose encore plus grave, de laisser que ses pauvres ossements, déterrés par les fossoyeurs, restassent derrière la tour du cimetière, sur la neige, en proie aux loups ! M. Cocozza, vivement impressionné par ce rêve macabre, le raconta le lendemain à sa sœur. A sa grande surprise, cette dernière lui déclara qu'elle *avait fait exactement le même rêve*. Alors, le bon garde, sans plus tarder, et malgré la tourmente de neige, prit son fusil et se rendit au cimetière, qui s'étend sur un mont dominant la ville ; là, derrière la tour, parmi les ronces et sur la neige, *qui gardait des traces de pattes de loups*, il vit des ossements humains ! Le songe avait donc été véridique.

Naturellement, M. Cocozza dénonça le gardien du cimetière, M. François Mannarelli, au faisant fonctions de maire, M. Fiorangelo Frattura : celui-ci passa la dénonciation au juge de paix, M. Casoria, qui ordonna l'arrestation de M. Mannarelli et de trois autres fossoyeurs. Les inculpés, pour s'excuser, disent que, comme le temps fixé pour l'exhumation des cadavres et pour leur translation à l'ossuaire — *dix ans* — venait justement d'expirer, et qu'ils étaient en train de s'occuper de ce déménagement à l'arrivée de la nuit, surpris par le froid et la neige, ils n'avaient pas pu transporter une partie des ossements. En attendant, dans leur système de défense, les fossoyeurs ont tenté de nier que les ossements trouvés étaient ceux du père de M. Cocozza ; cela leur permettait de contester au garde champêtre de pouvoir de se considérer comme lésé par la négligence des fossoyeurs. Mais il résulte de renseignements confidentiels, et après d'autres recherches faites au cimetière, que les ossements étaient réellement ceux de M. Cocozza père, décédé depuis dix ans ; le juge de paix s'est même tellement fait une conviction à ce sujet, à cause de la façon dont se sont déroulés les événements, ainsi que pour la coïncidence remarquable des dix ans fixés pour l'exhumation des ossements, que non seulement il a fait transcrire dans le procès-verbal le récit du rêve de M. Cocozza, mais encore il a consenti à ce que ce dernier se constituât partie civile dans le procès, en reconnaissant dans la négligence envers les restes du père, une lésion aux droits du fils, une offense à ses intérêts.

Après cela, il me semble évident que le songe a été véridique sous tous les rapports. Si, d'un côté, il n'exclut pas la possibilité d'une action télépathique des fossoyeurs sur les percipients, il implique toutefois aussi l'intervention d'un agent extra-humain, qui était le seul à connaître que les loups s'attaquaient *à ces ossements, et non pas à d'autres*. D'ailleurs, les fossoyeurs, au moment de l'exhumation, ne pouvaient pas savoir à qui appartenaient ces ossements, parce qu'ils n'étaient marqués que d'une croix et d'un chiffre. Enfin, — chose remarquable — ce rêve est synchrone chez les deux percipients, les seuls intéressés.

Dr GUIDO FIOCCA-NOVI.

(*Annales des sciences psychiques*).

PENSÉES

Le devoir a la vertu de nous faire sentir la réalité du monde positif tout en nous en détachant.

Nous avons bien de la peine à n'être pas de l'avis de notre amour-propre et à ne pas trouver du goût à qui nous trouve du mérite.

Soyons vrais, là est le secret de l'éloquence et de la vertu, là est l'autorité morale ; c'est la plus haute maxime de l'art et de la vie.

(Extrait du *Journal intime* de H. J. AMIEL).

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de:

« Un frère en croyance du Brésil ».	1 fr.
Un facteur des Postes de la Creuse.	1 —
Mme H. Bouët, Garches.	5 —
M. A. G. — Paris (3e versement). .	50 —

Tous nos remerciements à nos souscripteurs.

Le Gérant : A. BOYER. Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

11e Année. — No 12 Décembre 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

LES DANGERS DE LA MÉDIUMNITÉ

(*suite*)

Médiums orgueilleux

Le nombre en est grand, l'orgueil étant, de toutes les plaies morales, la plus prompte à s'envenimer, la plus lente à guérir. Certains de ces médiums se persuadent, dans la folie de leur aveuglement, qu'ils sont bien au-dessus du reste des humains ; qu'une faveur du ciel leur fit l'âme plus haute, l'intelligence plus claire, la raison plus droite, la conscience plus pure que celle de leurs semblables. Ils admettent trop volontiers leur supériorité intellectuelle et morale, leur prépondérance en toutes choses, la gloire de leur rôle. Leurs facultés médianimiques leur apparaissent comme une couronne royale qu'ils se posent eux-mêmes sur le front.

Au lieu de se pénétrer du véritable esprit de l'enseignement spirite, qui veut la douceur, la modestie, l'humilité vraie, ils se haussent sur le faux piédestal qu'ils se sont élevé, prêchant avec une faconde boursouflée et autoritaire, aux simples, aux ignorants qui les écoutent, des leçons de morale qu'ils ont puisées dans des livres bien plus que dans leur conscience.

S'ils savaient combien ils sont ridicules aux yeux des investigateurs de la pensée qui, le crayon, la plume ou le pinceau à la main, voyant ces prétentieux sur leurs tréteaux, les prennent sur le vif, analysant leurs sensations, leurs tendances, toute l'exubérance de leur orgueil, pour en enrichir leur propre collection de biographies intimes !...

Il y a une dizaine d'années, un médium très orgueilleux — non sans valeur peut-être — « qui n'acceptait jamais la moindre observation des autres mortels, de peur de froisser ses guides spirituels »... (guides naturellement fort au-dessus de l'humanité et même des autres mentors de l'espace)... ce médium nous adressa plusieurs *communications* signées : George Sand.

Le grand écrivain s'y flagellait sottement, s'y rabaissait moralement, et cela dans un style qui — hélas ! — ne rappelait en rien celui de l'auteur de *Consuelo*.

« De grâce, écrivîmes-nous au médium, n'acceptez pas aveuglément de tels messages. Ils doivent être apocryphes. N'oubliez pas que George Sand fut un grand et noble esprit, ouvert à toutes les idées généreuses, à toutes les réformes utiles, à tout ce qui peut améliorer le sort des humbles et élever le niveau moral de l'humanité. Ses œuvres furent, dans un renouveau de poésie et d'amour, dans un cadre de verdure et de fleurs, une nouvelle forme de l'art immortel, une nouvelle révélation à l'humanité des lois éternelles de la beauté, de la justice et de la bonté.

« Ce ne sont point quelques écarts de jeunesse, sans doute exagérés, et qui furent peut-être les étapes nécessaires à ce vigoureux esprit pour atteindre à la hauteur de sagesse virile et calme d'où il domine son siècle... ce ne sont point ces écarts qui peuvent enlever leur mérite aux qualités éminentes — de cœur et d'esprit — qui ont illuminé la dernière période de la vie de George Sand et semé leurs rayons et leurs parfums dans ses œuvres magistrales et bénies...

« Réfléchissez, réfléchissez encore ; pesez ces communications à leur juste poids, soumettez-les au contrôle d'autres Esprits,

désincarnés ou incarnés, et surtout à celui de votre raison, de votre expérience... Faites vibrer, à leur sujet, ces cordes intimes de l'âme, cachées au plus profond de nous-mêmes et qui nous révèlent parfois le vrai par intuition. Et vous verrez ce que vous vous répondrez à vous-même.

« Pour moi, je suis convaincu que ces pages, signées George Sand, ne sont pas de l'illustre écrivain : d'abord, parce qu'elles ne peuvent donner un juste aperçu de son état d'âme, qu'elles jugent ridiculement inférieur ; ensuite, parce qu'elles ne rappellent en rien la manière charmante ou profonde du Maître qui a laissé une trace incomparable dans notre littérature... »

Ajouterai-je que mes observations manquèrent totalement leur but auprès du médium orgueilleux ? On le devine aisément. J'avais osé porter la main sur l'arche sainte de son orgueil : j'aurais dû tomber foudroyé !

Quant à « la bonne dame de Nohant », comme l'appelaient ses paysans du Berry ; quant à l'auteur immortel de *La Petite Fadette* et de *La Mare au Diable*, de *Mauprat* et du *Marquis de Villemer*, c'est-à-dire la raison la plus haute jointe à la poésie la plus suave et au sentiment le plus délicat, il resta, bien entendu, aux yeux de ce médium orgueilleux et certainement trompé, un esprit vulgaire pleurant, dans l'Au-delà, sur des fautes personnelles depuis longtemps effacées, et n'ayant, d'ailleurs, rien conservé de ses qualités morales et de son génie.

Notez qu'après mes observations, pourtant très fraternelles, le médium orgueilleux, aigri contre moi, cessa brusquement toute correspondance avec un frère en croyance assez audacieux pour lui dire ce qu'il pensait être la vérité.

∴

Dans l'exemple que nous venons de citer, on remarquera que l'orgueil du médium, quoique très évident, n'a porté préjudice à personne. Mais ce médium avait manifesté l'intention de publier ses communications apocryphes : il eût ainsi altéré la vérité, au grand préjudice du bien. Ce cas nous parut grave. Nous voulûmes éviter cette publicité outrageante pour la mémoire de George Sand et dangereuse pour le spiritisme lui-même. Et je crois bien que le médium, tout en repoussant notre manière de voir avec indignation, n'alla pas jusqu'à donner de la publicité à ses communications.

Ce fut toujours cela d'évité. Tant d'autres agissent contrairement, sans le moindre scrupule, ternissant la réputation d'êtres qui furent généralement connus, aimés et estimés ! Parce que ces êtres sont aujourd'hui des Esprits, est-il moins répréhensible de les exhiber faussement sous des dehors odieux ? Et quand c'est l'Esprit lui-même qui se flagelle moralement, quand la communication doit être signée de son nom, ne sera-ce pas plus compromettant encore pour le spiritisme, d'admettre et de publier cette communication sans restriction et sans contrôle ?.. Oh ! médiums, réfléchissez !..

L'étude du spiritisme, bien que laissant à chacun son libre examen, son libre arbitre, n'autorise pas les médiums à traîner dans la boue les plus belles, les plus hautes natures, parce que ces esprits éminents eurent d'autres conceptions de la vie que ces médiums eux-mêmes.

L'idéal de chacun de nous est discutable mais respectable, et nous ne devons pas fouler aux pieds de notre orgueil les systèmes philosophiques, les opinions religieuses ou morales qui ne répondent pas à nos propres aspirations. Nous pouvons les discuter, certes ! mais non les flétrir, à moins qu'ils ne produisent des effets désastreux sur l'humanité. Tel ne fut pas le cas de George Sand, dont la philosophie sereine, tout imprégnée de spiritisme, ne peut que guider les sociétés dans leurs évolutions successives vers le vrai, le juste et le beau éternels.

Femme de génie, sœur morale de Victor Hugo, elle fut une de ces étoiles rayonnantes qui éclairent les lendemains meilleurs de l'humanité, dans les ténèbres actuelles de sa vie sociale, de sa vie morale.

Mais l'orgueil est un mauvais conseiller, et les médiums qui y donnent accès dans leur conscience sont si fiers de voir signées de noms illustres les communications qu'ils reçoivent du monde invisible, que si un message attribué à l'Esprit d'Archimède, par exemple, leur disait que ce grand géomètre fut un philosophe chrétien (plus de deux siècles avant Jésus-Christ), et que Jésus lui-même s'adonnait à la géométrie en ses moments de loisir, certains de ces médiums ne se feraient pas faute d'enrichir les annales du spiritisme de ces absurdités... en les publiant.

Que d'opuscules, de brochures, d'ouvrages plus importants même, dus à la *prétendue* collaboration des *invisibles*, n'ont eu leur apparente raison d'être et n'ont trouvé la possibilité de leur éclosion que

dans le cerveau enfiévré d'un médium orgueilleux !...

Nous avons lu des brochures d'une puérilité niaise, de gros volumes inutiles, pour ne pas dire plus, et nous avons rougi de les voir attribués par les médiums orgueilleux qui avaient obtenu ces communications, à des Esprits éminents, nos frères supérieurs de l'Espace !

La bêtise humaine est incommensurable, dit-on. Certaines productions médianimiques — ou soi-disant telles — sont faites, malheureusement, pour ratifier cette opinion.

⁂

O Médiumnité ! nous t'admirons, mais quand tu mérites vraiment de l'être. Tu es la plus belle des facultés humaines, celle qui, dans la noire et insalubre prison de la Terre, fait pénétrer un peu d'air pur avec les visions lumineuses et consolantes de l'au-delà. Mais il faut que les médiums progressent moralement ; qu'ils s'attachent à voir vraiment le but supérieur à atteindre, c'est-à-dire l'avancement de leur âme dans la hiérarchie spirituelle. Alors, mieux inspirés, plus sages, plus conscients, ils seront tous — comme le sont quelques-uns — des êtres de sagesse et de bonté, sans égoïsme et sans orgueil, véritablement dignes de nous transmettre l'enseignement des Esprits élevés.

(*A suivre*).

A. Laurent de Faget.

LA CONSCIENCE

J'ai parfois entendu des esprits fantasques, ou coutumiers de paradoxes, poser cette interrogation : « Où est le bien ? où est le mal ? quelle limite les sépare ? »

Questions agitées sans profit — Que répondre, en effet, qui ne soit oiseux, à qui ne trouve en lui nulle raison pour les résoudre ?

Hier, ce fut un chrétien, catholique fervent, d'incontestable intelligence, qui, dissertant sur les bienfaits et les nécessités de la religion, tout en s'avouant peut-être hérétique, émit l'aphorisme suivant :

«En dehors de la mentalité mise au cœur des races par la religion catholique, la conscience n'existe pas !

« Ce que vous appelez conscience, issu, par avatar, de la discipline religieuse, est exclusif aux peuples qui ont pratiqué notre Foi. C'est la conséquence évidente de la longue observation ancestrale d'une loi qui fit de la mortification, de la charité, de la lutte contre la chair, des vertus, ignorées jusqu'alors du monde.

« La conscience n'est point un don spécial et gratuit du Créateur à la créature ».

— Comment, protestai-je, sans relever l'injustice voulue envers les stoïciens et les sages de tous les âges, ce sens averti que nous surprenons chez l'enfant...

— Avatar, affaire de race.

— ... Cette joie pure, succédant à une action généreuse, ce besoin de descendre en soi pour se juger., ces luttes, où le criminel lui même...

— Le criminel redoute les conséquences de sa faute ; il craint la justice des hommes, le châtiment qu'elle comporte, c'est tout.

— Les remords...

— Celui qui en ressent les affres, eut, dans son ascendance, la cause que je signalais. Sans la connaître, il en hérite.

— Mais...

— Ce qui est naturel à l'homme, c'est la férocité des instincts, la grossièreté des penchants, l'égoïsme et l'orgueil. Voilà son apanage. L'humanité est mauvaise. Grattez la civilisation, enlevez la peur du gendarme, vous la trouvez vouée à tous les bas instincts.

« Voilà donc, pensai-je, où l'injustice et l'expérience du monde conduisent ce croyant, austère et vertueux, hanté d'inaccessibles perfections, dont le pessimisme morose se laisse influencer par un fanatisme intransigeant.

— « Cherchez,poursuivait-il, cherchez en dehors des peuples initiés au Christianisme, chez les anciens du Paganisme, les Mages de la Perse, les prêtres de l'Egypte, les Philosophes de la Grèce. Vous y trouverez la justice, la dignité, les « vertus civiques ». Vous voudriez y voir en vain cette moralité issue de l'Evangile, ces vertus généreuses et désintéressées, ces vertus austères dont le Christ nous prêcha la nécessité, qui créèrent à l'homme une mentalité nouvelle : ce que vous appelez conscience. Non ! la conscience originelle n'existe pas. On se la fait »

Je restai muet, évoquant Plutarque et les exemples rassurants dont l'Histoire est illuminée. J'ai l'horreur des discussions stériles : devant le parti pris je proteste à peine. Je m'éloignai, emportant de cet

entretien l'impression d'un mal suprême, superposé à d'autres maux.

Non qu'il m'eût ébranlé ! L'œil impartial et incorruptible de la conscience, plus ou moins clairvoyant selon l'avancement moral des individus, reste toujours pour moi le sceau du Créateur sur sa créature. En la jetant dans la bataille, il lui devait un bouclier. Il lui donna l'instinct de la conservation quant à la vie matérielle, et pourvut son âme de la conscience, sentinelle qui veille à la vie morale de l'âme, miroir où elle juge et peut mesurer ses actions.

Qu'on ne m'objecte pas que ce sont les souffrances recherchées et voulues qui, pour l'ascète et le chrétien, créèrent ce juge sévère qui, dès lors, ne sommeilla plus. La mortification nous prouve seulement la clairvoyance de l'esprit qui développe ainsi ses forces, domptant la chair à son profit. Mais, en devançant l'heure où la douleur opère sur l'âme préparée, et en exagérant la lutte, l'homme ne se montre-t-il pas présomptueux ? ce dont témoigneraient les chutes, profondes et inattendues, de certaines vertus très hautes ?

Hélas ! oui, l'homme est faible par essence. L'austérité et le perfectionnement qu'elle comporte, sont ignorés du plus grand nombre, voué à la marche insensible et lente que la Nature a mesurée.

Ils n'arrivent pas moins à ces destins qui nous attendent : ne serait-ce pas manquer à la charité chrétienne que les en croire exclus ? Les étapes, pour si longues qu'elles paraissent, seront toujours franchies, car la douleur qui nous épure nous atteindra, malgré nos répugnances et notre recul effrayé. Le grand niveau nous courbe tous, et le but de la vie ne nous apparaît qu'au-delà du mal nécessaire.

Je laisse de côté le rôle de ces « avancés » qui, hors du troupeau marchant dans l'ornière, semblent prendre les raccourcis qui abrégeraient le chemin. Je ne veux voir, dans son ensemble, que ce troupeau, en sa primitive indigence, pour en expurger la conscience, l'arracher aux voiles qui nous la cachent. Je veux en épier les mouvements secrets et rétrogrades qui sanctionnent l'acte sauvage, l'abattement qui suit le crime, le dégoût et la satiété, fruits de l'assouvissement des instincts grossiers. Voir dans tout cela la conscience, vague, timide et hésitante lumière qui s'accuse à peine, mais luit à son heure.

Nous ne créons rien. La vie met en valeur les germes déposés par Dieu : c'est l'évolution ! Les conditions, les circonstances hâtent ou entravent ces éclosions : forcément elles se produisent. Et voilà pourquoi, nous, Spirites, nous croyons à la pluralité des existences, car la Vie est si courte, la perfection si loin !

Non ! la conscience, ce refuge toujours ouvert au faible et au petit, n'est pas le résultat des vertus passées d'une race. Elle s'élève et s'élargit par l'effort et l'action dans la lutte imposée, quel que soit le milieu où l'on évolue. Elle nous fut donnée à l'heure des germinations mystérieuses. Et, de même que l'âme, dont elle est une partie si intégrante qu'il nous paraît impossible de les séparer, elle ne peut périr.

Elle parle dans l'abjection, trouble la quiétude du crime, cause la honte de l'oisif, l'agitation de l'ignorant, son instabilité dans la chasse au bonheur. Elle s'épanouit au contact du bien, et son élément est la Paix.

Ainsi que le soleil fait éclore les fleurs, la conscience fait naître et mûrir en nous le plus magnifique des dons de la Foi : la confiance en l'avenir.

Dans les consciences agitées par les bruits du siècle, obstruées ou ternies des hideurs de l'Argent, sachons voir la lueur sans cesse étouffée, émergeant des efforts où les hommes cherchent l'oubli. Les protestations importunes qui les jettent aux actes fous, stupéfiants pour la raison, nous crient l'inquiétude des âmes et l'impuissance du désir. L'évidence ressort du crime que l'on commet pour l'étouffer.

Où serait sans cela la logique des choses ?

Nous allons vers le Bien — tous ! poussés par la force impulsive qu'il ne faut point nier — ce serait nier Dieu ! Sans guide ? qui pourrait le croire ?

Quoi ! le Seigneur, Maître des Mondes, eût attendu pour nous le donner, la doctrine du Christ d'il y a deux mille ans ? Je ne nierai pas le progrès que nous apporta la religion chrétienne, l'effet puissant de l'Evangile, mais — avant lui — l'humanité n'avait donc pas eu de conscience pour se conduire et se rassurer ? Et la sagesse des Bouddha, des Confucius, des Platon, eût été comme des fruits épars dus... au hasard sur l'arbre humain, sauvageon du désert, triste élément des transmissions de vie matérielle et stérile, où l'âme sommeillait encore, à l'ombre d'un frêle rameau ?

A quelle époque s'éveilla-t-elle, en l'inconsciente matière ? qui peut le dire, en vérité ? Ce qu'on peut affirmer sans crainte c'est qu'à cette créature indolente, sortie

de l'éveil du grand Tont, Dieu fournit le secours, l'instinct sagace qui conduit, et dota d'un flambeau l'âme dans les ténèbres. Ce secours, cet instinct, ce flambeau c'est la conscience, qui, née en même temps que l'âme, traverse ses diverses phases, et se développe avec elle.

En faire l'héritage exclusif de la chrétienté c'est montrer un égoïsme aveugle qui n'aurait d'égal que l'ingratitude et l'ignorance dont on ferait preuve à l'égard du Créateur.

Comme je comprends mieux la large conception de notre Foi spirite : le vaste appel à tous, la vraie égalité, l'ineffable fraternité que Jésus rappela au monde, en train d'oublier ces vertus, dont toujours quelque élu vient remettre l'exemple sous nos yeux défaillants.

4 novembre 1905.

JEAN DE VIDOUZE.

LA CRÈCHE SPIRITE A LYON

Année 1904. — *Rapport d'ensemble.*

La Crèche s'ouvrait le 7 novembre 1904 et comptait fin décembre 322 présences d'enfants ; elle terminait son année par :

Un solde en Caisse de. . Fr.	260 10
Elle avait payé pour frais d'installation	1.788 50
Frais généraux.	882 60
Et fait un dépôt à la Caisse d'Epargne de.	10.000 »
Elle avait reçu fin décembre 1904. . . . . Fr.	12.931 20

Premier Semestre. — Année 1905. — *Rapport détaillé.*

RECETTES

Janvier . . . . Fr.	219 80
Février	628 90
Mars	214 05
Avril	269 40
Mai	219 35
Juin	307 90
Reste en Caisse fin décembre 1904	260 10
Total . . . . Fr.	2.119 50

DÉPENSES

Location. . . . . . Fr.	225 20
Contributions	9 »
Assurances	8 40
Personnel : trois amies se partageant en parts égales . .	765 »
Fournitures mercerie . . .	21 30
Alimentation : lait, autres denrées	334 20
Chauffage	113 05
Eclairage	76 50
Fournitures blanchissage . .	56 55
Vitres cassées.	2 50
Service des eaux.	9 »
Fournitures stérilisateurs . .	9 90
Piqués pour enfants. . . .	4 »
Dépôt à la Caisse d'Epargne .	400 »
Reste en Caisse fin juin 1905.	84 90
Total . . . . Fr.	2.119 50

Du 1er janvier au 30 juin, la Crèche a compté 1186 présences d'enfants... la moyenne des présences a été de 8 à 9.... le nombre autorisé est de 15. La dépense par enfant est de 1 fr. 37... elle était prévue de 1 fr. 25... mais ce résultat est immense si l'on considère que fin juin la Crèche comptait à peine 8 mois de fonctionnement. Le nombre des enfants qui ne tend qu'à augmenter le fera sans une sensible augmentation de frais. Nous arriverons ainsi, et c'est notre espérance, à une dépense égale sinon inférieure à la dépense prévue par enfant.

Le résultat moral est excellent... l'enfant est plus docile !... les parents le reconnaissent ! il aime ses petits frères et sœurs et se porte mieux.

L'effort est commencé, frères ! vous le continuerez ! vous aiderez à former cette enfance dans la force d'amour et de jugement contre laquelle se buteront toutes les turpitudes ! « L'homme est un être « libre ! nul ne peut avoir action sur lui « quand il s'y oppose !... car c'est lui qui « se façonne et doit se façonner à son « gré !... » Mais, pour qu'il se crée ce qu'il doit être, il lui faut une *règle de conduite... une loi !*... Cette loi, il ne la trouve pas dans celle que ses pères lui ont dictée puisque par ses efforts il la modifie pour la mettre en rapport avec l'éternelle loi d'amour et de justice, dont il a le sentiment si puissant en lui-même, qu'au milieu de ses plus graves écarts il parle encore au nom de la justice... au nom du devoir !

Le *devoir* est inscrit dans la conscience humaine ! C'est pourquoi, à travers les siècles d'horreur le progrès suit son cours ! L'homme *meurt avec un regret* et *renaît avec une espérance !* et le fils parfait l'œuvre du père ! et l'homme fait un pas en avant !

Que le jugement qui agit aujourd'hui

sur l'enfant agisse sur lui sur les bancs de l'Ecole qui le recevra, et l'enfant connaîtra ce que c'est que *se respecter* et *respecter autrui !...* et le faire sera son *devoir !... il n'y en a pas d'autre !*

Quand l'enfant sortira de l'Ecole armé pour l'accomplissement du devoir, « l'homme sera à la fois son prêtre, son juge et son bourreau... *et un petit enfant suffira pour diriger la terre !* » Cette heure est celle que les Inspirateurs de la Crèche ont en vue ! C'est le règne de Dieu ou de la justice dont le Christ a préparé l'avènement.

O mon Dieu ! Que ta Sainte volonté s'accomplisse !

(Extraits du rapport présenté par la *Société spirite pour l'œuvre de la Crèche*, année 1904, 1er semestre 1905.)

FÊTE DE FAMILLE

A la Fédération Spirite Lyonnaise.

Applaudissements, bravos, rappels nombreux, rien n'a manqué aux dévoués artistes qui veulent bien, par leur concours précieux et désintéressé, assurer le succès des Fêtes de Famille de la Fédération Spirite Lyonnaise. C'est grâce à leur talent, que ces réunions, aimées du public spécial qui prise surtout la bonne musique et les distractions saines, nous ont permis de continuer, sans relâche, l'œuvre d'assistance que nous poursuivons depuis dix-huit ans. Ce sont ces Fêtes de Famille, en effet, qui nous procurent, en partie, les ressources nécessaires à notre caisse de secours pour les vieillards et infirmes nécessiteux.

Comme les années précédentes, nous pourrons, cette année encore, distribuer, en décembre prochain, les modestes pensions que nos protégés sont si heureux de recevoir, et nous le pourrons grâce au concours de tous, artistes et auditeurs de nos Fêtes de Famille. C'est pour cela que je me fais un devoir et un plaisir d'adresser à tous, au nom de nos protégés, et aussi en celui de la Fédération Spirite Lyonnaise, nos plus sincères remercîments, pour le bien que, grâce à l'empressement de chacun, nous sommes à même de pouvoir faire.

Nous espérons que ce concours nous sera encore acquis pour longtemps, et que souvent encore nous aurons à remercier exécutants et spectateurs.

Cette dernière réunion a été marquée par l'audition de deux recrues nouvelles dont le talent viendra rehausser encore l'éclat de nos réunions futures, et par l'audition des strophes suivantes qui ne sont certainement pas étrangères au brillant résultat de la quête :

L'HIVER, « à Mlle MARIA F. »

Adieu les beaux jours, ma Mignonne,
Dans les bois, les champs, plus de fleurs ;
Tout se fane aux brouillards d'automne
Qui nous inondent de leurs pleurs.

Les arbres n'ont plus de feuillage,
Les nids sont déserts aux buissons,
Des oiseaux le gai babillage
N'accompagne plus nos chansons.

Tout est morne dans la nature
Qu'enveloppe un voile de deuil,
Bientôt l'hiver et la froidure
La couvriront d'un blanc linceul.

Oh ! l'hiver ! quelle triste chose
Quand au logis, transi de froid,
On se morfond, le cœur morose
De tous les maux qu'on entrevoit !

Pour ceux qui n'ont ni feu, ni gîte,
Qui sont sans travail et sans pain,
L'hiver, c'est la saison maudite,
Celle du froid et de la faim.

Dans ce doux nid qu'est votre chambre,
Enfant, vous ne manquez de rien ;
Que de malheureux en décembre,
N'ont que la douleur pour tout bien !

A la tendresse d'une mère,
Bien souvent, vous avez recours ;
Songez que dans leur peine amère
D'autres n'auront plus son secours.

Savez-vous qu'il est des mansardes
Qui sont en proie à tous les vents ?
Que sous des loques et des hardes
Y grelottent des pauvres gens ?

Pour assister en leur demeure.
L'enfant, l'infirme ou le vieillard,
Pour consoler qui souffre ou pleure,
N'attendons pas qu'il soit trop tard.

Avec moi vous voudrez, Mignonne,
Secourir les nécessiteux,
Tendre la main pour qu'on nous donne
Du pain, pour les pauvres honteux.

De tous nous implorons l'obole ;
Que les gros sous mêlés à l'or,
De nos vieillards soit le pactole ;
Donnez pour eux, donnez encor.

Riches, ouvrez votre escarcelle :
Nous quêtons pour les malheureux ;
Donnez : ceux que la faim harcelle,
Béniront vos cœurs généreux !

Le vendredi 13 octobre 1905. BATH.

Chacun, en somme, a fait de son mieux pour rendre cette réunion plus brillante, et assurer une assistance encore plus nombreuse à la nouvelle Fête de Famille, que la Fédération Spirite Lyonnaise donnera, à son siège social, le dimanche 17 décembre.

Faire le bien en passant agréablement son temps, n'est-ce pas là un beau rêve ? c'est celui que nous avons voulu réaliser à Lyon, et le succès de nos fêtes nous montre que nous y sommes parvenus.

H. SAUSSE.

DEUX LETTRES SUR LES GAMAHÉS

Photographies du Périsprit dans les pierres volcaniques.

2e LETTRE

Les fluides réhabilités. — Le silex photographe — Illusions des débutants. — Les cataclysmes géologiques. — Antiques traditions. — Le chant de Sindoux. — Action de la peur sur la formation des images. — Une classification.

Il n'y a pas trente ans, il était encore de bon ton de se moquer du magnétisme et du somnambulisme. Les gens sérieux ou posant pour tels, les savants et surtout les médecins, daubaient de belle manière sur les disciples de Mesmer et de Puységur. Robert Houdin (1) entreprit d'imiter la clairvoyance des somnambules lucides, et il y parvint à peu près, avec son fils comme pseudo-sujet, à la grande joie des détracteurs du magnétisme. On imite tout... plus ou moins mal. Après Charcot, il y eut une évolution brusque dans l'opinion publique ; on admit alors le phénomène du sommeil provoqué, et on ne parla plus que de l'hypnotisme, car il aurait été trop dur d'adopter, sous le même nom, ce qu'on avait conspué depuis le XVIIIe siècle. Mais on rejetait toujours énergiquement l'hypothèse des fluides. Il fallait trouver, en effet, pour la galerie, quelque chose de nouveau ou du moins en avoir l'air. Or, voici que les fluides rentrent à présent tout doucement en scène. On appelle cela la matière radiante, la vie radiante, l'od, que sais-je ? En outre nous avons les rayons X, les rayons N, les rayons Y, Z, etc. Eh bien, n'en déplaise à tous nos modernes inventeurs, ils veulent se faire, encore une fois, la part trop belle et prétendent découvrir ce que d'autres avaient trouvé ou constaté avant eux. Les fluides humains, pour ne parler que de ceux-ci, Van Helmont dès le XVIe siècle les appelait des archées (1) ; le seul progrès véritable, c'est qu'on arrive à démontrer aujourd'hui, grâce à des appareils spéciaux, (magnétomètres et autres) que ces fluides émanent de telle ou telle partie de notre corps avec des polarisations différentes ; à droite ils sont négatifs et de couleur bleue, à gauche ils sont positifs et de couleur rouge ; le pouce est positif, le petit doigt est négatif, etc. (2) On possède maintenant des données assez précises sur ce sujet, et les magnétiseurs devraient tous les connaître pour ne pas gaspiller inutilement leurs forces ou fatiguer leurs malades. Cette radiation des fluides humains polarisés nous dévoile en partie l'origine des figures empreintes sur les gamahés. Des expériences diverses, qu'il serait trop long de rapporter ici, semblent démontrer que ces fluides se comportent comme les rayons lumineux ; ils se reflètent ou ils se réfractent suivant les mêmes lois que la lumière, autant qu'on peut en juger jusqu'à présent. On comprend donc que la radiation d'un homme de taille ordinaire se fixe à l'occasion sur une échelle beaucoup plus petite dans la pâte d'un silex en fusion ; *c'est là un effet tout naturel de la réfraction dans un objet globulaire*, par exemple une goutte volcanique faisant office, pour les fluides humains, de chambre photographique. Car il n'y a point de meilleur terme de comparaison ici que la photographie ordinaire pour nous donner une idée de la photographie du périsprit dans le silex incandescent.

Il y a donc, je le répète, réduction de l'image parce qu'il y a eu réfraction dans une lentille siliceuse.

J'ajouterai à cette explication que l'extériorisation de la personnalité humaine ou le périsprit agit de préférence sur le silicium, parce qu'il existe une affinité particulière entre ce corps et notre fluide nerveux. Qu'est-ce qui se casse de préférence dans les maisons hantées ? le verre (silicate de soude), la vaisselle en kaolin ou argile

(1) Voir ses *Mémoires*, 2 vol.

(1) Le mot choisi par Van Helmont se rapportait plutôt au périsprit ; mais celui-ci se composant de tous nos fluides animiques, en somme c'est équivalent.

(2) Voir *Découverte de la polarité humaine* Dr Chazarain et Ch. Dècle, Paris, 1886. — Les *Forces non définies*, par A. de Rochas, Paris, 1887, etc.

(silicate d'aluminium); quand un moribond agonise, il arrive assez fréquemment qu'une vitre, une glace, une carafe, se fèle à proximité, spontanément. Des jeunes filles, médiums sans le savoir, voient avec surprise des tasses, des assiettes, se briser brusquement entre leurs mains, et reçoivent des reproches immérités pour leur maladresse (1). Tous ces objets contiennent une forte proportion de silice. Si l'on serre la question de plus près, on reconnaît que la majeure partie des substances composant le gros de l'écorce terrestre en sont presque exclusivement formées : l'argile est un silicate d'alumine et Dieu sait ce qu'il y a de sable et d'argile à la surface de notre planète, même dans ses grandes profondeurs ; les calcaires argileux, les calcaires siliceux se trouvent dans le même cas : les granits, les porphyres contiennent surtout du quartz, du mica ou du feldspath ; or le quartz est de la silice pure cristallisée, le mica est un silicate de potasse, de manganèse, d'alumine et de fer, le feldspath est un silicate double d'alumine et de potasse ; partout nous rencontrons la silice mêlée ou combinée à d'autres substances ; c'est comme le squelette de la terre ou peut-être son système nerveux. En tous cas, on conçoit qu'une quantité si prodigieuse de la même substance doit avoir une influence considérable sur les courants magnétiques terrestres et aussi sur les fluides qui émanent de nous. La raison nous indique, par analogie, qu'il doit en être de même pour les animaux, et c'est aussi ce que l'on constate.

Je voudrais m'arrêter ici, il n'est point facile d'expliquer ces choses qui s'éclairent à peine pour nous des demi-teintes du jour naissant. Nous sommes à l'aube des grandes découvertes psychologiques. Les mots manquent souvent pour exprimer des idées nouvelles et, sur ces questions, on ne peut très souvent raisonner encore que par induction. Mais je m'efforce de faire sortir le gamahé de la pénombre où il gisait depuis si longtemps et j'espère qu'un jour il remplacera avantageusement, auprès des collectionneurs mondains, l'obsédante carte postale et l'odieux timbre-poste. Incontestablement, il offre pour le penseur un tout autre intérêt.

Cependant, comme partout on trouve des écueils, je vais en signaler un assez grave. Non seulement on est exposé à prendre une amulette quelconque pour un bouillonnement naturel et à déclarer gamahé ce qui n'est qu'un vieux débris de sculpture, mais il y a encore des cas d'illusion dont il faut grandement se défier ; ils sont déconcertants même parfois pour des observateurs exercés. Un jour, on m'apporta un petit silex (fig. 5) que j'examinai

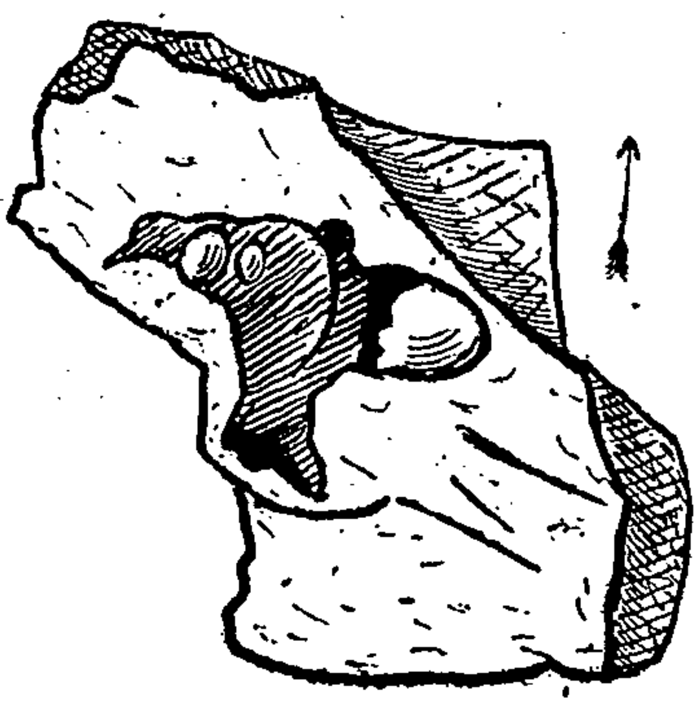


FIG. 5. — *Un oiseau et ses œufs.* — Dans la position normale, on voit un oiseau au-dessus d'un œuf brisé. Deux autres œufs tombent devant l'animal et se trouvent à la hauteur du cou. Au contraire, si la pierre prenait la position indiquée par la flèche (la pointe dirigée en haut), l'observateur s'illusionnerait, il verrait un être fantastique parlant à une lucarne. (Silex résinoïde. Dessin dans la pâte).
Dimensions : L'oiseau, environ 2 c × 2 c.

dans le sens de la flèche. J'y vis tout d'abord le profil assez bizarre d'un personnage orné d'un masque ou au moins d'un faux nez. Le masque ayant été connu dès la plus haute antiquité, car on en composait en argile et en pelleterie, l'hypothèse pouvait à la rigueur s'admettre. Je restai des mois avant de m'apercevoir qu'il s'agissait ici de l'extériorisation psychique d'un oiseau ; il faut, en effet, regarder ce dessin en mettant la flèche dans le sens horizontal. L'oiseau, au moment de sa mort, pensait à ses œufs détruits ; on les voit qui tombent devant lui. Je parierais que c'était une femelle...

Donc il faut prendre garde au premier coup d'œil. Un de mes amis m'apporta un jour une calcédoine où l'on voyait un Russe armé d'un fusil à baïonnette, montant la garde près d'un mât ou d'une cheminée de navire. Ce fusil préhistorique me parut des plus suspects. Je regardai dans un autre sens ; la tête du Russe n'était qu'une tête de chat, le fusil n'existait point ; c'était l'ombre d'un sillon accidentel dans la pierre. Quant au mât, il est difficile de s'en rendre compte ; attendu que le gamahé ayant été cassé, le dessin devenu incomplet reste inexplicable.

(1) Il y a des servantes qui cassent comme à plaisir. On les jette à la porte ; c'est un droit. Mais que de pauvres filles sont victimes d'une extériorisation maladive de leur périsprit.

Gardez-vous donc de ces illusions où tombent d'abord les collectionneurs. En règle générale, écartez de suite les interprétations trop extraordinaires. Un chasseur qui visera un lièvre avec un Lefaucheux du 300e siècle avant Jésus-Christ ne sera sûrement qu'un trompe-l'œil. Retournez votre pierre autrement, vous verrez sans doute un chien qui fuit, des éclaboussures de mitraille et un nuage de fumée. Voilà la vérité. Le pauvre animal fuyait devant une coulée de lave; il y périt, une goutte incandescente garda son image transportée par son périsprit.

En général, les gamahés ne retracent que des scènes de désolation; ce sont des portraits de victimes et des vues d'incendies et d'inondations. Je suis d'avis que toutes ces pierres ont été les miroirs reproducteurs d'épouvantables cataclysmes.

Tout le monde sait, en effet, que la terre a subi de nombreuses transformations. La géologie, science encore fort incertaine, nous renseigne cependant assez pour que nous n'ayons aucun doute sur ce point. Les mers succèdent aux continents, les continents comblent les mers, c'est un perpétuel changement, tantôt lent, tantôt immédiat. L'Angleterre s'en va par lambeaux tandis que des volcans surgissent ou s'éteignent subitement. On parle aussi d'une collision de satellites qui se serait produite dans les premiers âges de l'humanité. Les Grecs ont eu connaissance, par tradition probablement, de ce choc gigantesque. La légende de Deucalion renouvelant le genre humain en jetant des pierres autour de lui doit se rattacher à ces événements lointains. Hésiode parle aussi d'une chute du firmament: « Pendant neuf jours et neuf nuits, l'enclume d'airain tomba du ciel sur la terre. » Les Gaulois répétaient volontiers qu'ils ne redoutaient que la chute du ciel, et un chant celtique nous est parvenu, racontant aux générations la terrible pluie de pierres, de boues et de feu:

« Le barde Sindorix pinçait d'une lyre d'ivoire, enrichie d'or, présent des Dryades...

« Des jeunes hommes assis étaient autour de lui, la tête nue; une cuirasse d'argent sur un habit d'or et d'azur, et des souliers pentagoniques étaient leurs vêtements. Ils écoutaient les merveilles du ciel et suivaient la marche des mondes...

« Tout à coup l'horizon s'obscurcit... Des nuages épais, un vent impétueux ont troublé l'atmosphère.

« L'amas d'étoiles qu'on suivait disparaît sous des voiles sombres... Zèta, Zéros, Eblis ont disparu! Uranus précède Saturne... Nous ignorons les millions de dieux dont le règne influença un moment notre planète ». (Espiard de Colonge).

Cette théorie d'un trouble momentané dans notre système planétaire n'est point contraire à la science. Des astronomes et des géologues l'ont accueillie avec faveur, et jusqu'à preuve du contraire elle ne répugne point à la raison. L'hypothèse de Laplace en est un peu froissée, mais elle n'est pas plus démontrée que le feu central terrestre, qu'on enseigne dans toutes les écoles et qui pourrait bien n'être qu'une erreur classique. Car on s'explique beaucoup mieux la formation des volcans par la combustion des mines de potassium, de sodium, etc., attaquées par l'eau de mer, qui précisément se sature sans cesse de ces combinaisons chimiques.

Les gamahés ont été les témoins et les enregistreurs des crises géologiques. L'effroi, l'agonie d'une créature intelligente favorisent peut-être la reproduction de son image dans la pierre liquéfiée. L'expérience nous l'apprendra plus tard certainement, mais à l'heure actuelle nous l'ignorons. Le peu que je sais personnellement sur ces questions se réduit à une observation fortuite faite après un accident de voiture et à des essais sur le plomb fondu. La peur (1) me paraît être une condition indispensable pour que l'impression du périsprit se produise, soit dans les veines, soit dans les bouillonnements d'une substance en fusion. Le périsprit agit aussi dans les pierres qu'on brise au moment où le système nerveux est exalté.

Tous les miracles de pierres cassées, contenant des croix, des icones, des formules pieuses, auraient une origine analogue : la foi et l'émotion de l'opérateur. Son double périsprital serait l'ouvrier mystérieux et rapide de ces merveilles. Pourquoi non ? N'a-t-on pas obtenu sur le dos ou la poitrine de certains sensitifs des signes, des brûlures que l'hypnotiseur voulait y produire! Quel était l'artisan de ces miracles en pareil cas, sinon le périsprit, le double de l'opérateur subjuguant, suggestionnant le périsprit du sujet ?

Je m'arrête ici. Les gamahés confinent à tant de questions diverses qu'il faut savoir se limiter. Je terminerai cette causerie en reproduisant ici l'essai de classi-

(1) Ou une émotion profonde.

fication que j'ai publié déjà dans une autre Revue :

CLASSIFICATION DES GAMAHÉS ET DES AMULETTES

PREMIÈRE CLASSE

Gamahés à ressemblances historiques, dits prophétiques.

J'ai eu l'occasion autrefois d'examiner une agate où l'on distinguait très clairement le portrait de Louis XVI, vu de profil, dans un triangle(le triangle de la guillotine.)

Le paysan à qui appartenait cette pierre ne voulait la céder à aucun prix. Il est mort et ses héritiers ont probablement jeté ce caillou sur la route.

J'ai possédé aussi un silex où l'on voyait un train sortant d'un tunnel. Voilà vraiment un dessin prophétique, ou bien c'était une réminiscense d'un autre monde; car nos chemins de fer terrestres n'existaient pas il y a cent ans, tandis que le silex en question avait au moins plusieurs centaines de siècles.

En Amérique (étaient-ce des gahamés?) on trouva, il y a quelque vingt ans, dans une caverne où de mémoire d'homme personne n'avait pénétré, des bas-reliefs ou des dessins gravés représentant une machine compliquée.

Au siècle dernier, un voyageur découvrit à la Terre de Feu des têtes en pierre sculptées portant des besicles. J'ai possédé pendant quelque temps un gamahé sur bois représentant la Joconde ou une tête analogue, car évidemment la plupart de ces ressemblances sont approximatives.

Prophétiques ou non, les gamahés à réminicences sont extrêmement rares et ont beaucoup de valeur.

DEUXIÈME CLASSE

Les Gamahés ordinaires non prophétiques sont, comme les précédents, dans la pâte ou en relief ou mixtes (bouillonnements colorés). Ils se subdivisent en quatre genres :

Premier genre. — *Les très anciens,* que j'attribue à l'extériorisation de la pensée humaine, à l'esprit irradiant des victimes de certains cataclysmes terrestres. Dans les pierres en fusion ou dans les sédiments limoneux se sont fixés, à l'heure de l'agonie, les angoisses des hommes brûlés vifs par des volcans, ou tués par la chute des corps célestes qui, suivant une tradition celtique, tombèrent sur la terre à une époque très reculée. L'image des animaux se rencontre aussi.

Cette période, que Moïse crut être le chaos, marqua en réalité le recommencement de notre monde. On peut supposer que l'Atlantide disparut alors sous les flots, tandis que le niveau des mers montait en immenses raz de marée, sous la chute d'un nouveau continent.

2e genre. — *Les gamahés dits récents,* c'est-à-dire ayant eu pour cause les catastrophes comme celles de Pompéi, de la Martinique, etc. (Je suis persuadé que les laves du Mont Pelé contiennent, à l'heure présente, des représentations de notre vie moderne ; jeunes filles mortes brûlées devant leurs pianos, commerçants asphyxiés dans leurs magasins, attelages, voitures, camions incendiés, navires désemparés sombrant sous la mitraille du volcan, etc.)

3e genre. — *Les gamahés (anciens ou modernes) sans mort d'homme,* ceux qu'on pourrait appeler d'*accidents secondaires* et que chacun peut créer involontairement dans certaines circonstances, sous le coup d'une vive frayeur ou du fanatisme : tels sont les gamahés hippomorphes, cynomorphes, etc., qui abondent dans nos campagnes. Ils peuvent se produire aussi dans les métaux en fusion, dans les pâtes de verre, dans le pain, les végétaux, le sang extravasé, etc.

4e genre. — *Les gamahés-amulettes ou mixtes.* Il ne faut pas les confondre avec les amulettes proprement dites. Il s'agit ici de gamahés naturels, retaillés ou sculptés par de très anciens artistes en amulettes.

TROISIÈME CLASSE

Les Gamahés faux.

Dans cette classe on placera :

Premier genre. — Toutes *les amulettes et idoles* taillées par des primitifs, et aussi les abraxas, les talismans sculptés ou gravés, etc.

2e genre. — *Les débris* douteux d'architecture ou de céramique, les fragments de bijoux, etc.

Ces objets divers sont innombrables ; néanmoins il ne faut pas les détruire ni les rejeter ; beaucoup sont plutôt précieux au point de vue archéologique. J'en ai trouvé parfois d'inexplicables, ornés de signes bizarres, symboles ou inscriptions de races inconnues. J'ai vu aussi des bas-

reliefs qui semblent provenir de monuments lilliputiens, ou qui sont des bijoux étranges qu'ont dénaturés les intempéries et les décompositions chimiques du sol.

Je souhaite que l'étude des gamahés se répande. Elle apprendra aux générations nouvelles que leurs arrière-ancêtres, plus perspicaces que nos modernes néantistes, trouvaient dans les pierres l'image de leurs parents décédés et s'en faisaient des divinités tutélaires. Pieuse croyance basée sur un fait réel et propice peut-être à maintenir une chaîne d'union entre le monde invisible et le monde visible.

J.-A. LECOMPTE.

Je profite de l'occasion qui m'est gracieusement accordée ici pour faire un appel à toutes les personnes qui s'occupent ou voudraient s'occuper de cette question intéressante des gamahés. Il s'agirait de les mettre en relations et de centraliser leurs observations et leurs expériences. On formerait ainsi une Société d'études psycho-géologiques. Plus tard nous arriverions sans doute à réunir les fonds nécessaires pour la fondation d'un Musée spécial où seraient recueillis et conservés tous les documents concernant le Merveilleux ancien et moderne.

J.-A. L.

Ecrire à la Rédaction du *Progrès Spirite*.

CONTE DE NOEL

La Marchande d'allumettes

(*D'après un conte d'Andersen*).

Les cloches aux notes criardes lancent leur appel dans la ville. Le jour a fui, voilà quelques heures; les rues blanches serpentent mornes et sourdes, tandis que la neige descend en tourbillons de gemmes. Elle tombe épaisse, si bien qu'on peut à peine saisir le détail des maisons, des arbres grêles et nus, des formes humaines vagues et rapides faisant craquer sous leurs pas la neige durcie par la froidure plus mordante de cette soirée de Noël.

Suivant la coutume en Scandinavie, les fenêtres n'ont pas les plis lourds des rideaux; ce soir, elles jettent librement leur lumière joyeuse dans la rue atone : Noël le veut ainsi!

Une à une, elles s'illuminent et, malgré la neige épaisse, malgré la grande voûte noire du ciel, on voit rayonner une joie indiscrète.....

Peu à peu, les formes obombrant l'albe manteau des rues, se font plus rares; la neige insistante a recouvert les dernières traces de pas; seule s'est attardée, blottie dans l'encoignure de deux maisons, la petite marchande d'allumettes du quartier. Elle a huit ans. Sa figure pâle est encadrée de mèches plates et blondes et ses yeux bleus, entourés de bistre et enfoncés, décèlent une série prolongée de jeûnes. Sa tête, frileusement engoncée dans de maigres épaules, est recouverte d'un fichu de laine zigzaguant autour d'un corps étique et qui vient se nouer à la taille. Une petite jupe noircie à l'usage, trouée d'usure, découvre des jambes nues. Elle est là, confondue presque avec le mur sombre, pensive, fatiguée de ses courses veules, n'ayant même plus la force de piétiner la neige dure pour réchauffer ses petits pieds. Ses mains tiennent les paquets d'allumettes qu'elle a mission d'offrir aux passants. Hélas! les passants sont rares; tout à la joie du radieux Noël, ils n'ont pas vu la malheureuse fillette et son geste d'offrande ne les a pas retenus.

Ce soir même, en ce soir de joie, la pauvre petite ne peut pas faire tinter les pièces de cuivre, péniblement gagnées. Et soudain, elle a peur. Elle voit déjà la hideuse marâtre — bougonnant dans la masure, hospitalière seulement aux vents glacés — impatiente dans sa sordidité, attendant non la fillette mais bien le gain de la journée. La mignonne marchande appréhende l'accueil de cette femme; elle tremble de raconter sa misère et sa malechance et ses petits membres se révoltent à la pensée de la caresse brutale et profonde — telle une morsure — du « knout » impitoyable.

Non ! ce soir, elle ne rentrera pas, elle est trop triste de la joie des autres et le malheur que maintes fois elle a accepté, silencieuse et résignée, lui paraît plus cruel.

Mais la piqûre du froid pénètre, lancinante ; alors, la petite tente quelques pas mal assurés le long des murs et, se hissant de toute sa petite taille, elle s'approche tout près d'une vitre et regarde...

∴

Au-dedans, c'est le bonheur. Dans la plus grande salle de la demeure, la famille est assemblée. Au milieu s'élève le sapin jeune, porteur de joies et d'espoirs. Sur ses innombrables petites branches flam-

bent de minuscules luminaires de cire qui font étinceler les noix d'argent et d'or suspendues en multitude. Des chaînes de papier aux couleurs diverses entourent l'arbre, au pied duquel s'amoncellent les petites surprises étiquetées aux noms de leurs destinataires, suivant la mode scandinave.

Et tout autour du sapin, les visages d'enfants s'irradient de joie naïve et curieuse. Des hymnes de rires s'égrènent dans la salle, les petites mains battent, les petites poitrines halètent.

Dans le cœur de la marchande d'allumettes, ce concert de bonheur sonne douloureusement. Dans sa petite cervelle, les idées tristes se heurtent; alors, sans force, l'enfant retourne à son coin et s'assied, insensible, sur le sol dur.

Mais le froid s'avive ; il mord les joues violacées de la fillette ; il emplit ses yeux de grosses larmes.

Les flocons ont ralenti leur valse capricieuse ; pourquoi n'aurait-elle pas, elle aussi, ses petites flammes de Noël ? Un instant elle songe à faire brûler ses allumettes ; mais elle hésite et songe à la figure dure de la marâtre qui la brutalisera. Cependant, elle cède à son désir enfantin, et voilà qu'elle enflamme une allumette; son regard fixe la flamme et sa pensée vagabonde l'entraîne vers les Noëls de jadis...

Et la marchande se revoit toute petite, avec son teint de fleur et sa gaîté d'oiseau ; elle revoit la mère disparue, le père mort et les autres absents.

Elle revit dans l'ancienne maison, où la misère n'avait pas encore frappé. Bien avant la fête, la mère avait dit que l'homme de Noël travaillait à préparer l'arbre. Il était là, dans une petite chambre, où les enfants ne devaient point entrer. Chaque soir, il descendait, la hotte garnie de cadeaux, puis, laborieusement, il accrochait aux branches les noix dorées et argentées, les petits paquets garnis de rubans aux couleurs tendres; il fixait les bougies minces, dont les flammes devaient éclairer la joie de chacun.

Les enfants, eux, ne devaient point savoir ce qu'il faisait ; la mère l'avait défendu : il fallait laisser travailler en paix l'Homme de Noël. Et, pendant les longues journées de préparatifs, les petits passaient devant la chambre, craintifs, presque superstitieux ; ils n'osaient même pas fixer la porte de leurs regards curieux, craignant que l'Homme irrité ne s'envolât...

Pendant ce temps, l'allumette clignotte et s'éteint.

La mignonne, joyeuse, insouciante, en fait flamber une seconde, puis une troisième, puis... sa pensée se tourne encore vers l'heureux Noël...

... Une joie lui vient au cœur à se ressouvenir ; ses lèvres froides se tendent vers le baiser de la vraie mère. Maintenant, c'est la fête : ses yeux s'agrandissent devant l'amoncellement des surprises et des cadeaux au pied de l'arbre des enfants. A la lueur des petites bougies de cire, elle voit briller son nom sur une mystérieuse boîte. Elle l'ouvre et son rire éclate devant une grande poupée, avec de beaux cheveux blonds couleur de chanvre, de jolis yeux bleus, une mignonne bouche peinte ; et déjà l'enfant serre le jouet sur sa poitrine où le bonheur bat, en un geste orgueilleux de petite maman.

Puis, ce sont des sucreries, les fameuses noix d'or. Enfin, c'est le babil heureux de la maisonnée, la joie muette des parents attendris. Heureux Noël !

Et la petite marchande revit ses premiers ans, toutes ces minutes déjà lointaines, tandis que, une à une, les allumettes brûlent entre ses doigts.

∴

La tête lourde encore de l'étrange rêve, déçue comme à un réveil importun, la petite est cependant joyeuse. Le froid n'est plus, la tristesse s'est envolée, et la peur ne la retient pas ; elle est toute à son passé, ce n'est plus elle, la petite marchande, c'est la fille heureuse d'autrefois.

Alors, avide d'une vision plus intense, elle enflamme tout un paquet de ses allumettes, et le jette sur le sol glacé. Les petites lueurs bleuâtres scintillent, le bois crépite et, dans ses membres engourdis, la marchande sent s'épandre, très lente, une douce chaleur.

Maintenant, à travers les flammes expirantes des allumettes qui jonchent le sol, ce n'est plus l'image du sapin de l'Homme de Noël. Une petite forme blanche s'élève, s'agrandit, se précise. C'est une femme dont les mains se tendent accueillantes vers l'enfant. Haletante d'étonnement, elle fixe l'étrange forme et reconnaît, tandis que ses yeux s'attendrissent, l'image chérie de la mère disparue.

La forme s'avance vers la petite blottie en son encoignure ; ses bras impalpables l'enlacent et ses lèvres déposent sur son front un baiser chimérique, tandis qu'une voix infiniment douce, murmure :

— Viens !

. . . .

Et le lendemain, dès l'aube, les premiers passants trouvaient, étendu roide, sur la neige durcie, le cadavre de la petite marchande, crispant en ses doigts violets une dernière boîte vide.

FOREIGNER.

(*Le Petit Var*).

Les Revues Etrangères

CONSTANCIA. — Une série d'études sont consacrées dans cette *Revue* à réfuter les assertions du Père Vinâs, qui soutient que le spiritisme glorifie les passions et encourage tous les vices. M. Cosme Marino montre que les passions ne sont ni bonnes ni mauvaises en elles-mêmes, mais par l'usage ou l'abus qu'on en fait. Étant les moteurs de l'activité humaine, elles ne doivent pas être supprimées, anéanties, comme le veulent les chrétiens ; elles doivent être dirigées par la raison. Elles deviennent alors la source de tous biens ; autrement elles engendrent tous les vices et tous les maux. Le vice, ce n'est donc pas la passion elle-même, mais la passion poussée à l'excès, dégagée du frein d'une volonté ferme, éclairée par la raison.

Telle est en résumé la doctrine spirite sur ce point, et elle est bien supérieure à la doctrine catholique. Celle-ci, en visant trop haut, en voulant atteindre une prétendue perfection idéale qui n'est pas à la portée de l'humaine nature, dépasse le but, ou plutôt va contre le but.

Le catholicisme prêche l'abnégation, le renoncement, l'ascétisme ; il ne fait, très souvent, de ceux qui veulent ainsi s'élever au-dessus de la nature humaine, que des névrosés, des orgueilleux et... des dupes. Car ceux qui prêchent avec tant de zèle le mépris des biens de la terre, ne le font pas pour rien : ils cherchent à en dégoûter les autres pour en avoir, eux, une meilleure part. Aussi la gent monacale, si habile à inspirer aux naïfs le détachement des biens de ce monde, a-t-elle toujours passé pour ne manquer de rien...

***

M. Balbino Casco a fait une conférence à la société « Constancia » sur l'intervention des Esprits dans le monde corporel. Si nous ne sommes ici que des oiseaux de passage, si nous avons existé antérieurement dans une autre patrie, dans d'autres orbes, comme disaient les druides, le câble est-il coupé ? Notre nacelle vogue-t-elle à l'aventure dans l'espace ? Tout lien est-il rompu avec notre pays d'origine ?

Cela est contre toute vraisemblance et M. Casco ne le croit pas. Il va plus loin, il démontre par diverses considérations rationnelles et expérimentales qu'en effet des relations existent entre les visibles et les invisibles ; que nous avons tous des Guides, comme les chrétiens ont des Anges, comme Socrate avait son Démon, comme Numa avait son Égérie. Le nom seul est changé.

Mais il n'y a pas de lumière sans ombre. S'il y a des esprits supérieurs, il y en a aussi d'inférieurs. Ceux-ci, leur nom l'indique, ne sont pas bien forts et, par conséquent, sont peu capables de faire grand mal à ceux qui ne les cherchent pas. Cependant, si on les cherche, on peut les rencontrer et c'est ce qui arrive quelquefois aux médiums et aux spirites ignorants et inconsidérés. M. Casco met les novices en garde contre ce danger qui n'est d'ailleurs pas si grave que voudraient le faire croire les adversaires du spiritisme.

***

O MUNDO OCCULTO (Le Monde Occulte) organe de la Société d'Etudes Psychiques de S. Paulo (Brésil) célèbre son premier anniversaire. Le but de cette société et de sa Revue est la recherche de la Vérité à travers toutes les élaborations de la pensée humaine, sans rejeter aucune source d'études, sans mépriser aucune induction ou connaissance qui tende à faire progresser l'humanité à quelque point de vue que ce soit ; en un mot, à détruire à la fois la superstition et le scepticisme.

Nous ne pouvons qu'approuver ce programme ; mais le monde occultiste est occulte de tant de façons ; nous avons eu déjà tant de programmes alléchants qui sont restés... programmes, et dont les auteurs ont converti leur fraternité en animosité, que nous sommes devenus un peu sceptiques en matière d'occultisme.

Toutefois nous devons reconnaître que *O Mundo Occulto* nous paraît faire exception à la règle. Il ne méprise pas les spirites, pas même Allan Kardec, loin de là. Il ne présente pas la théosophie bouddhique comme le dernier mot de la sagesse humaine. Il ne nous prêche pas le retour au régime des castes.

Que fait-il donc ? Il prend son bien, la

Vérité ou ce qui lui paraît tel, partout où il le trouve. Il publie des articles spirites aussi bien sinon plus qu'occultistes. Il fait plus : quand il donne des articles théosophiques, c'est plutôt de la théosophie occidentale que de la théosophie orientale qu'il s'inspire. C'est ainsi que M. Lourenço de Souza y donne une étude sur la Médecine hermétiste, dans laquelle ce n'est pas près d'un mahatma quelconque, juché sur l'Himalaya, qu'il va chercher ses inspirations, c'est tout bonnement près de Paracelse et des autres théosophes occidentaux.

Entendons-nous bien. Nous ne méprisons pas plus la philosophie hindoue que toute autre. Nous voudrions seulement qu'elle nous apportât autre chose que des mots, des promesses — jamais tenues et pour cause — et quelquefois même des absurdités.

∴

THE HARBINGER OF LIGHT (L'avant-coureur de la lumière).

On sait que l'Association nationale des spiritualistes aux États-Unis, qui ne compte pas moins de 250.000 membres, emploie pour propager sa doctrine, des missionnaires des deux sexes qui vont en tous pays, partout où on les appelle, semer la bonne parole. La plupart sont médiums en même temps qu'orateurs, ce qui aide puissamment à leurs succès de propagande. Un des plus remarquables à tous égards parmi ces conférenciers est, paraît-il, Mrs Prior, venue récemment en Australie pour une mission spiritualiste et dont le *Harbinger of Light*, de Melbourne, parle avec un véritable enthousiasme. C'est, dit le nouvel éditeur de cette Revue, Mrs Charles Bright, la personne la plus remarquablement douée, comme facultés psychiques, que l'on ait vue en Australie.

Mrs Prior voit chaque soir se grouper autour d'elle une foule de plus en plus nombreuse qui ne peut même trouver place dans le théâtre où ont lieu les réunions.

La conférencière assure qu'elle ne sait pas un mot de ce qu'elle va dire en montant sur l'estrade. Une fois en présence de son auditoire, une influence spirituelle se fait bientôt sentir et fait d'elle son instrument. Mrs Prior affirme qu'elle s'écoute parler comme s'il s'agissait d'une autre personne. Ses discours sont empreints d'une beauté de pensées et d'expressions qui ravit les auditeurs. Lorsque sa conférence est terminée, elle donne des messages d'esprits venus pour communiquer avec quelqu'un des leurs dans l'assemblée. Mrs Prior explique comment elle voit se former un léger fil partant de l'esprit qui veut se communiquer pour aboutir à la personne qu'il cherche. Les messages ont, paraît-il, toujours été reconnus exacts jusqu'à présent, aussi tous ces faits produisent une impression profonde à Melbourne, même en dehors des milieux spiritualistes. Les sceptiques les plus endurcis commencent à se demander si, au fond de tout cela, il n'y a pas vraiment *quelque chose*.

∴

Le même périodique contient un article de Mrs Charles Bright qui expose les nouvelles vues de William Crookes sur l'ordre et la méthode à suivre dans les recherches psychiques. Sans se rétracter le moins du monde sur ses découvertes passées, le savant anglais dit que s'il recommençait ses expériences, il suivrait une autre méthode et se placerait à un point de vue différent. Il commencerait par étudier la télépathie, c'est-à-dire la transmission de pensées d'un esprit à un autre sans l'intermédiaire des organes des sens. C'est là, dit-il, le fait fondamental de l'Univers spirituel ; c'est la base de toute communication spirituelle.

En effet, tout dans la nature se réduit à des vibrations, dont la série, partant du son et passant par l'électricité, la chaleur, la lumière, aboutit aux rayons X et à ceux du radium.

Nous disons *aboutit* pour notre science d'aujourd'hui, mais quelle sera celle de demain ? Pourquoi la série s'arrèterait-elle là et quelle raison y a-t-il pour qu'elle n'aille pas plus loin? Pourquoi n'y aurait-il pas des vibrations encore plus rapides agissant d'un cerveau sur un autre se trouvant dans les conditions requises pour recevoir ces vibrations et les enregistrer, d'une façon analogue à celle dont les sons agissent sur l'organe de l'ouïe, la chaleur sur le sens du toucher, la lumière sur la vue?

S'il en était ainsi, il n'y aurait plus solution de continuité entre le visible et l'invisible, le connu et l'inconnu. Il n'y aurait plus lieu de recourir à ce qu'on appelle le surnaturel pour expliquer les phénomènes psychiques.

Aux savants de pousser leurs recherches

dans cette voie en suivant les indications de M. Crookes.

Quoique le domaine des sciences physiques ne soit pas notre spécialité, nous nous permettrons une petite observation. Il n'est peut-être pas nécessaire d'aller chercher au delà des dernières radiations — qui répondent à 9.223.052.036.854.775.808 par seconde ! — pour trouver les vibrations psychiques. Il existe plusieurs lacunes dans la série : entre le son et l'électricité, entre l'électricité et la chaleur, entre la lumière et les rayons X. Qui sait si les vibrations psychiques, ou du moins certaines d'entre elles, ne trouvent pas place dans l'une ou l'autre de ces lacunes?

HORTENSE BOUET.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Fait probant.

Barbezieux, 28 octobre 1905.

Cher Directeur,

Le devoir me conseille de vous apprendre le remarquable fait dont j'ai été hier le témoin bien ému. Vous ferez de cette communication l'usage que vous jugerez devoir en faire.

Je composais ma dernière poésie et j'écrivais ceci :

« Je crois, et de cela je suis sûre, oh ! si sûre !
« Que les Aimés du ciel viennent nous secourir. »

Je venais d'achever le dernier mot de ce dernier vers, lorsqu'un bruit semblable à une explosion *assez forte* se produisit dans la table adjointe à ma table de travail ; je vis à l'endroit où le bruit s'était produit (au moment même), le tapis se soulever comme si le bois avait éclaté. Aucun dégât dans la table ; aucune cause pouvant expliquer cette détonation semblant venir approuver ce que j'écrivais.

Je n'ai plus aucun mérite à croire en l'Au-delà, que je sens à tout instant palpiter près de moi.

Chose étrange, je ne demande plus jamais ces faits qui se produisent ainsi spontanément de façon si intelligente, ces faits qui m'émotionnent toujours fortement et dont je remercie Dieu qui les permet. Mais cela m'est une souffrance de songer que, pour venir me prouver sa tendresse, l'Ange adoré que je pleure peut souffrir de la vue de mon désespoir, irréductible malgré tout.

Agréez, cher Directeur, l'assurance de mes meilleurs sentiments pour vous et les vôtres.

NOÉMIE GROSSE.

BIBLIOGRAPHIE

La Femme et le Peuple.

Organisation Sociale de demain, par Mme LÉONIE ROUZADE. Prix : 20 centimes. Chez l'auteur, 5, Avenue Paul-Bert, à Meudon (Seine-et-Oise).

Dans mon pays de Balzat (*Balzac*, près Angoulême) on disait autrefois, — peut-être le dit-on encore aujourd'hui — qu'il fallait quatre-z-Auvergnats pour faire un homme.

Eh bien, moi, je dis que si, de nos jours, on prenait *au hasard*, cent hommes, on n'y trouverait certainement pas la matière nécessaire à la constitution d'une Léonie Rouzade.

C'est l'opinion, sans l'ombre d'une flatterie, émise par un vieux spirite — qui ne verra point, dans le peu de temps qui lui reste encore à vivre de son *existence actuelle*, même l'aurore de la *Société Nouvelle* si bien comprise, si bien définie, si lumineusement expliquée par Mme Léonie Rouzade, — mais qui reste absolument convaincu, certain, d'assister, dans ses *existences futures*, à la plénitude du génie de la race humaine, génie qui, comme le dit si bien l'auteur perspicace de *La Femme et le Peuple*, est infini, sans bornes et sans arrêt.

Bordeaux, 5 octobre 1905.

J. CHAPELOT.

LES MATÉRIALISATIONS DE LA VILLA CARMEN

La *Revue scientifique et morale du Spiritisme* a publié, ces dernières années, une série d'articles sur les matérialisations de la villa Carmen, à Alger, la résidence du Général et de Mme Noël. Comme ces comptes rendus ont donné lieu à certaines critiques, M. Gabriel Delanne, le distingué directeur de la *Revue*, écrivit au général Noël pour diverses informations et finalement reçut une invitation de venir s'assurer par lui-même de la réalité des manifestations. M. Delanne accepta la proposition, quoique les déplacements lui soient très difficiles à cause de son état de santé, et il nous fait connaître, dans la *Revue* de septembre, le résultat de son voyage :

« Pendant près de deux mois, dit-il, j'ai

reçu l'hospitalité la plus cordiale à la villa Carmen et j'exprime ici toute ma reconnaissance à M. le général et à sa femme pour m'avoir mis à même d'étudier en toute liberté, et de près, ces matérialisations, qui sont la preuve la plus absolue de la réalité de la vie d'Outre-Tombe. Dans les prochains numéros, je donnerai le détail des séances auxquelles j'ai assisté en compagnie d'une dame étrangère, propriétaire d'une revue anglaise, et, plus tard, en compagnie de M. Charles Richet, l'illustre physiologiste bien connu. J'énumérerai avec soin les précautions qui ont été prises pour éviter les causes d'erreur et les moyens employés pour nous assurer de l'existence positive du fantôme qui se montrait si souvent.

« D'ores et déjà je suis heureux d'annoncer que, personnellement, je suis absolument certain que Bien Boa est bien un Esprit et j'espère que mes lecteurs partageront plus tard ma conviction, lorsque j'aurai mis sous leurs yeux toutes les pièces du procès. »

Phénomènes Spirites

On sait quelle place le mouvement spirite a prise en Angleterre. La « Société des Recherches psychiques » compte seule 900 membres ; une branche qui s'y rattache en Amérique en a plus de 400.

L'Eglise anglicane est restée neutre jusqu'à présent en face de ces études ; plusieurs de ses représentants — et non des moindres — s'y adonnent avec ardeur et parmi eux l'archidiacre Colley, recteur de la ville importante de Stockton. Ce savant a même résolu de saisir de la question le Congrès ecclésiastique qui a dû tenir séance ce mois-ci à Weymouth, sur la Manche. Il veut faire établir une commission permanente, formée de membres de l'Eglise officielle, pour étudier les phénomènes psychiques.

Déjà, dans une brochure parue en trois langues, le révérend Colley a réuni les résultats d'une expérience de 33 années où, avec un soin des plus scrupuleux, il a successivement noté et discuté toutes les manifestations dont il a été témoin. Son but est d'établir la preuve absolue que la survivance après la mort est, non pas un article de foi, mais un fait que nous pouvons littéralement saisir par les yeux et les oreilles. D'accord en cela avec le Père Didon, qui écrivait : « Les vérités chrétiennes n'étaient pas pour les apôtres et la première génération un objet de foi mais des faits évidents. »

C'est donc en revenir simplement à la méthode des premiers jours du christianisme.

L'honorable clergyman attribue en grande partie ses bons résultats à une grande patience dans les expériences et à des jeûnes prolongés.

Cette dernière condition est cependant toute personnelle ; car je connais d'excellents médiums qui réclament d'abondantes forces physiques.

Entre autres expériences citées par lui, en voici deux qui ne manquent pas d'intérêt :

« Dans une circonstance, écrit le révérend, nous étions assis, trois amis et moi, avec un médium, lorsque la figure d'un petit enfant se fit voir à droite de ce dernier. Nous l'apercevions en pleine lumière du gaz. Il allongeait ses petites lèvres pour demander un baiser, il parla et, sur notre demande, alla chercher plusieurs objets dans l'appartement. Nous le priâmes, en dernier lieu, de nous apporter un livre placé sur la cheminée ; mais quand il s'en approcha, la flamme pétilla très fort et l'enfant recula d'un air inquiet. Involontairement je lui dis : T'es-tu donc brûlé, petit ami ? — Et aussitôt sortit cette réponse de la bouche du médium : « Oui ! je l'ai bien senti. »

Une autre fois, c'est un Egyptien qui se manifesta.

« Il était de taille élevée, se promenait partout dans la chambre et vint enfin s'asseoir à mon côté. Je pus l'observer à mon aise et de tout près. Ayant voulu porter la main sur un ornement de son turban, il disparut subitement, mais non sans nous avoir laissé un souvenir ; car, prié par moi d'écrire quelque chose sur une de mes cartes de visite avec le crayon que je déposai sur la table, nous le vîmes tracer des signes de droite à gauche. Personne d'entre nous ne put les déchiffrer. L'idée m'étant venue de les soumettre aux membres du British Museum, on découvrit que c'était de l'écriture copte. »

« J'ignore, dit l'auteur en concluant, si ma situation officielle n'aura pas à souffrir de mes révélations. Mais ma conscience ne me permet pas d'hésiter, et comme bien des choses en tout cela sont du domaine de la science et de ses représentants, je me tiens à la disposition de tous ceux qui voudront enquêter et servir au triomphe de la vérité. »

Voilà de belles paroles et l'acte d'un grand caractère. *La Vie Nouvelle.*

Le Gérant : A. Boyer. Mayenne, Imprimerie Ch. Colin.

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme à sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15
Les Fluides . . . . 0 fr. 30

Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 » . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 » . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Etudes spirites.

Dictées reçues dans un groupe bisontin. 1 fr. »

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition. . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique ? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50
Recueil de chant et de prières des groupes de Charleroi, cartonné . . . . 0 fr. 40
Le même, broché. . . . . 0 fr. 25

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs ; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Évolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne. — Téléphone.

11e Année — N° 2 40 centimes le numéro Février 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'EVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. 0 fr. 20

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . 0 fr. 15

LES FLUIDES . . . . 0 fr. 30

ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 » . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 » . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Etudes spirites.

Dictées reçues dans un groupe bisontin. 1 fr. »

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition. . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50
Recueil de chant et de prières des groupes de Charleroi, cartonné . . . . 0 fr. 40
Le même, broché. . . . . 0 fr. 25

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie CH. COLIN, Mayenne. — Téléphone.

11e Année — No 3 | 40 centimes le numéro | Mars 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

REDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »
Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . . 0 fr. 20
Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20
Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15
Les Fluides . . . . 0 fr. 30
Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »
Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 . 0 fr. 20
Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Etudes spirites.

Dictées reçues dans un groupe bisontin. 1 fr. »

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition. . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique ? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50
Recueil de chant et de prières des groupes de Charleroi, cartonné . . . . 0 fr. 40
Le même, broché. . . . . 0 fr. 25

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs ; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne. — Téléphone.

11e Année — N° 4 — 40 centimes le numéro — Avril 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne. — Téléphone.

11e Année — N° 5 **40 centimes le numéro** Mai 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . . 0 fr. 20

CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE . 0 fr. 20

RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . 0 fr. 15
LES FLUIDES . . . . 0 fr. 30

ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Etudes spirites.

Dictées reçues dans un groupe bisontin. 1 fr. »

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition. . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique ? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50
Recueil de chant et de prières des groupes de Charleroi, cartonné . . . . 0 fr. 40
Le même, broché. . . . . 0 fr. 25

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs ; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie CH. COLIN, Mayenne. — Téléphone.

11ᵉ Année - Nº 6 — 40 centimes le numéro — Juin 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

REDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne. — Téléphone.

11e Année — N° 7 40 centimes le numéro Juillet 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

REDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Imprimerie CH. COLIN, Mayenne. — Téléphone.

11e Année - N° 8 40 centimes le numéro Aout 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs

REDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . . 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50

Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15

Les Fluides . . . . 0 fr. 30

Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . . 3 fr. »

Le même, relié . . . . 5 fr. »

Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :

A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50

Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »

— 0 m 20 » . . . . . . 40 fr. »

en stéarine, 0 m 30 » . . . . . . 10 fr. »

(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Etudes spirites.

Dictées reçues dans un groupe bisontin. 1 fr. »

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition. . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique ? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50
Recueil de chant et de prières des groupes de Charleroi, cartonné . . . . 0 fr. 40
Le même, broché. . . . . 0 fr. 25

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs ; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne. — Téléphone.

11e Année – N° 9 40 centimes le numéro Septembre 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — Psychologie Expérimentale

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

REDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Imprimerie CH. COLIN, Mayenne. — Téléphone.

11e Année - N° 10 — 40 centimes le numéro — Octobre 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

REDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Evangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme ? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15

Les Fluides . . . . 0 fr. 30

Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 » . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 » . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie ? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition. . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique ? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne. — Téléphone.

11e Année — N° 11 40 centimes le numéro Novembre 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs

REDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'Évangile selon le Spiritisme (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Livre des Médiums (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

La Genèse, les miracles et les prédictions selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »

Le Spiritisme a sa plus simple expression, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . 0 fr. 20

Caractères de la révélation spirite. 0 fr. 20

Résumé de la loi des phénomènes spirites. . . . . 0 fr. 15
Les Fluides . . . . 0 fr. 30
Esquisse géologique de la terre . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

Répertoire du Spiritisme, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »

Biographie d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40

Discours prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20

Portrait d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . 60 fr. »
— 0 m 20 ». . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 ». . . . . . 10 fr. »

(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition . . 2 fr. »
L'ame est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Evolution animique . . . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractere. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guerisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Evolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

Imprimerie Ch. Colin, Mayenne. — Téléphone.

11e Année — N° 12 40 centimes le numéro Décembre 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

Directeur : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

Ouvrages d'Allan Kardec sur le Spiritisme

LE LIVRE DES ESPRITS (partie philosophique), contenant les principes de la Doctrine spirite. Un vol. in-12, de 475 pages . . . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

L'ÉVANGILE SELON LE SPIRITISME (partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. Un vol. in-12 de 450 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE LIVRE DES MÉDIUMS (partie expérimentale), Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations. Un volume in-12 de 510 pages . . . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LE CIEL ET L'ENFER, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre. Un vol. in-12 de 500 pages . . 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

LA GENÈSE, LES MIRACLES ET LES PRÉDICTIONS selon le Spiritisme. 1 vol. in-12 de 465 pages. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

ŒUVRES POSTHUMES D'ALLAN KARDEC, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion. In-12 de 450 pag. 3 fr. 50
Le même, relié . . . . 4 fr. 50

Abrégés

QU'EST-CE QUE LE SPIRITISME? Introduction à la connaissance du monde invisible des Esprits. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. »
LE SPIRITISME A SA PLUS SIMPLE EXPRESSION, exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations . . . . . . 0 fr. 20
CARACTÈRES DE LA RÉVÉLATION SPIRITE. . 0 fr. 20
RÉSUMÉ DE LA LOI DES PHÉNOMÈNES SPIRITES. . . . . 0 fr. 15
LES FLUIDES . . . . 0 fr. 30
ESQUISSE GÉOLOGIQUE DE LA TERRE . . 0 fr. 30

—

Crouzet.

RÉPERTOIRE DU SPIRITISME, broché . . 3 fr. »
Le même, relié . . . . 5 fr. »
BIOGRAPHIE d'Allan Kardec, par H. Sausse 0 fr. 40
DISCOURS prononcés pour l'anniversaire de la mort d'Allan Kardec :
A l'inauguration du monument. . . . . 0 fr. 50
Anniversaires du 31 mars 1873 et de 1874 0 fr. 20
PORTRAIT d'Allan Kardec, en photogravure, très ressemblant, petit format. . . . . 0 fr. 30

Bustes d'Allan Kardec :

en bronze, 0 m 30 de hauteur . . . . 60 fr. »
— 0 m 20 » . . . . . 40 fr. »
en stéarine, 0 m 30 » . . . . . 10 fr. »
(Port et emballage en plus)

Ouvrages divers

Rufina Noeggerath

La Survie, sa réalité, sa manifestation, sa philosophie. *Echos de l'Au-delà*. . . 3 fr. 50

Camille Flammarion.

La Pluralité des mondes habités. . . . 3 fr. 50
Dieu dans la nature . . . . 4 fr. »
Uranie . . . . 3 fr. 50

Russel Wallace.

Les Miracles et le moderne Spiritualisme. 5 fr. »

William Crookes.

Recherches sur les phénomènes spirites . 3 fr. 50

Léon Denis.

Pourquoi la vie? . . . . 0 fr. 20
Après la mort. . . . . 2 fr. 50
Christianisme et Spiritisme. . . . . . 2 fr. 50
Dans l'invisible, *Spiritisme et Médiumnité* . . . . 2 fr. 50

Bonnefont.

Leçons de Spiritisme aux enfants. . . 0 fr. 30

Mme Antoinette Bourdin.

Pour les enfants. . . . . 2 fr. »

Francis Guiller.

Jeunes impressions (poésies) . . . . . 1 fr. 50

Gabriel Delanne.

Le Spiritisme devant la Science. . . . 3 fr. 50
Le phénomène spirite; 5e édition . . 2 fr. »
L'âme est immortelle (démonstration expérimentale). . . . . 3 fr. 50
L'Évolution animique . . . . 3 fr. 50

Louis Gardy.

Cherchons ! . . . . 2 fr. »
Le médium D. D. Home, sa vie et son caractère. . . . . 1 fr. »

Daniel Metzger

Essai de Spiritisme scientifique . . . 2 fr. 50
Le monde sera-t-il catholique? . . . 2 fr. 50

Loys de Rémora

Doctrines et pratiques du Spiritisme. . 0 fr. 35
Les phénomènes du Spiritisme . . . 0 fr. 35

Albert la Beaucie.

Les grands horizons de la vie . . . . 2 fr. »

Divers.

Katie King (histoire de ses apparitions) avec une préface de Gabriel Delanne. . . 2 fr. »
Guide pratique du médium guérisseur. 1 fr. »
Recueil de prières et méditations spirites relié . . . . 1 fr. 50

Mme Crowe.

Les Côtés obscurs de la Nature (Fantômes et voyants), 5 francs; port payé. 6 fr. »

Henri Constant

Le Christ, le Christianisme et la Religion de l'avenir . . . . 3 fr. 50

Mme E. d'Espérance.

Au Pays de l'Ombre (avec 28 planches hors texte). . . . . 4 fr.

Dr Pascal.

L'Évolution humaine (Réincarnations) . 3 fr. 50

Mme Alexandre Moreau

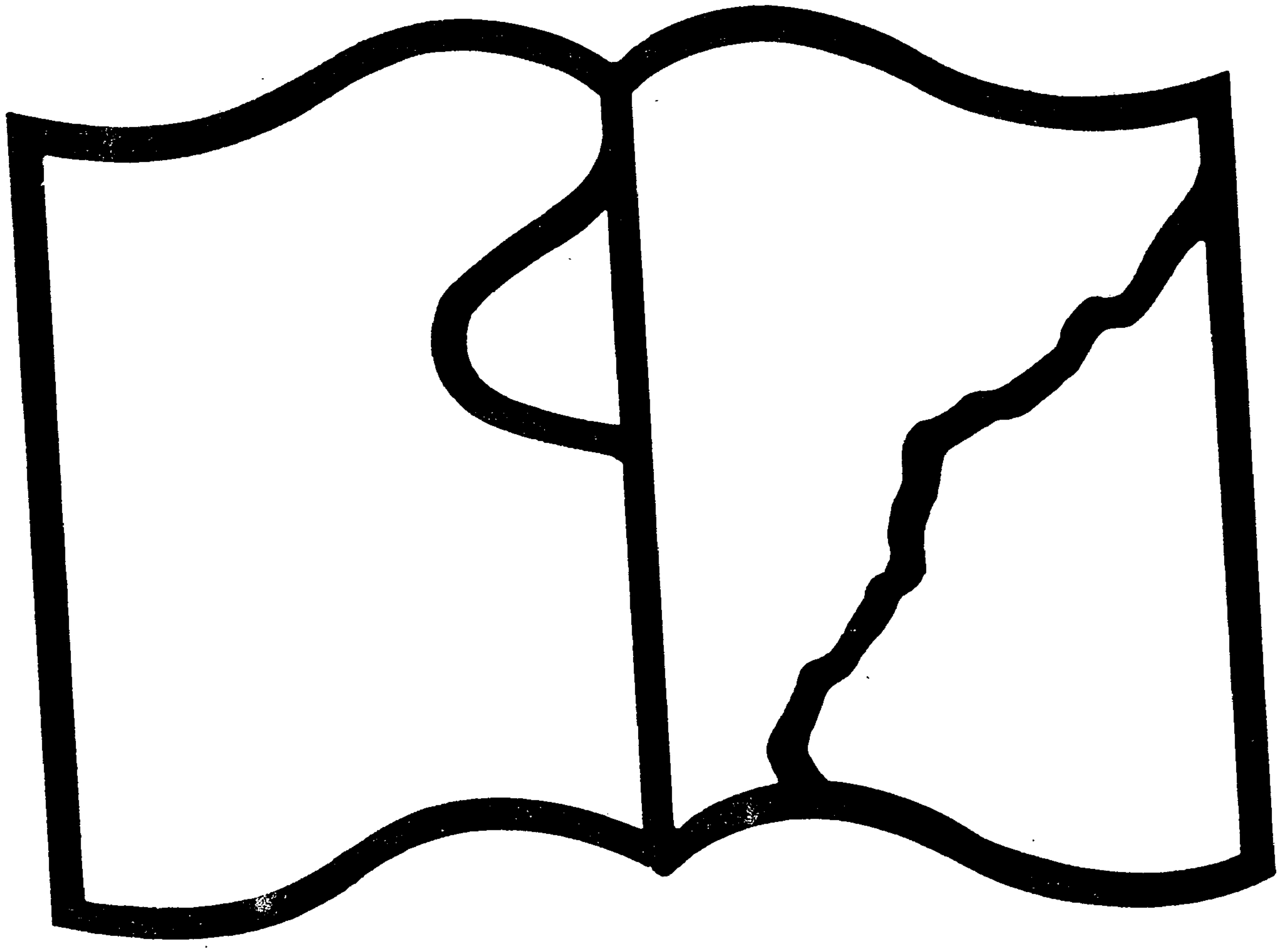
Lumière et Vérité . . . . 3 fr. »

A. Laurent de Faget.

La Muse irritée. — Réponse aux *Blasphèmes*, de Jean Richepin . . . . 3 fr. »
De l'Atome au Firmament, poésies philosophiques . . . . 3 fr. 50
L'Art d'être heureux, poésies intimes. 2 fr. 50

Tous ces volumes et brochures sont expédiés franco.

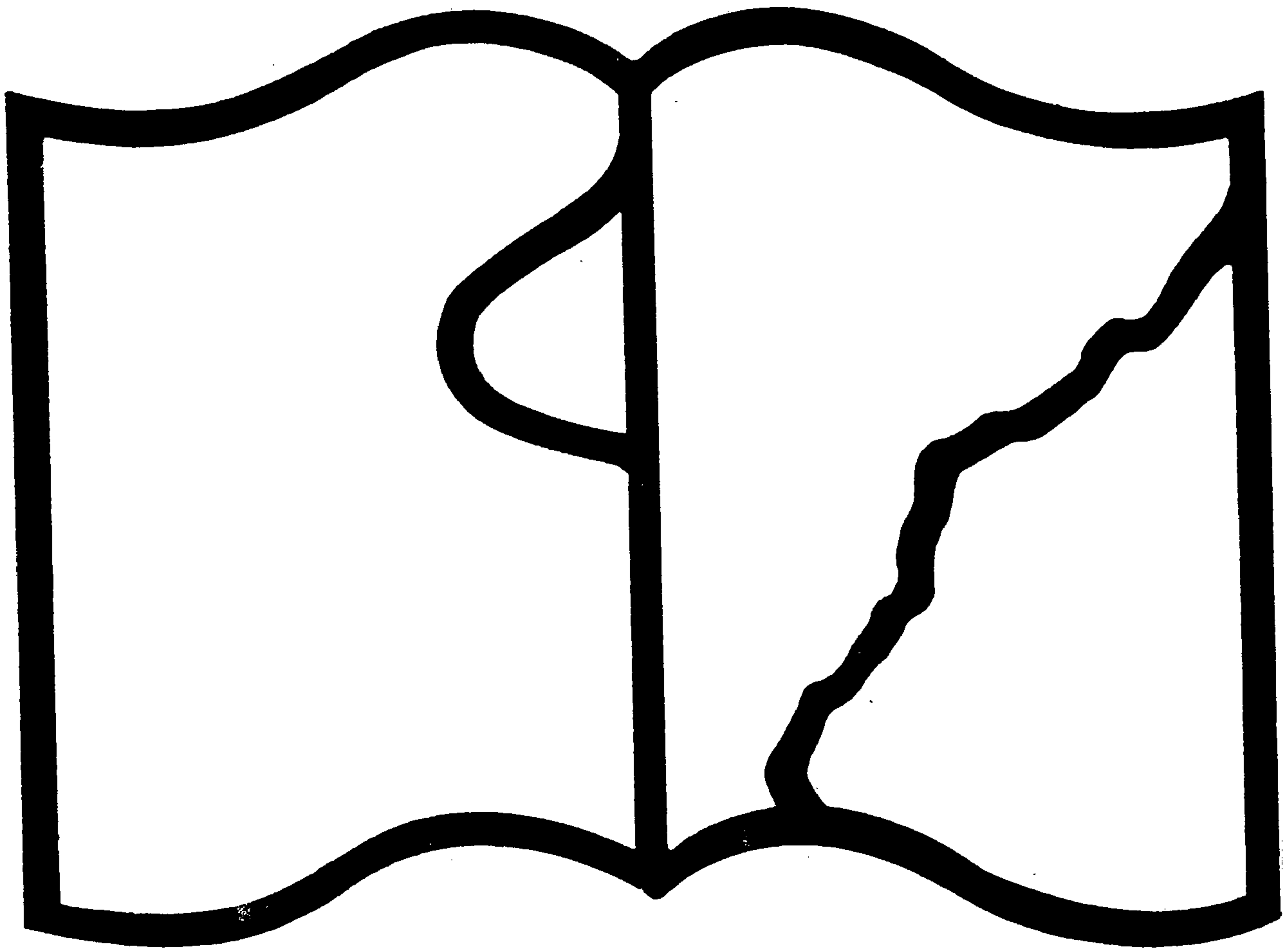
Imprimerie CH. COLIN, Mayenne. — Téléphone.



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle



Texte détérioré — reliure défectueuse

NF Z 43-120-11

11e ANNÉE — N° 1 40 centimes le numéro JANVIER 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste — *Psychologie Expérimentale*

DIRECTEUR : A. LAURENT DE FAGET

La charité doit s'unir à la justice, sous peine de manquer son but, d'enhardir le coupable et d'accabler parfois l'innocent.

Sommaire

ABONNEMENT D'UN AN :

Paris et Départements, 5 francs ; Étranger, 6 francs.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine)

11e Année. — N° 1 Janvier 1905

LE PROGRÈS SPIRITE

Philosophie Kardéciste | Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

LE PROGRÈS SPIRITE

A SES ABONNÉS, LECTEURS ET CORRESPONDANTS

1er Janvier 1905

Caisse de secours du « Progrès Spirite »

Nous avons reçu de :

M. Edouard Melon, Barcelone 2 francs.
Mme Poullain-Bouhon, Seignelay, 6 —

Caisse de Propagande

Mme Ve Gendron, Orléans. 15 francs
Une « anonyme » de Compiègne 10 —
Un abonné de Compiègne. . 5 —
Mme Desbois, Montargis. . . 5 —
Mme Poullain-Bouhon, Seignelay 6 —
M. Gardy, Genève. . . . 12 —
M. Berruyer, Linas. . . . 5 —
Mme Jobin, Paris. . . . . 1 —

Cordial merci à nos souscripteurs.

Le spiritisme devant la conscience

(*Suite*) (1).

LA CHAPELLE SPIRITE

Nous avons vu que si l'expérimentation du spiritisme offre certains dangers aux personnes peu sérieuses ou mal douées, qui s'en occupent sans méthode rationnelle ou sans aucune élévation d'âme, elle est, au contraire, très utile à la généralité des adeptes.

Seulement, je crois devoir combattre une erreur assez généralement répandue, qui consiste à supposer que tout le spiritisme philosophique et phénoménal est contenu dans les pratiques du groupe particulier auquel nous appartenons. On ne saurait assez contrôler un groupe par l'autre, les médiums par d'autres médiums, et la vérité relative à laquelle nous pouvons atteindre ne nous paraît résulter que de l'ensemble des communications reçues dans un certain nombre de groupes, non dans un seul toujours sujet à erreur malgré les plus excellentes dispositions des membres qui le composent.

Par la même raison, nous ne devons jamais subordonner l'enseignement général des Esprits à l'enseignement particulier d'un *Esprit-Guide*, fût-il habituellement bien inspiré, assurés que toute vérité nouvelle nous arrive par plusieurs canaux à la fois.

Défions-nous du particularisme et de l'absolutisme en pareilles matières.

C'est un grave obstacle à la sage diffusion de nos doctrines que cette facilité avec laquelle certaines personnes peu éclairées se persuadent que le petit cercle où elles évoluent est le seul cénacle où puisse s'acclimater la Vérité. Croire cela, n'est-ce pas déjà marcher vers l'erreur à pas accélérés ?

Nous avons connu de naïfs croyants qui en étaient arrivés à admettre que les « dictées » des Esprits de leur groupe étaient manifestement très supérieures aux enseignements obtenus dans tous les autres grou-

(1) Voir notre numéro d'octobre dernier.

pes, rappelant ainsi l'intransigeance autoritaire et ignorante des Eglises, dont chacune se croit, au détriment de sa voisine, dépositaire de la Vérité.

La leçon morale, la philosophie spirite, chrétienne ou bouddhique appliquée aux divers actes de la vie, n'est pas toujours, d'ailleurs, ce qui préoccupe le plus les sectaires ignorants et orgueilleux. Leur conscience adore plus qu'elle ne pratique, généralement, les sublimes préceptes qu'Allan Kardec nous a légués.

Cependant, les demi-croyants que nous critiquons peuvent être sincères dans leur aberration. Il faut donc les éclairer.

Il faut leur dire qu'ils sont très humains (dans le sens de membres de l'humanité terrestre, encore bien arriérée et confuse), quand ils ne se font pas faute, dans certaines réunions, d'égratigner quelque peu l'épiderme du prochain, en des conversations trop prolixes pour être réglées sainement et charitablement.

J'ai connu quelques personnes qui, volontiers, montraient gris ce qui est blanc, et noir ce qui est gris, grossissant, non par malice mais par une disposition naturelle de leur esprit, les défauts des autres, et s'attribuant à elles-mêmes, sans en avoir l'air, les mérites qui font les sages et jusqu'aux vertus qui font les saints.

Remarquez que ce déplorable abus ne prend pas seulement naissance dans les réunions où l'on cause spiritisme ; que c'est un défaut bien humain, et que, partout où l'on se réunit pour passer plusieurs heures ensemble, on perd souvent de vue l'objet de la réunion pour exercer sa verve sur le dos de quelque absent, ou de quelque présent qui n'entend pas.

Cependant, puisque nous avons, nous spirites, la prétention justifiée d'apprendre aux hommes quelque chose de mieux que l'enseignement déplorable des religions à dogmes, de mieux que l'enseignement insuffisant des philosophies nébuleuses du passé, nous nous devons plus que d'autres, de veiller sur notre conduite, sur nos actes ; nous nous devons de prouver l'excellence de nos doctrines par les qualités qu'elles ont fait germer en nous, et, dans tous les cas, au moins par notre modestie.

Spirites militants, nous devons d'abord combattre en nous les passions mauvaises : l'intolérance, l'égoïsme, l'orgueil ; nous enseignerons ensuite.

Ne laissons pas croire que notre foi n'est pas sincère ou qu'elle est impuissante à notre propre amélioration.

Parmi les quasi-adeptes dont nous parlons, il en est qui affirment un grand dévouement à notre cause, qui témoignent d'un zèle ardent — parfois intempestif, — d'une chaleur de conviction très louable en soi mais qui ne va pas jusqu'à la conquête morale de leur propre individu. Ils veulent, prétendent-ils, faire le bien de toute l'humanité, réformer les mœurs, élever le niveau moral des hommes... et ne s'aperçoivent pas que le premier article de leur programme devrait être la résolution de se corriger eux-mêmes de leurs principaux défauts, afin de n'en pas faire souffrir leurs semblables.

Il en est quelques-uns qui font la roue et sont un sujet d'étude assez curieux pour l'observateur. Ceux-là se considèrent comme les plus fermes champions du spiritisme parce qu'ils portent le front haut dans les réunions où ils se plaisent à parader, faisant étalage de toilette plus que de sentiments élevés et de pensées profondes.

Ils sont sincères, certes ! et c'est là que gît toute la difficulté de leur redressement. Hypocrites, on pourrait les démasquer ; convaincus qu'ils sont dans le vrai, que voulez-vous qu'on leur dise ? Qu'on leur montre l'exemple des vrais spirites, ceux-ci sans morgue et sans pédantisme, attentifs à leurs devoirs, studieux, simples et tolérants ? A quoi bon? Les pseudo-spirites dont nous parlons ne viennent demander au spiritisme que ce que leur conscience peut y voir : une occupation qui dérive vers la distaction, un lieu de réunion où l'on se retrouve périodiquement, entre personnes die connaissance, pour causer de faits spirltes impressionnants, voter quelques artices de règlement intérieur, échanger parfois des paroles aigres-douces, et, enfin, écouter les orateurs du spiritisme quand ceux-ci, noblement inspirés, viennent soulever aux yeux les moins clairvoyants le voile qui recouvre les mystères de l'au-delà.

Voilà le programme des pseudo-spirites. Ils prétendent qu'il est très suffisant et que le meilleur spirite peut s'en contenter : nous affirmons le contraire.

Une philosophie aussi belle que la philosophie spirite doit pénétrer beaucoup plus profondément en notre âme, dissiper toutes les illusions de la vanité, faire fondre toutes les glaces de l'égoïsme, brider la colère, museler l'envie, la jalousie, la haine, qui rendent l'être humain si hideux !

Des pratiques spirites qui nous laissent vindicatifs, emportés, frivoles, méchants, égoïstes et orgueilleux sont des pratiques inutiles sinon nuisibles à notre âme.

En effet, un spiritisme qui ne dit rien à l'âme, qui ne l'élève pas au-dessus des sens, qui ne l'ennoblit pas, est une science morte à laquelle il ne faut pas demander des fruits de vie. J'ajoute qu'elle peut avoir de très fâcheuses conséquences pour ceux qui ne l'envisagent pas comme nous venons de l'indiquer. Les influences inférieures de l'au-delà — avec lesquelles il faut toujours compter — les Esprits de trivialité, de suffisance, d'égoïsme, de fausse science, qui pullulent dans le monde invisible aussi bien que sur terre, peuvent s'emparer des spirites frivoles ou peu moraux, surtout quand ceux-ci sont médiums, et les conduire dans une voie absolument redoutable.

N'approchons du spiritisme qu'avec un cœur pur, une âme élevée, une raison éclairée ; n'y voyons qu'un sublime idéal à atteindre. Si nous le rabaissons à des conceptions étroites, mesquines ; si, surtout, nous voulons le faire servir à nos intérêts matériels et à nos passions, nous mobilisons des forces spirituelles inférieures que nous n'aurons pas toujours la faculté de diriger et qui, retombant lourdement sur nous, peuvent nous écraser un jour.

(*à suivre*)

A. Laurent de Faget.

L'Enseignement laïque et la Morale religieuse

Réponses de nos lecteurs

Mon cher de Faget,

L'atmosphère de l'école doit-elle être religieuse? Telle est la question que vous posez à vos abonnés. Je réponds carrément *non*, mille fois *non*, et voici pourquoi :

Aussi longtemps qu'il y aura des cultes divers dans la société et que la religion consistera en mystères surnaturels et en dogmes incompréhensibles, auxquels il faut croire aveuglément, sous peine de damnation, l'instruction confessionnelle devra se donner dans les églises, les temples et non dans les écoles. Les lois de la pédagogie ne permettent pas, en effet, que l'on donne aux enfants deux enseignements qui se combattent et se contredisent, l'un critique et raisonné, s'adressant à l'intelligence, l'autre aveugle, dogmatique et intolérant, s'adressant à la foi. Que les parents s'arrangent comme ils veulent, mais l'école au moins ne doit pas être témoin d'une pareille hérésie pédagogique, qui jette la confusion, le trouble et la lutte dans l'esprit des élèves!...

Mais, en proscrivant de l'école tout enseignement confessionnel, il n'en faut pas chasser la *morale* qui plane au-dessus de toutes les religions. Il n'y a pas de *morale juive*, de *morale chrétienne*, de *morale bouddhique*, de *morale mahométane*, de *morale chinoise*; il y a *la morale pure et simple* dont aucune religion n'a le droit de revendiquer la paternité. Ses préceptes ont été, *de tout temps*, gravés dans la conscience de l'humanité.

La société n'est point le résultat d'une convention, d'un contrat ; il n'en faut d'autre preuve que la spontanéité du dévouement.. Y a-t-il une convention, quelle qu'elle soit, qui puisse obliger au sacrifice de soi-même pour autrui, quand on voit l'instinct de la conservation si puissant et si vivace? Le même homme qui vient de se jeter au milieu des flammes ou des eaux, invinciblement attiré par les cris de la victime, ne le verrez-vous pas tenir à la vie dans les plus horribles souffrances ou pendant le cours d'une existence malheureuse ? Et, si une force secrète, irrésistible, le pousse au dévouement, malgré le plus profond attachement à la vie, est-il douteux que cette force ait poussé les hommes à se rechercher? L'homme naît éminemment sociable : partout on le trouve vivant en société ; un isolement prolongé l'étiole, l'abrutit et rend fou celui dont l'instinct de sociabilité est fort développé. Faible individuellement, il devient fort en unissant ses forces à celles des autres hommes ; isolé, il croupit dans l'ignorance ; au contact de ses semblables, il s'éclaire et agrandit son intelligence.

La notion humaine de morale avec les sentiments et les devoirs qui en dérivent est sortie de cet instinct de sociabilité, de solidarité. *Et cette source de morale n'est même pas propre à notre seule espèce, car cet instinct se trouve déjà en action parmi les races animales dont la constitution est semblable à la nôtre.*

Les fondements de la morale ont ainsi leur plus ancienne origine dans l'instinct des êtres organisés chez lesquels la Vie en commun comporte des rapports et des devoirs sociaux.

La morale est donc une chose essentiellement évolutive, et son évolution commencée avant l'espèce humaine, se poursuivra encore fatalement chez elle, avec l'évolution même de la civilisation et des idées générales...

De ce que je viens de dire je déduis cette conclusion toute naturelle qu'on devra enseigner aux enfants dans les écoles :

TOUT CE QUI CONTRIBUE AU DÉVELOPPEMENT DE LA SOCIABILITÉ, DE LA SOLIDARITÉ, EST BIEN. TOUT CE QUI TEND A LES CONTRARIER, EST MAL.

C'est donc un devoir pour tous de combattre le MAL sans paix ni trève, comme aussi d'aider au BIEN.

NOUS SOMMES TOUS SOLIDAIRES, CAR L'HUMANITÉ PEUT ÊTRE CONSIDÉRÉE COMME UN SEUL ET MÊME CORPS DONT NOUS SOMMES TOUS LES CELLULES ; SI UNE OU PLUSIEURS DE CES CELLULES SE POURRISSENT OU SOUFFRENT, LE CORPS ENTIER SOUFFRE.

Vous le voyez, mon cher ami, la morale est absolument indépendante de toute religion dite révélée.

Il faut que l'école soit sécularisée ; elle doit être un territoire neutre ouvert à tous les cultes, sans distinction et sans esprit de propagande ; mais la sécularisation et la neutralité ne sont pas l'*irréligion, l'immoralité*.

Plus tard, quand le spiritisme aura pris rang parmi les sciences positives, alors, mais alors seulement, on pourra l'enseigner dans les écoles de l'Etat. En attendant, travaillons à sa propagande dans la mesure de nos moyens. Tout vient à point à qui sait attendre. Attendons et surtout patientons ! ! !

Mille amitiés,
GÉNÉRAL H. C. FIX.

Marseille, le 6 décembre 1904.

Cher Monsieur et F. E. C.,

Dans le numéro de septembre du *Progrès Spirite* vous posiez la question suivante à vos lecteurs : « L'enseignement clérical étant mis hors de cause par suite de ses abus et de ses erreurs, pourquoi la morale, telle qu'elle est enseignée dans nos écoles laïques, est-elle insuffisante pour former et guider le cœur de l'enfant ? » Le temps m'ayant manqué, et espérant que d'autres auraient pu répondre à une question de si haute importance, je m'étais un peu abstenu, mais aujourd'hui, je vais émettre mon opinion. Je ne chercherai pas ici à faire revivre les philosophies des temps antiques ; je me bornerai simplement à prendre la génèse du Christianisme. Lorsque le maître de la philosophie chrétienne, (Jésus-Christ) enseignait ses grands principes de Charité, de Fraternité et de Justice, qui, seuls, peuvent rénover les mondes, un groupe d'apôtres ardents s'étaient imprégnés de cette philosophie pure par excellence, quoique un peu voilée sous la forme allégorique. L'apôtre Pierre en jeta les bases à Rome. Ce fut le premier pas. Les premiers siècles du Christianisme s'écoulèrent à peu près dans le respect des principes fondamentaux.

Mais, plus tard, il advint ce qui devait advenir, ce que le Maître avait prévu : la soif du pouvoir, de la domination et de l'or, que Jésus méprisait, conduisit le premier pape qui institua le pouvoir temporel, à souiller la philosophie du Christ et, partant, à entraîner l'Eglise romaine sur la pente fatale de la décadence.

En effet, nous voyons comment, à travers les siècles, les papes et les conciles, s'arrogeant tout pouvoir, ont fait subir au dogme catholique de si grandes modifications. Origène, un des premiers pères de l'Eglise, était un ardent partisan de la Réincarnation des âmes, parce qu'il avait su interpréter les paroles de Jésus et des autres philosophes. Eh bien ! que fait l'Eglise ? elle déclare que l'âme humaine est incarnée une seule fois, et, de là, naissent toutes les monstruosités, telles que : le Dieu vengeur, l'enfer avec ses flammes éternelles, qui, entre parenthèses, n'ont rien à brûler de matériel et moins encore de spirituel. Saint Augustin, homme très perplexe sur le sort des âmes d'enfants morts sans le baptême, finit par décider l'Eglise à créer les limbes pour recevoir ces jeunes âmes qui étaient frappées de la rigueur de Dieu quoiqu'innocentes. Puis, vient la fameuse chute d'Adam le premier homme, (ce qui, en réalité, n'est qu'une allégorie de l'apparition de l'humanité sur notre globe,) se répercutant sur toutes les générations des siècles, et finalement l'infaillibilité du Pape.

Il est plus qu'évident que l'Eglise romaine n'a plus, depuis bien longtemps, l'autorité nécessaire pour élever l'enfant et conduire les hommes. Le prêtre n'est plus l'austère, le juste et le dévoué directeur des consciences! Il n'est malheureusement qu'un intelligent mercenaire doublé quel-

quefois d'un marchand effronté; et, de là, l'impossibilité d'inculquer l'idée de Dieu aux jeunes âmes qui reviennent sur la terre. En conséquence, j'estime que pour parer à l'incurie des Eglises sécularisées par l'Etat, il est du devoir des hommes croyant à la survie de l'Etre spirituel, de prendre l'initiative que comporte une pareille situation. Il faut enfin une autre morale que celle de la loi et les gendarmes. On aura beau prôner dans toutes les universités que les hommes se doivent le respect, qu'ils doivent respecter la propriété etc., etc., ce sera toujours en pure perte. Je vais citer un exemple entre mille pour expliquer l'inanité de la théorie matérialiste.

Prenons un homme dans l'élément des travailleurs ouvriers vivant d'après les théories matérialistes. Cet homme ne vit que de la vie végétative, ne pense qu'aux besoins du corps charnel, ignorant les besoins de l'esprit ; il se crée des besoins factices par ses désirs grossiers et multiples. Eh bien ! cet homme, qu'on le veuille ou non, cherche par tous les moyens que lui suggère son esprit à se satisfaire, fût-ce au détriment de ses semblables et de la société. Loi, gendarmes, il se moque de tout dans son for intérieur, car il se dit : Après nous le déluge ! ou bien encore : La vie ne dure pas toujours, profitons-en ! Cet homme peut revêtir les dehors d'un honnête citoyen, tout en recélant un esprit méchant, pervers et corrompu... Pourquoi cela ? parce que la société manquant de principes, de vérités spirituelles, aura faussé la route de la vie à cet homme. Dès lors, tous ces penseurs, ces vénérateurs du matérialisme tombent dans ce chaos d'erreurs.

Les hommes d'affaires, banquiers, notaires, commerçants, joueurs, tripoteurs de toute espèce, s'élancent à la curée, et, lorsqu'arrive la chute inévitable, la faillite, l'arrestation, la prison et parfois l'échafaud en perspective, alors, oh ! alors, c'est bien simple : le charbon, la corde, le poison, le revolver etc., se chargent de dédommager les victimes de ces audacieux matérialistes. Vient ensuite la catégorie inférieure de la société : ouvriers, employés infidèles, viveurs d'expédients, amants et amantes déçus ou éconduits, misère noire des derniers plans de la société : tous cherchent à en finir avec la vie en faisant appel au suicide ! Voilà toujours les résultats du matérialisme ! Mais, que l'on instruise sur les données générales du spiritualisme tous les hommes du globe, et l'on verra se transformer toute l'humanité terrestre, et la lumière spirituelle éclairera de ses purs rayons l'obscurantisme du passé et l'aurore de l'avenir. La parole est aux hommes de science convaincus de l'immortalité de l'âme et de ses manifestations. C'est aussi aux spirites sincères et courageux de s'unir pour commencer le grand œuvre de rénovation morale.

Agréez, mon cher Monsieur de Faget, mes fraternelles salutations.

A. MAZIN.

Conférence de M. Léon Denis au Havre

C'est par le Havre que, cet automne, M. Léon Denis a commencé sa tournée de conférences.

A deux reprises, il a parlé devant une salle comble, et a captivé l'auditoire par sa parole sincère et vibrante, où l'on sentait la conviction profonde d'un homme qui a voué sa vie à la propagation d'une idée qu'il sait juste et consolante.

La première fois, le 18 novembre, l'orateur nous a entretenus du *Spiritisme devant la Science*, nous montrant avec de nombreuses preuves à l'appui (1), comment cette dernière, peu à peu, découvre les vérités révélées déjà par le Spiritisme, qu'elle a si longtemps bafoué. Un jour viendra, dit-il pour terminer, où la science et le sentiment religieux, dans une fusion complète, entraîneront l'humanité vers des temps meilleurs, vers une harmonie divine.

Dans sa seconde conférence, le 24 novembre, M. L. Denis nous a parlé du problème de la destinée. Il a montré la nécessité absolue de la réincarnation pour expliquer, en les conciliant avec la justice divine, les anomalies apparentes de l'existence terrestre : différences des conditions dès la naissance, les uns dans l'opulence, les autres dans la misère; les uns intelligents, doués de génie même, les autres idiots; les uns pleins de douceur, les autres portés à la haine.

Il serait à souhaiter, dit-il, que l'on comprît bien que notre destinée dépend de nous, que c'est la conséquence de nos actes passés. Il en est de même pour la destinée des nations ; c'est la même loi qui régit l'univers tout entier : la loi des

(1) Cas de Miss Holland ; dernières expériences du colonel de Rochas, etc., etc.

causes et des effets. D'un coup d'œil rapide jeté sur l'évolution de l'histoire, l'orateur nous montre combien d'empires sont tombés pour avoir développé en leur sein des causes de dégénérescence et pour avoir négligé celles qui devaient engendrer plus de vitalité. Puis, après avoir répondu victorieusement aux objections qu'on oppose à cette affirmation des esprits qu'il faut se réincarner, M. Léon Denis, dans un bel élan de sympathie pour le monde en souffrance, déplore les fléaux sous lesquels il succombe : la guerre, l'alcoolisme.

Heureux les peuples, s'ils voulaient comprendre que d'eux seuls dépend leur destinée !

Le public, où se voyait l'élite de la population havraise, vivement intéressé par le conférencier, ne lui a pas ménagé les applaudissements, et les jeunes gens de l'Université Populaire sont venus le trouver pour obtenir qu'on discutât la question du Spiritisme dans leur société. Un spirite de vieille date s'est chargé de leur donner satisfaction.

A l'issue de la seconde conférence, il a été distribué gratuitement à la porte 200 brochures de *Pourquoi la Vie?*

Fasse le Ciel que la semence jetée lève un jour, et produise les fruits qu'on est en droit d'en attendre !

Une auditrice,

L. Gascuel.

SPIRITISME ET SPIRITES

Tiré du journal : *La Suisse.*

Au moment où M. Léon Denis, ancien président du Congrès spiritualiste, met en émoi, par sa parole éloquente et convaincue, tout le monde spirite de Genève, nous croyons être agréable à nos lecteurs en faisant accueil à la communication suivante.

Elle exprime, en un magnifique langage, des convictions — ou des illusions — qui ne sont pas les nôtres, mais dont nous respectons la sincérité :

Toutes les religions sont mortes ou en pleine décadence. Les Dieux sont partis ; le grand Pan n'est plus. Le scepticisme a pénétré dans les temples et atteint les prêtres eux-mêmes. Où sont les jours de sereine et forte croyance ?

L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracle. L'humanité va-t-elle se condamner à la vie positive, terre à terre sans idéal ? Ne cherchera-t-elle plus à sonder le mystère de la destinée ? Regardera-t-elle, sans émotion, le ciel étoilé, l'infini impénétrable ? Est-il venu le temps prédit par le poète où

> Le juste opposera le dédain à l'absence,
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la divinité ?

Il nous est impossible de croire que la poésie des idées, la délicatesse des espérances sont destinées à périr dans cette période glacière du positivisme.

La religion du passé est morte, mais la science n'a pas dit son dernier mot : et la science — qui peut le nier ? — a sa grandeur et sa foi.

∴

La religion de l'avenir, tout en dédaignant les prodiges, cherchera, elle aussi, avec une ardeur inquiète, la solution du problème de la destinée, le mot de l'énigme de l'existence.

Toutes les religions se sont proposé de répondre à ces interrogations. D'où venons-nous ? Pourquoi sommes-nous ici ? Où allons-nous ?

Nous autres, penseurs libres, spiritualistes indépendants, nous croyons que l'existence actuelle est la continuation d'une existence antérieure.

Tous ceux qui vivent ont vécu ; tous ceux qui ont vécu revivront. D'où il suit qu'entre la vie actuelle et le commencement de l'existence future il peut s'écouler un temps où les âmes attendent leur heure de résurrection, flottant dans l'espace, impalpables, inaccessibles à nos procédés connus d'investigation, mais pouvant manifester leur puissance par une action intellectuelle et matérielle.

Ceci n'est encore qu'une croyance, mais une croyance en train de devenir une science, à laquelle collaborent des penseurs qui ne se réclament pas du spiritisme, tel M. le professeur Flournoy.

L'histoire est remplie des révélations de l'au-delà. Les niera-t-on ? Retranchera-t-on du livre de vérité, non seulement les récits d'apparition racontés dans tous les livres religieux du monde, mais encore des événements d'une sublimité auguste comme ceux qui se rencontrent dans l'histoire de saint Paul ou de Jeanne d'Arc ? Ces négations à la Homais et à la Thalamas ont la prétention d'être « la science » ; elles ne

sont que l'impertinence de la superficialité.

∴

De nos jours, des hommes d'un savoir incontesté et considérable ont prétendu pouvoir photographier les impalpables de la mort. On a ri. Mais n'avait-on pas souri en entendant dire, pour la première fois, que l'image de chacun de nous était présente dans l'atmosphère ,qu'on pouvait la fixer sur le papier ?

Certes, il faut user de circonspection avec les prétentions scientifiques et religieuses et ne les admettre que sur bon contrôle et fortes preuves ; mais il est insensé de repousser l'inconnu lorsqu'il se présente même avec l'apparence de l'invraisemblable, car si le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, l'invraisemblable peut être vrai. Tels : le téléphone, le phonographe, la suggestion, si longtemps niée, attestée aujourd'hui par des observateurs qui ne sont ni des dupes, ni des complices, et par des magistrats d'une absolue sincérité.

La nouvelle religion aura donc un caractère entièrement scientifique. Elle fera la guerre aux légendes, aux miracles apocryphes, aux supercheries de toutes sortes. Mais elle ne repoussera *a priori* aucune affirmation, aucun fait. Elle exercera sur chaque chose et sur chaque homme les droits stricts et absolus du libre examen.

∴

De même qu'elle ne sera inféodée à aucune secte, dépendante d'aucune tradition nationale ou locale, de même elle ne se liera à aucune morale dogmatique ou sacerdotale. La thèse de la morale indépendante, brillamment soutenue jadis par des écrivains philosophes : Massol, Caubet, Henri Brisson, et si vainement combattue par le Père Hyacinthe, peut être acceptée au nom de l'idée nouvelle.

Seulement il est indispensable de définir avec exactitude la valeur de ce terme : morale indépendante. Il signifie simplement que l'idée morale ne dépend ni de Bouddha, ni de Moïse, ni de Mahomet, ni de Jésus, et qu'il n'est pas nécessaire pour devenir un honnête homme et rester dans la droite ligne d'avoir reçu l'eau du baptême ou subi le sécateur du rabbin.

La morale est plus vaste que les cathédrales, plus haute que les mosquées, plus large que les synagogues. Elle procède de la conscience humaine. Chaque être en porte l'embryon dans son cœur.

Parfois la puissance morale des individus est gênée par le poids de fautes antérieures, d'existences écoulées. Ainsi s'explique la méchanceté stupide d'individus qui font le mal en quelque sorte machinalement, comme le scorpion sécrète son venin. Ils se dégageront un jour des fautes antérieures et des malfaisances actuelles, car ils ont, devant eux, pour se purifier, la longue survivance des siècles.

L'être humain est destiné à progresser dans son corps et dans son âme. Car c'est par abus de mots, par frivolité d'attention qu'on sépare ces deux choses : l'âme et la forme corporelle, et qu'on distingue en vue le matérialisme et le spiritualisme, comme s'il y avait des esprits sans forme, comme si les corps pouvaient se manifester et vivre sans l'esprit. Il y a entre eux une corrélation absolue, une intimité parfaite.

Les dernières découvertes de la science, très grosses de conséquences philosophiques et physiologiques, nous permettent d'entrevoir le moment où l'on pourra faire émerger à la lumière les corps subtils qui échappent à nos regards, et décrire, avec netteté, l'influence précise qu'ils ont sur les corps visibles.

Cette science nouvelle semble avoir été pressentie par l'antiquité païenne. Elle consacrait des autels et des statues aux divinités populaires et cataloguées, et, sur certaines places publiques, elle mettait une effigie avec cette inscription : *Au Dieu inconnu* : Le Dieu inconnu c'est la science de demain, l'effort d'aujourd'hui, la lumière faible, vacillante encore, entourée de brumes, mais qui deviendra le soleil resplendissant, — le mois de juillet dont la science d'aujourd'hui n'est que le mois de décembre.

Telles sont, loyalement exposées, les espérances des spirites.

E. V.

Extraits de communications médianimiques

(*Suite*) (1).

SOMNAMBULISME

(Rêves et états différents du sommeil)

Je voudrais savoir ce qu'est au juste le sommeil et si c'est un état médianimique ?

C. R. — Oui, le sommeil paraît être une des conditions médianimiques et, par le

(1) Voir notre numéro de novembre.

fait, il entre pour beaucoup dans les phénomènes puisque, dans bien des cas, il favorise les expériences de vue supraterrestre.

Il y a trois sortes de sommeil : le sommeil naturel, souvent visité par des rêves qui véhiculent l'esprit vers des sphères cachées à la vue des terriens ; le sommeil magnétique, provoqué par des influences d'êtres incarnés s'imposant à des médiums, et le sommeil somnambulique qui est dû à l'action magnétique des Esprits sur des médiums encore plus sensibles.

Nous allons étudier ces trois sortes de sommeil et je répondrai aux questions que vous me ferez à leur sujet.

La différence entre celui qui dort d'un sommeil naturel et celui qui dort d'un sommeil magnétique est que le premier s'endort seul, tandis que le second est endormi par un magnétiseur ou par un Esprit.

J'ai lu que, dans le sommeil naturel, l'âme part et reste près du corps ou va dans l'espace selon l'avancement : l'âme va-t-elle dans l'espace suivant la profondeur du sommeil, et un sommeil profond est-il, par conséquent, signe d'un haut degré d'avancement ?

Pas toujours.

Chez quelques individus, c'est un degré d'avancement, mais, chez d'autres, c'est au contraire de la matérialité.

Pour que le sommeil vous entraîne dans l'au-delà, il faut que ce soit un sommeil spécial, quasi-somnambulique.

Comme je ne suis pas somnambule et que je dors profondément, j'ai donc un sommeil très matériel ?

Non — c'est simplement un calme que nous vous donnons pour reposer votre corps et vous emmener un peu avec nous.

Nous profitons de votre sommeil pour vous mettre dans un état presque somnambulique.

Je ne vais plus autant la nuit vers vous ?

Si, c'est toujours la même rencontre et le même voyage d'âmes vers l'infini.

Je rêve toute la nuit !

Non — vous rêvez, c'est vrai, mais vos rêves ne vous retiennent pas toujours sur terre.

Est-ce dans l'état de rêve que vous nous emmenez ?

Oui.

Mais, dans les cas de rêves absurdes, on n'est sûrement pas près de vous ?

Au contraire, c'est précisément parce qu'on est près de nous que les rêves sont absurdes.

Dans ce cas, les rêves sont dus à des restes d'images, de souvenirs, ou de préoccupations, que le cerveau matériel distille en l'absence de l'âme, et c'est pourquoi ces rêves n'ont pas le sens commun, puisqu'ils sont formés d'idées incohérentes et qu'ils ne sont pas réglés par l'intelligence de l'âme.

Comment peut-on rêver tout en n'étant pas là ?

C'est le cerveau qui continue à travailler sous la seule impulsion des nerfs et sans direction intelligente.

De même, un véhicule lancé à toute vapeur subit l'impulsion qui lui a été donnée, même quand le mécanicien est rejeté hors de sa machine ; mais, alors, cette impulsion n'est qu'une vigueur sans discernement.

Votre âme s'en va, mais elle reste attachée à votre corps, sans quoi votre vie serait coupée.

De sorte que je suis là et pas là ?

Oui — l'âme est vers nous, mais elle conserve un fil conducteur qui la relie au cerveau, et cette communication lui permet de faire jouer le cerveau qui, alors, distille, sous cette impulsion, les souvenirs, les préoccupations de la journée.

Il agit ainsi sans suite d'idées, puisque son moteur est loin, mais il agit quand même, en produisant les images qu'il a emmagasinées pendant le jour. Seulement, ces images, qui ne sont pas classées, puisque la direction manque, sortent pêle-mêle et incohérentes.

Quelquefois, dans les rêves significatifs, — par faveur — l'âme rapporte au périsprit (mémoire) les souvenirs.

Qu'est-ce qui arrive dans les rêves pénibles ou cauchemars ?

La matière est en souffrance.

C'est quelquefois une mauvaise position, une mauvaise digestion, etc... Quelque chose gêne le corps qui rappelle l'âme — le corps est pour l'âme comme un boulet qui se fait sentir.

Arrive-t-il que, dans un bon sommeil, on ne rêve pas parce que l'âme est tout à fait partie et que le cerveau n'enregistre rien ?

Oui.

Alors, rêver indique un mauvais sommeil et est, en somme, une mauvaise chose ?

Oui — sauf les cas de faveur.

Dans ces cas-là, les rêves ont un caractère intelligent, mais, alors, ce sont des cas de somnambulisme ou de télépathie se manifestant par des médiums qui

aidés par les Esprits, peuvent se transporter à de grandes distances pour voir ce qui s'y passe, ou encore, par permission spéciale, sont admis à plonger leurs regards dans le mystère de l'avenir, pour avertir un être humain d'un danger ou lui donner la foi, par une prédiction qui sera réalisée.

Dans le cas des rêves prémonitoires, le dormeur doit pouvoir être facilement mis en état de somnambulisme, ce qui lui permet d'avoir une tout autre faculté que celle du dormeur ordinaire, et c'est ici que commencent des faits aussi nombreux qu'étranges qui ont permis aux humains de constater ce dédoublement de l'âme par lequel il est prouvé que le périsprit peut sortir du corps matériel et venir vers nous complètement libéré, si le corps est dans un état d'abattement suffisant pour que sa vitalité et sa matérialité ne le retiennent pas en esclavage.

Lorsque l'âme est ainsi libérée, on peut s'attendre à voir se produire des faits qui sont du domaine somnambulique.

Le somnambulisme est une désincarnation momentanée et partielle, mais aidée aussi du plus au moins.

En général, lorsqu'un somnambule est endormi et que son périsprit est parti, un désincarné prend la place restée libre et parle, si on lui adresse des questions.

Pourquoi les somnambules peuvent-ils mieux dire ce que le consultant sait que ce qu'il ne sait pas ?

Parce qu'ils peuvent lire dans la pensée du consultant.

Le somnambule peut se transporter à distance — pour lui, il n'y a pas de murs — mais il lui est encore plus aisé de lire dans la pensée d'une personne présente que dans celle d'une absente.

Il y a, en somme, peu d'intermédiaires (Esprits) dans le somnambulisme, parce que le somnambule est un être que son âme peut quitter à volonté, mais les Esprits lui facilitent le voyage.

L'âme du somnambule est elle-même comme un Esprit dégagé ?

Oui, c'est cela.

Un somnambule parle par son Esprit-guide ou par sa propre âme extériorisée par le somnambulisme et qui se trouve libre d'aller voir et de répondre.

Ce n'est pas un inconscient stupide, c'est une âme dégagée et plus intelligente que l'âme enchaînée par l'état normal terrestre.

Il y a donc quelqu'un qui vient prendre la place, ou bien il y a une âme qui, étant dans un état spécial et médianimique, reprend suffisamment les facultés que nous avons dans nos sphères pour voyager, voir à distance et répondre.

Elle peut causer elle-même ?

Oui — elle voit et n'a pas toujours besoin d'une incarnation d'Esprit.

Elle reste en partie dans le corps par le périsprit qui, lui, demeure ainsi en relation avec les deux : l'âme et le corps.

(A suivre).

Le Catéchisme Français

(*Suite*) (1).

40. — *Comment le faible peut-il résister au plus fort?*

L'Eternel qui nous fit d'inégale mesure,
Inégaux en talents, en force, en facultés,
Lui-même a réparé ces inégalités,
Et l'ordre social corrige la nature.

41. — *Comment la corrige-t-il ?*

Un pacte dont le nœud unit la masse entière,
Du grand nombre au moins grand oppose la [barrière ;
Fort de l'appui de tous, le faible, par les lois,
Inégal en moyens devient égal en droits.

42. — *Qu'est-ce que la loi ?*

La volonté de tous, la règle universelle ;
L'effroi des malfaiteurs, l'appui des innocents.
Respect aux Magistrats, ses organes puissants !
Sitôt qu'elle a parlé, courbons-nous devant elle.

43. — *Qu'est-ce que la constitution ?*

Le garant de nos droits, de notre volonté ;
De nos mœurs, nos devoirs, la règle et la mesure.
Républicains ! veillons pour la conserver pure !
C'est le *palladium* de notre liberté.

44. — *Quel est le résumé des devoirs généraux de l'homme en société ?*

Crains Dieu, sers ton pays et chéris ton sembla- [ble ;
Respecte le malheur, honore les vieillards ;
Admire les talents et rends hommage aux arts.
Sans l'outrager surtout, plains un frère coupable.

45. — *Suffit-il d'être accusé pour être cru coupable ?*

Le soupçon quelquefois plane sur l'innocence ;
Suspends tout jugement jusqu'à l'arrêt légal :
Ne condamne jamais sur la simple apparence :
Sois prompt à croire au bien et lent à croire au [mal.

---

(1) Voir notre numéro de novembre.

46. — *Quelles sont les qualités sociales et les occupations qui doivent distinguer le bon citoyen ?*

Etre humain, juste et franc ; repousser sans pitié
L'égoïsme, l'intrigue et toute tyrannie ;
Cultiver avec soin, pour embellir sa vie,
L'amour de son pays, l'étude et l'amitié.

47. — *Qu'est-ce que l'amour de son pays, ou le patriotisme ?*

Un mouvement sublime, un élan plein de flamme,
Dont le vrai citoyen sent son cœur transporté ;
Lui seul fait les héros, exalte, agrandit l'âme.
C'est l'enfant de l'honneur et de la liberté.

48. — *A quoi sert l'étude ?*

L'étude instruit l'enfance, embellit la vieillesse,
Augmente le bonheur, console la détresse ;
Et contre l'ignorance armant la vérité,
Aux pièges de l'erreur oppose sa clarté.

49. — *L'ignorance est donc nuisible ?*

Tous les maux de la terre ont été son ouvrage ;
Elle a produit l'oubli, l'abandon de nos droits,
Servi le fanatisme, enfanté l'esclavage,
Dégradé la nature, et profané ses lois.

50. — *Qu'est-ce que l'amitié ?*

Un sentiment fondé sur les plus doux rapports,
Flatteur pour qui l'inspire, heureux pour qui l'éprouve,
Où l'on rend à son tour le charme qu'on y trouve :
L'amitié partagée *est une âme en deux corps.*

51. — *Quels sont les devoirs des enfants envers les auteurs de leurs jours ?*

Docilité, respect, soins et reconnaissance :
Mes enfants pour moi-même en auront à leur tour.
Puis-je autrement payer que par un saint amour
Tous les maux qu'à ma mère a coûté ma naissance ?

(*A suivre*).

DE LA CHABEAUSSIÈRE.

SÉANCES AVEC SAMBOR AU PRINTEMPS DE 1902

(Documents originaux)

Durant le printemps de 1902, une série de séances en présence du médium S. F. Sambor eut lieu dans le logement de M. J. N. Olchowski (Cabinetskaïa, 7). Y prenaient part : Mme E. N. Davidow, Mme S. P. Schumacher, Mme V. P. Youdénitch, Mme S. R. Youdénitch, Mme V. A. Schumacher, M. L. A. Stuchenberg, M. E. J. Speschnew, M. J. N. Olchowski, M. N. N. Olchowski et M. A. J. Boujinski.

Ces personnes assistèrent presque constamment à toute la série des séances, à très peu d'exceptions près. De temps en temps y prirent part des personnes invitées par hasard à une séance ; quelquefois un de ceux qui y assistaient généralement manquait.

Pour bien caractériser la composition du cercle, il faut noter que la plupart de ceux qui y prenaient part avaient déjà assisté à plusieurs reprises, durant les années précédentes, à des séances avec Sambor, et y avaient observé différents phénomènes.

L'appartement où avaient lieu les séances se composait de trois chambres disposées à la file : salle à manger, cabinet de travail, et chambre à coucher. Toutes les séances eurent lieu dans le cabinet de travail.

A partir de la troisième séance, le médium prenait place dans un coin de la chambre ; immédiatement derrière lui, se trouvait un double rideau suspendu à des anneaux mobiles. Le cabinet avait trois portes qui communiquaient avec les deux autres chambres et l'antichambre ; de l'antichambre, un couloir assez étroit, qui communiquait aussi par une porte avec la chambre à coucher, se dirigeait directement vers la cuisine. Avant le commencement de chaque séance, on fermait à clef cette dernière porte, celle qui s'ouvrait de la chambre à coucher dans le couloir, de sorte que la chambre à coucher, qui n'était pas grande, et à une fenêtre seulement, ne communiquait qu'avec la chambre où avaient lieu les séances.

On laissait généralement entr'ouverte la porte entre ces deux chambres.

Dans la chambre à coucher, brûlait une petite lampe à abat-jour rouge, posée sur une petite table de toilette ; la faible lumière qu'elle répandait pénétrait également dans le cabinet. On formait la chaîne de la même façon que cela se fait généralement dans ces occasions. Tout le monde s'asseyait en cercle, prenant place devant le rideau.

Au milieu du cercle, on plaçait une table ronde, sur laquelle on mettait une boîte à musique, une mandoline, une sonnette et autres petits objets.

Aux séances dont il est question, et dont le nombre ne fut pas inférieur à dix, on observa une série de différents phénomènes dont la réalité n'est pas douteuse pour ceux qui y prirent part.

Une description détaillée des phénomènes les plus intéressants et les plus intenses sera donnée plus loin. Ici, nous énumérerons ceux d'entre eux qui, par eux-

mêmes, ne présentent rien d'extraordinaire, et eurent lieu souvent à beaucoup de séances.

Des objets se déplaçaient comme, par exemple, des chaises, des tables ; une petite table ronde se transportait doucement, par-dessus les mains jointes des assistants, dans le milieu du cercle. Les instruments de musique jouaient et volaient dans l'air ; on entendait Olia chuchoter et causer ; des sons d'un genre particulier se faisaient entendre dans différents endroits de la chambre et dans le bois de la table ; la table se soulevait et s'abaissait ; des chaises étaient arrachées de dessous les personnes assises dessus, et se déplaçaient d'elles-mêmes ; le rideau s'agitait, des taches lumineuses prenant parfois la forme d'une main ou d'une tête apparaissaient sur le rideau, et aussi à une certaine distance ; on entendait un bruissement et des coups derrière le rideau.

Ceux qui étaient assis le plus près de Sambor éprouvaient une série de contacts, tantôt d'une petite main, tantôt d'un corps vivant couvert de poil.

Des objets quelconques étaient enlevés à divers assistants, par exemple une montre ou un portefeuille retiré d'une poche, une épingle de cravate, etc., et étaient remis à d'autres personnes souvent assises du côté opposé du cercle. On entendait un chuchotement, puis le son d'une voix enfantine ; l'être qui parlait était une petite fille, Olia, morte il y a bien des années, d'après ce qu'elle annonça elle-même aux assistants ; ou bien un jeune homme du nom de Friedrich. Ses phrases étaient simples et laconiques. En apparaissant, elle disait généralement : « Bonjour » ; bien souvent, à une demande de produire un phénomène quelconque, elle répondait : « Je ne me suis pas encore séparée de vous », ou disait : « Chantez » ; son chant favori était *Kol slaven*.

Passons maintenant aux phénomènes dignes d'une description spéciale et détaillée vu le degré de leur intensité et leur caractère extraordinaire. On peut les diviser en deux catégories, les phénomènes dits « physiques », et les phénomènes de matérialisation.

1° *Passage de la matière à travers la matière.* — Ce phénomène avait aussi eu lieu à plusieurs reprises aux séances de la saison précédente, et est, à ce qu'on dit, une des manifestations les plus caractéristiques produites par l'entremise de Sambor. Un des assistants, assis à côté du médium, avait sa chaise retirée de dessous lui ; sur quoi, lui et le médium se levaient. Après cela, le médium commençait à bouger les mains, toutefois sans rompre la chaîne même pour un moment. A noter que, dans ces cas-là, les voisins du médium étaient particulièrement attentifs à ne pas lâcher pour une seconde la main de Sambor ; malgré cela, le voisin du médium sentait subitement qu'une chaise (cannée) était suspendue à son bras ; c'est-à-dire que son bras se trouvait être passé à travers le dossier de la chaise, et souvent à travers des ouvertures très étroites. Lorsque le phénomène avait pris fin, le médium, généralement, se réveillait rapidement : on faisait de la lumière et tout le monde voyait une chaise suspendue au bras du voisin du médium. Une des personnes prenant part à la séance eut, de cette façon, deux chaises suspendues simultanément à son bras.

2° Un des assistants apporta à une séance deux anneaux entiers découpés dans un épais morceau de cuir, et on demanda à Friedrich, qui avait manifesté sa présence, de les faire passer l'un dans l'autre.

Friedrich répondit : « J'essaierai. » Les anneaux furent placés derrière le rideau. Pendant quelque temps, on entendit un remue-ménage, après quoi les anneaux furent rejetés de derrière le rideau dans le milieu du cercle, sans avoir été introduits l'un dans l'autre.

Après la séance, on remarqua que, sur un bout de papier à lettres blanc, suspendu au mur, les mots : « Je ne peux pas » avaient été écrits au crayon. Il faut dire qu'après presque toutes les séances, on suspendait au mur, dans plusieurs parties de la chambre, et surtout derrière le rideau, de petits morceaux de papier blanc avec des crayons attachés à des ficelles.

3° A une des séances, on exprima à l'unanimité le désir qu'un objet quelconque parmi ceux se trouvant dans une autre chambre fût apporté dans celle où avait lieu la séance. Après quelque hésitation, on décida de demander que le chapeau d'une des dames présentes fût apporté de l'antichambre.

Bientôt après une d'elles déclara qu'on lui avait mis un chapeau sur la tête ; après quoi ce chapeau fut, à tour de rôle, placé sur la tête d'autres personnes.

Quand on eut fait la lumière, tout le monde vit que le chapeau auquel on avait pensé se trouvait sur la table au milieu du cercle.

Il faut noter que la porte qui donnait

de l'antichambre dans le cabinet était fermée.

4° Généralement, des instruments de musique, comme une boîte à musique, une mandoline, une petite flûte, etc., étaient placés sur la table au milieu du cercle, ou sur une table ou une chaise en dehors du cercle, à quelque distance du médium.

A une des séances, immédiatement avant de prendre place, et à l'improviste, on emporta la mandoline dans la chambre voisine — la chambre à coucher — et on la mit sur le lit qui se trouvait près du mur, faisant face à la porte de la chambre où avait lieu la séance. On laissa cette dernière ouverte : on ferma, au contraire, à clef une autre porte donnant de la chambre à coucher dans le couloir, et un des assistants mit la clef dans sa poche. Bientôt après qu'on se fut assis, le médium commença à manifester une activité énergique : il grinçait des dents, il tremblait fort et serrait convulsivement les mains ; après quoi, crispé, il tomba dans un état d'immobilité et pour ainsi dire de concentration, ce qui était toujours l'indice d'une transe profonde et se répercutait sur l'intensité des phénomènes. Les assistants se mirent à demander que la mandoline jouât. On entendit la voix d'Olia disant qu'elle tâcherait. Tout le monde se mit à chanter doucement en chœur.

Quelque temps après, les premiers faibles sons de la mandoline se firent entendre. Le chœur se tut de suite. Dans la chambre voisine, où il n'y avait absolument personne, et où il ne pouvait y avoir personne, les silhouettes de tous les assistants, y compris le médium, étant visibles, on entendait distinctement le son des cordes de la mandoline comme si quelqu'un passait lentement et également les doigts dessus. Après quelque temps, les sons devinrent plus forts ; ensuite les cordes tintèrent très fort. Enfin les sons prirent fin. On se mit à demander qu'ils se renouvelassent. Les sons recommencèrent, et se transformèrent bientôt en un tintement acharné et cessèrent enfin.

Tout le monde se mit à demander que la mandoline fût transportée dans la chambre où avait lieu la séance. Bientôt après, tous entendirent nettement la mandoline descendre sur la table qui était au centre du cercle et en virent la silhouette sur la table. (Elle était blanche et visible, même dans l'obscurité.)

5° Avant le commencement d'une des séances, quelques-uns des assistants eurent l'idée d'écrire quelque chose sur du papier, et, sans en faire connaître le contenu, de demander à l'esprit de répondre à cette question. Le maître de la maison se rappela avoir une petite boîte en bois qui se fermait à l'aide d'une serrure à l'intérieur. Il la chercha de suite et l'apporta. Un des assistants remit, d'accord avec d'autres, une carte de visite avec ces mots écrits au crayon : « Écris-nous quelque chose. » Ensuite on mit la carte de visite dans la boîte, on y plaça un petit crayon et la boîte fut fermée à clef, qu'un des assistants mit dans sa poche.

Tout cela fut fait entièrement à l'insu du médium, qui se trouvait dans une autre chambre.

Immédiatement avant de s'asseoir, on mit la boîte sur la table, au milieu du cercle ; et alors qu'on était déjà assis et qu'on se tenait les mains, on annonça au médium que, sur la table, il y avait une boîte, dans laquelle se trouvait une question écrite. Durant cette partie de la séance, il se produisit des phénomènes physiques assez intenses : divers objets volèrent d'une place à une autre, la sonnette tinta ; on ressentait les contacts d'un être velu quelconque ; la table se soulevait et s'abaissait. Tout à coup, tout le monde entendit distinctement dans la boîte le bruit d'un crayon qui remuait. Il se fit un silence général et ce son caractéristique qui avait duré quelque temps cessa, puis se renouvela une minute après.

Dès que le médium se fut éveillé et qu'on eut fait la lumière, celui des assistants qui avait la clef dans sa poche, s'approcha de la table, tira la clef de sa poche et ouvrit la boîte. Sur la carte de visite, les mots suivants étaient écrits : « Votre désir est acc. — Olia. »

Il faut remarquer que lorsqu'on ouvrait et fermait la boîte, la serrure claquait assez fort et que si, pendant la transe du médium, la boîte avait été ouverte, ce bruit caractéristique, deux fois répété, aurait dû se faire entendre ; or, il ne se produisit pas.

6° A une des séances, Olia dit que, cette fois, elle ne pouvait pas se manifester, mais que Friedrich viendrait ; et, quelque temps après, ce dernier répondit affirmativement.

Après cela, Olia annonça que le médium devait sortir du cercle. Le médium, toujours en transe, sortit du cercle et se dirigea vers la porte de la salle à manger, qu'il ouvrit et y entra.

La lumière d'une lanterne électrique qui brûlait dans la cour pénétrait dans cette chambre à travers le store.

Après que Sambor y fut entré, la porte de cette chambre commença à plusieurs reprises à s'ouvrir et à se fermer alors qu'il était absolument impossible de remarquer qui le faisait : cependant chaque fois que la porte s'ouvrait, une partie de la chambre devenait nettement visible et la lumière qui en venait éclairait dans la chambre même où avait lieu la séance les objets placés le plus près de cette porte.

Tout à coup les assistants virent la forme d'un homme inconnu qui ne ressemblait au médium ni comme taille, ni comme apparence, ni comme vêtements, entrer dans le cabinet de la salle à manger. C'était un homme de taille moyenne, de forte membrure; il avait des moustaches noires, les cheveux coupés et une blouse ; ceux des assistants qui étaient placés les plus près de l'endroit où cette forme avait paru, le distinguèrent nettement.

Bientôt après, l'apparition de cette forme, la porte de la chambre voisine se ferma avec bruit, et la source de la lumière étant exclue, la forme devint invisible.

Quelque temps après la même silhouette reparut d'un côté opposé de la chambre, près de la porte de l'antichambre et des coups se firent entendre dans cette porte.

Un moment après, cette silhouette devint invisible de nouveau et tout à coup il retentit dans la chambre un bruit violent et extraordinaire comme si un grand nombre d'ailes d'oiseaux s'y agitaient; il se produisit un violent mouvement correspondant de l'air et une sensation de froid. Le mouvement de l'air était si fort que les cheveux flottaient sur les têtes.

Quelque temps après, le phénomène prit fin; ensuite la porte de la salle à manger s'ouvrit, et Sambor arriva à pas lents et reprit sa place.

Dans la chambre où le phénomène avait lieu, il n'y avait pas un seul objet avec lequel on aurait pu produire artificiellement des mouvements quelconques dans l'air.

7° A une des séances, Olia annonça qu'elle se montrerait à la compagnie. Des matérialisations partielles avaient eu lieu quelquefois précédemment, c'est-à-dire on avait vu de vagues taches lumineuses, de forme indéfinie; quelquefois elles devenaient plus ou moins solides et prenaient soit la forme ronde d'une tête, soit celle d'une petite main d'enfant ; mais une matérialisation complète ne s'était pas encore produite jusque-là aux séances de notre cercle.

Olia ordonna au médium de sortir du cercle et il s'en alla dans la chambre voisine, c'est-à-dire la chambre à coucher, en fermant la porte derrière lui. Dans la chambre où avait lieu la séance, il ne faisait pas tout à fait obscur; elle était quelque peu éclairée par la lumière venant de la cour qui était éclairée à l'électricité, le rideau ne recouvrant pas entièrement la fenêtre cette fois. En outre, chaque fois que la porte de la chambre à coucher s'ouvrait, il en venait la lumière d'une petite lampe qui y brûlait. Sambor resta assez longtemps dans la chambre à coucher. Durant ce temps la porte s'ouvrit avec bruit et se referma à plusieurs reprises, puis le médium parut sur le seuil de la porte et de la même voix dont il prononçait quelquefois des paroles sans sortir de la transe, il pria tout le monde de se tenir fortement les mains ; puis il referma de nouveau la porte qui s'ouvrit encore une minute après.

Cette fois, il se mit à s'avancer lentement, la tête légèrement penchée, et à côté de lui marchait, légèrement serrée contre lui, une forme de femme de taille moyenne ; s'étant éloignés à deux pas de la porte, ils s'arrêtèrent près de la table à écrire, qui se trouvait près de la fenêtre.

Le médium, de même que la forme de femme, étaient assez nettement visibles. La forme parut noire aux personnes qui la voyaient projetée contre le store blanc de la fenêtre, mais à ceux qui l'observèrent lorsque le médium se trouvait entre elle et la fenêtre, elle parut être blanche.

Il était impossible de distinguer le visage de la forme parce qu'elle tournait le dos à la lumière qui venait de la chambre voisine ; en outre, sa tête était penchée en avant. Après être restées quelque temps sur place, les deux formes, sans se retourner, se retirèrent et disparurent dans la chambre voisine en fermant la porte derrière elles.

Quelque temps après, la porte de la chambre à coucher s'ouvrit et Sambor apparut de nouveau ; près de lui se trouvait la forme d'une petite fille lumineuse, d'une couleur bleue tirant sur le blanc. Elle avait l'air d'avoir de huit à dix ans. La forme de la petite fille était nettement visible, mais elle avait l'air de trembler légèrement tout le temps. Sambor, menant

la petite fille par la main, traversa deux fois la chambre, après quoi il se retira avec elle derrière le rideau en passant à côté du cercle que formait les assistants. En se dirigeant vers le rideau, le médium et sa compagne durent passer tout près de quelques-unes des personnes formant le cercle, de sorte que ces dernières réussirent à voir distinctement la forme de la petite fille, même à la toucher, mais ce contact n'éveilla en elles aucune sensation. Toutefois les traits de son visage n'offraient toujours rien de défini, ni de distinct, car ils semblaient continuellement trembler. La démarche et le mouvement de sa tête, quand elle saluait les assistants, indiquaient clairement que c'était un être vivant. Quand elle se trouvait déjà près du rideau, elle dit distinctement « bonjour » de sa voix bien connue de tous les assistants. A quoi beaucoup de ceux qui étaient présents, vivement et extraordinairement impressionnés par ce qui se passait, répondirent tout émus : « Bonjour, bonjour, chérie, merci, nous te remercions. »

Après cela, Sambor et la petite fille se retirèrent derrière le rideau : ils en ressortirent d'un autre côté, et les personnes assises de ce côté, tout près desquelles le médium passa, ont constaté qu'à ce moment Olia, tout en se mouvant à côté du médium, avait déjà l'apparence d'un ruban qui tremblait. Ils retournèrent tous les deux dans la chambre d'où ils avaient paru, et quelque temps après Sambor en sortit seul et entra dans la chaîne. Bientôt après il se réveilla de la transe.

(*Annales des Sciences psychiques*),

La Crèche Spirite à Lyon

Nous sommes heureux d'apprendre que cet asile de l'enfance, ouvert aux familles le 7 novembre dernier, compte aujourd'hui 9 petits enfants.

La dévouée directrice de cet établissement, Mlle A. Dayt, vient d'adresser l'appel suivant à nos frères et sœurs en croyance adhérents de la « Crèche » placée sous sa direction :

« Madame, Monsieur,

« La Crèche! Place Croix-Rousse, 8, à Lyon, compte aujourd'hui 9 petits enfants! Ils seront heureux de votre prière et de votre visite. Nous espérons que vous les leur donnerez.

Agréez nos salutations fraternelles, reconnaissantes et respectueuses.

La Directrice
A. Dayt.

Tous ceux qui viendront avec vous seront les bienvenus.

***

Comme on le voit, l'élan est donné. La charité spirite s'affirme en une œuvre utile à l'enfance. Tous nos vœux accompagnent cette création bienfaisante et morale, si bien placée sous l'égide d'Allan Kardec.

Bibliographie

Jeunes Impressions (Poésies).
Par François Guiller.
Avec portrait de l'*auteur et préface* de Laurent de Faget.

En vente chez Mlle Naux, libraire, 15, rue Mercœur, à Nantes (Loire-Inférieure) : 1 fr. 50 franco.

Notre dernier numéro annonçait ce volume. Nous croyons ne pouvoir mieux le faire connaître à nos lecteurs qu'en reproduisant quelques extraits de la préface que notre rédacteur en chef y a consacrée :

La note mélancolique nous frappe d'abord dans l'œuvre du poète nantais.

Sonnet sombre, Chant triste, Constatation, rendent cette impression, un peu trop pessimiste, que l'avenir modifiera quand la muse inspiratrice du jeune poète aura fortifié ses ailes, trop tôt froissées par l'égoïsme et l'orgueil humains.

Mais un sentiment exquis chasse la tristesse d'un cœur de vingt ans que n'ont point encore réellement assombri les amertumes prolongées de la vie : ce sentiment, c'est l'amour, l'amour délicat et pur, l'amour seulement rêvé, pas même encore entrevu :

« Quel est votre prénom? Etes-vous brune ou [blonde?
« Nous rencontrerons-nous avant peu dans ce [monde?

Souhaitons au poète, amoureux de son idéal, qu'il le rencontre sur la terre sous les traits d'une ravissante fiancée. Mais qu'il prenne donc patience : il est encore si jeune d'années !

Il ne faudrait pas croire que M. Guiller n'analyse que son cœur. Il s'élève à des considérations générales sur l'état de la

Société, le mal qui la ronge ; il a de beaux accents sur la morale profanée, la vertu avilie.

Ecoutez cette apostrophe à Jésus de Nazareth :

« Ah ! ne reviens jamais enseigner la vertu
« Sur ce globe où toujours la haine nous divise !
« Ton zèle serait vain : la première, l'Eglise
« Te prendrait pour un fou : nul en toi ne croi- [rait,
« Et l'homme d'aujourd'hui te recrucifierait ! »

Cependant, M. Francis Guiller croit à la persistance du progrès et en rêve tous les développements pacifiques et glorieux; il sait que le progrès subit des éclipses, mais qu'il reparaît toujours à l'horizon des peuples, soleil éblouissant à qui Dieu a donné pour carrière l'infini. Fervent disciple de Victor Hugo, M. Guiller envisage comme lui l'avenir des nations ; il souhaite et appelle l'abaissement, la suppression des frontières, la fin de la haine entre les hommes ; il souhaite et appelle la Paix universelle, l'Amour universel, dans la République universelle !

Sa poésie : *Aux travailleurs de tous pays*, indique nettement ses tendances humanitaires, son socialisme chrétien. M. Guiller est un révolutionnaire à la main loyale, gantée de velours : elle ne broie pas, elle carresse. Une pensée d'amour universel domine les revendications les plus ardentes du poète. Nous l'en félicitons vivement.

***

Il y a, dans le livre de notre ami, des poésies d'un genre particulier, bien à lui, que nous ne saurions passer sous silence.

Nous signalerons, en ce genre :

Un Ciron, pièce charmante d'ingéniosité et de fraîcheur ;

L'Argent, d'une bonne facture et d'une morale excellente.

Nous désignerons ensuite plus particulièrement à l'attention du lecteur ;

Le Petit Violoniste, morceau de plus longue haleine que la généralité des vers du recueil, et dans lequel le talent descriptif du jeune auteur s'est donné plus librement carrière ;

La Mort de Baudin, poésie fière et belle comme l'acte qu'elle encense si justement ;

Vanitas Vanitatum et *Enterré Vivant* deux pièces d'un réalisme saisissant qui rappelle Baudelaire ;

Napoléon. La gloire du grand capitaine a d'abord grisé le cœur du poète, qui admire toujours le génie militaire de l'Empereur, mais finit son chant d'enthousiasme par ces vers plus réfléchis :

« La guerre, à mon avis, est une affreuse chose
« Et lorsqu'un souverain à son peuple l'impose,
« Il devra quelque jour répondre devant Dieu
« De cet épouvantable et gigantesque jeu ! »...

N'oublions pas la note féministe !

Aux Femmes

« Partagez nos pouvoirs, et soyez vraiment dignes
« Des héroïnes dont les vertus sont insignes.
« L'égoïsme déchire, hélas ! l'humanité :
« Que votre règne soit celui de la Bonté ! »

Nous n'avons pas encore touché au côté philosophique de « Jeunes Impressions » : *A ceux qui me sont chers*, *L'Ange Gardien*, *Prière*, *Contemplations*, *Vie Antérieure*.

M. Guiller, tout en repoussant le spiritualisme orthodoxe, étroit et sectaire, croit à l'âme et à son immortalité. Il admet la pluralité des existences, le retour possible des âmes provisoirement détachées de la chair, vers les êtres chéris dont la mort les a momentanément séparées. La tombe — pour lui comme pour nous — n'est pas une barrière définitive, infranchissable, entre les disparus et les vivants ; elle n'est pas la fin de la vie, mais la fin d'une vie, le passage, pour notre âme, du cercueil à un nouveau berceau. Cette doctrine, vieille comme le monde, fut enseignée par Socrate et Platon, et plusieurs philosophes modernes l'ont ressuscitée avec succès.

Si notre préface était un compte rendu écrit pour un journal, nous ne pourrions résister au désir de reproduire ici, tout entière, la poésie : *Contemplations*, une des meilleures de l'œuvre, à notre avis, et, en tout cas, celle qui nous a le plus touché par son élévation calme et par l'admirable cri d'humilité qui la termine :

« O mon Dieu !..., « Oui, si j'avais des ailes,
« Je prendrais mon essor aux voûtes éternelles !
« Je ne le peux, hélas ! et murmure, interdit :
« Combien vous êtes grand ! Combien je suis petit ! »

***

Et maintenant, chers lecteurs, que j'ai essayé de soulever, à votre intention, un coin du voile de l'inédit, qui recouvre, pour un moment encore, les trésors de poésie et de tendresse éclos dans le cœur d'un tout jeune homme mûri par la méditation et par le rêve, je vais vous laisser en tête-à-tête avec lui. Vous ne le regretterez certainement pas, et je suis persuadé que vous ne ferez à M. Guiller qu'un seul reproche : celui d'avoir été trop court.

A. Laurent de Faget.

ÉCHOS & NOUVELLES

Compte rendu de la Matinée du 6 novembre à la Société Française d'étude des Phénomènes Psychiques, à Paris.

Grâce à l'obligeance de son Président, la Société Française d'étude des Phénomènes Psychiques a eu le plaisir d'entendre, à la matinée du 6 novembre, un excellent médium-musicien, M. Aubert.

Après avoir dit quelques mots sur la médiumnité, en général, M. G. Delanne présente le médium aux assistants, en leur faisant savoir que ce monsieur ne possède par lui-même aucun talent musical, ni comme compositeur, ni comme exécutant, n'ayant appris que les principes rudimentaires de la musique; cependant, lorsqu'il est influencé par les Forces de l'au-delà, il joue avec un brio extraordinaire une foule de morceaux absolument et entièrement inédits.

Ensuite, M. Aubert prend place au piano, puis, après une évocation adressée aux musiciens invisibles et une attente de quelques minutes, nous voyons ses doigts courir sur le clavier avec une rapidité vertigineuse qui nous stupéfie.

La musique des célèbres désincarnés, interprétée par ce médium, est ravissante, et c'est avec admiration que nous avons écouté cette parfaite exécution d'œuvres grandioses et inconnues.

La virtuosité de ces improvisations était telle que nous ne trouvons pas d'expressions capables de rendre l'intensité des sentiments que nous avons éprouvés pendant cette mémorable séance.

Nous classerons dans l'ordre où ils se sont présentés les maîtres illustres qui nous ont fait l'honneur de nous donner cette superbe manifestation, en analysant très succinctement les œuvres entendues, et en essayant d'exprimer les visions qu'elles ont évoquées en notre esprit.

Ce fut d'abord Mendelssohn qui ouvrit la marche par une *Romance sans paroles,* laquelle provoqua le charme de l'auditoire.

Ensuite, Chopin exécuta un *Nocturne* hérissé de difficultés, mais ces dernières ne semblaient qu'un jeu sous les doigts agiles du médium.

Litz remplaça Chopin avec une *Fantaisie Fantastique,* qui nous transporta d'admiration.

Beethoven (le chef du groupe musical, paraît-il) nous fit entendre une *Symphonie descriptive* de laquelle il nous est resté un souvenir fidèle.

Ce fut d'abord un murmure, nous représentant le calme de la forêt au matin, puis des trilles savamment combinés imitant le gazouillement des oiseaux au réveil; ensuite, un chant d'allégresse nous indique le lever du soleil. Un air de chasse se fait entendre dans le lointain...; il se rapproche insensiblement et permet d'ouïr le son éclatant des trompes. Il se perd enfin en diminuant dans le fond de la forêt et un nouveau murmure nous fait apprécier le calme de la nature.

La vision de toutes ces diverses phases nous a été donnée par l'habile combinaison de phrases admirables et brillamment exécutées. Le piano parlait véritablement.

Rubinstein succéda à Beethoven. Il exécuta une sorte de *Nuit de Sabbat,* commençant par les douze coups de minuit sonnés à différentes horloges, proches et lointaines..., l'arrivée des esprits follets... d'abord un à un, puis ensuite en foule désordonnée, avec un bruit formidable...... Tout à coup six heures sonnent : c'est le matin. Alors on entend le bruit des follets fuyant dans l'espace et l'apparition du jour est annoncée par des accords religieux, un hymne au matin.

Rameau remplace Rubinstein et exécute d'une façon absolument perlée une délicieuse *Gavotte.*

Puis Schubert joue une *Marche Triomphale* admirable d'entraînement et de difficultés.

Strauss lui succède dans l'exécution d'une *Valse* exquise, et, enfin, sur la demande de M. G. Delanne, l'Esprit de Stradella improvisa une grandiose *Action de grâces* donnant la parfaite illusion des grandes orgues, pour remercier le groupe spirituel qui venait de se manifester si magistralement.

Nous adressons au médium, au nom de la Société française d'études des Phénomènes psychiques, nos plus sincères remerciements pour l'inoubliable audition qu'il nous a donnée pendant deux heures et demie.

X. Y.

(La Tribune Psychique).

Pensée

Le moyen d'être heureux c'est de gouverner sagement son imagination et son cœur.

A. Glardon.

Le Gérant : A. Boyer, Mayenne, Imprimerie Ch. Colin.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

11e Année. — N° 4 Avril 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

M. J. de F.., Saint-Pétersbourg. . 14 fr.
Mlle Jorand, Prunay. . . . . . 5 »
M. A. G.., Paris (2e versement). 50 »

Merci encore une fois à nos souscripteurs, à qui nous sommes reconnaissants de leur appui.

36e ANNIVERSAIRE
De la désincarnation d'Allan Kardec

Le temps, cette année, a été favorable aux spirites : un ciel pur, un radieux soleil ont prêté leur charme à la cérémonie commémorative de la désincarnation du maître.

Aussi, le Dimanche 2 avril, vers 2 heures, une foule compacte se pressait-elle autour du dolmen du Père Lachaise sous lequel reposent les restes corporels de M. et Mme Allan Kardec.

De nombreux orateurs ont dit ce qu'avaient été l'œuvre et la vie de l'éminent philosophe.

Nous sommes heureux de le constater, le souvenir d'Allan Kardec est aussi frais qu'il y a trente-cinq ans dans l'âme de ceux qui l'ont connu, et la force expansive de son enseignement, non seulement résiste à l'épreuve du temps, mais paraît s'accroître de jour en jour.

Puisse la semence jetée par le Maître en spiritisme fructifier encore plus dans les âmes et rapprocher de nous l'ère de justice et de fraternité que l'humanité attend et dont, parfois, elle désespère.

Les saines croyances spirites, basées sur la raison et sur le fait psychique dûment constaté, peuvent seules opérer ce miracle en activant la rénovation morale dont notre société a grand besoin pour ne pas défaillir et tomber dans l'abîme du matérialisme.

Allan Kardec, Jeanne d'Arc, Jésus, les hauts penseurs, les profonds philosophes de tous les temps, qui veillent, de l'au-delà, sur l'humanité terrestre, nous aideront à approcher du but tant désiré, tant rêvé : la terre reliée au ciel par l'amour et par l'espérance.

Voilà ce que divers orateurs ont fait ressortir. Ne pouvant reproduire ici tous les discours prononcés en cette circonstance, nous nous bornons à publier celui de notre Rédacteur en chef.

LA RÉDACTION.

DISCOURS DE M. LAURENT DE FAGET

Cher Maître, ami vénéré,

Réunis, comme chaque année, autour du monument qui perpétue matériellement votre mémoire, nous savons toutefois que votre Esprit n'y réside point, qu'il s'est depuis longtemps affranchi des contacts avec la matière, et qu'il plane, heureux et libre, bien au-dessus de ce champ du repos corporel où s'entassent des formes humaines que la flamme de vie n'anime plus.

Mais nous aimons revoir ce qui nous rappelle votre trop court passage au milieu de nous ; nous aimons retrouver quelque trace visible de nos chers dispa-

rus, puisque les regards de notre âme ne sont pas assez puissants pour les retrouver eux-mêmes dans l'espace infini qu'ils parcourent autour de nous. C'est ce qui explique cette apparente anomalie de spirites ne croyant pas à la mort et se réunissant devant une tombe pour saluer un Esprit.

Nous pouvons, d'ailleurs, dégager un enseignement des objets matériels qui nous entourent : ici, la mort est la porte entr'ouverte sur l'immortalité ; le tombeau est le chemin mystérieux de la renaissance.

Il n'est pas jusqu'au lierre enlaçant votre dolmen, cher Maître, qui ne soit le vivant symbole du souvenir fidèle que nous vous gardons, rameau toujours vert lui aussi, gage d'une impérissable affection.

*
* *

Vous avez, cher et vénéré Maître, ouvert la voie aux chercheurs de notre temps qui, les yeux fixés sur l'avenir, se préoccupent des intérêts moraux de l'humanité ; avec une inlassable énergie, vous avez préparé, dans notre rude exil terrestre, cette fraternité future tant chantée par les poètes, ce socialisme vrai, indépendant de toute école politique, qui prend sa source dans les sentiments altruistes les plus élevés. Ce socialisme-là, comme l'a fait le christianisme à son aurore, doit se pencher vers le pauvre et le souffrant, tendant une main secourable à l'infortune et enseignant à tous, petits et grands, la vertu qui réconforte et le devoir qui régénère.

Oh ! je ne veux pas dire que vous soyez complètement écouté et surtout compris de beaucoup d'âmes, à cette heure de trouble et de dangers moraux, où les forces du mal se dressent menaçantes, se combattent avec furie ; à cette heure néfaste où le sang coule à flots, mettant sa traînée de pourpre fumante sur les champs ravagés, creusés par la bombe, où nulle moisson n'étend plus sa nappe ondoyante, verte ou dorée !

L'égoïsme et l'orgueil humains, créant de farouches adversaires, paraissent même — à certains moments — un obstacle insurmontable à la réalisation de vos espérances, qui sont aussi les nôtres.

Mais comment douterions-nous du progrès moral dans l'avenir, nous qui avons la plus entière confiance en la direction suprême des événements, en Dieu, qui ne peut vouloir que l'humanité s'effondre lamentablement dans la boue du vice et dans le sang criminellement répandu ?

Comment pourrions-nous croire, d'ailleurs, que l'intelligence si active de l'homme, qui a créé tant de merveilles dans l'art et l'industrie, s'annihilera tout à coup en face du meilleur, du plus utile progrès à accomplir ?

Eh quoi ! la science progresse superbement, élargissant chaque jour les horizons de l'humanité, améliorant la vie matérielle, opérant de réels prodiges dans ce sens : et l'homme, plus avancé intellectuellement, reculerait moralement ? il ne comprendrait pas que sa meilleure part de bonheur, il la trouvera dans le bien accompli, dans la satisfaction de sa conscience ?

Car le vrai bonheur est là, quoi qu'en disent les égoïstes et les ignorants. Les spéculations de l'esprit, les joies du cœur, les satisfactions intimes du foyer peuvent rendre la vie humaine plus douce, faire oublier momentanément à l'homme les tourments dont l'existence est semée : mais jamais l'être humain ne vivra heureux sans la vertu, sans le renoncement aux puériles vanités et aux égoïstes sentiments.

Vivre pour aimer, tout est là. Aimer, c'est vouloir être bon, être juste pour tous. C'est tout le socialisme spirite de l'avenir. Il nous vient de Jésus, qui fut donc le plus grand révolutionnaire pacifique des temps anciens et modernes.

*
* *

Mais quand l'homme voudra-t-il progresser moralement et s'oubliera-t-il pour penser aux autres ?

Quand il aura enfin compris le but et la leçon de sa destinée ; quand il saura que ses souffrances lui sont comptées, qu'elles servent à son amélioration et contribuent, dès lors, à son bonheur futur ; lorsqu'enfin, au lieu de maudire les obstacles qu'il rencontre si souvent sur sa route, il voudra bénir l'ordre suprême de l'univers moral, les lois qui régissent les consciences et les âmes, comme il admire les lois de l'univers matériel, remerciant Dieu de lui avoir donné la souffrance, contribuant à réaliser le plan divin par son courage, son énergie en face des épreuves qu'il doit supporter sans défaillance.

A cette époque de régénération morale — peut-être plus près de nous qu'on ne le suppose — l'œuvre d'Allan Kardec s'imposera à tous par sa logique et sa clarté, non comme le code absolu des éternelles vérités, mais comme le développement scientifique et moral de la doctrine de Jésus

et des grands philosophes de l'antiquité. Le temps emportera sans doute les solutions trop promptes, les affirmations trop hâtives qu'il a formulées, si son œuvre en comporte réellement, mais il respectera le fond même de cette œuvre, ce qu'elle contient de vérités indiscutables, et notre cher Allan Kardec sera alors reconnu comme un des plus puissants révélateurs de la pensée divine, de cette pensée toujours en éveil, toujours en action, qui mène les humanités vers le but final de leur perfectionnement et règle les mouvements des mondes dans les espaces sans fin.

A. LAURENT DE FAGET.

L'ÉVOLUTION

Qui donc, s'isolant loin du bruit, n'a perçu la voix des intuitions mystérieuses, invitant l'esprit indécis? C'est ainsi que je fus surpris, puis attiré par la similitude des Lois qui régissent l'Homme et la bête.

J'entends bien le *tolle* de ceux dont les scrupules se doublent de dédain pour la race infime qui subit nos caprices, nous sert de nourriture et nous aime..., pour ces humbles comparses qui assistent — sans trop s'en émouvoir d'ailleurs — aux triomphes et aux défaites de l'Homme, roi de l'univers. Loin de moi la pensée de braver personne; mais les intuitions commandent, j'obéis, rassuré toutefois de trouver devant moi de grands esprits frayant la route, sur lesquels j'étaie mon ignorance. J'ai nommé le bel ouvrage *La Terre* de notre ami Emmanuel Vauchez.

Dans les pages remarquables où il traite des origines du Monde, Emmanuel Vauchez nous montre les premiers des êtres vivants, identiques à leur départ, s'acheminant vers ce perfectionnement qu'est l'homme sur notre planète, par des transformations que note la science.

Jusqu'où va l'ascension progressive dans les mondes multiples qu'on devine habités? Par quelle gradation les esprits passent-ils pour s'élever encore dans l'échelle inconnue? nous l'ignorons. Les lois de l'espace se restreignent, pour nous, à un champ très borné d'observations, et tel qu'il est cependant, son mystère passionne une pléiade infatigable et vigilante qui, peu à peu, pénètre ses secrets et les arrache à la nature au prix d'un victorieux effort.

« L'homme est un animal arrivé, nous « dit M. Vauchez; l'animal est un homme « en formation. Il importe peu à l'homme, « en possession d'une intelligence, d'avoir « passé par les filières de la vie animale, « d'être parti de la cellule verte, et de « compter parmi ses ancêtres un âne « ou un singe. »

(*La Terre*, tome II, IVe partie « Solidarité du monde visible et invisible). »

En lisant ces lignes, une lumière m'éclaira. Elle surgit — comme Minerve — prête à l'action dès sa naissance, et, du chaos de ma pensée, confuse encore, précisa le système que j'avais pressenti : la ressemblance indéniable que l'homme apporte de son stage à travers les espèces, empreinte visible où, dans la succession des siècles, sa forme dernière s'est élaborée.

Cette preuve flagrante se double de celle, bien concluante, des affinités de l'être moral — marque originelle ennoblie par l'effort qui est la loi suprême — marque divinisée en quelque sorte, quoique toujours visiblement originelle, chez l'homme supérieur.

Et s'il est vrai de dire que l'homme à masque de félin, par exemple, à la démarche louvoyante, au geste oblique, possède fatalement une âme cruelle, froide, implacable et astucieuse, il est aisé de retrouver en celui qui s'est élevé — bien que doué du même type — les vertus nées des tares précitées, de même que, dans une famille, les détails physiques s'améliorant conservent, malgré la sélection, les traits distinctifs de la race.

Danton et Robespierre furent des félins. La cruauté froide et l'astuce distinguaient Robespierre, dont le masque fuyant rappelait le tigre qui guette sa proie, se dissimulant dans la jungle. Chez Danton, le front léonin, terrible de puissance et d'audace, dénonçait les nobles passions, le courage qui conduit à la générosité, la force qui vainc la ruse, la témérité qui enfante le dévouement.

L'un, au crâne aplati, conservait encore l'égoïsme né des luttes féroces, manifesté par l'ambition qui répond à l'instinct sauvage de domination. L'autre, dont le cerveau évoluait dans une forme plus vaste, d'ordre plus élevé, conservait cependant, jusque dans sa noblesse, le signe ancestral : la Force indomptée. Il était plus vieux dans l'évolution.

Dès lors, quelle étude, et quelle lumière !

« Le présent, engendré du passé, est gros de l'avenir » dit Leibnitz.

L'esprit averti des sélections que Darwin nomme transformisme, suivra de même sur les âmes les affinités primitives modifiées par le progrès, l'âme étant adéquate, inséparable — on n'y saurait trop insister — du type apparent de l'homme-loup, de l'homme-singe, de l'homme-cheval...

Il résulte de ces observations un critérium infaillible. A mesure que l'esprit s'élève, le visage se transforme et rayonne. Si les lignes originelles subsistent, elles s'affinent et s'épurent ; on peut dès lors prévoir qu'elles s'effaceront, quand l'homme, par la culture et l'intelligence, s'éloignera de son ancêtre.

Bien avant d'avoir lu Darwin et d'admirer *La Terre*, ces visages humains à types d'animaux captivèrent mon attention. L'homme, ainsi que dit M. Vauchez, n'a point à rougir de son origine, s'il a su s'ennoblir par le savoir et la vertu; il regarde le ciel, et porte fièrement son front, si longtemps courbé vers la terre, alors que les aspirations matérielles sollicitaient seules son esprit à peine éveillé.

Cette constatation qui révolte l'orgueil de certains — bien à tort selon moi — me conduit très doucement à l'indulgence, Les mauvais sont des inférieurs qu'il faut aider et qu'il faut plaindre. L'homme qui *sait* n'a plus le droit de se venger; qu'il se borne à se défendre et use de ses facultés pour relever et pour instruire des ennemis que l'ignorance aveugle.

Cette Religion, que la science arrache à la Nature et qui, logiquement, surgit de l'œuvre divine, est la vraie Religion. Elle améliorera au lieu de diviser. On ne se venge pas d'un animal, et l'homme égoïste, faux ou brutal, n'est encore que la bête envers laquelle il faut user de miséricorde et qu'il faut vaincre par l'amour.

Aimez aussi, aimez les animaux qui cheminent à vos côtés, dans l'ornière du servage, encore loin des sommets. Soyez bons pour ces frères inférieurs dont vous pouvez développer l'intelligence et hâter la progression. Ah ! si la justice est l'équilibre du monde, songez qu'on ne met jamais trop d'amour dans la balance. L'amour, c'est l'étincelle divine dans nos âmes qui vont vers Dieu.

JEAN DE VIDOUZE.

FAITS SPIRITES
OBSERVÉS PAR NOS CORRESPONDANTS

I

Saint-Pétersbourg, le 3/16 Fév. 1905.

Cher Monsieur et ami,

Merci pour votre lettre du 12 courant que je viens de recevoir. Il est plus que probable que j'irai à Paris cet été et je ne manquerai pas d'aller vous voir car j'en sens même le besoin pour ma tranquillité d'esprit. Il s'est passé, chez moi, depuis que je m'occupe de spiritisme, des choses tellement invraisemblables, et surtout pendant ces derniers temps, que je me demande où cela finira.

J'avais bien remarqué l'insertion de ma lettre dans le *Progrès Spirite* et ne demandais pas mieux que de vous rendre compte de nos séances; mais ces séances ont pris fin bientôt après que je vous ai eu écrit, car au cours de la dernière de cette série, mon fils a été enlevé de sa chaise et est tombé en trance. Cela a tellement effrayé sa mère qu'elle n'a pas voulu que nous nous en occupions davantage. Au fond, à part l'apparence de mort complète, qui a duré environ deux ou trois minutes, (car en entendant le bruit de sa chute, nous avons tout de suite éclairé la chambre), rien de plus sérieux ne s'en est suivi. Il était blême, tout en sueur et les traits tirés comme quelqu' un qui souffre. Quelques minutes après, rien n'y paraissait plus.

Après cette séance, je suis allé consulter M. Stano, secrétaire de la Société de recherches spirites à Saint-Pétersbourg, qui m'a dit qu'il était dangereux de faire des séances sans lumière, mais qui écoutait avec intérêt et demandait à être présent un soir que nous nous réunirions. Cela n'a pas encore eu lieu car mon fils finit ses études cette année et tout son temps est pris par ses travaux.

Depuis la séance dont je vous parle, nous nous sommes encore réunis plusieurs fois mais avec lumière. Je ne dois pas vous cacher que les Esprits nous aident énormément. Nous sentons leur présence continuellement, soit par manque d'argent pris de cachettes absolument sûres, ou autres indices.

Le samedi soir 4 février, nous nous sommes réunis de nouveau au salon, avec lumière. Présents : Un ami et son fils, mon gendre et sa femme, ma femme, mon fils Georges et moi. (Mon gendre est offi-

cier dans l'Armée russe). Les Esprits nous demandèrent par coups frappés avec le pied de la table, « un revolver ». Ma fille, se tournant vers son mari, lui dit :

— As-tu ton revolver sur toi ?

— Oui, répondit-il, il est dans la poche de mon paletot.

On l'a pris et on a enlevé les cartouches, de peur d'un malheur. Les Esprits nous dirent alors que, pour le moment, ils ne resteraient pas avec nous, mais de les interroger plus tard.

Nous sommes allés dans la salle à manger, où nous nous sommes occupés à jouer. Après un souper qui a duré jusqu'à minuit, nous nous sommes de nouveau rendus au salon pour travailler avec nos amis invisibles.

Ils nous attendaient, car à peine les mains ont-elles été posées sur la table qu'elle a commencé à demander : « Obscurité ! » J'ai permis, malgré moi, et voici ce qui est arrivé :

Après une minute ou deux d'attente pendant lesquelles la table faisait des mouvements divers, demandant l'alphabet sans y répondre, nous avons entendu le bruit d'objets qui semblaient être tombés du plafond et qui sautaient sur la table : on aurait dit des noisettes ou des haricots. La table se pencha plusieurs fois et, chaque fois, un de ces petits objets était lancé à terre. Ensuite, silence. Puis, un objet plus gros, à en juger par le bruit, tomba sur la table et, faisant des sauts, finit par rouler aussi à terre. Ensuite, un bruit encore plus fort se fit entendre, et un objet qui tomba par terre roula jusqu'au bout de la chambre, comme un œuf. A l'aide de l'alphabet, les Esprits demandèrent à mon fils de faire un souhait. Il a demandé de pouvoir terminer ses études avec succès.

— Ton souhait s'accomplira, fut la réponse.

— Demande à Jim (c'est mon petit nom) ce qu'il souhaite ?

J'ai souhaité de rendre heureux ceux qui m'entourent.

— Je vous l'accorde, fut la réponse,

Ensuite, l'Esprit dit qu'il venait de combattre deux ennemis et qu'il me remettait les armes.

— Regardez.

Je trouvai à mes pieds mon revolver, pris par les Esprits dans le tiroir de ma table à écrire, au second étage, où ma femme, qui n'avait pas voulu assister à la séance, s'était rendue. Le tiroir était fermé à clef et j'avais la clef dans ma poche. Quatre cartouches sur les six que contenait le revolver ont été ramassées par terre : impossible de trouver les deux autres. L'œuf que nous avions entendu était en effet un œuf de Pâques qui se trouvait dans un autre tiroir de la même table à écrire et dans lequel j'avais caché, dans une enveloppe, parmi une centaine que contenait le tiroir, un billet de 500 roubles et un billet de 100 roubles, que je gardais à la maison au cas où les troubles seraient assez sérieux pour me forcer à quitter la ville à un moment donné sans pouvoir avoir recours à la banque. Il manquait le billet de 100 roubles. Nos amis se sont retirés pour se coucher et je suis encore resté avec mon fils et ma femme à causer sur ce qui venait de se passer. Les Esprits nous ont dit alors qu'ils avaient pris 100 roubles parce qu'ils en avaient besoin mais qu'ils me les rendraient au centuple. Avant de monter me coucher, j'avais dit à la femme de chambre de recommander à la domestique qui fait le salon le matin de ne pas y entrer, car j'avais peur qu'elle ne mît le pied sur la cartouche et qu'il arrivât malheur. Mais l'Esprit dit :

— Que papa ne s'inquiète pas ; je lui rendrai les cartouches, et la bonne pourra faire la chambre. (Personne ne m'avait entendu dire ces mots à la bonne, qu'elle et moi).

En effet, en pleine lumière, une cartouche fut trouvée sur le bord de l'encrier, sur ma table à écrire, et à peine avais-je mis celle-ci en place dans le revolver et l'avais-je renfermé dans le tiroir, que la sixième cartouche parut à la même place, debout, sur l'encrier.

J'ai omis de vous dire qu'aussitôt la découverte du revolver, je suis monté très ému à ma chambre voir si vraiment il manquait. Ma femme écoutait le récit de la bonne, qui venait de monter avec un pot à eau, laquelle racontait qu'elle avait rencontré sur l'escalier une forme humaine qui lui avait fait résistance et avait produit un bruit contre le mur de l'escalier, qui est en bois.

Samedi dernier, il n'y a rien eu. Nous avons reçu pour réponse que nos amis étaient occupés et ne pouvaient nous parler. Lundi soir, ils ont voulu nous apparaître et ont demandé un drap, mais ma femme a craint et je n'ai pas voulu la contrarier.

Si nous nous réunissons samedi, je vous transmettrai le résultat de la soirée.

Fraternelles salutations,

J. de F.

II

Sur ma table de travail, on peut voir un bouquet de roses et de chrysanthèmes, avec quelques brins de réséda, dans un vase de majolique, au-dessous du portrait d'un ami disparu.

Ce bouquet, qui date du 22 novembre 1903, est admirablement conservé, malgré la poussière et les accidents que l'étourderie d'une domestique lui fait subir. Il est blond comme une gerbe de blé en juillet.

Les boutons des dernières roses se sont repliés sur leurs tiges; les chrysanthèmes se mélangent aux feuilles, délicatement transparentes, d'un arbuste dont j'ignore le nom, où se penchent et s'appuient les mignonnes têtes des résédas, blondes aussi !

Ce bouquet est tout un poème. Voici comment il fut cueilli :

Par une journée sombre et pluvieuse, comme je travaillais à cette table, une petite amie, voyante et frémissante comme une sensitive, subissait la langueur de cette fin de jour. Nous échangions de rares paroles. Elle s'agita bientôt, regardant à travers les vitres tomber le crépuscule dès 4 heures, et le coucher des oiseaux dans les rosiers encore fleuris qui tapissent le grand mur en retour. Elle sortit.

Absorbée par mon travail, je m'aperçus à peine de son absence. Elle revint enfin, hésitante, confuse, et, finalement, implora mon pardon :

« — J'ai fait, me dit-elle, une chose que « vous défendez sévèrement. J'ai coupé « les roses du cimetière... et je n'ai pu « m'en empêcher, quelque raisonnement « que je me sois tenu...

« — Vous avez bien fait, ma chère « enfant, dis-je en souriant. Je ne les « cueille pas pour moi, mais si elles vous « font plaisir...

« — Oh ! ce n'est pas pour moi ? si vous « saviez...

Elle baissa la voix, et ses yeux cernés de noir devinrent lumineux, pendant que, du doigt, elle indiquait un des portraits suspendus devant moi.

« C'est *lui* qui l'a voulu. — Je suis sor- « tie, malgré la pluie, sans savoir pour- « quoi. — J'ai fait le bouquet, tremblant « de vous fâcher.. et je l'ai placé dans un « vase, au vestibule, mais j'ai dû l'enle- « ver... Je l'ai porté dans votre chambre, « je n'ai pu l'y laisser... *On* me poussait « ici — et ici... dit-elle, en tendant le « bouquet vers la tablette de mon bureau, « c'est là qu'il faut que je le mette... »

Une grande lumière se fit en moi, avec un cri de regret et de vive peine. Je priai mon ami de l'au-delà de me pardonner, et des larmes abondantes, — larmes de douleur et de joie, — jaillirent de mes yeux.

Cette date du 22 novembre, pour la première fois depuis de bien longues années, je l'avais oubliée ! Elle rappelle pour moi un événement grave, arrivé vers 5 heures du soir, l'heure même où mon intuitive amie, qui l'ignorait absolument, servit d'intermédiaire à celui qui forçait ainsi mon souvenir. N'est-ce pas touchant ? et ne suis-je pas autorisée à penser que l'absent, qui célébra autrefois cette date, vainquant les répugnances de l'enfant à couper mes roses, l'a conduite jusqu'à son portrait, triomphant de ses hésitations, guidant son ignorance, et m'adressant ainsi un amical reproche ?..

Et le bouquet vit toujours, depuis quatorze mois, idéal de couleur, de forme et de transparence, emblème de la sollicitude qui nous entoure et nous console...

X...

(*à suivre*).

Sur la branche

Une de nos aimables lectrices nous a communiqué le nouveau livre de Pierre de Coulevain : *Sur la Branche.*

Nous avons pris plaisir à parcourir ce roman vécu, rempli d'idées judicieuses et de remarques utiles. Par endroits, il avoisine la doctrine spirite. C'est pourquoi nous croyons intéresser nos lecteurs en leur en faisant connaître quelques passages, pris parmi ceux qui élèvent l'âme ou touchent le cœur :

« Me voici bientôt arrivée, j'imagine, au bout de mon chemin, un chemin long de cinquante-sept ans déjà ! Cinquante-sept ans que mon cerveau fonctionne, que mon cœur bat, que mes pieds marchent. Je ne perçois encore aucune trace d'usure. Une solide machine que la mienne en vérité !

J'étais condamnée à faire toute seule la dernière étape. Un jour dans mon ciel serein, contre toute prévision, un orage terrible a éclaté. Cet orage m'a enlevé mari, famille, foyer. Depuis lors, je vis à l'hôtel « sur la branche ». Pour une femme dans les conditions où je me trouve, rien ne saurait être plus pratique et plus agréa-

ble. Se perdre dans quelque appartement trop grand, s'asseoir solitaire à la table autrefois entourée de visages chers, entendre les meubles craquer pendant les soirées d'hiver, voir les visiteurs se faire rares, n'être plus en contact avec le monde que par les journaux, ce serait une véritable petite mort. La Providence m'y a soustraite, je ne cesse de l'en remercier.

Mon esprit, délesté des soins du ménage, de toute préoccupation matérielle, a pris un nouvel essor. On eût dit qu'il avait été *rechargé* et avec une électricité plus subtile, plus puissante. A l'âge où l'on se sent décroître, je me sens en progrès et j'ai pu monter dans le «dernier bateau». Assurément le phénomène ne m'est pas spécial. Corot disait que pour saisir l'âme et la beauté d'un paysage, il fallait «savoir s'asseoir » ; je crois que j'ai réussi à savoir m'asseoir pour regarder la vie. Du point où je me suis placée après bien des tâtonnements, elle m'apparaît belle et bonne, oui, bonne... Je vois l'homme non plus comme un aveugle en liberté, mais comme un coopérateur de l'œuvre divine, immortel comme elle. Je le vois, marchant en pleine éternité, conduit vers des buts lointains et glorieux. Cette vision nouvelle m'est une source d'enseignements précieux, de consolations, d'espérances infinies. Pourquoi ne les donnerais-je pas à ceux qui en ont besoin ? Pourquoi ne penserais-je pas pour ceux qui n'ont pas le temps de penser ? Pourquoi ne regarderais-je pas pour ceux qui n'ont pas le temps de regarder ? « Sur la branche », on voit de plus haut et plus loin aussi, oh ! beaucoup plus loin.

. . . .

— Belle, la vie ! avec ses turpitudes, ses maux inguérissables ! Ah ! non, elle n'est pas belle ! On a quelquefois bien du mérite à ne pas la maudire. Comment la voyez-vous donc, vous ?

— Comme un assemblage merveilleux de forces qui concourent à l'œuvre universelle. Nous n'avons, du reste, pas le droit d'en juger, puisque nous ne connaissons ni sa continuation ni sa fin. Quand mon œil ou ma pensée rencontre quelques-unes des horreurs d'ici-bas, je les reporte aussitôt sur quelque chose de perfectionné et je me dis : ceci deviendra cela. La beauté est de la laideur corrigée ; la vertu, du vice épuré. Par quels procédés ? La nature seule le sait.

— Eh bien, je crois simplement que nous avons tous des instincts de brute contre lesquels il faut lutter sans cesse. Il y a même, je l'avoue, un certain plaisir dans ce combat-là.

— Voilà qui est bien anglais !

— Est-ce que vous admireriez l'homme aussi par hasard ?

— De tout mon esprit ! Qu'il manie un balai ou un sceptre, je vois en lui l'agent, l'instrument de Dieu. Je considère que le plus humble est aussi nécessaire que moi. L'homme ! Une fois sur l'échelle de vie, il n'en sera jamais détaché. Il pourra tomber de quelques degrés... jusqu'en bas, mais il se relèvera et sera poussé inéluctablement vers la perfection et le bonheur.

— Qu'est-ce qui vous a si bien renseignée ?

— La science.

— La science ! Ah ! elle est jolie !

— Eh bien, elle m'a ouvert des perspectives infinies. Je crois maintenant aux promesses de ces béatitudes qui avaient fait sourire mon ignorance. Logiquement elles doivent se réaliser. « Ceux qui auront faim seront rassasiés », j'en suis sûre.

. . . .

Avant-hier matin, Sir William est venu s'asseoir à côté de moi sous la véranda.

— Je parie que vous êtes superstitieuse, m'a-t-il dit en manière d'attaque.

— Effroyablement.

— Vous n'aimez pas à voir la nouvelle lune à travers la vitre ?

— Non, non.

— Et vous croyez au mauvais œil ?

— Je crois que la rencontre de telle personne peut coïncider avec les événements heureux, la rencontre de telle autre avec les événements malheureux ! Ne sommes-nous pas constamment les uns pour les autres des instruments de joie ou de douleur, des messagers de bonne ou de mauvaise fortune ?

Les tempéraments susperstitieux se trouvent aux deux extrémités de l'échelle humaine, chez ceux en qui l'instinct domine et chez ceux dont l'appareil sensitif est très affiné.

— Eh bien, j'ai gagné cette maladie en Italie. A force d'entendre dire : « Ceci porte bonheur, cela porte malheur », on finit par être impressionné. Est-ce que vous nierez les pressentiments ?

— Non, je ne le puis pas, malheureusement. Quand mon fils est parti pour les Indes, j'ai senti en échangeant notre dernière poignée de mains que je ne le reverrais pas. Lui-même, du bateau en rade, a fait demander à sa mère une vieille chan-

son qu'elle lui chantait lorsqu'il était enfant.

— Il m'est arrivé aussi, dis-je, quelque chose de très curieux. Durant un séjour que je fis à Rome avec M. de Myères dans l'année même de sa mort, j'allais visiter la chapelle Corsini à Saint-Jean-de Latran, où se trouve un inoubliable Pieta. Elle représente non pas une vierge hors l'humanité, mais une simple femme qui a sur ses genoux un corps d'homme brisé par le supplice et sans vie, celui d'un homme qu'elle aime ou qu'elle a enfanté selon la nature. Le groupe est éclairé par un réflecteur qui laisse la crypte dans l'ombre. Cette douleur intense, mise en relief par la lumière, se communiqua magnétiquement à moi qui n'étais cependant ni croyante ni mère ; j'éclatai en sanglots, à la grande surprise des autres visiteurs. Plus j'essuyais mes larmes, plus elles coulaient. Six mois plus tard, mon mari m'était enlevé. Pendant que, l'âme déchirée, je lui faisais sa dernière toilette, le groupe de la Pietà se reforma dans mon cerveau et je me vis dans la même attitude que la femme de la chapelle Corsini.

Quelquefois comme vous le dites si bien en anglais :

« Le malheur projette son ombre en avant. »

— C'est certain.

— N'est-ce pas une preuve que nos destinées sont écrites ?

— Une preuve, oui, mais elle est peut-être illusoire.

Puis se tournant vers moi avec un frémissement de malice aux narines.

— La plus jolie preuve serait que l'amour fût réellement un fluide comme vous l'affirmez dans votre dernier roman. Nous l'avons senti, vous et moi... autrefois... Je voudrais le voir maintenant.

— Le voir ! m'écriai-je, mais qu'est-ce que vous voyez ici-bas ?... des choses seulement. Avez-vous jamais vu une idée, une pensée, un sentiment ?

La physionomie de sir William Randolph exprima un effarement subit.

— *By Jove no* ! Pardieu non ! je ne me suis même pas rendu compte que je ne les voyais pas.

— Et ils nous mènent cependant ces grands invisibles. Ils bouleversent le monde le font vivre, agir.

. . . .

Cannes

Je me sens très seule maintenant, la saison touche à sa fin. Notre nombre diminue chaque jour. La table d'hôte est après tout l'image vulgaire de ce que le poète Gilbert appelait « le banquet de la vie » Une personne disparaît, la ligne se resserre et tout est dit. Cependant, tandis que l'absence de celui-ci vous cause une sensation de vide, souvent très douloureuse, l'absence de celui-là ne vous touche nullement. Le fait, bien que banal, est curieux. Il indique, selon moi, l'existence d'un fluide isolateur. C'est grâce à ce fluide que nous pouvons traverser la foule sans nous y mêler, sans prendre contact. Autrement nous tomberions les uns sur les autres comme des capucins de cartes, nous nous embrasserions, nous nous déchirerions. Ah ! ce qu'il resterait de nous sans l'invisible barrière ! Il me semble qu'ici-bas les êtres sont groupés par systèmes. Quand il nous arrive de rencontrer inopinément aux tournants de notre chemin des gens entrevus ailleurs, nous nous écrions : « Comme le monde est petit ! » Ce n'est pas le monde qui est petit, mais nos orbites respectives, cercles ou ellipses. Bien que séparés par des distances considérables, des obstacles de toutes sortes, les individus qui font partie du même système se rencontrent toujours à un moment donné et pour des fins inconnues. Les affinités secrètes, les fils conducteurs les unissent ou les réunissent, ils influent les uns sur les autres, s'affectent mutuellement, et quelque fugitif que soit le contact, regard, poignée de main, il laisse une impression et produit les vibrations nécessaires à la vie commune. Quand vient l'heure des adieux, on sent les liens qui se sont formés à notre insu. Leur rupture est comme un déchirement de mille petites fibres intérieures...

. . . .

Lorsque nous fûmes assis devant la fenêtre ouverte du petit salon, je frissonnai nerveusement.

— Vous avez froid, me demanda sir William.

— Non, c'est l'effet de votre crépuscule.

— Vous le sentez donc aussi !

— Si je le sens ! mais il est extraordinaire, *ucanny*, comme vous dites, et jamais le même, tantôt doux, tantôt sinistre, gris, noir, jaune... comme celui-ci... regardez.

Le ciel était d'une lividité transparente. Cette lueur, faite de l'or du couchant et des brumes du soir, donnait au paysage un aspect boréal et mystérieux. La ver-

dure se dessinait en noir, les chauves-souris surgissaient de droite et de gauche avec une hâte d'affamées, de gros scarabées cornus, *stag beetles,* montaient et descendaient pour happer les moucherons attardés. Il y avait dans l'air comme un silence d'attente.

— Rien ne m'ôtera l'idée, continuai-je, que, pendant cette heure, l'espace est tout peuplé. J'ai eu parfois à Rome et en Angleterre une sensation de présence invisible.

— Shakespeare, beaucoup de poètes, et même de simples mortels, l'ont eue cette sensation. Il n'y a pas de peintres capables, je crois, de rendre l'atmosphère d'un de nos crépuscules.

— Ary Scheffer seul, peut-être y aurait réussi. Connaissez-vous son tableau de *saint Augustin* et *sainte Monique* ?

La figure de mon compagnon s'éclaira de plaisir.

— Si je le connais ! Devant aucun tableau je n'ai passé autant de temps. Je suis content que vous l'ayez mentionné. A chacun de mes voyages à Paris, je suis allé le revoir au Louvre. Ary Scheffer ne compte pas parmi les artistes de première grandeur et pourtant il a eu là un coup de pinceau que je considère comme une véritable révélation. La lumière sur le visage de sainte Monique n'est pas de la terre... c'est le reflet d'une vision merveilleuse.

— Oui, et c'est à cause de cette lumière que j'ai toujours dans ma chambre la photographie du tableau.

— Elle suffirait à faire croire à l'au-delà.

— Vous n'avez pas besoin de cela pour y croire, vous, dis je en souriant.

— Dieu merci ! je sais avec Tennyson : « Que je verrai mon pilote face à face, quand j'aurai passé la barre ! »

Il y eut entre mon compagnon et moi un assez long silence.

— Avez-vous jamais imaginé la forme de l'univers ? me demanda tout à coup Sir William.

— Non, et vous ?

— Je crois l'avoir vue.

—Ah bah ! où ça ?

— Il y a quelque vingt ans, lorsque je me trouvai pour la première fois en face des Pyramides ; j'éprouvai un vif saisissement. Elles se dessinaient sur le ciel ancien de l'Egypte, avec une netteté extraordinaire. Leur beauté mathématique me frappa. L'idée me vint que c'était peut-être là la forme de l'univers. Entre les quatre faces triangulaires de la figure, je voyais des millions d'humanités s'agiter, monter, s'affiner pour se réunir en un même sommet de beauté, de perfection et de bonheur, que nous ne saurions concevoir. Je me dis que ce symbole de la vie universelle placé sur des tombeaux signifiait peut être : l'« Immortalité ».

— Vous pourriez bien avoir deviné. J'ai regardé les Pyramides pendant des heures sans pénétrer le symbole. Leur vue avait fini par m'irriter.

— Elles me causaient, au contraire, à moi, une joie secrète.

— Vous le voyez, l'esprit souffle où il veut ; ce que je discerne ici-bas, c'est le mouvement de la navette. Il me semble qu'une invisible main la passe et la repasse à travers les fils de nos existences. Quand je vois l'aller je cherche le retour. Cela m'amuse comme un jeu.

Sir William se mit à rire.

— Vos spéculations concernant l'âme doivent être curieuses.

— Eh bien ! pour moi l'âme est le saint sacrement du corps.

Je vis les narines de mon hôte se dilater.

— L'âme... le saint sacrement du corps... répéta-t-il.

— Oui, cela ne vous dit rien parce que vous n'êtes pas catholique.

— Cela me dit beaucoup, au contraire, allez toujours.

— Elle l'enveloppe comme une auréole radiante, elle lui transmet les inspirations qu'elle reçoit.

Et le corps avec ses merveilleux organes de pensée, de sensations et d'action, est son instrument de progrès. Il lui est donné pour une minute, une heure, trois quarts de siècle. Il dure ce qu'il doit. Il s'use, il est brisé, il est détruit. *La nature lui en fournit un autre.* Celui qu'elle abandonne se transforme comme vous savez et la vie continue, ininterrompue, éternelle.

— Je ne puis que dire avec les Italiens : « Si ce n'est pas vrai, c'est bien imaginé. »

— N'est-ce pas ? fis-je avec une secrète complaisance. Du reste, ce ne sont que des spéculations de femme. Elles n'ont probablement aucune valeur philosophique. Elles m'amusent et me consolent. Je vous les ai données parce que vous avez voulu les connaître.

— Et vous croyez à l'âme des bêtes probablement ?

— Comme à la mienne. Il doit y avoir des âmes d'espèces, des âmes individuelles et de tous les degrés, échelle merveil-

leuse, je n'en doute pas, cette échelle, peut-être, dont Jacob a vu le symbole en rêve. Ne sentez-vous pas un lien psychologique entre vous et Freddy?

— Si, je le sens! Oh! nous nous comprenons parfaitement, n'est-ce pas, *old boy* ? dit sir William.

Le fox terrier, qui semblait dormir, leva aussitôt la tête, fixa ses yeux parlants sur son maître et remua joyeusement son bout de queue.

— Voyez, dis-je, à travers son sommeil il a non seulement entendu votre voix mais saisi la caresse de votre intonation. Il faut plus que des oreilles pour cela.

— C'est vrai.

— Avant-hier, à la promenade, votre *collie* s'est mis à aboyer après un petit veau, en passant devant la prairie qui se trouve au bas de la colline. La mère paissait à quelques mètres. Elle s'est retournée, puis s'est avancée lentement, le regard fixé sur moi, avec une expression qui m'a saisie, tant elle était humaine. Je n'en ai jamais vu de plus belle, de plus psychologique dans les yeux d'une mère femme, c'était celle de l'amour maternel en armes. Sans la haute barrière qui nous protégeait, nous aurions couru un véritable danger. L'homme n'a pas encore étudié sérieusement l'animal. Il n'a pas cherché en lui le rayon divin. Quand il sera plus perfectionné, il acquerra sur les créatures inférieures le pouvoir que la Bible lui prêtait au premiers jours du monde. Si je doute de l'existence du Paradis terrestre, je ne doute pas de l'Eden futur.

. . . .

La mort! Eh bien, sir William ne m'avait pas trompée, plus on en approche, moins elle paraît terrible, cela, je l'affirme, je le certifie. C'est une justice que je veux rendre à la nature. Elle y prépare assurément l'individu. Cette nuit j'ai pensé à l'amour, à la jeunesse, aux succès, aux voyages lointains, au whist, au *bridge*, aucune de ces choses n'a provoqué un regret en moi. Ah! non, merci, je suis bien trop fatiguée! L'idée d'échapper aux infirmités, à l'extrême vieillesse, m'aurait consolée de mourir à vingt ans. La vanité peut devenir une force. Si la mort ne nous était pas envoyée, nous finirions par la demander. Elle est encore un épouvantail parce que l'humanité est très jeune; quand elle aura bientôt atteint l'âge viril, elle la verra sous son vrai aspect et l'attendra avec sérénité. Un jour, à la vitrine de Kirby, rue Auber, j'ai regardé des fleurs, qui, trempées dans une certaine composition pouvaient se conserver indéfiniment. En apparence, ni leur forme, ni leur couleur n'étaient altérées et pourtant elles avaient perdu leur charme subtil et mystérieux. Il faut que la fleur meure, il faut que l'homme meure : c'est la mort qui fait le prix de la vie.

. . . .

PIERRE DE COULEVAIN.

Le Petit Manuel Individualiste

Sept chapitres de Han Ryner sur la morale constituent la brochure: *Le Petit Manuel Individualiste*, qui va paraître à la *Librairie Française*, 4, place Saint-Michel, au prix de 50 centimes. Nous sommes heureux de donner à nos lecteurs la primeur d'un de ces chapitres, écrits sous une forme populaire par un philosophe dont les idées, sur certains points, se rapprochent beaucoup des nôtres :

CHAPITRE III

Des relations des individus entre eux.

Dites la formule des devoirs envers autrui.

Tu aimeras ton prochain comme toi-même et ton Dieu par-dessus toute chose.

Qu'est-ce que mon prochain ?

Les autres hommes.

Pourquoi appelez-vous les autres hommes votre prochain ?

Parce que, doués de raison et de volonté, ils sont plus proches de moi que les animaux.

Qu'est-ce que les animaux ont en commun avec moi ?

La vie, la sensibilité, l'intelligence.

Ces caractères communs me créent-ils des devoirs envers les animaux ?

Ces caractères communs me créent le devoir de ne point faire souffrir les animaux, de leur éviter les souffrances inutiles et de ne point les tuer sans nécessité.

Quel droit me donne l'absence de raison et de volonté chez les animaux ?

Les animaux n'étant pas des personnes, j'ai le droit de me faire servir par eux dans la mesure de leurs forces et de les transformer en instruments.

Ai-je le même droit sur certains hommes ?

Je n'ai jamais le droit de considérer une personne comme un moyen. Chaque personne est un but, une fin. Je ne puis que demander aux personnes des services qu'elles m'accorderont librement, par bien-

veillance ou en échange d'autres services.

N'y a-t-il pas des races inférieures ?

Il n'y a pas de races inférieures. L'individu noble peut fleurir dans toutes les races.

N'y a-t-il pas des individus inférieurs incapables de raison et de volonté ?

Le fou excepté, tout homme est capable de raison et de volonté. Mais beaucoup n'écoutent que leurs passions et n'ont que des caprices.

Ne puis-je me faire des instruments avec ces individus incomplets ?

Non. Je dois les considérer comme des enfants arrêtés dans leur développement, mais en qui l'homme s'éveillera peut-être demain.

Comment dois-je aimer mon prochain ?

Comme moi-même.

Que signifient ces mots ?

Ils signifient : de la même façon que je dois m'aimer.

Qui m'apprendra comment je dois m'aimer ?

La seconde partie de la formule m'apprend comment je dois m'aimer.

Répétez cette seconde partie ?

Tu aimeras ton Dieu par-dessus toute chose.

Qu'est-ce que Dieu ?

Le mot Dieu a plusieurs sens : il a un sens différent dans chaque religion ou métaphysique et il a un sens moral.

Quel est le sens moral du mot Dieu ?

Dieu est le nom de la perfection morale.

Que signifie, dans la formule d'amour, le possessif TON *« tu aimeras* TON *Dieu » ?*

Mon Dieu, c'est ma perfection morale.

Qu'est-ce que je dois aimer par-dessus toute chose ?

Ma raison, ma liberté, mon harmonie intérieure, mon bonheur ; car ce sont là les autres noms de mon Dieu.

Mon Dieu exige-t-il des sacrifices ?

Mon Dieu exige que je lui sacrifie mes désirs et mes craintes ; il exige que je méprise les faux biens et que je sois « pauvre d'esprit ».

Qu'exige-t-il encore ?

Il exige encore que je sois prêt à lui sacrifier ma sensibilité, et, au besoin, ma vie.

Qu'aimerai-je donc chez mon prochain ?

J'aimerai le Dieu de mon prochain, c'est-à-dire sa raison, son harmonie intérieure, son bonheur.

N'ai-je pas des devoirs envers la sensibilité de mon prochain ?

J'ai envers la sensibilité de mon prochain les mêmes devoirs qu'envers la sensibilité des animaux ou envers la mienne.

Expliquez-vous ?

Je ne créerai ni chez autrui ni chez moi de souffrance inutile.

Puis-je créer de la souffrance utile ?

Je ne puis pas créer activement de la souffrance utile. Mais certaines abstentions nécessaires auront pour conséquence de la souffrance chez autrui ou chez moi. Je ne dois pas plus sacrifier mon Dieu à la sensibilité d'autrui qu'à ma sensibilité.

Quels sont mes devoirs envers la vie d'autrui ?

Je ne dois ni tuer ni blesser mon prochain.

N'y a-t-il pas des cas où l'on a le droit de tuer ?

Dans le cas de légitime défense, il semble que la nécessité crée le droit de tuer. Mais, presque toujours, si je suis assez brave, je conserverai le sang-froid qui permet de se sauver sans tuer.

Ne vaut-il pas mieux subir l'attaque sans se défendre ?

L'abstention est en effet, ici, le signe d'une vertu supérieure, la véritable solution héroïque.

N'y a-t-il pas, en face de la souffrance d'autrui, des abstentions injustifiées équivalant exactement à de mauvaises actions ?

Il y en a. Si je laisse mourir celui que je puis sauver sans crime, je suis un véritable assassin.

Citez à ce sujet une parole de Bossuet.

« Ce riche inhumain a dépouillé le pauvre parce qu'il ne l'a pas revêtu ; il l'a égorgé cruellement, parce qu'il ne l'a pas nourri. »

Que pensez-vous de la sincérité ?

La sincérité est mon premier devoir envers les autres et envers moi-même ; le témoignage que mon Dieu exige comme un sacrifice continuel, comme une flamme que je ne dois jamais laisser éteindre.

Quelle est la sincérité la plus nécessaire ?

La proclamation de mes certitudes morales.

. . . .

HAN RYNER.

EN L'AN 2000

Conte de Noël pour les petits-fils de mes arrière-neveux.

C'était la veille de Noël de l'an 2000 : le XXe siècle touchait à sa fin.

Pendant ce siècle que les poètes des

temps passés avaient salué comme devant ouvrir l'ère de la concorde entre les peuples, l'Humanité avait marché à pas de géants. Aucun secret de la Nature ne lui était alors inconnu : la fée Electricité répandait ses bienfaits dans les villes et dans les campagnes ; d'innombrables ballons dirigeables sillonnaient l'espace, et sur des voies spéciales, uniquement destinées à leur circulation, des automobiles filaient à des vitesses fantastiques. On ne connaissait plus les incommodes chemins de fer, et des locomotives perfectionnées, d'un genre entièrement nouveau, transportaient en quelques minutes les voyageurs à des distances énormes ; de splendides demeures remplaçaient les anciennes, et dans ces palais modernes, le luxe rivalisait avec le confort...

La civilisation avait bien réellement atteint son apogée, à l'aurore du XXI[e] siècle !

∴

Or, cette veille de Noël, un peu avant minuit, par les rues magnifiquement éclairées d'une cité d'Europe dont je tairai le nom, un étranger, aux longs cheveux flottants, et vêtu d'un costume bizarre, cheminait à pas lents. Sa physionomie très douce et très belle reflétait une intelligence supérieure, et un charme inexprimable s'en dégageait.

Cet inconnu — disons-le dès maintenant — était Jésus de Nazareth, l'idéal martyr qui, jadis, avait été lâchement crucifié par ses contemporains, auxquels il enseignait la Fraternité. Le sublime missionnaire, après avoir évangélisé la Terre, avait également visité d'autres planètes, semant partout la bonne parole, et adjurant les habitants de ces globes de pratiquer le Bien. Sur plusieurs, il avait goûté le bonheur de se savoir compris ; mais sur d'autres aussi, hélas ! il avait été abreuvé d'amertume, et il était mort sur un gibet d'infamie, sans murmurer une parole de haine contre ses bourreaux.

Pendant des siècles, le Christ avait donc poursuivi son œuvre admirable dans divers mondes, se sacrifiant sans cesse pour les enfants que Dieu compte sur tous les points du firmament étoilé. Il retournait ici-bas, le jour anniversaire de sa naissance, et tel qu'il était à l'âge de trente ans, désireux de se rendre compte si les Terriens qu'il avait perdus de vue depuis longtemps et qu'il affectionnait particulièrement, malgré les maux qu'il avait soufferts parmi eux, suivaient enfin sa doctrine.

Les hommes de cette époque célébraient, ce soir-là, comme leurs pères, la fête de Noël. Les bébés, avant d'aller se coucher, avaient mis leurs souliers dans la cheminée, et s'étaient endormis en faisant de beaux rêves ; chaque maison était en liesse et, autour de tables chargées de mets exquis, de joyeux convives mangeaient en devisant gaîment. Au dehors, les passants devenaient rares.

Jésus, en revenant chez nous, avait d'abord été ébloui par le spectacle qui s'était offert à ses yeux : quelle différence il trouvait entre la simplicité antique et la magnificence actuelle ! Il se fit bientôt une idée des progrès considérables qui s'étaient accomplis depuis son passage en Palestine et, non sans une vague crainte, il se demanda si l'Homme n'était pas plus avancé matériellement que moralement.

Afin de s'en convaincre, il frappa aux vitres d'un rez-de-chaussée où plusieurs personnes dînaient copieusement. Une d'elles ouvrit la fenêtre aussitôt ; mais aux premiers mots du Maître qui, pour l'éprouver, lui mendia, d'un ton suppliant, un morceau de pain, elle la referma avec violence, en lui disant : « De quel droit nous déranges-tu, vilain vagabond ? »

Le Messie, en entendant cette grossière injure, s'éloigna, le cœur gonflé de sanglots. Il devina tout : il comprit qu'il y avait encore sur terre des pauvres et des déshérités, et que le riche écrasait toujours le petit de son dédain. L'Egoïsme et l'Orgueil rongeaient l'âme des puissants : on n'obéissait qu'à un usage immémorial en banquetant le jour de Noël !

Néanmoins, Jésus voulut renouveler sa tentative, et cette fois implora la charité des passants attardés. Ces derniers le repoussèrent durement.

Alors, le grand Révolutionnaire pacifique s'assit tristement sur un banc, et ne put retenir ses larmes. La neige commençait à tomber, la nuit s'avançait, et les rues étaient de plus en plus désertes. Le front penché, le Galiléen réfléchissait : il avait pensé que l'auguste philosophie, enseignée par lui vingt siècles auparavant, avait porté ses fruits. Combien ses espérances étaient déçues ! Son sang avait coulé en pure perte sur le Golgotha !

Et soudain, une vive indignation s'empara de lui. Il fut pris d'une sainte colère contre l'humanité, et déjà il commençait à prier son Père de réduire en poussière ce globe maudit et ses habitants, lorsqu'une

main légère se posa sur son épaule. Etonné, il regarda, et vit à ses côtés un gracieux bambin de six à sept ans : « Pourquoi pleurez-vous, Monsieur, questionna l'enfant, est-ce que vous avez du chagrin ? »

Ces paroles naïves produisirent un effet magique sur le Christ. Il sentit son courroux légitime se fondre à cette voix, et prenant dans ses mains celles du chérubin, à son tour, il l'interrogea avec bonté. Il apprit que le pauvret était le fils unique d'une veuve indigente, et qu'il était sorti à cette heure indue pour ramener un médecin auprès de sa mère mourante. En route, il avait aperçu Jésus dans une attitude chagrine, et, oubliant un instant ses propres angoisses, il s'était arrêté pour consoler Celui qu'il croyait un misérable comme lui.

L'ami de l'humble avait écouté le garçonnet en silence, et quand ce dernier s'interrompit, il essuya sur ses joues deux larmes brûlantes qu'il avait versées tout à l'heure, et qui se transformèrent de suite en diamants d'un prix inestimable; puis, délicieusement ému, il les donna à l'innocent, mit un long baiser dans ses boucles blondes, et lui dit à l'oreille : « Retourne vite chez toi, mon mignon ; ta mère est guérie et t'attend; continue à bien la chérir, et, plus tard, tu seras récompensé!... »

∴

Et parce qu'un petit enfant, en cette nuit de Noël de l'an 2000, avait eu pitié de lui, le Sauveur pardonna à la Terre, et, comme autrefois à Béthanie, disparut dans les cieux profonds...

FRANCIS GUILLER.

NÉCROLOGIE

Obsèques civiles de Mme Vve Noël.

Une de nos plus anciennes abonnées et de nos meilleures amies, Mme Vve Noël, institutrice retraitée à Achères (Seine-et-Marne), s'est désincarnée le 7 mars dernier.

Le 10, malgré le vent et la pluie qui faisaient rage, de nombreux amis des deux sexes accompagnaient au petit cimetière du village, derrière l'église dont les portes restaient closes, la dépouille mortelle de celle qui fut à la fois un apôtre de la libre pensée et une fervente adepte du spiritisme.

Trois discours ont été prononcés sur la tombe de Mme Noël.

Le premier, M. Loiseau, maire de la commune, ceint de son écharpe, a rappelé avec émotion les vertus républicaines de celle dont il avait été l'ami et l'admirateur.

Puis, M. Désavennes, instituteur à Achères, au nom du corps enseignant, a rendu un juste hommage à notre sœur en croyance, disant son dévouement inlassable à ses devoirs professionnels.

Enfin, M. Laurent de Faget, au nom des spirites, a prononcé le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,
Chers concitoyens,

« Appelé par le dernier vœu d'une mourante à prendre la parole devant cette tombe, j'aurais cru manquer à mon devoir si je n'étais venu saluer le noble esprit qui nous quitte momentanément, lui exprimer la profonde sympathie qu'il nous a toujours inspirée et que le spectacle de la mort apparente ne fait qu'accroître et ennoblir.

Mme Noël fut un cœur vaillant et une âme haute. A cette époque de folie cléricale et de doute amer sur les destinées de l'âme, elle sut rejeter les dogmes vieillis et dérisoires, les mensonges et les erreurs de toutes les Eglises, pour voir la vraie religion dans le culte du Beau et du Bien.

Son idéal philosophique était celui d'Allan Kardec, du penseur infatigable et vénéré qui entreprit de dissiper les ombres du tombeau pour en faire jaillir la lumière éternelle du vrai.

La croyance de Mme Noël n'avait rien de nébuleux, car elle reposait sur le fait positif ; rien de fanatique aussi, car elle ne s'appuyait que sur la raison, repoussant les articles de foi imposés.

Ici, point d'hypothèse, de vague aspiration religieuse, mais la certitude que donne la science appliquée aux faits psychiques dont le monde est depuis cinquante ans remué. Hypnotisme, suggestion, magnétisme, double vue, transmission de la pensée, télépathie, spiritisme, tous ces chaînons de la grande chaîne mystérieuse qui relie les âmes entre elles ont été connus, suivis, aimés de Mme Noël, qui a su arriver ainsi à une foi sans alliage de mysticisme clérical, s'appuyant au matérialisme par ses méthodes positives et s'élevant au spiritualisme éclairé des Ch. Fourrier, des Jean-Jacques Rousseau, des Voltaire et des Victor Hugo par l'élimination du dogme et l'affranchissement de la raison.

Aussi, nous saluons en vous, chère Madame Noël, l'esprit émancipé qui, dans la pleine liberté de sa conscience, a su conquérir pas à pas ce domaine de la science psychique que si peu encore peuvent entrevoir sur notre terre semée d'ombres et de douleurs.

Vous rêviez un Dieu fait de lumière et d'amour, et non l'atroce copie de l'homme que les Cultes nous représentent ; vous rêviez un Dieu tendre pour la race humaine, qu'il appelle à toujours plus de connaissances et de progrès :

Ce Dieu infini, suprême organisateur des espaces sans fin, qui veille sur les soleils comme sur la fourmi, vous êtes allée vous réunir à lui après l'étape, la douloureuse étape terrestre accomplie.

Vous rêviez un monde meilleur que le nôtre, ouvert aux belles âmes, où la fraternité règnerait sans partage, où la vertu fleurirait dans toutes les âmes :

Ce monde de l'au-delà, vous y êtes entrée avec le dernier frémissement de l'être corporel qui se brise, et avec le sourire radieux de l'âme qui a noblement vécu.

∴

Voici ce que vous écriviez vous-même au rédacteur d'un journal de votre pays qui vous avait félicitée d'avoir donné, par vos paroles aux obsèques civiles d'une de vos compatriotes, un bel exemple de l'émancipation de la femme :

« Je combats comme vous ces imposteurs à qui nous devons l'Inquisition, la Saint-Barthelémy, les Dragonnades et le reste ; tous ceux qui, au lieu de servir la cause de la vraie religion qui s'allie avec la raison et la science, obstruent le chemin du progrès par le mensonge du dogme imposé à la vénération de leurs fidèles, et creusent de plus en plus le fossé profond qui les sépare de l'esprit moderne, fait de vérité et de clarté.

« Mais Jésus était-il un imposteur quand il disait : « Aimez-vous les uns les autres » ?

« Avec Zoroastre, Moïse, Çakya-Mouni, Socrate, Platon, Jésus, Confucius, Mahomet, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Ch. Fourrier, Victor Hugo, avec les plus grands philosophes de l'antiquité et des temps modernes, je crois à l'âme humaine, à son évolution dans l'espace et le temps, à la persistance du « moi conscient » après la mort corporelle, tout en repoussant avec la dernière énergie l'enseignement erroné et tarifé des cultes officiels. »

∴

Il y a un peu plus d'un an que vous écriviez ces lignes, et votre propre profession de foi vient résonner aujourd'hui sur votre tombe, comme si vous étiez encore présente parmi nous et comme si vous vouliez nous pénétrer des effluves fécondants de cet au-delà dont vous avez vous-même pris possession.

Eh bien! oui, nous vous croyons encore vivante et agissante au milieu de nous, de toutes les forces de votre esprit éclairé, de votre cœur aimant, et nous disons à vos parents éplorés, à vos amis en deuil :

Ne pleurez plus celle qui ne croyait pas à la mort ; gardez-lui votre souvenir aimant et attendri, et elle, de son côté, le cœur toujours débordant d'affection, l'âme toujours pleine de beaux sentiments et de généreuses poussés, vous bénira et vous soutiendra dans votre tâche, s'intéressant à vos travax, vous aidant à accomplir vos devoirs, veillant avec tendresse sur ceux qu'elle a connus et aimés et qu'elle ne cessera de chérir.

Au revoir donc, chère Madame Noël ; vos frères et sœurs en croyance de Paris vous disent par ma bouche, non l'adieu funèbre qui glace le cœur, mais cet au-revoir appuyé sur la certitude des faits, qui affranchit l'âme de l'effroi du tombeau, agrandit et épure ses facultés en la dégageant de ses préoccupations trop matérielles, pour l'élever au culte réfléchi de l'idéal, à l'amour toujours plus profond de l'humanité terrestre et de ces autres humanités, sœurs de la nôtre, que roulent les globes stellaires dans leurs évolutions grandioses à travers l'infini. ».

∴

Une autre de nos sœurs en croyance, Mme Vve Martin, née Désirée Langlais, s'est désincarnée à Paris le 25 fevrier dernier.

Notre Rédacteur en chef, retenu par la tâche quotidienne à laquelle il ne peut que rarement se soustraire, n'a pu — à son grand regret — aller porter sur la tombe de Mme Martin son tribut d'affection et de regrets.

Il les lui exprime ici, en souhaitant que l'Esprit cher qui vient d'entrer dans l'au-delà, puisse lui continuer, à travers l'espace, la fraternelle amitié qui les unissait ici-bas.

Bonne Mme Martin, si votre vie terrestre eut ses pénibles épreuves et ses deuils cruels, vous avez dû retrouver, dans le monde invisible, les aimés qui vous y

avaient devancée, et vous goûtez maintenant, en leur société, le repos si largement gagné par vos luttes et vos labeurs.

Nous exprimons, à vous et aux vôtres, notre plus chaleureuse sympathie.

La Rédaction.

UN BAPTÊME SPIRITE A PARIS

Le 12 mars dernier, une soixantaine de personnes étaient réunies chez Mme Perriquet, chef de groupe, 8 rue des Lions-Saint-Paul. Il s'agissait de célébrer un baptême spirite, celui de Marie-Aline Boulègne, âgée de cinq mois.

Une séance spirite a eu lieu. Des médiums se sont endormis magnétiquement : l'un d'eux, incarnant un esprit protecteur, a pris les parents de l'enfant par la main et leur a fait une exhortation bien sentie sur leurs devoirs vis-à-vis du jeune être confié à leurs soins. Puis, le médium a pris l'enfant dans ses bras et l'a bénie au nom de nos chers guides de l'espace.

Cette cérémonie touchante, accompagnée de dragées comme les baptêmes ordinaires, diffère essentiellement de ceux-ci : elle est une simple réception dans la vie du jeune être nouvellement apparu parmi nous ; elle ne prétend point effacer un péché originel qui n'existe pas, et surtout nous ne la croyons nullement nécessaire à l'enfant pour paraître devant Dieu en cas de mort.

En somme, le « baptême spirite » n'est qu'une occasion de plus — charmante — de se mettre en rapport avec les Esprits ; il peut avoir une influence sur la vie de l'enfant en lui procurant un parrain et une marraine qui, le cas échéant, pourraient remplacer ses parents et veiller sur lui. Mais, dans le cas de la jeune Marie, les parrain et marraine choisis ont été des... Esprits.

Elle n'en sera pas moins bien protégée pour cela : au contraire.

Nous exprimons nos souhaits de bienvenue à cette enfant qui — Dieu merci ! — n'appartiendra à aucune Église, à aucune secte autoritaire et fermée, et sera libre d'entrer dans la voie religieuse qu'il lui conviendra de suivre à l'âge où sa raison voudra faire un choix judicieux parmi les doctrines philosophiques qui se partagent le monde.

Tous nos compliments à ses parents, qui ont eu, en cette occasion, le rare courage de s'affranchir de la tutelle cléricale.

A. L. de F.

ÉCHOS & NOUVELLES

La Bibliothèque idéaliste lyonnaise (B. I. L.) fondée en 1902 et dont les collections comptent un grand nombre d'ouvrages sur le magnétisme, le psychisme expérimental, le spiritisme et les sciences occultes, vient de transférer son siège 35, rue Vieille-Monnaie, en prenant un nouveau local plus grand et en augmentant encore ses collections.

Ouverte tous les jours au public, la Bibliothèque idéaliste lyonnaise délivre comme par le passé des abonnements à la lecture à prix modérés pour Lyon et hors Lyon.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. A. Jas, gérant de la Bibliothèque idéaliste lyonnaise, 35, rue Vieille-Monnaie, à Lyon. Catalogue sur demande.

Fondation d'une société d'études spirites à Marseille.

Notre ami et F. E. C., M. A. Mazin, nous informe qu'un nouveau centre d'études spirites vient d'être fondé à Marseille sous la dénomination de : *Les deux mondes*. Son siège est 3, rue Haxo.

Le Président de cette société est un docteur en médecine ; notre correspondant, M. Mazin, en est le Vice-Président.

Le nouveau centre d'études se propose d'expérimenter les divers genres de manifestations au moyen des médiums dont il dispose ; il démontrera l'extériorisation de l'âme humaine par la vision à distance de sujets magnétisés.

Nos meilleurs vœux accompagnent nos frères et sœurs en croyance de Marseille dans leur étude expérimentale, dont ils feront — nous n'en doutons pas — un enseignement salutaire à ceux qui souffrent et qui doutent.

La Vision à distance.

Frapart avait à peine terminé son odyssée, écrit sa dernière lettre en 1852, qu'un magnéto-somnambule surgissait pour donner une leçon éclatante aux négateurs de la vision au travers d'un bandeau. *Alexis Didier*, magnétisé par *Marcillet, voyait à des kilomètres* les détails les plus complexes des événements. Voici quelques-uns de ces faits contrôlés par le Tout-Paris de l'époque.

Mme C. perd sa montre, va consulter Alexis qui dit : « Elle a été ramassée par un militaire qui porte le n° 57 sur son shako, à Courbevoie, il se nomme Vincent. »

Cette dame va chez le commandant qui fait visiter l'équipement. Un homme, Vincent, sort du rang, donne la montre trouvée au pont de Neuilly ; son service l'avait empêché de se rendre chez le commissaire.

Une élève du célèbre Chopin, sachant son maître malade, lui envoie 250 francs ; à quelques mois de là, elle voit Chopin, lui demande s'il a reçu la lettre ; celui-ci étonné, dit non. Elle se rendit avec le comte Grezgonala chez Alexis, qui dit : « La lettre est chez la concierge de Chopin, dans le tiroir de sa commode. » En effet, la lettre avait été reçue, en l'absence de la concierge, par une ouvrière qui l'avait déposée et oubliée dans le tiroir.

Une modiste de la rue des Mathurins perd un chien de prix. Alexis consulté lui dit : « Allez de suite à l'embarcadère de Saint-Germain, un individu va le vendre. » Elle s'y rendit, ne vit rien, retourna chez Alexis qui dit : « Je me suis trop hâté, c'est actuellement que le fait va se passer ; retournez vite. » En effet, la modiste reprit son chien à l'individu confus.

Une petite fille d'une mercière de la rue Saint-Georges disparaît ; après d'actives recherches de la police, la mère va chez Alexis, tout en pleurs, raconter sa douleur ; il n'y est pas. M Marcillet, magnétiseur d'Alexis, endort la mère ; dans son sommeil elle retrouve l'enfant. Je la tiens ! C'est elle ! elle n'a manqué de rien depuis son absence ! La fatigue avait épuisé la mère, on est forcé de l'éveiller, on la rendort le lendemain. Ses idées étaient plus nettes, mais elle ne put décrire l'endroit. Alexis survint et dit : « Dans cinq jours elle vous sera rendue », ce qui était exact.

Un chef de gare, fort en peine d'avoir perdu un colis, fit d'inutiles recherches. Il va chez Alexis qui lui dit : « C'est un panier contenant des animaux vivants. — Oui — Des sangsues. On réclame 2000 francs ; l'administration consent à payer. — C'est encore vrai. — Il est à Rouen, sous le grand hangar en entrant à droite, le long du mur, sous la première fenêtre.

— Cela semble impossible, dit le chef de gare, tout a été fouillé.

— Ce n'est pas étonnant, à l'arrivée du train de Rouen il a été placé par erreur, sur une voiture conduisant des bagages de voyageurs, et le conducteur de l'omnibus l'a trouvé après livraison de son chargement et, craignant une réprimande, l'a déposé dans une écurie d'abord, puis finalement à l'endroit indiqué. »

Le chef de gare va à Rouen et retrouve le panier. Tout fut exact.

Mme Lambert, servante du comte de Talleyrand, rentre de Verneuil à Paris avec son maître ; elle place un sac de mille francs sous son traversin, deux heures avant son départ ; au moment de se mettre en route, plus de sac.

Elle va chez Alexis : « Vous êtes volée, mais le voleur sera attrapé ; il doit attendre quinze jours avant qu'il puisse retirer son sac de la cachette ; il attend que le premier moment d'affolement soit passé. Partez et cherchez dans tel placard, au-dessus d'une sellerie, sous les débris d'une glace. »

Mme Lambert part et de Talleyrand se moque d'elle. Le lendemain elle rentre avec le sac trouvé à l'endroit dit.

Le docteur Fouquier consulte Alexis, en présence du duc de Narvaez, ambassadeur d'Espagne, et de plusieurs dames. « Transportez-vous dans mon cabinet, dit le docteur. — J'y suis ; vous désirez que j'aille prendre un portefeuille ? — C'est vrai. — Qui est dans le secrétaire ? — Oui. — Que je regarde un portrait ? — Oui — Pastel, figure de femme... mais elle est ici, je vais vous la présenter, dit Alexis, qui prend la main des dames présentes. Arrivé à la main de Mme de Ménard : la voici ».

— Puisque vous êtes si lucide dit Mme de Ménard, pouvez-vous aller chez moi, décrire un objet précieux ?

— Oui, une croix d'or de votre aïeule qui la tenait d'un personnage assassiné il y a plus de 200 ans.

— Nommez-le ? — Henri IV. — Très exact.

La comtesse de Modène veut son tour.

Notez que toute l'assistance était venue par curiosité pour s'égayer un peu.

— « Qu'y a-t-il dans cette boîte ? — Des cheveux.

— De quelle couleur ? — Blonds.

— De qui ? — D'Agnès Sorel. »

Le procès-verbal d'authenticité était au fond de la boîte.

Le comte de Broye, garde du corps d'un prince, demande ce qu'il tient à la main ?

— Un linge ensanglanté. — De qui ? — D'une personne assassinée. — De qui ? — Du duc de Berry.

De Broye avait ramassé le linge auprès du lit du prince, 25 ans auparavant.

Nous pourrions étendre encore ces exemples et d'autres plus compliqués.

Dr Bécourt.

Le Gérant : A. Boyer, Mayenne, Imprimerie Ch. Colin.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

11e Année. — N° 8 Août 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

Rédacteur en chef, A. LAURENT DE FAGET, Fondateur

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

Caisse de Propagande

Reçu de M. Paul Lecerf, Rouen — 3 francs

Caisse de secours du « Progrès Spirite »

Reçu de Mme E.V..., Compiègne 5 francs

Merci aux deux aimables correspondants qui ont bien voulu répondre favorablement à notre appel.

Nous serions reconnaissants à nos abonnés de se souvenir que si nos caisses de Propagande et de Secours existent, elles sont presque vides. Nos efforts personnels ne suffisent plus à les alimenter, et nous croyons devoir signaler ce fait à l'attention de nos lecteurs, afin qu'ils y apportent le remède nécessaire, s'ils tiennent au succès du journal, à la continuation de son œuvre d'instruction spirite et de régénération morale.

MUSES & MÉDIUMS

Les grands poètes ont eu leurs muses inspiratrices, véritables messagères divines qui venaient leur révéler les lois mystérieuses et supérieures des âmes. C'est ainsi que Victor Hugo, Musset, Lamartine ont pu créer tant de chefs-d'œuvre de grâce, de puissance ou de majesté.

Mais au-dessous de ces trois maîtres de la poésie moderne, beaucoup d'autres écrivains ont reçu ou reçoivent des inspirations — en prose ou en vers — qu'ils doivent à la coopération de nos amis invisibles, parce que ces écrivains sont des instruments bien accordés qui vibrent harmonieusement au souffle ou sous la main des Esprits.

Peut-on en dire autant d'une foule de médiums écrivains qui, sans instruction préparatoire, sans aucune aptitude personnelle pour la poésie, croient pouvoir obtenir des plus grands poètes d'outre-tombe des vers qui, généralement... n'en sont pas ?

Évidemment, la plupart de ces médiums s'abusent, s'illusionnent, s'auto-suggestionnent en croyant s'être mis en rapports avec les plus hautes entités de l'espace pour produire quelques phrases incorrectes où ne surnage pas toujours une pensée utile. Les œuvres qui passent par le cerveau de ces auxiliaires incomplets peuvent avoir certaines qualités en germe, mais rien ne prouve que ces médiums aient pour collaborateurs les maîtres de la poésie ; tout prouverait, au contraire, que les vers reçus médianimiquement par ces intermédiaires défectueux n'émanent que de pauvres intelligences d'outre-tombe, à moins d'attribuer ces rimes aux médiums eux-mêmes, qui les auraient accouplées sans le savoir et sans le vouloir.

Entendons-nous, cependant : des médiums au caractère élevé, à la plume docile, peuvent — même sans posséder l'instruction voulue — obtenir du monde invisible des pensées en prose ou en vers manquant peut-être d'élégance, de correction, de style, mais qui révèleront leur haute origine par un tour particulier, une sobriété de termes, une élévation propres aux Esprits supérieurs.

C'est ainsi que nous avons applaudi,

nous-même, quoique avec une certaine réserve, à la publication d'un recueil de poésies attribué à l'Esprit d'un de nos plus grands génies littéraires, parce que cet ouvrage médianimique renfermait des pensées justes, des sentiments élevés, que le grand poète mis en cause n'eût certainement pas désavoués de son vivant, mais qui ne portaient pas, néanmoins, sa marque littéraire et se traînaient, parfois, dans les négligences et les obscurités d'une forme défectueuse.

Cette forme n'était donc pas du grand poète désincarné : elle était bel et bien du médium lui-même, qu'il se l'avouât ou non, l'Esprit ne lui ayant inspiré que des pensées, malheureusement mal rendues par ce médium insuffisamment instruit.

La pensée est généralement à l'Esprit et la forme au médium dans les communications que nous recevons du monde invisible.

Sauf dans les cas exceptionnels où le médium n'entre absolument pour rien dans ces dictées, nous ne saurions donc trop recommander à celui-ci de s'instruire, de façon à pouvoir offrir un instrument de plus en plus parfait à l'Esprit qui doit se communiquer par son intermédiaire.

∴

Nous recevions récemment la visite d'une de nos sœurs en croyance qui voulait bien nous soumettre ses essais médianimiques en vers. Nos lecteurs trouveront plus loin quelques-uns de ces vers, attribués à Victor Hugo. Pourquoi Victor Hugo ? Pourquoi pas, tout aussi bien, Gresset, Parny, Voltaire, ou le tendre Racine, ou le grand Corneille ? La poésie qui va suivre pourrait appartenir indifféremment à l'un ou à l'autre de ces poètes, ou à d'autres encore, car elle ne porte l'empreinte spéciale d'aucun d'eux. Nous la publions toutefois, parce que nous sommes convaincu de la sincérité du médium qui l'a obtenue, et pour donner un spécimen de ces rapides éclosions versifiées dues à l'intervention plus ou moins directe des Esprits :

Instruction

donnée aux médiums écrivains,
le 23 *juin* 1905.

(Fête de Saint-Jean).

Si l'invisible main d'un Esprit de l'espace
Vous fait tracer des mots qui troublent votre cœur,
Votre âme s'inquiète et vous demandez grâce,
Humblement prosternés aux pieds du Créateur.
Mais l'Esprit vous éclaire en vous versant son [fluide ;
Il vous parle... et sa voix est un écho du ciel.
Est-il votre parent, votre ami, votre guide ?
Qu'importe ! Il vous conduit au séjour éternel.
Amis, obéissez ! Ne cherchez point la phrase :
Elle viendra toujours par les soins des Esprits ;
Ecoutez leurs conseils, écrivez sans emphase,
Et que l'amour du Bien rayonne en vos écrits !...
. . . .
En ce jour solennel, le guide Jean-Baptiste,
Sur vos fronts verse l'eau sainte, comme au [Jourdain ;
Que chacun de vous soit vrai spiritualiste.
Vos pensers sont des fleurs, votre âme est le [jardin :
Grandissez-là toujours ; soyez bons et sincères ;
Ayez la *Charité*, l'*Espérance*, la *Foi* ;
Au nom de Jésus-Christ, aimez, vivez en frères,
Et, de Dieu, respectez la loi !

Médium: Vve Van Dael.

On remarquera que ces vers, sans s'élever au lyrisme, sans même revêtir une forme originale, donnent de bons conseils, en termes clairs. Or, ce n'est pas toujours le cas dans les communications médianimiques spontanées, surtout quand elles veulent s'exprimer dans ce qu'on a coutume d'appeler la langue des dieux.

Il faut donc être prudent quand on veut publier des dictées médianimiques en vers, et, surtout, ne pas en attribuer inconsidérément la paternité à de grands poètes d'outre-tombe.

Chers médiums, vous, particulièrement, qui commencez à étudier le spiritisme, ne vous pressez pas d'inscrire des noms d'auteur superbes au bas des communications rimées que vous recevez, sans vous en douter, de parents ou d'amis décédés à qui plaisent les lauriers des grands hommes.

Défiez-vous de la tentation d'écrire en vers sous la dictée des princes de la poésie, et croyez bien que les hommes de génie, dans l'autre monde comme dans celui-ci, ont autre chose à faire que de dicter des vers boîteux, d'une banalité souvent désespérante, à des intermédiaires incapables encore de saisir la forme dans les mille nuances qui caractérisent sa beauté, et la pensée dans toute sa finesse, sa logique ou sa profondeur.

Du reste, nous qui sommes appelé à critiquer fraternellement les autres, nous nous ferons ici un reproche à nous-même.

Quand parut en librairie le recueil de poésies dont nous avons parlé tout à l'heure, nous crûmes devoir le louanger, malgré ses nombreuses imperfections, parce que nous connaissions la sincérité

du médium qui avait obtenu ces vers défectueux dans la forme mais remplis de saines et utiles pensées.

Eh bien ! nous avons eu tort tout de même à ce moment-là.

Savez-vous quel est l'inconvénient de ces vers mal rimés et mal rythmés, sans souffle, sans éloquence et sans génie, quoique renfermant de bonnes, d'utiles vérités qui auraient pu tout aussi bien être exprimées en prose ?

C'est que les lettrés non-spirites qui lisent ces vers dans nos journaux ou dans nos livres, ne manquent jamais de s'écrier :

— Quoi ! ce sont-là des vers attribués à l'Esprit de Victor Hugo, de Musset, de Lamartine ? Mais alors ces maîtres ont perdu leur génie en entrant dans l'autre monde ! Ils ne sont donc plus capables d'écrire que des vers de mirliton !...

Et voilà le spiritisme ridiculisé par la faute de médiums prétentieux sans le savoir, qui se laissent aller à signer de noms auréolés de gloire, des productions souvent médiocres, quelquefois ineptes.

C'est là un écueil redoutable à éviter.

∴

Et maintenant, n'a-t-on jamais obtenu de jolis vers, parfaits pour la forme et pour le fond, dans ces communications médianimiques si rapides qu'on est toujours surpris de les voir se produire avec une telle vélocité ?

Dieu me garde de le prétendre.

Oui, ces faits existent et ils sont bien remarquables, mais aussi très rares. Certains médiums extraordinairement doués peuvent ainsi concevoir et nous rendre, par impression intuitive, ou autrement, la pensée, l'image, l'originalité, le talent, tout ce qui constitue la valeur poétique de nos maîtres désincarnés.

Il y a alors un sublime mélange entre l'Esprit et le médium : leurs natures vibrent à l'unisson ; leurs pensées fusionnent dans une admirable entente. Et il le faut pour que le médium puisse s'élever, au moins momentanément, à la hauteur de l'Esprit, le comprendre et nous traduire son langage, sauf peut-être dans le cas de l'*écriture mécanique*, où la pensée du médium ne joue aucun rôle, à ce qu'on croit, du moins.

En thèse générale, il faut que l'instrument médianimique soit complet et bien accordé pour que l'Esprit élevé puisse en tirer des sons mélodieux et s'en servir avec fruit pour nos âmes.

Lisez les fables dictées par l'*Esprit frappeur*, au moyen du pied d'une table, à M. Jaubert, de Carcassonne, et vous serez vite convaincu que des œuvres charmantes et utiles peuvent être ainsi créées spontanément par les Esprits.

Mais qu'il y a loin de ces délicieuses poésies, si finement ciselées, où la morale bien appliquée s'ajoute toujours à la justesse, à la profondeur de la pensée, à la fraîcheur et à l'élégance du style ; qu'il y a loin de ces productions vraiment littéraires et philosophiques, aux rimes banales qui s'entortillent autour d'une trame usée et que certains nous servent, hélas ! comme des échantillons des œuvres poétiques de l'au-delà !...

∴

Donc, médiums sincères qui voulez faire appel à la Muse, instruisez-vous : tel est le premier point du programme.

Élevez-vous moralement : tel est le second.

Quand vous serez en état d'offrir à nos grands poètes désincarnés un instrument digne d'eux, alors vous pourrez, sans orgueil, prétendre à recevoir leurs inspirations.

Jusque-là, soyez prudents, soyez modestes, et ne signez pas les vers que vous obtenez médianimiquement, plutôt que de leur attribuer une paternité glorieuse, quand celle-ci n'est pas légitimée par la supériorité de ces œuvres médianimiques.

Oh ! je sais combien les appels de la Muse sont séduisants ! Je vous loue de vouloir communier avec elle sur les hauteurs sacrées où l'amour de l'idéal peut, par instants, élever nos âmes !

Mais apprenez d'abord les règles les plus élémentaires imposées à la poésie : tenez compte de la césure, évitez les hiatus, coordonnez ou entremêlez agréablement les rimes masculines et les rimes féminines. En un mot, apprenez le métier du poète, nécessaire à ceux qui veulent en cultiver l'art.

Quant à l'art en lui-même, c'est-à-dire à l'originalité de la pensée, à la noblesse, à la beauté des sentiments exprimés, ne vous en préoccupez pas, puisque vous devez écrire des vers *médianimiques*. Fournissez aux Esprits, aux *Muses*, l'instrument nécessaire : ils sauront bien en tirer les sons qui leur plaisent le mieux.

Et alors, nous serons heureux d'applaudir des deux mains à vos succès poétiques, dus d'abord à votre travail préparatoire, ensuite aux belles inspirations de

ces formes angéliques voilées, mais réellement existantes, qui passent dans nos rêves, souriantes et douces, mères ou sœurs de nos âmes, étendent un moment sur nous leurs ailes protectrices, puis se perdent dans les nuages ... une étoile au front !

A. Laurent de Faget.

L'INTUITION

En lisant votre note au bas de mon article : « La Foi et le culte extérieur » j'éprouve le désir de vous désabuser. Vous me dites *intuitif*, et me voyez, dès lors, franchissant les étapes, contempler de « mes yeux de poète » les champs de l'infini...

Vous faites trop d'honneur à mon âme encore asservie aux joies tangibles de la terre ! J'ai dû faire violence au penchant qui m'entraîne vers le « culte extérieur » pour dire à ceux qui, comme moi, sont rivés à leur glèbe : « Croyez sans demander à voir. »

La vie nous courbe, hélas ! sous de terribles exigences ; s'y soustraire est une faiblesse, où je voudrais ne pas tomber, mais j'envie ceux qui, maîtres de leur sort, peuvent suivre vos expériences, savent se ressaisir, et revenir, plus courageux, à leur tâche. Comme saint-Thomas, ceux-là touchent la vérité, elle jaillit de chaque épreuve, leur Foi s'en trouve fortifiée. La nôtre doit s'étayer de raisonnements et d'austères appels aux « Invisibles » dans le silence de nos solitudes.

En me renfermant dans une abstraction théorique, je voulais apprendre à ceux qui seraient tentés d'oublier un devoir obscur, pour se livrer à des recherches passionnantes, ou qui, trop éloignés des foyers de lumière, se laisseraient circonvenir par des imposteurs ou des ignorants, qu'il est des compensations suffisantes dans cette Foi qui franchit le rayon visuel, et que, lisant les faits merveilleux contenus dans vos feuilles, ils ne se croient point délaissés, mais s'écrient :

« Nous aussi, nous croyons ! La certi-
« tude de l'Immortalité n'est pas le privi-
« lège exclusif des révélations d'outre-
« tombe. Elle réside en nous ; Dieu l'y mit
« comme un sceau d'origine, dont chacun
« peut saisir l'empreinte. »

Et, puisque vous parlez d'*Intuition*, j'ai voulu l'éveiller en eux.

Selon mon humble avis, l'*Intuition* est une faculté qui se peut cultiver. Il suffit de faire silence, de s'isoler ou de souffrir, pour la percevoir dans notre âme, à l'état d'embryon.

Semble-t-elle constituer l'apanage de certaines natures ? C'est que tous les êtres ne sont point d'âge égal dans l'échelle du monde. Tel apporte des Vies antérieures, non seulement ses souvenirs, mais ses transformations réelles, obtenues au prix de l'effort. Et ceux-là distancent les autres, les *tard-venus*, qui se croient disgraciés, n'ayant point réfléchi aux choses de l'âme, — en possédant, du reste, une rudimentaire, — étrangère, dès lors, aux facultés qu'elle peut acquérir par le travail et l'endurance.

Si la théorie des Vies successives nous autorise à rattacher l'*Intuition* à des souvenirs du Passé, notre conception de la Justice nous force à admettre des droits égaux pour tous à de mêmes destins. Ces droits et ces destins, l'esprit en découvre les vestiges, lorsqu'en évoluant, il se perfectionne. C'est ainsi que, seuls, les Esprits délivrés d'entraves terrestres jouissent de l'*Intuition*, parce qu'ils la cultivent..

Le voyageur qui s'élève dans la montagne, ressent le dédain des choses laissées derrière lui ; son désir va vers les sommets. Il sait que les altitudes diffèrent des vallées, et qu'il contemplera des espaces nouveaux. L'esprit qui se soustrait au vil esclavage du monde, s'élève aux contemplations intérieures et voit s'élargir l'horizon de la Pensée, si fécond en révélations. Ce qui ne frappe point l'homme inconscient, alourdi de matière, séduit l'homme averti, dont l'esprit s'éveille et observe. L'*Intuition* s'annonce ainsi.

Elle n'habite point les lieux frivoles, mais la maison du Sage. Elle croît en culture intensive, et non au champ des herbes folles ; son terrain d'élection est la douleur ; son atmosphère, la patience. L'intuition est le fruit de la certitude *qu'il n'est rien ici-bas pour captiver l'Esprit.*

Quand l'âme, révoltée sous l'épreuve, épuise sa violence, et jette à tous les vents les forces inutiles de ses résistances, la résignation apparaît, et fleurit sur les ruines des vains espoirs.

Voici l'heure propice aux révélations. L'*intuition* s'insinue dans l'âme surprise. Elle naît du recueillement, comme l'apaisement succède aux souffrances. Elle suggère à l'Esprit des idées de Justice et l'incite à déduire...

Il sent alors le secours occulte et réflexe, car l'*intuition* surgit comme le choc en retour de l'élan vers la Vérité.

Celui qui s'aide sera aidé.

Tout est instigation à l'homme qui se recueille ; tout est *intuition* à l'Esprit qui jette les yeux sur le monde idéal. Il perçoit les vertus sur les visages, lit les remords dans l'attitude, devine l'ennemi, s'épanouit dans l'ambiance des sentiments généreux.

L'Histoire du Passé éclaire ses tendances. Il poursuit sans fatigue son incessante étude, et l'élément de son esprit est désormais l'activité. Délivrés des entraves, les germes des *Intuitions* percent le roc des volontés contraires, comme l'eau du désert sous la baguette de Moïse, et filtrent, comme la lumière, à travers les portes disjointes; car les *Intuitions* sont les rayons de la Vérité, qui se tient derrière le voile que la Pensée va soulever.

L'intuition console; elle est la Foi qui dort, la lampe mystérieuse qui veille au sanctuaire de notre Temple.

J'en prendrai un exemple dans un milieu point suspect de mysticisme, ou d'intellectualité.

Une femme n'a qu'un enfant : elle le perd, et lui survit.

Elle semble frappée à mort: elle résiste.

Pourquoi ?

La nature, me direz-vous, ne veut point qu'on meure de douleur.

Il est vrai. Mais, le lien rompu, la blessure saigne. Qui donc va cautériser cette amputation, cet arrachement du cœur et de l'âme ?

Car on ne prétendra pas que cette femme aimait par cette misérable chair qui continue à se nourrir ?

Cette femme n'a point pensé; elle appartient au peuple, les théories des savants lui sont étrangères; elle souffre, c'est tout.

Que va-t-il se passer?

Elle croyait mourir, la voilà qui chemine et qui se surprend elle-même de marcher ainsi toute seule, de vivre avec cette amertume. Aurait-elle oublié? Non! La mère n'oublie pas l'enfant qu'elle n'a plus, mais une *Intuition* suprême, née des affres de la douleur, lui souffle la résignation. Elle sent désormais que ce qui a été sera toujours. Elle ne comprend rien, sinon que l'enfant revivra. Et, d'un élan, dont l'instinct de la Vérité mit en elle les forces, cette mère franchit l'espace où restent vautrés les heureux...

Intuition dominatrice, logique de l'Esprit ouvert, à côté du corps qui périt, reste l'amour qui s'éternise.

Consolez-vous, déshérités, vous que les rites du Culte ne viennent pas réconforter. Vous possédez un domaine, sans limites pour votre esprit. Et vous, habitants des campagnes, pas encore mûrs pour l'enseignement, vous qui marchez courbés dans le noir sillon de misère, rassurez-vous! Si vous ne lisez pas au Livre d'Idéal, c'est à nous qu'il incombe de l'épeler pour vous.

Le Maître qui prêchait dans les montagnes de Judée, en choisissant des paraboles, pour mieux frapper l'esprit des simples, disait :

« Il sera beaucoup demandé à qui aura beaucoup reçu... » et votre humble travail, accepté d'un cœur résigné, équilibrera la balance où Dieu pèse aussi l'amertume des Grands.

JEAN DE VIDOUZE.

23 Juin 1905.

L'Évolution du Christianisme

Depuis que les Esprits sont ostensiblement intervenus dans l'Humanité terrestre, leurs adeptes ont, naturellement, subi le cours ordinaire des choses. Comme Socrate en affirmant l'existence d'un seul Dieu, Jésus, en proclamant la divine loi d'amour, furent accusés d'hérésie, de blasphème et condamnés à mort pour avoir, soi-disant, séduit le peuple, la démonstration de l'Immortalité ne pouvait échapper aux attaques de l'ignorance fanatique et routinière. Aussi, les assertions les plus injurieuses et les moins justifiées furent-elles lancées à la face des spirites. Aujourd'hui même, nous n'en sommes pas encore indemnes, bien que l'opinion publique se soit fort modifiée à notre égard; mais si, d'une part, on reconnaît que les spirites sont d'honnêtes gens, comme les autres, et que, parfois, ils se montrent plus serviables que beaucoup de leurs détracteurs, d'autre part, on les accuse de battre en brèche le Christianisme que, dit-on, nos principes tendent à détruire. Il convient d'éclairer le public sur une question de cette importance ; une erreur, voisine de la calomnie, doit être signalée et réfutée au profit de la Vérité.

Avant de poursuivre, constatons un fait, générateur de toutes les persécutions, qui, au nom de Dieu, de notre PÈRE A TOUS, fit couler des fleuves de sang sur notre pauvre globe.

Les fondateurs de religions et surtout les puissances sacerdotales, continuatrices de leur œuvre, voulant asseoir leur auto-

rité sur une base immuable, se posèrent, devant les masses, comme les mandataires directs, infaillibles, de la Divinité, et décrétèrent ainsi l'immobilisme, j'allais dire la pétrification de leurs enseignements. La conséquence rigoureuse d'une telle prétention fut la condamnation, *à priori,* de toute idée progressiste, de toute lumière ultérieure. De là, les persécutions féroces exercées par le Paganisme contre les premiers chrétiens ; puis les horreurs de l'Inquisition en vue de supprimer l'élan de la pensée, les aspirations de l'âme, les protestations de la Raison. Cette œuvre fut celle du dogme immuable, absolu dès son origine, au mépris des lois de mouvement ascensionnel posées par la souveraine Sagesse aux bases de la Création, et qui, de même que dans le domaine physique, s'imposent aux sentiments et aux idées. Malgré la captivité, malgré le fer, le feu, les tortures de toute sorte, l'esprit humain a marché ; mais quoique nous ne vivions plus, aujourd'hui, sous les terreurs du Moyen Age, nous en demeurons tributaires en ce sens que les opinions de cette époque engendrèrent l'intolérance à laquelle nous devons d'être appelés antichrétiens, tout en nous réclamant, au contraire, de la sublime doctrine du Christ. Notre devise est : « Hors de la Charité, pas de salut. » Ces mots seuls sont un programme, une profession de foi. Nous croyons, bien entendu, à l'avènement de TOUS ; mais nous savons, aussi, qu'il se produira par la solidarité fraternelle que proclama le divin Missionnaire. Est-ce là, chez nous, un symptôme d'antagonisme ? Oh ! comme on a peu compris, en général, les paroles du Maître pourtant si simples dans leur grandeur : « Je suis le chemin, la vérité et la vie, » éternels attributs de cette charité dont Il fut l'Initiateur et dont Il paya, de sa vie terrestre, la magnifique révélation. Oui, l'amour du Père pour ses créatures et l'amour de celles-ci entre elles sont le chemin et la vérité, d'où procède la vie de l'âme qui, sans ce double amour, subirait la mort spirituelle. C'est par le don de cette lumière que Jésus est vraiment notre Sauveur. Il nous a dévoilé, non seulement dans ses paroles, mais dans ses actes, l'élément primordial et générateur de l'Univers, œuvre d'un amour innommable, ne subsistant que par cet amour.

Nous, spirites, n'être pas chrétiens ! Mais nous le sommes de toutes les fibres de notre cœur, par toutes les aspirations de notre être, assoiffés d'affection illimitée ; car, la doctrine du Galiléen est la seule en laquelle nous puissions trouver cet idéal dont la poursuite est la plus chère occupation des nobles âmes.

Les Ecritures présentent des contradictions flagrantes, des obscurités, des appréciations inadmissibles ; elles ont passé par tant de mains humaines qui forcément, y ont laissé leur empreinte ! Mais, dominant le tout, une splendeur vive et pure s'élève et rayonne de haut sur ces textes contestés ; tout disparaît, tout s'efface devant cet éclat surhumain. Les paroles, la vie de Jésus demeurent éblouissantes à notre horizon ; nul ne doute de leur divine origine et les Esprits qui viennent nous instruire des choses de l'Au-delà sont unanimes à la reconnaître. Sans doute, ne partant pas du même principe que l'Orthodoxie, une nuance nous sépare. Pour nous, le *péché originel* n'existe pas. Nous connaissons nos commencements et l'on ne dira pas que nous les inventons à plaisir pour les besoins de notre cause : il est scientifiquement établi que l'homme est le couronnement de la Création terrestre, et le développement de l'embryon dans le sein de sa mère, en présentant les formes progressives de l'animalité, démontre clairement que nous avons passé par là et que nous surgissons des règnes inférieurs. De nos jours, même, n'avons-nous pas sous les yeux des peuples sauvages encore si rapprochés de leur origine, qu'ils offrent plus de ressemblance morale et physique avec le singe qu'avec l'homme déjà évolué? Nous voilà donc bien loin de ce premier père créé, dès l'abord, libre, intelligent, et qui, par une désobéissance accomplie sciemment, se met en révolte contre Dieu. Or, le mal n'étant pas la conséquence du soi-disant pêché d'Adam, le sacrifice du Christ n'a pas eu pour but de nous en purifier et la douleur *nécessaire* au progrès de l'homme, devient une question d'éducation évolutive. Jésus a donc donné son sang à l'Humanité pour sceller de sa vie les vérités qu'il enseigna et nulle part il ne fut plus extra-humain que sur la croix d'infamie. Mais, pendant près de deux mille ans, des hommes se disant mandataires de Dieu, se servirent de son nom pour imposer *leurs* propres idées à leurs frères, leur défendre de raisonner sur leurs destinées d'outre-tombe, précisément ce que nous avons le plus besoin de connaître, et fonder ainsi l'autorité des interprétations bibliques sous lesquelles étouffe et s'insurge, aujourd'hui, cette même raison qu'ils croyaient avoir si bien tuée. Or,

l'homme ayant pris, malgré tout, la permission de *penser*, d'interroger les constatations de la Science, d'observer les lois de la Nature, ne fut pas longtemps sans comprendre que l'être qu'on imposait à son aveugle adoration n'était pas DIEU. Le pur sang de Jésus, exigé par son père comme rançon de quelques élus tandis que les autres âmes humaines étaient, par milliards, vouées aux éternels supplices de l'Enfer, apparut au cœur humain comme la flagrante négation de l'impeccable Justice, premier attribut du vrai Dieu. Et dans cet effroyable écroulement de toute confiance, que devenait aussi la *bonté* suprême accomplissant des actes dont la cruauté nous faisait horreur ? Tout cela, pour la minime faute d'un seul, faute commise il y a six mille ans, par un être ignorant et primitif ? Que fit-on, aussi, de la toute-puissance divine qui ne put empêcher un tel bouleversement de toutes les lois morales et ne sut pas créer un état de choses plus en harmonie avec son absolue perfection ?

Les dogmes ont régné et règnent encore sur le monde soi-disant civilisé. Ils purent avoir leur raison d'être, ils l'ont sûrement encore, pour certaines âmes, pour les peuples non évolués qu'on jugea devoir soumettre, par la terreur, à quelque puissance supérieure ; mais nul ne les imposera plus à ceux qui, pour connaître Dieu, le cherchent dans ses œuvres, et l'âme, une fois libérée de ces désolantes notions, non seulement n'y retournera pas, mais elle s'étonne et s'afflige d'avoir pu les admettre pour si peu de temps que ce fût.

Oh ! je sais ! Ici se dresse la grande question des Ecritures divinement inspirées que, prétend-on, nous n'avons pas le droit de discuter, Hélas ! Où gît, maintenant, la force de cet argument? Et d'abord, en vertu de quel droit nous replace-t-on sous la loi de l'Ancien Testament dont Jésus nous a libérés? Nous, spirites, en fait d'Ecriture, ne reconnaissons d'autre autorité que la Sienne, puisque nous admettons son mandat comme divin. Or, il a pris soin de nous édifier sur le degré d'obéissance dû à l'ancienne loi. N'a-t-il pas remis au point les questions du talion, du divorce, du sabbat, etc. ? Quand il dit aux juifs : « C'est à cause de la dureté de « vos cœurs que Moïse vous a donné la « loi du divorce, » n'établit-il pas péremptoirement que l'Initiateur est forcé de tenir compte du caractère, des dispositions, du degré d'intelligence et des sentiments du peuple auquel il s'adresse et que, dès lors, ses ordonnances ne peuvent être immuables ? L'infaillibilité des Ecritures, celle des Apôtres ! Mais, relisons ensemble, je vous prie, quelques lignes de l'Epître de Paul aux Galates, chapitre II, versets 11 et 14 inclus :

« Mais quand Pierre fut venu à Antio- « che, je lui résistai en face, parce qu'il « méritait d'être repris. Car avant que « quelques-uns fusssent venus de la part de « Jacques, il mangeait avec les gentils ; « mais quand ceux-là furent venus, il s'en « retira et s'en sépara, craignant les juifs. « Les autres juifs usaient aussi de dissi- « mulation comme lui, tellement que Bar- « nabas, lui-même, se laissait entraîner « par leur dissimulation. » Parlons, après cela, de l'impeccabilité de ces mêmes hommes, auteurs du Nouveau Testament, qui, entre eux, se blâmaient parce qu'ils *méritaient* d'être repris, et celui qui subit cet échec n'était pas le premier venu, c'était Pierre, le patron actuel de l'Eglise romaine, à qui cette dernière concède le droit d'ouvrir et de fermer les portes du Paradis, Si celui-là mérita d'être repris, selon le dire de son condisciple Paul, qui donc sera infaillible?

Comparons, d'autre part, la prédication de Jésus à celle du fougueux apôtre des gentils. Ce sont, sur divers points, deux doctrines non seulement *différentes*, mais *opposées*. Tandis que le Christ, dans son ineffable douceur, n'impose aux croyants ni dogmes, ni règlements, le disciple argumente à perte de vue, jusque dans les nuages, formule des ordonnances de détail qui touchent à la puérilité et, dans certains cas, émet des opinions qui, de nos jours, ne tiennent pas debout. C'est de cet apôtre, réputé le plus grand, que peuvent se réclamer toutes les autocraties politiques, civiles et religieuses. Notez que je ne fais le procès à personne ; chacun répond pour soi-même ; chacun est ce qu'il peut être, selon sa nature, son éducation, selon, aussi, le milieu qui l'influence ; mais je constate que les Apôtres mêmes différèrent d'opinion entre eux et qu'en n'admettant pas l'infaillibilité dont on a blindé la bible, nous sommes d'accord avec les faits et ne méritons point d'être traînés aux Gémonies en qualité de mécréants.

(*à suivre*).

Sophie ROSEN-DUFAURE.

CRÈCHE SPIRITE

(Tiré de *La Paix Universelle*, de Lyon.)

La Société spirite pour l'œuvre de la crèche tenait sa première assemblée générale au siège de la Société, place de la Croix-Rousse, 8, le 7 mai dernier à 3 heures de l'après-midi; la plupart des sociétaires avaient tenu à honorer de leur présence cette première réunion.

L'assistance était nombreuse et bienveillante, l'aspect était charmant; toutes les pièces avaient été dépouillées de tout meuble, exception faite des chaises.

En traversant la crèche on se trouvait dans une grande pièce où de petits groupes se formaient en attendant l'heure de la séance.

Les membres de la commission se tenaient dans la pièce qui fait face à celle des mères et sur leur table le livre des visiteurs où beaucoup inscrivirent leur nom.

A 3 heures on entrait en séance. Après quelques mots émus par lesquels Mlle A. Dayt exprimait sa reconnaissance pour les témoignages du bienveillant intérêt dont la crèche était l'objet, Mlle Meifre, secrétaire, eut la parole pour donner le compte rendu général des efforts nécessités pour la fondation de la société spirite pour l'œuvre de la crèche et l'installation et l'ouverture de la crèche.

M. Deladure, trésorier, nous a donné un rapport toujours très intéressant par des chiffres... il en ressortait ce qui est: 10.400 francs déposés à la caisse d'épargne et six mois de fonctionnement sans que l'on touchât en rien au dépôt fait en juillet lequel, au contraire, s'augmentait de 400 fr. en février.

Après la lecture de ces rapports, la directrice qui est peu faite pour parler publiquement a cependant parlé des bons vouloirs traduits en actes par MM. L. Denis, Gabriel Delanne, Bouvier, de Faget, Sausse, Brun.

Une pensée a été émise: celle *d'un tronc* dans les familles pour les enfants de la crèche spirite! Un petit sou se retranche facilement d'un jouet ou d'un gâteau!.. C'est une pensée à développer...

De même qu'à Pont-Saint-Esprit et à la même heure les *Pensées et Réflexions d'une mère* se sont vendues au profit de l'œuvre.

Une poésie de notre ami Laurent de Faget sur l'œuvre de la *Crèche spirite de Lyon* est arrivée bien à point pour accomplir la promesse de nos protecteurs et amis de l'au-delà qui, sur la demande de l'un de nos frères avaient consenti à donner quelques lignes qui pourraient être imprimées, quand l'heure serait venue. Malgré plusieurs demandes réitérées pour obtenir ces lignes, ces mêmes mots venaient toujours comme réponse: *Vous les aurez en temps et heure.*

Le 7 mai, à 2 h. un quart, elles étaient dans la boîte de la crèche; l'auditoire fut ravi à leur lecture, et ainsi se termina cette réunion familiale de l'œuvre de la crèche.

Voici les vers de M. Laurent de Faget :

La Crèche Spirite de Lyon

Aux trois mamans de la Crèche.

Puisque ces tout petits sont si bien sous vos ailes,
Anges du dévouement qui savez les aimer,
Plaise à Dieu que jamais les larmes maternelles
Ne coulent de vos yeux, où l'espoir vient briller!

Vivre au milieu d'aussi mignonnes créatures
Rend le cœur inventif et le cerveau fécond :
Instruisez! écrivez ! aimez ! Ces trois mots sont
Des phares lumineux sur nos plages obscures.

Et que les tout petits vous consolent des grands !
Sur terre, on est en butte à l'envie, à la haine,
Et l'on s'aigrit parfois contre la race humaine :
Heureux qui peut alors embrasser des enfants !

Le sourire est si doux sur leur bouche vermeille!
Ils ont tant de clarté dans leurs yeux grands ouverts !
J'adore les enfants, et, près d'eux, dans mes vers,
J'entends mieux les Esprits dont la voix nous conseille.

Aussi j'aime à louer vos patients efforts,
Vos luttes, vos devoirs, le but de votre vie,
La « Crèche » m'apparaît, et soudain je m'écrie :
Qu'ils vivent, ces petits protégés de nos « morts »!

Qu'ils grandissent, charmants, charmés ! La vie abreuve
L'homme de maux amers : qu'ils goûtent le bonheur !
Qu'ils gardent vos leçons, ayant contre l'épreuve,
Du soleil dans l'esprit, de l'amour plein le cœur !

Et que Dieu, de qui tout dépend: le cèdre et l'herbe,
A qui tout doit s'unir : âme, chaleur, rayon,
Seconde votre tâche, et bénisse la gerbe
De vos beaux épis d'or: Amour ! Savoir ! Raison !

A. Laurent de Faget.

Pour le 7 mai 1905.

REVUES ÉTRANGÈRES

Constancia. — M. Cosme Mariño, directeur de cette *Revue* et président de la société spirite du même nom a donné, le 26 avril dernier, une conférence publique sur le spiritisme, son origine, ses progrès et son influence sur la philosophie, la religion et la science.

C'est la première conférence publique qui ait été donnée à Buenos-Ayres et les résultats obtenus sont encourageants, car les profanes y sont accourus en très grand nombre; les demandes d'entrée n'ont pu être toutes satisfaites, ce qui démontre, observe *Constancia*, l'intérêt que prend le public au spiritisme, malgré le dédain et l'évidente mauvaise volonté des grands périodiques à son égard.

Cette conférence a été publiée dans *Constancia* des 30 avril, 7 et 14 mai.

M. Cosme Mariño y démontre que la science et la religion n'ont rien à craindre du spiritisme.

Pour la science, cela ne paraît pas douteux, puisqu'elle repose sur la méthode expérimentale, que le spiritisme admet aussi.

Pour la religion, il suffit de considérer où se recrutent les spirites pour s'assurer qu'il ne peut lui causer aucun dommage. « C'est, dit M. Cosme Mariño, parmi les sceptiques, les naufragés des religions positives, les matérialistes, les athées que le spiritisme tire ses meilleurs éléments. »

En résumé, le spiritisme se propose de fondre ensemble la science et la religion.

« Quand les savants auront étudié tous les phénomènes du spiritisme, déduit ses lois, il ne sera plus possible de combattre la religion au nom de la science, et la science ne sera plus pour la religion l'œuvre du principe du mal.

« La religion perdra ses formes matérielles et deviendra le couronnement de toutes les conquêtes et aspirations de l'esprit humain. La pensée marchera appuyée sur la certitude expérimentale, sur la constatation du monde invisible, sur la possession de ses lois et, ferme sur cette base solide, elle s'élèvera jusqu'à la cause des causes, jusqu'à la souveraine intelligence qui préside à l'ordre de l'univers. »

N'oublions pas que tout cela arrivera *quand* les savants auront étudié *tous* les phénomènes et déduit *toutes* leurs lois, et à condition que *tous* les ignorants consentent à les croire et à les suivre. D'ici là...

∴

Le centre d'études psychologiques, *La Fraternidad*, a célébré son vingt-cinquième anniversaire. « La Fraternidad » et la « Constancia » sont les deux seules sociétés spirites de l'Argentine qui soient arrivées à fêter leurs noces d'argent.

Du reste, elles ne se contentent pas de vieillir, elles s'étendent et prospèrent, ce qui est de bon augure pour un pays neuf où la lutte pour la vie est intense et ne laisse guère de répit pour songer à l'au-delà.

La *Fraternitad* a déjà un organe de publicité et bientôt elle possédera une imprimerie. Ce sont les preuves les plus évidentes de son activité et de ses progrès.

∴

Etudos Psychicos. — Les *Études psychiques*, dont la première livraison vient de paraître, en juin, à Lisbonne, est une revue mensuelle d'animisme et de spiritisme expérimental, sous la direction de M. Sousa Couto.

Parmi ses collaborateurs nous remarquons : Maxwell, Laurent de Faget, Wolowski, etc.

Comme l'indique le titre, cette revue ne s'occupera pas de la psychologie fondée sur la méthode subjective, du sens intime de l'introspection, qui est étudié par d'autres ; elle se propose de recueillir des données sûres par le moyen de l'observation rigoureuse et de l'expérience.

Le but principal de notre programme, dit le directeur, est de vérifier s'il existe un dualisme dans l'homme, composé de corps et d'esprit, non par de simples spéculations philosophiques ou procédés métaphysiques, mais par les moyens de la vérification expérimentale, qui doit être l'apanage de la science digne de ce nom.

« Ce qui constituera plus particulièrement l'objet de cette Revue sera le fait, la phénoménalité et les conditions de sa production. »

Les savants pourront donc, sans crainte de se compromettre, collaborer aux *Etudes psychiques*.

Parmi les articles publiés dans ce premier numéro, nous remarquons : *Um médium analphabeto*. Une jeune servante, Ermelinde, complètement ignorante, a donné à M. Sousa Couto des communications qui, sans être précisément transcendantes, n'en supposeraient pas moins un prodigieux effort d'intelligence dont le médium était absolument incapable s'il n'eût été aidé par un invisible.

∴

O Mundo Occulto (Le monde occulte) est l'organe de la *Société d'Études psychiques* du même nom ,de San Paolo (Brésil).

Cette publication, arrivée au neuvième mois de sa première année, a changé de direction, mais elle continuera de marcher fermement dans le chemin déjà tracé, et qui consiste à préconiser avec impartialité les doctrines tendant à la régénération de l'homme et à combattre celles qui spéculent sur l'ignorance du peuple.

La théosophie bouddhiste y tient une certaine place, mais le spiritisme une plus grande encore. Nous y lisons les « Principes essentiels de la philosophie des esprits, selon Léon Denis » et la réfutation ferme, digne et modérée, d'une conférence faite contre le spiritisme et publiée dans le *Messager paroissial*;

M. Henrique Serra répond qu'une doctrine qui affirme Dieu, l'âme humaine et son immortalité, ne peut être qualifiée de stupide.

Or, le spiritisme n'est pas seulement l'affirmation mais la démonstration des plus importants principes de la Religion, de la Philosophie et de la Morale; il ne peut donc être une doctrine de perversion, comme l'enseigne l'Eglise catholique.

∴

The Harbinger of light, du 1er mai reproduit un discours de M. Wrenn-Sutton, prononcé à l'Association des spiritualistes de Victoria.

Le titre de ce discours : *Qu'est-ce que la folie* ? ferait croire au premier abord que le spiritisme n'a rien à y voir ou du moins n'y est intéressé que très indirectement. Que l'on se détrompe. L'orateur y soutient une thèse — une hypothèse, si l'on veut — dont l'étude approfondie serait de la plus haute importance pour la doctrine spirite.

M. Wrenn - Sutton s'est appliqué à démontrer, tant par les raisonnements les plus serrés que par des faits remarquables à l'appui, que l'aliénation mentale n'est, dans la plupart des cas, qu'une obsession, et que l'*aliéné est un médium non développé*. Son état, dit-il, s'aggrave généralement par suite de l'ignorance des médecins, soit qu'ils le soumettent à de dangereuses pratiques hypnotiques, soit qu'ils le renferment avec ses semblables dans des asiles où tout concourt à augmenter le mal au lieu de le détruire.

M. Wrenn-Sutton passe en revue les travaux des principaux aliénistes depuis un siècle et constate qu'ils n'ont jeté que très peu de lumière sur cette question si importante.

Esquirol, médecin français célèbre par sa science de l'anatomie cérébrale, confesse le peu de résultats de ses recherches pathologiques et confirme les opinions de son illustre maître, Pinel, lorsqu'il dit : « Les aliénés présentent de nombreuses variétés quant au nombre, à la situation et au genre des apparences morbides. Les lésions de l'encéphale ne sont ni en rapport avec le désordre de l'esprit, ni avec les autres maladies qui viennent le compliquer.

Certains aliénés dont les maladies mentales et corporelles avaient fait soupçonner des lésions organiques étendues, n'ont présenté à l'examen que de légers changements de structure du cerveau, tandis que d'autres, dont les symptômes étaient bien moins graves, offraient de nombreuses et profondes altérations.

Mais, ce qui déconcerte le plus nos théories, ajoute-t-il, est ceci : il arrive assez souvent que des malades, ayant passé par tous les degrés de la folie et vécu nombre d'années en cet état, ne présentent la trace d'aucune modification organique, soit dans le cerveau, soit dans les membranes qu'il contient. »

Le Dr Davey, Directeur de l'Asile d'aliénés de Hanwell écrivait en 1843 dans un journal de médecine : « Nous constatons fréquemment, en examinant le cerveau de nos malades, qu'il ne présente rien d'anormal. »

L'orateur passe en revue plusieurs autres savants spécialistes dont les conclusions sont identiques à celles que nous venons d'exposer et cite,pour terminer, ces paroles du Dr W. E. Jones, Inspecteur des maisons d'aliénés de Victoria :

« En ce qui concerne les recherches pathologiques, les résultats ont été extrêmement décourageants. Nous n'avons rien découvert à cet égard qui puisse nous être de quelque secours, et nous sommes forcés d'en revenir aux anciennes méthodes cliniques plutôt que de poursuivre des recherches sans résultats. »

Voilà qui est parler net. Si les savants se déclarent... des ignorants avec tant de candeur et de sincérité, ils ne sauraient donc s'étonner que d'autres chercheurs se mettent à l'œuvre pour jeter un peu de lumière en ce domaine où le microscope et le scalpel ont si peu fait pour dissiper l'obscurité.

Et c'est à cette tâche qu'en finissant M. Wrenn-Sutton convie les spirites.

Lui-même a eu le malheur, nous dit-il, d'étudier le problème dans sa propre maison en la personne de sa femme, et si la place ne nous manquait, nous aurions aimé à reproduire le très intéressant récit de la maladie et de la guérison de Mme Wrenn-Sutton.

Bornons-nous à dire qu'après avoir souffert pendant des années de névralgies intolérables, puis de crises qui semblaient tenir de l'épilepsie, le dérangement cérébral de la malade devint peu à peu complet et les médecins de Melbourne conseillèrent au mari de mettre sa malheureuse femme dans une maison d'aliénés.

Il allait s'y résigner lorsqu'un spirite de sa connaissance l'en dissuada en disant : « Votre femme n'est pas folle, c'est un médium non développé et vous-même pouvez la guérir. »

M. Wrenn-Sutton reprit un peu de courage, quoique bien sceptique d'abord, mais enfin il se décida à essayer. Après s'être instruit des procédés qu'emploient les spirites expérimentés en pareille occasion, il eut le bonheur d'obtenir des résultats aussi prompts que satisfaisants. Sa femme recouvra, avec la santé de l'esprit, celle du corps et devint un excellent médium.

On comprend donc l'intérêt particulier qu'attacha depuis lors M. Wrenn-Sutton à ces études et son vif désir de les voir attirer l'attention des spirites.

Il y a bientôt un siècle, en 1812, le marquis de Puységur publiait un livre intitulé : *Les fous, les insensés, les maniaques et les frénétiques ne seraient-ils que des somnambules désordonnés ?*

En d'autres termes : l'altération mentale ne serait-elle pas un déséquilibre que le magnétisme pourrait corriger ?

On pense bien que cet ouvrage d'un magnétiseur ne fit pas grand bruit dans le monde savant.

Et, quoique deux ans après, le même auteur publiât une brochure proclamant que *les vérités cheminent*, que *tôt ou tard elles arrivent,* cette vérité n'a pas fait, comme on voit, beaucoup de chemin depuis un siècle.

Ou plutôt si, elle a fait la moitié de son tour du monde, puisque nous la retrouvons aujourd'hui vers les antipodes !

HORTENSE BOUET.

L'ACTUALITÉ

En cette époque de progrès à outrance, scientifiquement parlant, tout paraît concourir à nous conduire de surprises en surprises.

Nous voyons l'homme, poussé par son besoin de connaître, encouragé et stimulé par les inventions et découvertes successives dues à son génie ou à sa perspicacité, utiliser et accaparer graduellement, pour son profit, une partie des influences mises à notre disposition par la Nature.

En même temps, il semble que celle-ci soit décidée, à son tour, à nous laisser entrevoir insensiblement quelques nouvelles merveilles, insoupçonnées jusqu'ici. A peine le radium était-il découvert et une faible partie de ses curieuses propriétés reconnues, qu'une foule de savants se mettaient à les étudier de plus belle, espérant approfondir en elles quelque nouveau mystère : il y en a tant autour de nous ! On n'a pas oublié non plus les récents travaux et les expériences remarquables du docteur Blondlot, de Nancy, relatifs à l'émission et aux effets des rayons N. émanant, comme chacun sait, des êtres, des plantes et même des matières inorganiques.

Voici, aujourd'hui, le monde scientifique de nouveau mis en émoi par l'annonce de la sensationnelle découverte, revendiquée par un savant anglais, de la possibilité de réaliser à volonté la *génération spontanée.* Il est bon, toutefois, de remarquer que, jusqu'ici, cette étonnante nouvelle a été plutôt accueillie avec scepticisme par le monde compétent, ce qui se conçoit aisément si l'on songe que ce palpitant sujet a trait à la question la plus abstraite, la plus énigmatique, et partant la plus passionnante : *la source de la vie.*

En effet, si nous savons, si nous nous expliquons ce qu'est une créature au point de vue matériel : un assemblage de chair et d'os, ou, plus scientifiquement, la combinaison, à dose déterminée, d'un certain nombre d'éléments, parmi lesquels le carbone, l'azote, l'oxygène, etc..., par contre, nous restons complètement ignorants sur l'origine de la vie qui l'anime, laquelle implique, chez cet être, la double faculté de se nourrir, se multiplier ou se reproduire dans un milieu approprié.

D'un autre côté, par « génération spontanée », on n'entend pas la création *de toutes pièces* d'un être vivant, complet et perfectionné, comme les profanes seraient enclins à le croire, mais simple-

ment —, et c'est déjà beaucoup — la formation, dans le silence d'un laboratoire et sous l'influence d'une action quelconque, celle du radium, par exemple, d'une cellule, d'un embryon plus ou moins rudimentaire, *comprenant* un germe de vie n'attendant, pour apparaître et se développer que l'intervention d'un agent naturel (soleil, lumière, électricité, etc..) agissant au moment psychologique.

Mais si, théoriquement, cette formation physique ou chimique est admissible ; si même, à la rigueur, on peut concevoir la vie comme ne *s'engendrant pas exclusivement* de la vie, rien n'est cependant moins prouvé, et toutes les expériences faites dans ce sens ne pourront être concluantes qu'à la rigoureuse condition que le milieu dans lequel on les pratique soit absolument stérile, la microbiologie nous apprenant à quelles erreurs s'exposerait l'expérimentateur qui, en pareille circonstance, négligerait les règles de la plus parfaite asepsie.

*
* *

Au cas où le phénomène de la génération spontanée parviendrait à être démontré d'une façon indiscutable, fournissant ainsi l'explication la plus naturelle de la première apparition de la vie sur le globe, ce résultat ne marquerait-il pas la ruine de certaines croyances, et n'assurerait-il pas, surtout, le triomphe complet du *Matérialisme*?

Il n'en serait rien : nous nous trouverions en présence d'un effet et non d'une cause, et celle-ci subsistant, quoique inconnue, impliquerait plus que jamais l'existence d'un pouvoir suprême. Cette création de *seconde ligne* ne serait, après tout, qu'une infime partie de l'ensemble des manisfestations de la vie universelle, procédant de cette Trinité souveraine autant qu'indéniable constituée par le groupe indestructible : force, chaleur et lumière.

Cette Trinité, qui nous relie directement aux constellations qui nous environnent et nous rapproche de l'infini en en remplissant les immensités, engendre à la fois, *d'après les lois tracées,* les actions, transformations, évolutions et révolutions dont nous sommes en partie témoins, et bien ignorant ou bien têtu serait celui qui, sans nier cette formidable puissance, dominant partout, sur terre comme dans l'espace, ne saurait reconnaître au-dessus d'elle une force intelligente, raisonnée et motivée, une main directrice, celle de Dieu.

Lucien Boissenet.

La Croyance en Dieu

Dieu, centre et âme de la vie universelle, constitue une vérité absolue, mais inexplicable. Toutes les hypothèses formulées sur cette grande vérité s'évanouissent devant l'impénétrabilité de l'incompréhensible.

La vie universelle, qui est le corollaire de l'Être suprême, ne peut être niée ; car la vie et l'activité se manifestent en tout et partout.

Puisque l'idée de Dieu et celle de la vie universelle et éternelle sont intimement liées, on ne peut les séparer ni les méconnaître ; car Dieu est la vie, la vérité et le principe de tout ce qui existe dans le monde universel.

Ces grandes vérités s'imposent par elles-mêmes.

Je crois en Dieu, a dit Jules Simon, parce que je ne le comprends pas.

L'existence de Dieu est, en effet, une nécessité absolue, une vérité qui s'impose à la raison humaine, qu'il faut admettre comme l'on admet l'infini du temps et de l'espace.

Celui qui nie Dieu, a dit Bacon, détrône l'homme ; car si l'homme qui tient de l'animal par le corps, cesse de se rattacher à Dieu par son âme, il n'est plus qu'une vile créature.

Il faut donc chercher sans cesse la lumière divine ; car derrière la vraie lumière, le beau, le bien, l'humanité a toujours senti, sans la connaître, qu'il existe une réalité souveraine dans laquelle réside le vrai idéal qui est Dieu, centre et unité mystérieuse sur laquelle converge l'ordre universel.

Mais pour comprendre Dieu, il faudrait être Dieu.

On ne connaîtra jamais l'essence et la nature de l'Infini ; mais Dieu se révèle par le cœur.

Refuser donc de croire en Dieu, parce qu'il est incompréhensible, ce serait refuser de croire en Dieu, parce qu'il est Dieu.

Mais s'il est vrai que la cause première de toutes choses est au-dessus des conceptions humaines, il est certain aussi que toute réalité incomprise constitue une idéalité devenue possibilité entrevue ; car l'idéal est une vision de l'humanité immortelle se contemplant dans l'Infini, puisque l'idéal émane d'une tendance immortelle.

D'après la loi du progrès moral et intellectuel, l'âme humaine, toujours montant,

grandissant, s'améliorant, s'épurant, se rapproche sans cesse de l'Absolu : Dieu.

Le temps et l'espace contiennent tous les éléments de l'univers infini, la durée du temps se perd dès lors dans l'éternité comme l'espace dans l'immensité infinie. Le temps et l'espace sont donc partout et nulle part.

Les mondes visibles ne sont qu'un point dans l'espace. Mais l'univers ressemble à une sphère infinie dont le centre est partout et la circonférence est sans bornes ni limites.

La véritable science enseigne l'existence d'un principe suprême, qui a pour fondement Dieu, père de toute vérité.

L'unité et l'harmonie universelles émanent d'ailleurs de Dieu, qui est la synthèse, le commencement et la fin de toutes choses.

Tout dans la nature révèle l'existence de Dieu. Cette croyance a existé dans tous les temps et chez tous les peuples. Les formes seules sont différentes.

Les Brahmes indiens ne se permettaient point de proférer le nom de Dieu, principe du Tout.

Les sages chinois ne cherchaient pas à définir la Cause première.

Les disciples de Zoroastre se contentaient de désigner Dieu sous le nom de l'Eternel.

Les Egyptiens honoraient par le silence le Dieu, principe et source de toutes choses.

Orphée disait : « Je ne vois point cet Être entouré d'un nuage. »

Moïse divulgua l'Unité de Dieu, restée jusqu'alors ensevelie dans l'ombre des sanctuaires.

Tous les peuples anciens, tous les grands philosophes et tous les promoteurs de cultes et de religions ont affirmé leur croyance en Dieu, principe souverain de toutes choses.

Dieu est, en effet, la cause sans cause de tous les effets. Sans Dieu, les hommes ne seraient que des éclosions incertaines, sans affirmation positive, sans lumière éternelle qui les éclaire et les guide, sans aucune sagesse qui leur montre la vérité divine. sans espérance consolatrice, sans aucun lien qui les rattache à l'harmonie universelle.

Avec Dieu, l'homme se rend compte de l'ordre qui règne dans la nature et du but des humanités. Il trouve dans cette sublime croyance l'espoir et les douces aspirations de la pensée qui lui font comprendre sa noble destinée.

Tous les mondes qui gravitent dans l'espace infini sont sous l'égide du même pouvoir souverain, qui émane de la Cause suprême. Ces mondes qui sillonnent l'univers sont le foyer gigantesque de la vie universelle, qui se manifeste aussi bien dans les imperceptibles atomes que dans les mondes incommensurables évoluant dans l'espace sans limites.

L'idée de Dieu est innée dans le cœur de l'homme. Pareille à la lumière du soleil, elle ne peut être obstruée. Les perspectives de l'infini ont traversé les âges et les générations ; elles se perpétueront pendant toute l'éternité.

Le nom de Dieu résonne à l'oreille des sages comme une harmonie pleine de charmes et des plus suaves beautés. La pensée de la Divinité se mêle aussi bien à nos douleurs qu'à nos plaisirs.

L'ordre qui règne dans la nature est immuable; car rien, en effet, ne peut faire dévier sa marche éternelle.

La mer insaisissable et souriante comme une douce espérance, respecte ses bornes, et les flots, après avoir déferlé sur le rivage, retournent dans leur immensité.

Dans tous les âges de l'humanité, les peuples ont convergé vers l'idée de la grande Cause absolue de toutes choses, vers la souveraine harmonie qui a pour synthèse Dieu.

Mais la note vibrant à l'unisson dans l'âme de tous les hommes qui connaissent leur destinée, renferme, dans un seul son, l'éternelle vérité : c'est la Divinité, dont l'existence ne saurait être niée.

Dieu est d'ailleurs le Grand Tout composé de toutes les causes : tige éternelle d'où partent tous les rameaux de la nature ; principe et suprême Auteur de tous les effets et de leur chaîne infinie. L'univers n'est qu'un point du trône de l'Eternel.

Les œuvres de Dieu sont tellement immenses que notre imagination ne peut les concevoir dans leur étendue sans limites et leur grandeur infinie.

Dieu forme le principe fondamental d'où découlent toutes les vérités morales.

D'après Strabon, la croyance en Dieu est innée dans le cœur de l'homme ; elle est aussi nécessaire à la vie morale que l'air est indispensable à la vie corporelle.

Dieu est le commencement et la fin, le haut et le bas, le milieu, la surface et le fond, l'alpha et l'oméga de tout ce qui existe dans l'univers.

Bénissons Dieu dans les larmes comme dans la joie : ses desseins sont impénétrables.

Toute existence est une émanation de celle de Dieu, dont la puissance est l'élément essentiel de la nature universelle.

Les beautés de la nature sont un rayonnement des splendeurs universelles, qui sont un reflet de la Divinité. Les harmonies qui en découlent constituent des charmes séduisants pour la pensée et des tendresses pour le cœur.

L'ignorance a humanisé Dieu en le faisant conforme aux viles passions humaines ; mais la science, la raison et le rayonnement de l'Infini le montrent dans toute sa splendeur et tel qu'il est, mais incompréhensible pour notre humanité, encore bien arriérée sur la route du progrès moral.

Le passé et l'avenir n'existent que pour les humanités, parce que leur durée est temporaire et déterminée, mais ils n'existent pas pour l'Etre suprême, pour l'Eternel, aux yeux duquel tout est éternellement présent.

Dieu, pensée inconnaissable et incompréhensible, constitue la force et la puissance totales.

Dieu, âme infinie qui anime toutes les âmes, Raison suprême de toutes les raisons, force universelle, ne peut être conçu ni expliqué.

Victor Hugo a dit : « Connaître celui qui vit, ses attributs, son essence, sa loi, son pouvoir, de tels buts sont plus hauts que l'effort de l'homme qui trépasse. »

Dieu se sent d'ailleurs par ses œuvres, comme l'on conçoit la pensée sans la voir ; mais il ne peut se traduire dans notre langage. Il est l'aurore des jours sans fin, du soleil de l'Infini, de la lumière éternelle et de la conscience humaine ; il est en outre la justice vraie, l'amour suprême, la puissance illimitée, le suprême moteur de la force intellectuelle et de toutes les forces du monde universel.

Le bonheur de l'âme réside dans la connaissance et l'amonr de Dieu ; car celui qui aime Dieu porte en lui-même ce bonheur intime et indicible qui est le paradis de la terre. Mais l'amour de Dieu ne s'apprend pas ; c'est une faculté qui se développe en l'âme par la contemplation des merveilles de la nature.

Supprimer Dieu, seul auteur de toutes choses, ce serait supprimer le firmament, ce serait anéantir l'univers entier, unité totale de la création.

DÉCHAUD
Publiciste à Oran.

ECHOS ET NOUVELLES

Apparition annoncée.

Cher Monsieur et F. E. C.

Le 29 juin dernier, ves 5 heures du soir, je suis allé faire une visite à Mme Vve Lorot, membre de la Société d'Etudes psychiques : « Les deux mondes ».

Cette dame possède deux médiumnités : la première, pour les communications par le guéridon ; la deuxième, très rare, consiste à obtenir des communications d'Esprits à l'aide d'un alphabet établi sur un grand carton ovale ; vers le bas du carton sont disposés les chiffres, de 1 à 10. Le mode d'opérer consiste, pour cette dame, à poser ses cinq doigts dans le couvercle léger d'une boîte ronde, dont le bord est traversé par un morceau de baleine formant une flèche indicatrice sur les lettres de l'alphabet ou sur les chiffres.

Mme Lorot ignorait que nous avons perdu trois petites filles, ainsi que leur nom. Je profitai donc de la manifestation d'un invisible pour lui demander s'il n'y avait pas un esprit qui voudrait se communiquer à nous. Il nous fut répondu affirmativement. Nous prions donc l'esprit présent d'être assez aimable pour céder sa place à cet autre esprit.

Le médium retire sa main et dégage le carton des fluides précédents. Un temps d'arrêt, puis le médium reprend sa position sur le carton. Bientôt, elle sent son bras entracé, et sa main est entraînée. Nous obtenons les noms suivants : Victoire Mazin. Le médium me demande si c'est une parente ; je réponds :

— Oui.

Le médium dit à haute voix :

— Eh bien ! cher esprit, dites à votre père ce que vous avez à lui dire.

Nous obtenons cette phrase :

— Père, tu me verras cette nuit à 3 heures !

J'avoue que j'étais surpris d'une pareille révélation. Je pose des questions :

— Comment te verrai-je ? Avec ton petit corps, ou avec une forme agrandie ?

— Un peu agrandie,

— Est-ce éveillé ou en rêve que je te verrai ?

— Eveillé.

A cette réponse, je remerciai l'Esprit. Peu après, je pris congé de Mme Lorot. Le soir, je me couchai sans rien dire à ma famille, car l'Esprit m'avait prié de

n'en pas parler, cela pouvant nuire à l'apparition.

Eveillé dans le courant de la nuit, j'étais désireux de connaître l'heure ; je vais voir dans une chambre voisine, où se trouvait un réveil monté : il était une heure 15 minutes. Je me recouche et me rendors encore. Pour combien de temps? Je l'ignore. Réveillé en sursaut, je change de position, c'est-à-dire que je fais face à la ruelle, espace de 50 à 60 centimètres entre le lit et la cloison.

J'attendais avec impatience, car j'ignorais l'heure. Bref, au bout d'un bon quart d'heure, je me sens saisi par une espèce de doux frisson, enveloppé par une espèce de force fluidique ; enfin, je sens une douce pression sur le côté droit : mon frisson augmente, j'étais bien éveillé, anxieux de savoir la fin de cet étrange phénomène.

Finalement, j'entends des pas légers venant de la tête du lit ; j'aperçois dans l'écran noir deux formes de fillettes : l'une, la première, pouvant avoir 8 à 9 ans, brune au teint mat ; la seconde, de 6 à 7 ans, chevelure châtain très clair, frisée, avec un voile sur la tête. Le phénomène a été augmenté d'une troisième apparition : C'était celle de ma femme extériorisée de son corps inerte ; elle était debout à la tête du lit, tendant les bras vers celle qui fut notre fille. J'ai pu embrasser ces deux Esprits sur le front : j'ai eu la sensation d'un contact de chair semi-fluidique.

O doux instant trop court pendant lequel j'ai pu contempler ces êtres à la fois éthérés et semi-matériels ! J'ai remercié Dieu de m'avoir accordé cette faveur. J'ai remercié aussi l'Esprit de Victoire (l'esprit châtain clair) qui fut notre fille, d'avoir fidèlement tenu sa promesse.

Je la priai de veiller sur nous, particulièrement sur sa mère qui était souffrante de douleurs. Après ces quelques paroles dites avec émotion, j'ai vu se dissoudre les trois formes et je suis resté dans l'obscurité, comme auparavant.

Alors l'idée de l'heure m'est encore venue, j'ai sauté lestement du lit, et suis allé voir le réveil : il marquait 3 h. 1/4 Merci encore à Dieu et à ces deux bons esprits !

Avant de conclure, je dois, dans l'intérêt de la vérité et pour éclairer les lecteurs, ajouter que, le lendemain de l'apparition, j'allai chez Mme Lorot, rue Tapis Vert 1, le médium dont j'ai parlé au début de mon récit, et sans rien lui expliquer du résultat que j'avais obtenu je la priai de m'accorder une demi-heure pour obtenir une petite communication. Cette dame s'exécuta de bonne grâce.

Après cinq minutes d'attente, l'Esprit de Victoire nous donne son nom. Je lui demande :

— Quel âge pouvais-tu avoir avec la forme sous laquelle tu m'es apparue ?

— Six ans.

— Comment était ta chevelure ?

— Châtain clair, et frisée.

— Quelle était cette fillette qui était avec toi ?

— Mon guide céleste.

J'ai bien remercié ce cher esprit.

Comme on le voit, ce contrôle était nécessaire pour chasser toute idée critique d'hallucination.

Marseille.

A. Mazin.

Une maison hantée à Nice.

Notre dernier numéro signalait une maison hantée en Touraine : en voici une autre, au dire des journaux locaux, qui fait courir tous les Niçois sur le mont Gros dominant la ville et où se dresse l'observatoire de M. Bischoffsheim. M. Jean Lorrain y était ces jours-ci avec quelques amis.

Il y a environ deux mois, un professeur de Nice louait sur le mont Gros une villa restée longtemps inoccupée. Or, depuis quinze jours, le maison est devenue inhabitable : de la cave au grenier, de la cuisine au salon, d'un bout du jardin à l'autre, on entend, durant toute la nuit, un concert de cris et d'imprécations formidables ; les volets s'ouvrent tout seuls ; au beau milieu de leur sommeil, les habitants sont réveillés, quelqu'un frappe à la porte ; armés jusqu'aux dents, ils entrebâillent l'huis et ne voient personne ; ils vont se recoucher, mais cinq minutes plus tard, le plafond semble s'effondrer sous des coups multiples.

Et ce n'est pas tout : d'une citerne placée au milieu du jardin s'exhalent des soupirs d'agonisants, des mugissements mystérieux et effroyables.

La petite bonne de la maison — on trouve toujours une jeune bonne dans les maisons hantées — constata une nuit un

phénomène étrange : « Nous avions cadenassé, dit-elle, et nous espérions être enfin tranquilles, mais la nuit fut plus épouvantable encore que les précédentes : je ne dormis pas une seule minute et, au jour, j'allai à la cuisine ; en y entrant, je poussai un cri : une persienne d'une fenêtre n'était plus à sa place ; elle avait disparu malgré les cadenas et les targettes... Un instant après, nous avons retrouvé la persienne au grenier, appuyée contre le mur !.. »

M. Sampietro, l'inspecteur des gardes champêtres de la région, a ouvert une enquête qui n'a donné aucun résultat, et le vacarme recommence toutes les nuits.

Rêve éclairé par un rêve.

(*Het toekomstig Leven*, 15 nov. 1904).

Ce récit est emprunté à un livre de M. Greve, publié à Amsterdam en 1816. — Un tailleur de Naarden, très honnête homme ayant beaucoup d'enfants, fut privé de son bien par un événement imprévu et sans faute de sa part ; il cherchait en vain le moyen de se tirer d'affaire, lorsqu'il eut un songe, dans lequel une personne de sa connaissance lui dit : « Trouvez-vous à midi sur le Papenbrug, à Amsterdam, vous y trouverez quelqu'un qui vous dira ce que vous aurez à faire. » Il raconta le rêve à sa femme qui lui dit de ne pas attacher d'importance à ce rêve. Mais celui-ci revint la nuit suivante. Alors le tailleur ne résista plus, prit son bâton de voyage et partit de bon matin pour Amsterdam. A midi il se trouve sur le pont (Papenbrug) et s'y promène de long en large : un mendiant lui demande s'il cherche quelque chose. Il lui répond : « Oui, mon ami ! mais vous ne pouvez guère m'aider à trouver ce que je cherche. » Le mendiant répliqua : « Qu'en savez-vous ? » Quoi qu'il en soit, le tailleur raconta son rêve, sans cependant nommer le lieu de sa résidence. Là-dessus le mendiant lui dit que de croire aux rêves, c'est avoir le cerveau mal équilibré et ajouta : « Si je m'en rapportais aux rêves, je serais vite très riche : j'ai rêvé cette nuit que j'étais à Naarden, dans le jardin derrière la maison d'un tailleur ; au milieu se trouvait un vase bleu, décoré d'or ; je le soulevai et trouvai au-dessous une brique rouge que j'enlevai et au fond il y avait un coffret en cuivre plein de pièces d'or ; mais je crois que je ferais une sottise d'aller pour cela à Naarden. » Le tailleur, frappé d'entendre si bien décrire son jardin et plein de joie, remercia le mendiant de son conseil et retourna à Naarden où sa femme lui demanda s'il avait trouvé l'homme qui devait le renseigner sur ce qu'il avait à faire. Il répondit que oui et se rendit avec sa femme dans le jardin, où sous le vase ornemental, et dans les conditions décrites, on trouva le coffret mystérieux avec son contenu. Le tailleur était sauvé et il n'oublia pas le mendiant qui reçut une partie de la trouvaille.

Est-ce clairvoyance, télépathie, action des esprits ?

(*La Lumière*).

Pensées Spirites

La vie n'est qu'une occasion de rencontre ; c'est après la vie qu'est la jonction. Les corps n'ont que l'embrassement, les âmes ont l'étreinte. Vous figurez-vous, ô mes bien-aimés, ce divin baiser de l'azur quand il n'y a plus dans le moi que de la lumière ! La manière dont s'aiment les transfigurés fait partie de ce que nous appelons ici le jour. Leur accouplement est rayon. Qui sait si tous nos échauffements célestes pour le devoir et la vertu ne nous viennent pas ineffablement de leur clarté, s'ils ne nous rendent pas ce service de nous faire bons en étant heureux, et s'ils n'ont pas pour loi sublime d'être utiles parce qu'ils sont aimés ?

Tâchons d'être un jour parmi eux. Et ici-bas, jusqu'à ce que la grande heure sonne, vous et moi, moi surtout, qui suis si entravé d'imperfections et qui ai tant à faire pour arriver à la bonté, ne nous reposons pas, travaillons, veillons sur nous et sur les autres, dépensons-nous pour la probité, prodiguons-nous pour la justice, ruinons-nous pour la vérité, sans compter ce que nous perdons, car ce que nous perdons, nous le gagnons. Point de relâche. Faisons selon nos forces, et au delà de nos forces. Où y a-t-il un devoir ? où y a-t-il une lutte ? où y a-t-il un exil ? où y a-t-il une douleur ? Courons-y. Aimer, c'est donner ; aimons. Soyons de profondes bonnes volontés. Songeons à cet immense bien qui nous attend, la mort.

VICTOR HUGO.

Le Gérant : A. BOYER, Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.

Le Progrès spirite. Organe de la Fédération spirite universelle

11e Année. — N° 9 Septembre 1905

LE

PROGRÈS SPIRITE

Philosophie kardéciste | Psychologie expérimentale

RÉDACTEUR EN CHEF, A. LAURENT DE FAGET, FONDATEUR

Le journal paraît le 15 de chaque mois.

Caisse de Propagande

Nous avons reçu de :

Mme Ch., Paris	—	5 francs
Mme Vve Gendron, Orléans	—	40 francs
Mme Maudet, Lyon	—	5 francs
Mme E. S. Paris	—	100 francs

Merci de tout cœur à ceux de nos abonnés qui ont entendu notre appel et veulent bien apporter leur généreux concours à notre œuvre de propagande.

LE SPIRITISME DEVANT LA CONSCIENCE

(*Suite*)

Le Sourire de Dieu.

Le propre de ma médiumnité est de me faire sentir la présence de Dieu dans toute la Nature : Dieu partout, Dieu en tout !

Les roses de mon jardin me le révèlent dans leur royale beauté ; les lis, dans leur blanche et profonde corolle si parfumée. Mais les fleurs plus modestes me le révèlent aussi : dans mes chères corbeilles, où se pressent bleuets, coquelicots, pavots, roses trémières, mariant leurs couleurs en un fouillis impénétrable et charmant, comment ne pas sentir la présence de Celui qui dota les mondes d'une flore si abondante et si variée?

Tu me le révèles encore, petit myosotis bleu et pâle ; et toi, réséda odorant ; et toi, violette, humble violette si délicieusement embaumée. C'est lui que je vois dans les yeux grands ouverts des pensées multicolores. Oui, c'est toi, mon Dieu ! qui brilles dans le coloris des fleurs, formées de ton souffle et dorées de ton soleil; c'est toi dont je respire l'âme avec leurs parfums !

Tu n'es pas le dieu du dogme, implacable et jaloux. Nous sommes en toi, sans comprendre ton essence. Nous vivons en ta vie, et peut-être de ta vie. Tu es la cause, et nous sommes l'effet. Ton sourire illumine la Création tout entière du reflet de ton amour. Les étoiles sont les feux visibles de ton génie, comme les âmes sont les joyaux secrets que tu cisèles dans l'ombre de nos consciences.

Celui qui ne te voit pas partout dans la Nature est un aveugle de naissance ; celui qui ne te sent pas, en ces nuits claires de l'été où l'horizon est sans nuage dans son infini radieux; celui qui n'a pas l'intuition de ta présence devant la mer ou devant le ciel ; celui qui te nie sous le flamboiement mystérieux de tes soleils, celui-là n'est qu'un homme révolté, dans sa faiblesse, contre l'ordre magnifique et tout-puissant de l'Univers.

Et celui qui ne t'aime pas quand il t'a reconnu; celui dont le cœur vide n'a point d'élan vers l'invisible et le sacré, celui-là est mort dans son âme ; il n'a que des sens matériels et bornés.

Toi seul existes, ô Dieu ! dans la plénitude de la vie. Toi seul peux relier les effets entre eux et, d'enchaînements en conséquences, établir les règles de la destinée universelle. Nous ne sommes que de frêles rameaux de l'arbre de la vie : tu en es le tronc immense, infini. C'est de toi, de ton foyer d'amour et de puissance que la Nature tire ses merveilleux effets de coloration, d'aspects changeants, de créations graduées : parce que tu es l'esprit dans la matière, que ton âme est l'âme de la Nature, et que les lois, toutes les lois nous viennent

de l'Esprit. C'est donc de toi, Père de nos âmes, de ta force que découle notre force ; tu nous communiques ta sève, qui fait notre vie, et notre amour mièvre et mesquin a pour point de départ et pour point d'arrivée ton incommensurable et généreux amour !

Que de choses dans ton sourire, qui apparaît par instants à mes yeux de médium comme une lumière d'âme en marche à travers les choses ! Il s'épanouit, radieux, visitant tous les univers, de l'infiniment grand à l'infiniment petit, colore en passant le feuillage des chênes, ne néglige pas le roseau, et va faire délicieusement frémir, dans un coin de verdure et d'ombre, le brin d'herbe qui se redresse heureux, le grain de sable dont les atomes animés te considèrent et te saluent, éternel Dieu !

Car c'est de ton sourire que vivent les choses, ces êtres à l'essai, qui doivent devenir des âmes un jour, à la suite des diverses combinaisons et transformations de la matière où l'Esprit joue son rôle nécessaire. Pendant que l'homme se détourne de toi, dans la platitude et l'insanité de son orgueil ; pendant que le révolté te nie ou t'insulte, ne pouvant parvenir à te comprendre, la Nature te loue de ses mille et mille voix, Fondement de l'univers visible et de l'univers invisible, Père des âmes et des Esprits, Foyer où s'allument et s'alimentent les soleils, Moteur éternel qui mets tous les mondes en mouvement !

L'insecte te parle à voix basse, et tu entends aussi la voix des ondes et des feuillages, des plaines fertiles et des coteaux boisés.

Mais la plainte du moucheron te touche-t-elle quand son aile est prise dans la toile d'araignée qui, pour lui, représente le mal, sur cette terre d'épreuves et d'infamies où nous venons souffrir et expier ? Es-tu responsable des accidents qui nous arrivent, des maladies qui nous frappent et des souffrances, parfois horribles, qui précèdent la mort ?

Dieu, toi qui as le suprême pouvoir, ne serais-tu pas la souveraine bonté ? Géant incommensurable, écraserais-tu de ton pied puissant, sans y prendre garde, cette fourmi qu'est l'homme, orgueilleux de son savoir, mais si borné dans ses facultés qu'il ne peut s'opposer utilement à aucune des volontés du Destin ?

Hélas ! le vent d'automne agite, secoue, détache de l'arbre les feuilles jaunies ; l'ouragan emporte parfois le nid que le printemps avait formé, promesse d'éternel bonheur, ou bien la foudre détruit l'arbre qui le recèlait et le soutenait. Oui, des mères pleurent devant des berceaux vides, et la ronde des douleurs passe sur notre terre d'exil, piétinant les fleurs de nos espérances, les fruits de nos labeurs, et jusqu'à nos cœurs saignants, mille fois meurtris, et si malheureux de vivre qu'ils voudraient, à certaines heures, s'endormir dans le néant.

Mais nous ne te connaissons pas assez, Maître adorable ; nous ne savons pas assez que nos douleurs, ici bas, sont temporaires, et que tu nous réserves des joies infinies sur des terres meilleures que la nôtre. La loi de la souffrance ne s'explique que pour un but : le Progrès. Or, tous les hommes de la Terre ont à progresser, tous, tous sans exception : les natures parfaites n'appartiennent pas à ce globe, qui n'est qu'un bagne régénérateur.

Il faut donc souffrir pour expier, pour s'épurer, pour permettre à notre âme allégée de ses erreurs et de ses vices, d'entrer, après la mort, dans le domaine éthéré où les *périsprits* grossiers ne sauraient pénétrer. Tout ce qui est trop matériel doit passer au creuset de la souffrance pour s'affiner. Voilà pourquoi, ici bas, vivre c'est souffrir.

L'homme qui n'a point souffert est un fruit vert encore que la douleur fera mûrir. Pourquoi en est-il ainsi ? C'est ton secret, ô Providence ! Mais nous ne pouvons douter de l'excellence de nos épreuves au point de vue de notre avancement moral. Un mendiant qui, sans se plaindre, subit son malheureux sort, est plus haut placé, dans la hiérarchie céleste, qu'un roi fastueux, gonflé d'orgueil, négligeant de faire le bonheur de son peuple.

La douleur, bien supportée, nous élève et nous fait goûter par avance les triomphes de la vie future, de l'Esprit sur la chair. La plus grande somme de malheur, dans ce monde terrestre, aboutit à la plus grande somme de bien dans les splendeurs de l'Au-delà.

O lapidés de la terre, sacrifiés aux yeux rougis de larmes, parias au cœur meurtri, regardez au-dessus de vous, dans l'infini ; écoutez, dans le silence de la nuit, la voix formidable et douce qui parle à votre âme. O crucifiés de la vie terrestre, espérez !

Espérez, non le ciel stupide, impossible, des religions, mais une vie meilleure qui suivra celle-ci, comme une étape succède à une autre étape, et dans laquelle vous recueillerez toutes les joies et tous les

amours ! La justice éternelle le veut ainsi, et vos aspirations vous le disent sans cesse, avec la force de la vérité.

Dieu est : montez vers lui !

* *

Dans la perpétuité de la vie nous voyons la preuve de ton éternité, Dieu, car la matière seule n'aurait pu donner à la Nature ses admirables lois. Quoi ! tant de sagesse, de prévoyance et de génie serait l'œuvre du hasard, due à la rencontre fortuite d'éléments matériels ? Mais il faudrait être insensé pour le croire, plus insensé encore pour l'oser soutenir !

Tout, dans la Création, les mondes aussi bien que les atomes, tout marche vers un but marqué d'avance, irrévocablement fixé par une sagesse qui a tout prévu, et l'ensemble harmonieux des êtres et des choses nous révèle une telle puissance créatrice, une telle juxtaposition d'idées infiniment géniales, un tel amour dans le Créateur, qu'il faut avoir véritablement perdu le sens pour affirmer la non intervention d'une divine intelligence dans le gouvernement de l'Univers.

Vous qui croyez qu'une rose s'est créée elle-même, que le soleil s'est organisé tout seul, que la vaste étendue des cieux nous montre, chaque soir, des étoiles innombrables, mondes formés par des forces aveugles et inintelligentes ; matérialistes regardez en vous-mêmes : là aussi vous découvrirez des mondes. Est-ce donc la matière qui les a formés ? Est-ce à la matière que vous devez votre conscience, votre amour de la beauté, votre capacité de la concevoir ? Est-ce à la matière que vous devez vos facultés intellectuelles, vos qualités morales ? Il y a une âme en vous, quoi que vous en disiez. Et cette âme, que rien de matériel n'a pu créer, de qui émane-t-elle, sinon de Celui dont le sourire est dans votre conscience, quand vous avez fait le bien, et dont le regard sévère vous oblige à rougir, quand vous avez fait le mal ?

Ah ! repoussons le Dieu-homme, le Dieu borné, vindicatif, injuste, des religions ! Mais, ô cœurs endurcis et sombres, âmes désolées du vide qui se fait en vous, comme les plantes cherchent le soleil, cherchez le sourire lumineux de la Divinité ! Essayez de comprendre le vrai Dieu, ce soleil central des univers ! Offrez-lui vos larmes : il les aspirera de ses rayons et il vous les rendra, elles redescendront sur vous en pluie céleste, perles de rosée, semence divine d'où écloront vos bonheurs futurs !

La tristesse de l'homme lui vient de ce qu'il ne connaît pas assez le sourire de Dieu !

A. Laurent de Faget.

(*à suivre*).

Les Pressentiments

Cher Monsieur et Frère en Croyance,

Je voulais vous écrire à propos des pressentiments, lorsque j'ai lu, dans le *Progrès Spirite*, votre article si captivant.

Que dirai-je, après vous, du sujet passionnant, tour à tour d'ombre et de lumière, dont l'indéniable évidence suscite tant de controverses, d'ironie, d'incrédulité ? J'aurais mauvaise grâce à l'aborder, près de vos lecteurs, si le fraternel désir qui me pousse n'excusait ma témérité.

Le sentiment qui jette vers vous des collaborations timides et désintéressées procède de ce noble amour qui, au temps des Césars, des Pontifes et des Rois, cimentait l'union des fidèles persécutés, sous l'œil des pasteurs vénérés. N'est-ce pas un devoir d'apporter au Cénacle la parcelle de vérité, le rayon conducteur, qui consolent et doublent les forces des âmes pour le pèlerinage obscur où elles évoluent, sans autre guide que la conscience, et le sentiment de la Justice, inégalement éveillés ?

C'est pour ce trésor en commun, où chacun puise comme il le peut, et apporte ce qu'il possède, que j'ose permettre à ma plume les réflexions que je vous envoie.

Les pressentiments corroborent les Intuitions dont je parlais naguère. Si celles-ci sont l'apanage des âmes sensibles, attentives et élevées, ceux-là, au hasard des Lois inconnues, semblent, sans distinction, frapper l'âme des foules, touchant l'être vulgaire, comme l'acharné détracteur.

Un fait qui vient de se produire, dans le pays, donne, une fois de plus, créance à ces « avertisseurs occultes » qui veillent et voient, quand nous marchons les yeux bandés, et je voulais vous en instruire.

Un gentilhomme du voisinage, amateur de chevaux, et parcourant sans cesse tous les coins de notre Armagnac, riche en vallonnements, montées, brusques descentes, répétait depuis son jeune âge :

— « Je connais ce pays comme ma poche, et passe par tous les chemins, la nuit comme le jour. Je ne crains que la côte de Sauboires... »

Un angle presque droit, au milieu d'une pente rapide, mais ni plus ni moins dangereuse que tant d'autres, en ces contrées voisines des mont Pyrénéens, où il circulait journellement, comme nous tous, avec notre imprudence légendaire.

Ces jours derniers, ayant affaire sur cette route de Sauboires, le domestique chargé de l'appeler de grand matin, ne parvenait pas à le réveiller. Le maître s'attardait, et ne pouvait se décider à quitter sa maison, comme si, ce jour-là, la répugnance habituelle, persistant depuis quarante ans (il en avait 60 environ) fût tout à coup devenue invincible.

Il partit cependant.

Arrivé au point redouté, le petit chien qui l'accompagnait saute de la voiture au milieu d'une troupe d'oies. Les oisons effraient le cheval, celui-ci prend le mors aux dents.

Une « inexplicable faiblesse » saisit le maître, qui tend les guides au cocher pour s'en faire aider. En un rapide instant, la voiture, renversée sur le malheureux, qui fait une chute terrible, passe sur lui au sursaut du cheval qui se relève, et il reste broyé, si cruellement qu'il en meurt, huit jours après, dans une maison voisine, sans qu'on ait pu le transporter chez lui.

Le domestique et le cheval sont sains et saufs, lui meurt, à l'endroit même qu'il redoutait, depuis tant d'années.

Sa famille, autour de lui, rappelait cette étrange coïncidence, plus frappante encore, plus significative, des hésitations du départ.

Ce fait n'a rien qui le distingue de tant d'autres cités par vous, recueillis chaque jour pour l'édification des incrédules. Ces avertissements ne sont pas rares. Si je m'empresse de vous l'adresser, je sais qu'il n'ajoutera rien à nos convictions, mais nous sommes avides de preuves, malgré nos certitudes, et aimons à voir clairement combien l'Avenir est réglé d'avance, en ses grandes lignes. Cette croyance est apaisante et salutaire, en ce que, délivrés d'appréhensions inutiles, nos esprits libérés peuvent se consacrer avec fruit au perfectionnement, qui, seul, doit modifier notre destin, et l'améliorer.

Quelle est, en effet, la folie de ceux qui s'obstinent à vaincre le sort ? qui s'éternisent en désespoirs stériles sur les événements passés, et dépensent leurs forces à se préserver de maux inévitables ! — Que la Sagesse est difficile à l'homme ! Et qu'il serait aisé à l'esprit attentif de saisir sur le fait cette Loi de Progrès et d'initiation par la souffrance, dans chacun des obstacles semés sur notre route !

Ne portent-ils pas avec eux la Science, fille de l'étude, l'Elévation, qui fleurit sur le dédain des choses instables, la Prescience du vrai bonheur, qu'on n'imagine et qu'on ne voit qu'avec des yeux et un esprit désabusés ?

O Pressentiments, voix secrètes de menace ou d'amour ! Pressentiments d'âmes sensibles, ou inconscientes de leurs destins ; communication évidente d'un monde inconnu ; porte ouverte sur le Passé, aube de l'Avenir, suggestions merveilleuses, frappez sur les ignorants et les justes, soyez les voies de la miséricorde, tout en étant les voix amies. Forcez l'attention des rebelles, et conduisez-les à la Foi !

31 juillet 1905.

JEAN DE VIDOUZE.

L'ACTUALITÉ

Autour d'une statue.

On vient d'inaugurer, à Montmartre, la statue élevée, par les soins de la municipalité parisienne, à la mémoire du Chevalier de La Barre, condamné et supplicié en 1766, pour crime d'impiété, profanations et blasphèmes divers.

Ce malheureux j une homme, qui eut le grand tort de naître avant que la Révolution ne vînt préparer l'ère des libertés, ce qui lui valut vraisemblablement une mort cruelle et précoce, ne se serait certainement jamais douté du genre de controverse qu'autour de son rôle, éminemment passif, la banale décision autorisant cette érection, soulèverait quelque cent trente ans plus tard.

En effet, pendant que certains chroniqueurs, s'inspirant des documents anciens relatifs au procès de l'infortuné chevalier, le présentent comme victime de l'intolérance religieuse des siècles passés, d'autres écrivains, puisant aux mêmes sources, s'essayent à prouver le contraire.

L'espace restreint dont je dispose ne me permet pas de mettre en relief tous les points saillants de cette intéressante discussion, ni de m'étendre longuement sur les faits la motivant ; je les résume brièvement :

A la suite de la mutilation, à coups de sabre, le 9 août 1765, du crucifix exposé sur un pont de la ville d'Abbeville, après une violente harangue de l'évêque

d'Amiens, vouant les coupables impies, *restés inconnus,* « aux pires châtiments en ce monde », sans préjudice des peines éternelles dans l'autre, l'enquête ouverte aboutit à l'arrestation préventive du jeune de La Barre, dénoncé, d'autre part, pour avoir refusé de se découvrir au passage d'une procession.

Quoique innocent de cette lacération sacrilège, la cause de ce dernier était désormais perdue, car, dès cet instant, il lui fallut compter avec l'esprit haineux et l'odieuse partialité de l'instructeur de son procès, Duval de Soicourt, lequel, animé de basses rancunes vis-à-vis de l'abbesse de Villancourt, tante de l'inculpé, et servi par le hasard, n'eut plus qu'un but : se venger de celle-là sur celui-ci.

Grâce à la procédure secrète alors en usage, encouragé qu'il était par les fureurs superstitieuses d'une population affolée d'un tel outrage, et mettant à profit l'esprit d'extrême intolérance religieuse auquel le clergé, devenu tout-puissant et entendant le rester, était, depuis longtemps, parvenu à faire donner force de loi, il y réussit admirablement : la terrible sentence fut prononcée.

Cependant, il convient d'ajouter que le condamné ne fut pas complètement abandonné à la merci de son ignoble juge et des révoltantes conceptions ecclésiastiques dont la législation de l'époque l'autorisait à s'inspirer, car, de son côté, l'abbesse de Villancourt faisait en même temps de nombreuses et pressantes démarches en faveur de son neveu, tandis que le vieil évêque, revenu à de meilleurs sentiments et estimant la prison suffisante, s'efforçait inutilement de lui éviter le bûcher.

⁂

Certains, — c'est de là que vient le malentendu, de bonne ou de mauvaise foi — ont voulu, dans cette triste affaire, borner le rôle de l'Église à cette louable et vaine intervention de deux de ses membres, mais cette subtilité ne trompera personne et n'en laisse pas moins apparentes les origines de ce drame ainsi que les raisons, issues principalement du fanatisme religieux de l'ancien régime, *qui le rendirent possible.*

A cette dernière assertion, on m'objectera triomphalement que le procès ayant été instruit et la condamnation prononcée par la justice civile, l'Eglise ne peut logiquement être mise en cause, d'autant plus qu'un de ses membres, le plus autorisé pour le faire, l'évêque d'Amiens, mit tout en œuvre pour obtenir du Parlement la grâce du malheureux La Barre, et qu'elle ne saurait être rendue responsable des haines particulières et du parti pris évident qui dirigèrent l'instruction de « ses crimes ».

Il faut remarquer qu'à cette époque, la magistrature, comme le peuple, comme la noblesse elle-même, subissait inconsciemment l'influence prédominante du clergé, fort de ses anathèmes et de ses excommunications, et tout en faisant la part des rancunes personnelles et des passions égarées du moment, s'entrechoquant dans un milieu pieusement exalté, il n'en apparaît pas moins clairement que l'Eglise, dans le procès qui nous occupe, en fait, sinon en droit, lui a servi de pivot en lui fournissant ses principales bases d'accusation.

Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le passage suivant de l'interrogatoire de La Barre :

— De La Barre a-t-il déchiré et mis dans son pot un livre d'Evangile?

— Non! mais l'accusé avoue avoir fait des papillottes d'un vieux bréviaire !

— N'a-t-il pas scandalisé une tourière en lui demandant ce qu'elle faisait d'une image de saint Nicolas?

— Non !

— N'a-t-il pas dit des saints que c'était de la graine de niais ?

— L'accusé répond qu'il ne croit pas à certains faits de bigoterie ni à certains points de religion qui paraissent blesser le sens commun !

— Quels sont ces points ?

— L'accusé ne se souvient pas !....

Il suffit de lire les termes de la sentence prononcée contre lui le 20 février 1766, dont je cite une partie :

« En ce qui touche Jean-François le Feb-
« vre, Chevalier de La Barre, le déclarons
« dûment atteint et convaincu d'avoir
« appris à chanter et chanté des chansons
« impies, exécrables et blasphématoires
« contre Dieu ; d'avoir profané le signe
« de la croix en faisant des bénédictions
« accompagnées de paroles infâmes que
« la pudeur ne permet pas de désigner ;
« d'avoir sciemment refusé les marques
« de respect au Saint-Sacrement porté en
« la procession du prieuré de Saint-Pierre;
« d'avoir rendu ces marques d'adoration
« aux livres infâmes et abominables qu'il
« avait dans sa chambre ; d'avoir profané
« le mystère de la consécration du vin,
« l'ayant tourné en dérision ; ... ..

..... Pour réparation de quoy le condam-

« nons à faire amende honorable, en che-
« mise, nu-tête et corde au col, tenant en
« ses mains une torche de cire ardente,
« du poids de deux livres, au devant de
« la principale porte d'entrée de l'Église
« royale et collégiale de Saint-Wulfran, où
« il sera mené et conduit dans un tombe-
« reau par l'exécuteur de la haute justice,
« qui attachera devant lui et derrière le dos
« un placard où sera écrit en gros carac-
« tères le mot « Impie » et là, étant à
« genoux, confessera ses crimes à haute
« et intelligible voix ; ce fait, aura la
« langue coupée et sera ensuite mené dans
« ledit tombereau en la place publique du
« grand marché de cette ville pour y avoir
« la tête tranchée sur un échafaud ; son
« corps et sa tête seront ensuite jetés dans
« un bûcher pour y être détruits, brûlés,
« réduits en cendre et icelles jetées au
« vent. Ordonnons, en outre, etc..... »

Comme on peut en juger d'après les documents ci-dessus, la cause première de cette tragédie judiciaire remonte indirectement à l'Eglise, dont les tendances dominatrices, basées sur la foi aveugle et fanatique des masses, approuvées et servies *juridiquement* sous le couvert d'un Parlement subjugué, indifférent et borné, en permirent la perpétration.

Et quand on pense que de telles monstruosités se passaient il y a moins de cent cinquante ans, hier, pour ainsi dire, on en vient à se demander par suite de quelle aberration nos pères étaient devenus assez aveugles pour tolérer un pareil état de choses!

On se demande quelle conception, dans leur mysticité irraisonnée, ils avaient de l'au-delà, de leur Dieu qui est encore le nôtre, pour l'admettre complice de telles infamies, commises en son nom, et approuver celles-ci, dans l'inique martyre du Chevalier de La Barre, en applaudissant à pleines mains son bourreau!

Lucien Boissenet.

L'ÉVOLUTION DU CHRISTIANISME

Suite (1)

S'ensuit-il que nous rejetions la Bible ? Nullement. Elle renferme de fort belles choses. Au point de vue historique, c'est une précieuse source de renseignements, dont plusieurs ont été confirmés par des documents retrouvés au cours de fouilles opérées en Orient. Comme sentences, proverbes, etc., la Bible est d'une incomparable richesse ; mais elle contient aussi des récits d'une moralité plus que douteuse ; récits que la nécessité n'imposait point à un livre *divin*. De plus, l'ouvrage a subi l'inéluctable loi en vertu de laquelle tout ce à quoi touche l'homme, garde les traces de sa main. L'Ancien Testament est peut-être plus homogène. Il constitua, jusqu'à nos jours, le principal bagage religieux des Hébreux qui, jalousement, en gardèrent le texte et le firent d'autant plus facilement qu'ils n'avaient pas à le traduire. Mais grand fut l'embarras des chrétiens lorsqu'ils durent, soixante ans après le supplice du Maître, choisir, parmi la multitude d'Evangiles relatant sa vie terrestre, car Lui n'avait point écrit, et toutes ces biographies — on parle d'une soixantaine — étaient si peu concordantes, qu'on dut, pour établir un corps de doctrine, réunir les quatre documents les plus similaires. Tous les autres, aussi bien que ceux-là, se prétendaient d'inspiration divine et pourtant ils ne présentaient point le caractère d'unité qu'exigeait un tel recueil. Il n'existe même pas entre les quatre Evangiles admis. Aussi longtemps que la raison s'est tue devant le prestige des livres sacrés, on ne releva guère ces divergences ; nous, spirites, n'y attachons qu'une importance très limitée, car, si, d'une part, nous nous déclarons libérés de l'Ancienne Alliance sous la sanction même de Jésus, d'autre part, nous nous réclamons de sa doctrine dans ce qu'elle a de plus élevé, de plus pur, de vraiment divin.

Les questions secondaires, nées de l'ergotage humain, nous sont assez indifférentes. De toutes ces polémiques, de tous ces dogmes contradictoires dont Jésus n'a jamais parlé, de ces montagnes de subtilités qui se dressent devant la pensée, comme pour contraster avec ses claires instructions, nous ne retenons que la loi d'amour qu'Il apporta dans le monde où, jusqu'alors, avait régné celle du talion, et qu'Il scella de son sang, après l'avoir excellemment enseignée par la parole et surtout par *l'exemple*, cette prédication suprême.

Comment ne serions-nous pas chrétiens? Jésus ne nous révéla-t-il pas Dieu le Père à nous qui ne voyions en l'Être souverain qu'un juge implacable drapé dans sa toute puissance ! Qui nous rendit tous frères, sinon le Christ? Si la pauvre Humanité voit s'accomplir en elle quelque progrès moral, ne le doit-on pas, avant tout,

(1) Voir notre n° d'août.

à l'influence de l'esprit chrétien parmi les hommes qui, sciemment ou non, en subissent l'ascendant ?

Consultons les Initiateurs en spiritisme ; tous, du plus humble au plus illustre, sont pénétrés de vénération envers le Maître. A leurs yeux, comme aux nôtres, Il est bien le Rédempteur du monde, car, seul, l'amour du prochain, dont il proclame l'apparition ici-bas, accomplira l'avènement de l'Humanité à ses destinées supérieures. — C'est par ce même amour qu'Il livra son corps aux bourreaux et le pur sang qui jaillit de ses plaies fut, non pas la rançon d'un *péché* originel qui n'existe point, mais la suprême sanction de l'amour éternel, universel, par lequel seul l'homme atteindra ses glorieuses destinées.

Je ne saurais terminer ce modeste travail sans rappeler, de la vie terrestre du Christ, un trait qui m'a toujours vivement frappée, car il contient plusieurs enseignements.

Jésus, s'en allant en Galilée, traversa la Samarie et, pris de lassitude, s'arrêta, dans cette contrée, près d'un puits autrefois établi par Jacob. Comme il s'y était assis, une femme du pays vint en ce lieu pour puiser de l'eau. Jésus lui demanda à boire et se mit à converser avec elle. Or, il était infiniment étrange de voir un juif adresser la parole à un Samaritain quelconque. Cette femme en fit la remarque et s'étonna de cette infraction à l'usage, ajoutant que, même pour le culte, il y avait séparation entre les peuples, puisque les juifs adoraient Dieu dans le temple de Jérusalem, tandis que les Samaritains rendaient leur culte sur la montagne de Samarie. Jésus lui répondit :

« Femme, crois-moi, l'heure vient que « vous n'adorerez le Père ni sur cette mon« tagne, ni à Jérusalem, mais l'heure vient, « et elle est maintenant, que les vrais ado« rateurs adoreront le Père en esprit et en « vérité, car, aussi, le Père en demande de « tels qui l'adorent. Dieu est esprit et il « faut que ceux qui l'adorent l'adorent en « esprit et en vérité. »

La révélation surhumaine qui tombait en ce moment des lèvres du Prédestiné s'adressait à une femme de race détestée, méprisée, honnie et, de plus, à une femme tombée, comme elle l'avoue elle-même.

Quel exemple et quelle leçon dans ce simple récit ! Jésus s'est-il soucié des préjugés de son peuple contre la Samarie ? A-t-il repoussé la pauvre créature à cause de son sexe et de sa faute ? — Non, le divin Missionnaire, la plus haute personnalité qui ait jamais paru sur la terre, a daigné instruire une humble pécheresse et lui révéler une vérité si transcendante, qu'aujourd'hui même, ceux qui la réalisent dans l'intégrité de leur âme ; ceux qui, de tout leur pouvoir, adorent Dieu par l'élévation de leurs pensées, l'excellence de leurs intentions et la discipline qu'ils exercent sur leurs actes ; ceux pour lesquels nulle parole humaine, nul enseignement religieux ne saurait valoir ou remplacer les heures d'ineffable joie passées sous le regard du Père et les intimes lumières qui en jaillissent ; ceux-là, dis-je, sont accusés d'impiété, parce qu'ils n'éprouvent plus le besoin d'adorer Dieu dans les temples faits de main d'homme ; parce que leur cœur s'élance plus haut et plus loin que le clocher des basiliques ; parce que la grande Nature leur parle avec une éloquence que n'atteindra jamais aucun génie humain... Est ce à dire que tous en soient arrivés là ? Non, certes ! C'est pourquoi nous nous abstenons de blâmer. Les besoins intellectuels et moraux, les aspirations religieuses diffèrent de mesure et de nature ; il faut à chaque âme l'instruction, l'espérance qu'elle est capable de goûter. Toutes sont légitimes et respectables à la condition d'être sincères. Ne tranchons donc point, mais serrons, dans notre souvenir, l'exemple de sublime tolérance qui resplendit au puits de Jacob. Et nous, femmes, que Jésus, en toute occasion, favorisa d'une inépuisable mansuétude et d'une évidente protection, puisons, dans ces faits consolants, de nouvelles forces pour être utiles à cette humanité souvent si marâtre envers nous.

Le Christ béni nous a placées sur le même plan que l'homme ; notre progrès lui est cher au même titre que celui de ce dernier, car notre âme est pareille à la sienne et nous sommes capables des mêmes efforts pour monter la terrible échelle du perfectionnement. Dieu ne se dérobe point à nous sous prétexte que nous sommes femmes. Jésus, *Lui*, en toute occasion, nous a tendu une main non seulement secourable, mais sympathique. Or, Il n'a pas changé ; son cœur est toujours ouvert à toutes les pitiés ; sa bienveillance nous est acquise tout autant qu'à l'homme ; et si jamais nos codes se modifient en un sens équitable envers nous, ce sera par l'influence, plus ou moins avouée, de l'esprit du Christ sur les législateurs. Donc la femme, la femme spirite, surtout, est profondément chrétienne et ne se laissera pas, sans protester, accuser de tendre à la destruction du Christianisme. Elle s'inscrit en

faux contre une telle assertion et ses frères en croyance l'appuient de toute la puissance de leurs convictions. Alléguera-t-on que les phénomènes d'outre-tombe sont contraires à la doctrine de Jésus? Mais toute la Bible est pleine de faits spirites, depuis les rêves allégoriques de Jacob, de Joseph, de Pharaon, etc., jusqu'aux visions décrites par l'apôtre Jean dans l'Apocalypse. De quel droit les Eglises chrétiennes de toutes confessions ont-elles décrété que le temps des révélations est passé ; qu'il ne s'en produira plus, quand Jésus déclare que les jours viendront où jeunes gens et vieillards auront des songes et des visions prophétiques? Qui donc osera limiter la puissance et la volonté de Dieu? Qui dira quelles étaient ces vérités si hautes, si vastes, si étranges, que Jésus ne put les révéler à ses propres initiés, parce qu'il ne les jugeait pas de force à les porter? Se sont-elles produites depuis lors ? Seule, l'intervention des Esprits semble correspondre à cette réticence du Maître ; le monde, en effet, n'était pas mûr pour l'annonce de cet événement ; à peine l'est-il aujourd'hui même! En nous en référant à ces textes, nous, spirites, sommes plus chrétiens que ceux qui nous dénient ce titre ; et nous croyons l'être excellemment en négligeant les dissertations quelque peu alambiquées de certains apôtres, les assertions obscures ou contradictoires qui fourmillent dans leurs écrits, les notions dogmatiques si riches en éléments de discorde, pour ne retenir des Evangiles que les seuls exemples et préceptes évidemment émanés de l'âme divine de Jésus, ceux sur lesquels il n'y a pas d'erreur possible et qui, eux, demeureront immuables aux siècles des siècles, tant qu'il y aura une humanité à diriger vers l'Idéal.

Quant à nos espérances... j'ai dit : nos *certitudes* sur l'Au-delà, elles surgissent *nécessairement* de lumières nouvelles, issues d'instructions plus complètes données par l'*Esprit*, selon la promesse de Jésus (1). Grâce à cet enseignement, plusieurs de ses paroles, autrefois mystérieuses pour nous, deviennent lumineuses par leur concordance avec les données spirites qui semblent les éclairer de leur vrai jour. Je le répète, nous ne nous attachons pas servilement aux mots ni même aux faits qui nous paraissent obscurs, douteux ou contradictoires. Nous prenons du christianisme, et dans toute la droiture de notre âme, l'esprit de Jésus, *qui vivifie*, et non la lettre *qui tue*. Il s'ensuit que : la doctrine évangélique acquérant une interprétation plus élevée, se trouve avoir évolué en s'harmonisant avec les besoins et les progrès de notre époque, suivant ainsi la marche ascendante imposée à toutes choses, même à la diffusion de la vérité. Cette évolution nous amène à comprendre que l'amour de Dieu et du prochain, comme le pratiqua l'Initiateur, contient la solution de tous les problèmes terrestres et extra-terrestres. Seul, cet amour peut équilibrer les éléments sociaux qui sont aux prises, supprimer les guerres féroces, reste de sauvagerie égaré dans le sein de ce que nous appelons si pompeusement la civilisation !

Oh ! oui, nous sommes chrétiens ! Si Jésus revenait ici-bas, il ne nous renierait pas ! car nous adoptons de cœur, nous tâchons de pratiquer sa morale céleste ; et le regard fixé sur sa croix, nous écoutons, dans un solennel recueillement, la parole prononcée par ses lèvres mourantes et qui demeure sur l'Humanité comme un éternel rayonnement d'En-Haut :

« Père, pardonnez-leur, car ils ne savent « ce qu'ils font ! » Lui, le Crucifié, avait déjà pardonné !

C'est à cet Idéal que nous appartenons, et, quand nos frères en humanité nous jugent sans nous connaître, nous jettent l'anathème, parce que notre conception du Christianisme s'est épurée en évoluant, nous répétons avec le doux Maître :

Père, pardonne-leur !

Et nous pardonnons aussi...

Sophie Rosen-Dufaure.

Mars 1905.

(1) Le mot esprit, au singulier, correspondait sûrement, dans sa pensée, à la collectivité d'outre-tombe ; il l'employait comme on dit : l'esprit humain, l'esprit national, etc.

Est-on même bien sûr qu'il l'ait mis au singulier ?...

Une lettre de Van Der Naillen

Au colonel de Rochas.

San Francisco, Cal ; le 10 février 1905.

Bien cher ami,

Il y a déjà plusieurs mois, le baron et la baronne von Zimmermann, de Silésie, gens de la meilleure société, qui passent une partie de leur année en Californie, dans la ville de Los Angeles, sont venus me prier d'assister, avec eux, à quelques

séances de matérialisation données avec l'aide d'un médium nommé Miller, qui est un Français de Nancy, mais qui habite ici depuis onze ans. Ils tenaient à avoir mon avis sur ces phénomènes. Je me rendis à leur invitation, mais les apparitions de fantômes étaient si extraordinaires, les esprits si naturels, si incroyablement humains que nonobstant qu'il me fût permis de visiter le cabinet à fond, d'être enfermé avec le médium dans ce même cabinet et de lui tenir la main pendant que les fantômes faisaient leur apparition, causaient avec moi, parlaient aux spectateurs que, tout en ne pouvant point parvenir à me persuader qu'il y avait fraude, je n'étais point absolument convaincu. Car la chose, si réellement vraie, était d'une importance trop capitale pour l'humanité, prouvant, sans une ombre de doute, la possibilité du retour après la mort ; donc la survie.

Depuis un mois et après avoir voyagé un peu partout, le baron et la baronne sont revenus à San Francisco. Ils sont venus me voir à nouveau et m'ont encore prié d'assister à une séance de matérialisation que Miller avait promis de donner spécialement pour eux et pour moi.

Nous arrivâmes chez le médium à 8 heures. La séance commença aussitôt. Trois ou quatre personnes servant à donner de la force au médium assistaient à la réunion. Ce qui eut lieu à cette séance est vraiment incroyable. Des formes petites et grandes, hommes et femmes, un Égyptien ayant sept pieds de hauteur, une jeune fille de 14 ans parlant un français exquis apparurent successivement ; puis vint un grand Allemand, à voix singulière, proche parent de la baronne, qui fut parfaitement reconnu par elle, lui parla et l'embrassa ! Enfin, une séance tout à fait extraordinaire.

Le lendemain, le baron et la baronne vinrent me trouver chez moi et me tinrent le langage suivant : « Nous savons que vous êtes l'ami du colonel de Rochas, dont nous connaissons les œuvres et dont nous apprécions hautement l'esprit scientifique et l'habileté expérimentale. Sachant quelle autorité s'attache partout à son témoignage, nous désirerions que vous lui fissiez en notre nom une proposition. Qu'il vienne ici (les voyages sont si faciles maintenant et se font si confortablement). Nous paierons avec plaisir ses frais de voyage aller et retour en 1re classe. Ici, il sera notre hôte. Nous lui donnerons dix à douze séances à l'endroit qu'il choisira, dans des conditions aussi strictes qu'il désirera. Il pourra en publier les résultats, avec des photographies s'il le désire, comme il l'a fait pour Eusapia Paladino. Notre seul but est de faire connaître au monde, par l'intermédiaire d'un médium dont les manifestations ne puissent laisser aucun doute sur leur réalité vraie et honnête, par des preuves d'une incontestabilité absolue, la possibilité du retour des Esprits, de leur communication avec les mortels, de la parfaite identification de leur personnalité et conséquemment fournir la preuve de la survie. Voilà notre seul objet. »

Le baron et la baronne sont si honnêtes dans leurs opinions, si chaleureux dans leur foi, ont une confiance si illimitée dans votre science, dans votre prudence et dans votre caractère, que j'en fus réellement ému. Je leur répondis en ces termes : « C'est une chose très grave que vous me proposez-là. Ma réputation d'homme sérieux est en jeu, et peut-être aussi un peu celle de M. de Rochas. Je ne puis accepter de faire une telle proposition au colonel que si vous me permettez de jouer au colonel de Rochas moi-même pour une soirée, de me considérer comme lui, d'accepter de moi les conditions que je sais qu'il imposerait lui-même au médium afin d'écarter toute possibilité de fraude, de collusion et de doute. »

Ils proposèrent la chose au médium qui accepta, disant : « M. Van der Naillen fera de moi ce qu'il voudra ; j'accepte d'avance toutes ses conditions. »

C'était honnête ; il ne pouvait mieux dire.

Nous nous mîmes à l'œuvre immédiatement. Je proposai d'abord ma maison pour les séances. Le baron et la baronne vinrent me faire une visite, mais il fut impossible de trouver un coin où l'on pût former le cabinet avec un rideau, sans qu'il y eût dans ce cabinet une porte ou une fenêtre. Nous nous rendîmes alors au Palace-Hôtel et j'y choisis une chambre où tout me parut favorable à l'installation dans des conditions de sécurité telles que je les désirais, telles que vous les auriez demandées vous-même.

Le local déterminé, j'allai trouver le docteur Carl Renz et le docteur Burgen, à qui j'ajoutai mon professeur d'électricité, ne voulant pas encourir seul la responsabilité d'une expérimentation aussi importante. J'expliquai notre projet en détail à ces messieurs et ils acceptèrent les conditions avec plaisir.

Le baron, la baronne et moi-même nous nous mîmes alors en route pour trouver un masagin d'habillements d'hommes (nous connaissions les mesures du médium). Nous lui achetâmes un gilet de dessous, un caleçon, une chemise tout noirs et un complet. Nous fîmes envoyer le tout en boîte fermée à l'hôtel. Je voulais aussi acheter des rideaux noirs pour fermer le cabinet et tapisser les murs de la chambre ainsi que les portes et les fenêtres, mais le médium avait demandé à la baronne de pouvoir envoyer ses propres rideaux, parce que, ceux-ci étant déjà saturés de son magnétisme, il était probable qu'on obtiendrait de meilleurs résultats qu'avec des rideaux neufs ; il les enverrait plusieurs heures d'avance à l'hôtel pour qu'on pût les examiner à loisir ; néanmoins, si nous insistions pour acheter des rideaux nous-mêmes, il nous laissait libres de le faire.

J'acceptai les rideaux du médium, les raisons données par lui étant justes, et il les envoya immédiatement à l'hôtel. Je les fis visiter alors par un ouvrier tapissier de ma connaissance. C'étaient de simples rideaux de cotonnade noire. Mon ouvrier les cloua sur les murs et devant une grande fenêtre qui donnait sur la rue, mais qui s'ouvrait à 40 pieds au-dessus du pavé. Les rideaux noirs furent ensuite tous cousus ensemble et cloués par le bas sur le parquet. Une seule ouverture fut laissée sur le devant du cabinet pour permettre au médium d'y entrer et d'en sortir en écartant les rideaux qui fermaient ce côté. Pendant tous les préparatifs du comité, le baron et la baronne se tinrent délicatement à l'écart, de façon à laisser toutes les conditions de contrôle entièrement entre nos mains.

Une fois ces arrangements terminés et le contrôle ayant paru à tous suffisamment assuré, deux d'entre nous restèrent de garde dans la pièce pendant que les autres allaient chercher le médium qui était dans les appartements du baron avec la boîte qui contenait les vêtements achetés pour lui. Ces vêtements furent de nouveau examinés par les membres du comité, puis le médium s'en revêtit devant nous après s'être complètement déshabillé en notre présence.

Cela fait, on le plaça au milieu des membres du comité, on l'amena dans la salle préparée pour la séance et on le conduisit directement dans le cabinet, où une chaise entièrement de bois avait été placée.

Alors je tirai de ma poche une vingtaine de mètres de tresse blanche d'un centimètre de large et, assisté par le docteur Renz, nous liâmes ensemble les mains, les pieds, les bras, les jambes du médium, la poitrine et le cou, attachant le tout aux bâtons et au dos de la chaise; puis nous clouâmes solidement au plancher les bouts qui restaient. En outre, je sortis de ma poche, toute préparée, une aiguille enfilée et je cousis tous les cordons ensemble à toutes les intersections et nœuds, partout où ils se croisaient.

Le contrôle fut déclaré absolument parfait par tous. Les personnes présentes furent placées en cercle, se tenant par la main, à une distance de 3 à 4 mètres du cabinet dont je pouvais voir les tresses blanches qui liaient le médium à son siège, ainsi que l'entrée et la sortie des Esprits s'il en apparaissait. Une lampe fut placée au fond de la chambre avec réflecteur pouvant régler la lumière selon la demande des Esprits. Pendant toute la séance, il y eut assez de lumière pour me permettre de distinguer n'importe quelle personne qui aurait eu la malencontreuse idée de vouloir s'approcher du cabinet.

La séance commença. Nous fûmes priés de chanter les hymnes ordinaires en ces occasions. Bientôt la voix de Betsey, le contrôle en chef du médium, nous dit que les conditions étaient assez favorables et qu'elle espérait que nous aurions une bonne soirée. Pendant que Betsey nous disait cela, le médium causait à haute voix avec un membre du cercle.

1° Après quelques minutes, une forme blanche entr'ouvrit les rideaux, nous souhaita le bonsoir et fit quelques pas hors du cabinet, ce qui nous permit de voir qu'elle était de grande taille. Elle demanda ensuite à voir sa mère, Mme Engel, qui était présente. Celle-ci s'avança vers sa fille qu'elle reconnut et embrassa. L'Esprit causa avec elle pendant une couple de minutes alors que le médium causait avec nous. Le médium pria la mère de laisser une distance de deux pieds entre elle et sa fille afin que tous les membres du cercle pussent voir l'Esprit. Bientôt le fantôme se dirigea à reculons vers le cabinet et se dématérialisa entre les rideaux.

2° Peu après apparut entre les rideaux une forme blanche dont la tête était entourée par une coiffe singulièrement brillante. Elle nous dit qu'elle était un des Esprits qui contrôlaient le cabinet et qu'elle venait pour nous prouver qu'elle pouvait se matérialiser, que son nom était Lilly Ro-

berts. Elle était bien visible hors du cabinet et je pus parfaitement distinguer la traîne de sa robe qui s'étendait jusque dans le cabinet. Elle nous demanda de ne pas briser la chaîne des mains afin de ne pas diminuer la force. Elle rentra alors dans le cabinet où elle se dématérialisa tout à coup sous nos yeux. Pendant toute la durée de l'apparition, le médium causa avec l'un ou l'autre d'entre nous pour bien nous prouver que lui et l'apparition constituaient deux personnes différentes.

3° Une voix forte, avec intonation toute particulière, se fit entendre dans le haut du cabinet et nous adressa la parole en Allemand. Cette voix fut reconnue immédiatement par la baronne comme venant d'un de ses parents. Cette voix l'appela « Mitzel », petit nom familier de leur jeunesse ; elle regretta son inhabileté à se matérialiser à cause de l'insuffisance de la force dans une chambre nouvelle.

4° Le médium nous annonça que Betsey, son contrôle en chef, allait faire son apparition, qu'elle sortirait du cabinet bien en vue : mais il nous priait de ne pas la toucher. Les rideaux s'écartèrent et une belle forme blanche apparut. Comme elle s'avançait de quelques pas, nous pûmes remarquer sa belle et longue traîne blanche ainsi que sa robe toute brillante de petits points de feu. Elle s'avança comme en glissant, belle et majestueuse, vers un vieux monsieur nommé Durban, un de ses anciens amis, assis à une distance d'environ huit pieds du cabinet ; elle lui frappa un bon petit coup sur le bras en lui demandant comment il se portait. Une causerie s'était établie entre eux à mi-voix lorsque le médium s'écria du fond du cabinet avec l'accent de la douleur : « Revenez bien vite, Betsey, je souffre horriblement. » Betsey retourna immédiatement dans le cabinet et nous entendîmes le médium pousser un soupir de soulagement.

5° Après un moment d'intervalle (comme toujours), Betsey et le médium, parlant en même temps, nous dirent de regarder à terre, qu'un Esprit allait tâcher de se matérialiser devant nous. Nous vîmes comme une large serviette lumineuse se remuer sur le plancher en dehors du cabinet : mais après une minute d'agitation, elle disparut dans le parquet.

6° Une voix douce de jeune fille se fit entendre dans le cabinet et dit, en excellent français : « Bonsoir, maman. » Mme Marchand, qui était assise à mon côté, reconnut la voix de sa fille. La voix me souhaita alors le bonsoir, me disant en français qu'elle avait été à l'école avec ma fille Rina. Mme Marchand lui demanda si elle pouvait se matérialiser ce soir ; elle répondit que non, qu'elle ne se sentait pas assez forte, car il y avait eu un suicide dans la chambre où nous étions.

7° La voix particulière de l'ami de la baronne revint lui dire, l'appelant par son petit nom de « Mitzel », qu'il allait s'en aller, se trouvant dans l'impossibilité de se matérialiser.

8° Une autre très belle forme blanche apparut, disant s'appeler « Norma Kurz » ; après quelques paroles, elle disparut dans le plancher.

9° Une jeune fille ayant sur la tête un bonnet étrangement lumineux vint nous adresser une salutation disant que son nom était « Jérémiah Clarke ». Après quelques paroles encore, elle s'enfonça également dans le parquet.

Ceci termina la séance.

Tous les membres du cercle furent invités de nouveau à visiter tous les arrangements et à vérifier que le médium était toujours parfaitement lié à la chaise et les rubans solidement cloués au plancher...

L'idée de vous demander de venir ici est que les conditions y sont favorables aux manifestations. Le médium est entouré de quelques personnes qui lui sont sympathiques et lui donnent des forces ; il y serait plus à l'aise pour ses séances avec vous qu'au milieu de personnes étrangères dans un autre pays où il ne connaîtrait pas les assistants. Prenant tout cela en considération, il a peur de se lancer dans l'inconnu. Mais, une fois que vous serez venu, que vous aurez pu vous convaincre que les manifestations qui ont lieu en sa présence sont vraies, il n'hésiterait pas à aller en France donner des séances sous votre égide...

A. Van der Naillen.

(*La Vie Nouvelle*).

REVUES ÉTRANGÈRES

Periveras est une Revue de vulgarisation scientifique fondée par le centre altruiste de Campinas (État de St-Paul, Brésil) dont le premier numéro a paru le 1er juin 1905.

Comme l'indique son nom, qui signifie : *Autour du vrai*, cette Revue n'a pas la prétention de tenir en cage l'oiseau rare qu'on appelle la Vérité, ni de s'en réserver le monopole ; elle veut simplement la chercher et faire connaître au public les

résultats de ses travaux quand ils lui paraîtront utiles à publier.

Le principal objet de cette Revue sera l'exposition des théories et des faits concernant le spiritisme, l'occultisme et la théosophie.

Notons aussi que *Periveras* n'est pas une entreprise mercantile destinée à enrichir ses fondateurs. Les bénéfices qu'elle donnera, s'il y en a, seront employés à la propagande ou à des œuvres de caractère moral et social. Nous ne pouvons donc que souhaiter bonne et longue vie à la jeune Revue, d'autant plus que les articles publiés en ce premier numéro nous font bien augurer de la suite.

∴

Revista de Estudios Psiquicos (Revue d'Études Psychiques). Le catholicisme est encore très puissant dans l'Amérique du Sud, mais des dissidences intérieures commencent à se produire. La *Revue des Études Psychiques*, organe des centres de Valparaiso et de Santiago, nous apprend qu'un missionnaire apostolique, Juan Jose Julio, a rompu avec la tradition catholique et travaille à « instruire, moraliser et défanatiser le peuple ». Il condamne la confession et toutes les vaines et insipides dévotions « habilement inculquées par les perfides fils de Loyola, dévotions qui offusquent les sens, idiotisent la pensée et introduisent dans l'esprit une ardeur mystique ». Il réprouve les principes trompeurs d'après lesquels on cherche ses moyens d'existence aux dépens de ses semblables, en les exploitant sans le moindre scrupule.

L'autorité ecclésiastique fait une guerre sourde au missionnaire Julio et cherche à le réduire à l'impuissance ; mais les populations le reçoivent avec joie et acceptent avec enthousiasme sa prédication de l'indépendance religieuse du pouvoir ecclésiastique de Rome, « heureux schisme qui sera bientôt converti en une belle réalité d'une extrémité à l'autre de l'Amérique espagnole. »

Le missionnaire Julio affirme que rien ne l'arrêtera, car une impulsion irrésistible l'induit à l'accomplissement de son devoir.

La *Revue d'Études Psychiques*, conséquente avec ses idées et ses doctrines, et croyant interpréter fidèlement les opinions des spirites chiliens, adresse ses félicitations et ses encouragements à ce nouvel apôtre de la vérité.

∴

Lo Spiritismo secondo Shakespeare (Le spiritisme selon Shakespeare) par N. R. d'Alfonso. M. d'Alfonso avait publié, dans la *Revista filosofica*, en 1892 et 1893, deux études sur Macbeth et Hamlet, dont les Extraits sont épuisés. Ces études étant souvent demandées, l'auteur s'est décidé à en publier une nouvelle édition.

M. d'Alfonso soutient, dans cet ouvrage, que Shakespeare a été en possession d'une doctrine de l'apparition des fantômes qu'il a traduite en actes dans certains de ses personnages, doctrine qu'on pourrait appeler *spiritisme psychologique*.

Ce spiritisme psychologique consiste en ce que les apparitions sont subjectives, n'ont rien de réel, sont des créations de l'esprit du voyant.

Que Macbeth, un esprit un peu faible, ait vu ainsi le fantôme de Duncan, extériorisé par son imagination, admettons-le, puisque M. d'Alfonso le désire. Mais que lady Macbeth, cette maîtresse femme, ait été atteinte aussi de la même infirmité, nous semble peu vraisemblable.

C'est que, répond l'auteur, « la terreur et l'effroi sont entre les faits psychiques les plus communicables d'âme à âme. »

C'est donc par contagion que lady Macbeth est devenue à son tour voyante !

A vrai dire, n'en déplaise à M. d'Alfonso, le spiritisme psychologique ne nous paraît pas moins merveilleux ni plus rationnel que le spiritisme tout court.

Qu'une personne voie un spectre, c'est déjà bien singulier. Dans Hamlet, deux personnes, et même trois, voient « le même spectre dans la même unité de temps et de lieu ». Comment expliquez-vous cela ? — La contagion, Monsieur, la contagion. Pendant que l'on parle du spectre, que la conscience des trois *spectateurs* en est pleine, précisément à l'heure où il doit apparaître, « voilà qu'il apparaît ».

Pas plus difficile que cela. Mais alors les voyants devraient être légion !

Ces considérations prouvent que M. d'Alfonso croit au spiritisme psychologique, mais elles ne prouvent nullement que Shakespeare ait eu la moindre idée de cette doctrine. S'il a *décrit* des apparitions, il ne les a pas *expliquées* et n'a laissé, croyons-nous, nulle trace de théorie personnelle sur cette matière.

∴

The Harbinger of Light (L'Avant-Coureur de la Lumière) de Melbourne nous

apprend, d'après le *Psychiche Studien*, qu'un nouveau médium fort remarquable vient d'être découvert en Galicie.

C'est un jeune homme de haute culture, appartenant à un milieu social élevé, et doué de facultés psychiques que l'on vient d'étudier dans une série de séances sous les conditions de contrôle les plus rigoureuses. Les résultats ont été de ceux que l'on obtient rarement : écriture directe, passage de la matière à travers la matière, lévitation du médium, apparition de rayons lumineux, lecture de lettres sous enveloppes épaisses et cachetées, etc.

On se propose d'aborder les matérialisations et la photographie spirite dans des séances ultérieures auxquelles doivent assister d'éminents hommes de science pour étudier ces phénomènes si dignes d'attention.

Constancia. — Les conférences suivent leur cours à la Société spirite Constancia et les femmes s'y distinguent par leur activité et leur initiative. La Revue *Constancia* publie deux de ces conférences faites par des femmes : l'une sur *le bonheur et le malheur*, par Maria Pujol, l'autre sur *le libre arbitre et la fatalité*, par Justina Gellos y Alhaitz.

Mme Maria Pujol est optimiste, comme il convient à un spirite logique ; elle estime que le bonheur dépend beaucoup plus de nous-mêmes que des circonstances extérieures.

La vie présente, dit elle, n'est pas si malheureuse qu'on le prétend pour ceux qui savent la vivre, pour ceux qui connaissent son objet et apprécient les choses à leur juste valeur.

Celui qui croit à l'Au-delà, celui qui sait que tout ce qui est matériel ne fait que passer, et que les vertus, les forces morales, le développement intellectuel persiste, celui-là ne cherchera pas la félicité dans les biens et les jouissances terrestres, il la cherchera en lui-même, dans la satisfaction que procure le devoir accompli.

Plus l'être est élevé, plus il s'émancipe des nécessités matérielles ; il rejette les vaines ambitions, les ridicules préjugés, il porte en soi-même sa grandeur. La vie présente des joies réelles à ceux qui subordonnent les préoccupations matérielles aux besoins moraux et savent conserver le calme de l'âme. Tout n'est pas mauvais dans la vie, il y a du bien, il y a de la lumière, il y a de la vérité. Notre devoir est d'augmenter cette lumière en propageant les principes hautement moraux et régénérateurs du spiritisme.

Le spiritisme résout beaucoup de problèmes, dissipe le mystère et fait briller la justice dans toute sa splendeur. Écoutons sa voix consolatrice, sa voix qui nous dit : Aimez la vie et la vie vous aimera.

Mme Justina Gellos y Alhaitz démontre que l'école spiritualiste est la seule école philosophique ou religieuse qui résout le difficile problème des anomalies que nous voyons se produire sur le théâtre de la vie ; c'est elle aussi qui nous enseigne que l'homme est destiné à d'innombrables existences au moyen desquelles il s'élève et progresse à proportion de ses efforts.

Les événements de la vie que nous attribuons à la fatalité dépendent de nous-mêmes. « En résumé, le libre arbitre existe absolu dans la sphère de la pensée, limité dans celle de la manifestation. La fatalité, considérée en tant que force aveugle et inéluctable, n'existe que comme rapport de cause à effet ou loi de causation. »

Nous ne dirons pas que le problème si délicat abordé par Mme Gellos y Alhaitz soit complètement résolu. Il est déjà bien beau de le discuter avec tant de sincérité et de talent.

*
* *

Periveras. — Nous avons annoncé l'apparition de cette nouvelle revue spirite. Le no 2 que nous venons de recevoir nous apprend que, sur mille exemplaires du no 1 qui avaient été envoyés, treize seulement ont été retournés. Cette revue se trouve donc en mesure de continuer sa publication et peut-être de lui donner plus d'étendue. Nous ne pouvons que nous réjouir de son succès pour elle et pour la cause, et en souhaiter la continuation.

Cette deuxième livraison contient un bon article sur *la Science et le Spiritualisme moderne*.

La science aspire à ramener tout dans l'univers à un seul principe. Pour elle, le mot définitif de la grande énigme est même trouvé : c'est le monisme. C'est cette doctrine, ou plutôt cette hypothèse, ou mieux encore, cette absurdité que le rédacteur de *Periveras* s'attache à réfuter. Les arguments ne manquent pas contre le monisme. Nous ne rappellerons que le suivant : Rien n'existe sans opposition ; toute activité percipiente suppose un objet. Tous les phénomènes se produisent toujours par l'effet de deux phénomènes opposés. Comment pourra agir l'activité

essentielle sans l'élément passif qui représente l'objet soumis à l'action? Le monisme ne peut donc pas même expliquer le mouvement mécanique ; à combien plus forte raison tous les autres mouvements !

* * *

Le *Harbinger of high* du 1er juillet nous rapporte un fait des plus intéressants, propre à éveiller l'attention des catholiques en particulier.

Toute la ville de Newark parle de l'étrange vision qu'eut l'évêque catholique de cette ville, Mgr. Doane, vingt-quatre heures avant sa mort qui a eu lieu récemment, et le fait est rapporté par les personnes très dignes de foi auxquelles lui-même en a fait le récit le lendemain.

Mgr Doane se vit transporté au ciel, ou plutôt dans un lieu de délices auquel il donne naturellement ce nom, selon ses croyances terrestres.

Ce lieu était éclairé d'une douce lumière où se mouvaient des formes radieuses de beauté. Une musique ineffable pénétrait son âme d'harmonie et il se sentait vibrer à l'unisson des autres êtres dans ce milieu de splendeur.

Un jeune homme qu'il avait connu sur terre et qui était mort quinze jours auparavant l'aborda en disant : Oh ! Monseigneur, venez-vous déjà avec nous ? et ils causèrent quelque temps ensemble.

Comme Mgr Doane allait le quitter, le jeune homme insista vivement pour le garder, le suppliant de rester ou du moins de revenir bientôt. « Nous voudrions vous avoir avec nous, on est si heureux, ici, disait-il. »

L'évêque raconta le lendemain sa vision au père de ce jeune homme, ainsi qu'aux prêtres de sa cathédrale qui dînaient à sa table, encore ému jusqu'aux larmes en faisant ce récit.

Deux heures après il était mort.

Nous regrettons que le *Harbinger* ne nous donne pas de renseignements plus complets et plus précis sur un fait si remarquable.

Mgr Doane était-il dans un état de santé normal ? A quoi les médecins ont-ils attribué sa mort subite ? Qu'a révélé l'autopsie si on l'a faite ?

Pour qu'on puisse s'appuyer sur des faits de cette nature et en tirer leur effet utile près des non-spirites, il est nécessaire qu'ils soient étudiés avec le plus grand soin.

HORTENSE BOUET.

LE MENSONGE DU PRÊTRE

Pour construire l'édifice de leurs cérémonies religieuses, les papes ont forgé mensonges sur mensonges....

JEAN DE HUSS (1).

Lecteur ! vous souvenez-vous de ces crimes épouvantables, dont le simple récit vous glaça? Vous souvenez-vous de ce malheureux, de ce misérable, pour ne pas dire de ce monstre dont la perversité remplit d'effroi même les moins sensibles ?

Eh bien ! regardez !

Le voilà qui avance, au milieu d'une escorte. A son côté marche un prêtre tenant la croix. Pâle et tremblant, le condamné écoute, et il paraît accueillir avec contrition les paroles de l'aumônier. Celui-ci, en l'engageant au repentir et à la résignation,... lui promet le ciel !

Les voici qui montent au gibet. Le criminel, terrassé par l'idée de la mort infamante, inévitable, secoué par un tremblement convulsif, fléchit les genoux, saisit le crucifix, l'embrasse. De chaudes larmes coulent sur ses joues hâlées par le vice et par le crime, et vont baigner la pâle figure du Nazaréen.

Maintenant la voix du prêtre, interrompant un silence à peine troublé par la respiration haletante de mille poitrines, prononce l'absolution!...

Enfin, le bourreau accomplit sa répugnante tâche !...

Consummatum est !

* * *

Lecteur ! cet être à la mort duquel vous venez d'assister, cet être qui vient de payer si misérablement son tribut à la justice humaine, cet être, SELON L'ENSEIGNEMENT DU PRÊTRE, va droit au ciel.

A peine sorti des entrailles qui formèrent son corps, on lui administra, *à son insu*, un sacrement, le baptême, lequel, selon l'Eglise, a dû sanctifier son âme, en y imprimant en caractères ineffaçables les grâces suivantes :

« *Rémission du péché originel et de ses effets ; sanctification comme enfant de Dieu, temple vivant du Saint-Esprit, et admission comme héritier du ciel ; légitimation comme enfant de l'Eglise, avec*

(1) Voyez *Les crimes des papes*, par Maurice Lachâtre.

participation aux biens spirituels de celle-ci (1). »

Réhabilité de la sorte, *la sainte mère l'Église* lui administrait plus tard le deuxième sacrement, *la confirmation,* laquelle non seulement devait renforcer toutes les *vertus* du baptême, mais fournir à cette âme en plus :

« *Le Saint-Esprit avec l'abondance de ses grâces et de ses dons, qui* — OUTRE LA GRÂCE DE RÉSISTER A TOUTES LES TENTATIONS — *sont au nombre de sept, à savoir: dons de sagesse, intelligence, conseil, silence, force, piété et crainte de Dieu.* » Plus tard, aussi inconsciemment, assurément, qu'à sa naissance, cette même créature reçut le sacrement de *la pénitence* et ensuite *l'Eucharistie.*

Or, selon l'Église, ce dernier : « augmente non seulement la *grâce sanctifiante* de tous les autres sacrements, mais encore, en liant intimement, *en corps et en âme,* le communiant à Jésus-Christ (2), *il affaiblit la concupiscence et modère la violence de nos passions, en nous donnant le gage de la vie éternelle et de la résurrection glorieuse!...* » Etc., etc...

Maintenant, cher lecteur, permettez-moi d'en appeler à votre raisonnement.

Dites-moi si un être, ayant reçu les sacrements de l'Église, (ne fût-ce que le premier d'entre eux) pourrait arriver à l'extrême abjection si, en réalité, ils exerçaient la moindre action sur l'âme ? Dites-moi si un être revêtu de toutes ces grâces ne serait en quelque sorte semblable à Dieu ? Dites-moi surtout si un être tel que le prêtre, soi-disant dispensateur de toutes ces bénédictions, pourrait faillir même légèrement, quand il y en a qui finissent leurs jours sur l'échafaud ? (3)

A l'Église de nous dire quels sont donc ses prétendus *biens spirituels* ! A elle de nous dire si ses institutions ne sont pas plutôt un encouragement au vice et au crime ! Si l'absolution plénière formulée à l'heure dernière par un de ces soi-disant ministres de Dieu suffit ; si une invocation au Christ, (en général produit exclusif de la peur), un peu de pâte, (l'hostie), d'eau bénite, de cire, quelques frictions d'huiles *saintes* (?) chacune de ces choses isolément ou le tout mélangé d'un latin indigeste, incompréhensible souvent pour le propre administrant ; si tout cela suffit pour ouvrir les portes du ciel, qu'on nous dise ce qu'on fait en ce cas de la vertu ; qu'on nous dise où se trouve reléguée la pratique de l'Amour de Dieu et du prochain?.... La vertu, le bien, sont nécessaires ou ne le sont pas. Or, si l'Église même reconnaît leur nécessité, pourquoi a-t-elle créé des *moyens* qui dispensent de les pratiquer? pourquoi affirme-t-elle, contre toute évidence, que quelques-uns de ces mêmes moyens confèrent, pour ainsi dire, la *perfection absolue* ? Le prêtre qui prescrit et pratique de telles hérésies, est-il donc autre chose qu'un faussaire de la Loi divine?

Mais, en général, ne croyant à rien, absolument à rien, qu'à son intérêt, le prêtre n'aurait-il pas raison de narguer ceux qui, volontairement, renoncent à leur raisonnement, le plus beau fleuron de nos facultés, et se soumettent aveuglément à ses exigences, s'accrochant à sa soutane, le vénérant plus que Dieu, et que peut-être, par un raffinement d'ironie, il appelle : *Mes agneaux ?*

CHARLES FUHRO

Brésil, Rio Grande do Sul.

(1) *Nous engageons ceux qui douteraient de l'exactitude de toutes les absurdités que nous citons comme appartenant à l'enseignement de l'Église, à s'en rendre compte en demandant son catéchisme au premier catholique venu, et ils y auront la preuve indéniable qu'il n'y a eu de notre part la moindre exagération.*

(2) « *Dont, sous la forme de l'hostie ou du vin, est absorbé le propre corps, sorti des entrailles de la vierge-mère, l'essence spirituelle de la divinité* » !... Peut-on trépigner plus scandaleusement sur le bon sens, qu'en produisant une telle assertion?

(3) Nous nous croyons dispensé de donner des exemples, car les scandales, les crimes commis par des prêtres et qui ont eu leur dénouement sur l'échafaud, sont assez publics et nombreux pour nous passer de vaines répétitions.

ECHOS ET NOUVELLES

La vision de Minerva Judson, par W. J. Colville (*Banner of Light*, 31 décembre 1904).

En 1901, le père de Minerva J. périt dans l'Afrique du Sud et la mère mourut peu après ; Minerva, jeune fille de 12 ans, resta seule avec son vieil oncle et une vieille servante, dans une ferme isolée de l'Australie, ayant pour seuls compagnons de jeu un kanguroo et une pie. Le D[r] Fischer étant venu voir son vieil ami, l'oncle, remarqua toute la gentillesse de l'enfant, douée d'ailleurs de toutes les qualités du cœur. Il projeta de l'emmener avec lui à Brisbane, la capitale du Queensland, et de lui faire passer là les fêtes du nouvel an. Il la surprit à un moment donné, sous

un arbre, dans un état de trance, disant : « Oh ! ne l'arrêtez pas, elle n'a pas touché aux diamants ; je puis vous montrer où se trouvent votre collier et vos bracelets. » Elle continua, ce qui semblait de la divagation au Dr F., savant neurologiste, à proclamer l'innocence de l'accusée, d'Anna Henderson. Le Dr F. ne connaissait pas ce nom. En se réveillant de sa trance, Minerva paraissait très fatiguée. Le Dr F. l'engagea à se préparer au départ et l'on prit à la station voisine l'unique train de la journée conduisant à Brisbane. Seul dans son compartiment avec la jeune fille, il lui demanda des éclaircissements sur ce qu'elle avait dit sous l'arbre, mais elle ne put lui en donner aucun. Elle finit par s'endormir ; le Dr F. en profita, lui toucha légèrement le front et l'appela doucement trois fois par son nom, puis lui demanda le nom de la personne dont les diamants avaient été volés ; avec peine, elle finit par nommer l'actrice Bianca Vorno, que le Dr F. connaissait fort bien. Lorsque le train s'approcha de Brisbane, Minerva se réveilla bien disposée et pendant le dernier quart d'heure causa gaiement avec son compagnon. A l'arrivée, les voyageurs n'étaient pas encore descendus du train que déjà les petits marchands de journaux criaient : « Le grand vol de diamants ! » Effectivement on lut dans le journal que les diamants d'une actrice, qui jouait à ce moment au théâtre de Brisbane, avaient été volés et qu'Anna Henderson avait été arrêtée. Le Dr F. était stupéfait ; Minerva ne manifesta pas la moindre émotion ; questionnée, elle dit ne point connaître ni Bianca, ni Anna Henderson.

Le Dr F. demeurait avec une sœur qui reçut la jeune fille avec la plus grande cordialité. Minerva était dans l'enchantement de toutes les belles et bonnes choses qui l'entouraient. Le Dr F., réfléchissant sur toute cette affaire, se dit qu'il ne pouvait y avoir eu transmission de pensée, puisqu'il ignorait le fait du vol et qu'en présence de ce mystère il fallait laisser parler les faits, les facultés de l'esprit n'étant pas toutes connues. Le lendemain de l'arrivée, le tribunal devait prononcer sur le vol en question ; le D. F. résolut bravement de produire Minerva comme témoin. Bianca Vorno insistait pour qu'une punition exemplaire fût infligée à cette voleuse perfide qu'était Anna Henderson. A 11 heures du matin, à l'audience, Minerva, en trance, était assise entre le Dr F. et la sœur de celui-ci. La parole lui fut donnée. Elle dit d'une voix claire et éclatante : « La Signorina Bianca Vorno possède un singe », ce qui provoqua l'hilarité de l'auditoire et un sourire chez Bianca qui dit : « J'ai un singe, mais Marmosetta n'a pas touché mes bijoux ; » Minerva continua tranquillement : « Actuellement le singe joue avec un collier de diamants et a caché deux beaux bracelets dans la remise à l'extrémité du jardin, derrière la maison. Le Dr F. peut accompagner la dame et je puis vous indiquer où le trésor est caché. » Malgré la résistance dédaigneuse de Bianca, le juge Farquharson décida qu'on irait vérifier le dire de la jeune fille. Il fit remarquer à Bianca, qui continuait à charger et à invectiver Anna, que ses accusations étaient illégales, tout accusé étant innocent aux yeux de la loi tant que la preuve du délit n'est pas faite.

En arrivant dans le jardin, on ne vit pas Marmosetta, mais sa maîtresse ne tarda pas à la découvrir dans un coin de la remise, jouant avec son collier. Elle exprima alors tous les regrets que lui causait son erreur et fut aussi enthousiaste à exalter Anna qu'elle l'avait été à l'accuser. Elle voulait lui faire une pension, adopter Minerva, etc. Minerva, entre temps, avait dit exactement comme tout s'était passé, ce qui ne fut pas le moins stupéfiant ; tout était d'une exactitude parfaite.

L'histoire finit comme dans un conte de fée ; le Dr Fischer, vieux célibataire endurci, épousa Anna Henderson, le juge épousa Priscilla Fischer, la sœur du docteur, et ce dernier adopta Minerva.

(*La Lumière*).

PENSÉES

Vieillir est plus difficile que mourir, par la raison que renoncer une fois et en bloc à un bien coûte moins que d'en renouveler le sacrifice tous les jours et en détails. Supporter son déclin, accepter son amoindrissement est une vertu plus amère et plus rare que braver le trépas. Il y a une auréole dans la mort tragique et prématurée ; il n'y a qu'une longue tristesse dans la caducité croissante. Mais regardons-y mieux : la vieillesse résignée et religieuse paraît alors plus émouvante que l'ardeur héroïque des jeunes années. La maturation de l'âme vaut mieux que l'éclat des facultés et que l'abondance des forces, et l'éternel en nous doit profiter de tous les ravages que fait le temps. Cette pensée console.

(Extraits du *Journal intime* de H. F. AMIEL.)

Le Gérant : A. BOYER, Mayenne, Imprimerie CH. COLIN.